

Groupe de  
Haute Montagne

Annales  
2000



Cimes

2000

## **Groupe de Haute Montagne**

Maison de la Montagne - 190 place de l'Eglise - 74400 Chamonix

E-mail : [groupehautemontagne@wanadoo.fr](mailto:groupehautemontagne@wanadoo.fr)

Internet : [www.ghm-alpinisme.com](http://www.ghm-alpinisme.com)

Dépôt légal :

ISBN : 2-914093-34-9

ISBN : 2-910717-01-1

© Groupe de Haute Montagne 2005

*Toute reproduction, même partielle, est interdite sans autorisation du G.H.M.*

**Documents et crédits photographiques** : Henri Adam: 168 / Archives: 68-121-122-125-139 / Louis Audoubert: 170-174 / Valeri Babanov: 233-234 / Henri Barthélémy: 56-58-74 / Gino Buscaini: 24-30 / Françoise Cadoux: 161-162 / Fred Chevaillot-Ed. Hoëbeke: 140 / Greg Child-Ed. Guérin: 70 / J.-Marie Choffat: 42-45-46-48-50-52 / Jacqueline Courtinat: 6 / Lionel Daudet: 228 / Jacques Domer: 32 / J.-Pierre Frésafond: 178 / Leslie Fucskò: 235-237 / Jean-Marie Genzbittel: 154 / Bernard Germain/Sygma: 60 / Hubert Giot: 8-146-149-150-152 / Ed. Guérin: 89 / Maurice Herzog: 76-80-90-94-97-100 / Gérard Jacob: 38 / J.-François Lassalle: 157-159 / La Montagne: 62-72-78-80-84-102-105-112-114-115-116-118-119-123-127-128-132-142 / La Montagne & Alpinisme: 106-130-131-135-136-137-141-145 / Bernard Marnette: 200-202-203-204-206 / Montagnes-Magazine: 86 / Paris-Match: 86 / Jacques Plassiard: Couverture-14-17-19-21-22-23 / Miquel Puigdomènech: 196-198-199 / Luc Reginster: 172 / Simon Richardson: 195 / Niall Ritchie: 194 / Pierre Tardivel: 181-183-184-185-186-187-188-189-190-191-192

**Comité de publication en 2000** : Pierre Chapoutot (Rédacteur), Jean-Marie Choffat, Claude Deck, Leslie Fucskò, Hubert Giot, Robert Guinot, Bernard Marnette, Olivier Paulin, Yves Peysson, Pierre Tardivel.

*Photo de couverture : la Becca di Moncorvè (Grand Paradis)*

Remerciements à



---

**BEAUFOUR-IPSEN INTERNATIONAL**

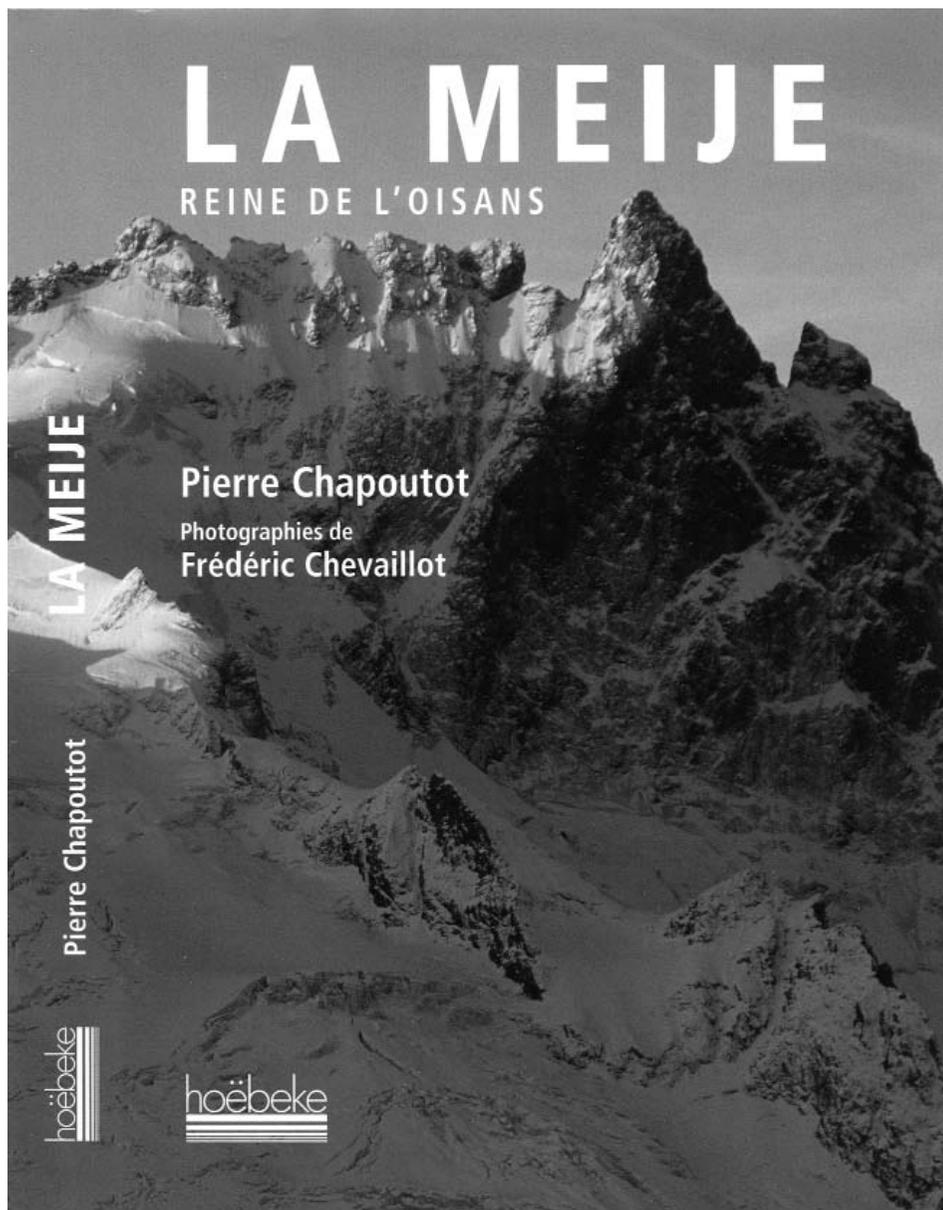
---

Groupe de Haute Montagne  
(G.H.M.)

Annales 2000

*Parution*

*Prix de l'Oisans 2000*



# Sommaire

	Page
<i>Editorial</i>	9
<i>Première partie : Nouvelles, récits, témoignages</i>	
Olivier Paulin                      Cœurs de pierre	15
Silvia Metzeltin                      Le secret de Manuelito Sánchez	25
Claudie Klopfenstein & Jean-Marie Choffat	Etrange bivouac 33
Pascal Laheurte	Le merveilleux voyage 39
Jean-Marie Choffat	La dernière montagne 47
<i>Deuxième partie : Cinquantenaire de l'Annapurna</i>	
Maurice Herzog                      Regards vers l'Annapurna	57
Pierre Chapoutot	Actualité de l'Annapurna ? 63
Gérard Miller	Annapurna, histoire d'une légende 75
Jean-Marie Choffat	Entretien avec Maurice Herzog 91
Philippe Joutard	Du Mont-Blanc à l'Annapurna 103
Rodolphe Popier	Revue de presse 107
<i>Troisième partie : Himalaya</i>	
Claude Deck	Les grandes heures du Comité de l'Himalaya 113
Hubert Giot	Everest, mythe moderne 147
Françoise Cadoux	Le Gasherbrum 2 par l'envers de la face 155
Anthony Davis	Népal, la guerre civile pointe à l'horizon 165
<i>Quatrième partie : Territoires</i>	
Bernard Marnette	Les grandes traversées 169
Jean-Pierre Frésafond	Le Mont-Blanc et les autres monts 177
Pierre Tardivel & Bertrand Delapierre	Glisse extrême / La chaîne Verte-Triolet 179
Simon Richardson	L'alpinisme britannique en 1999 193
Miquel Puigdomènech	L'ascension de l'Amin Brakk 197
Bernard Marnette	Escalade dans le Hombori (Mali) 1 - Les aiguilles du Dyoundé 201 2 - La saison 1999-2000 dans le Hombori 219
Lionel Daudet	Le voyage des clochards célestes 229
Topos	233
<i>Annuaire du G.H.M.</i>	241



Yves Peysson, Président du GHM

## *Editorial*

**1950-2000** Voici un demi-siècle, la France, par le jeu facétieux du système métrique, entrainé dans la grande histoire de la conquête de l'Himalaya, avec l'ascension de l'Annapurna, premier sommet de 8000 mètres jamais atteint par l'homme. Avec les années de recul, l'exploit n'a pas pris une ride, et la commémoration du cinquantenaire à Chamonix en fut un beau témoignage. Quelle qu'ait pu être l'exploitation ultérieure de cette aventure qui fut une extraordinaire épopée pour l'époque, celle-ci reste avant tout l'expression du génie humain, l'engagement personnel et absolu ayant été le moteur essentiel du succès. Maurice Herzog et tous ses compagnons surent nous le montrer, et la venue de tous les plus grands himalayistes pour cette célébration en constitue certainement le meilleur hommage.

Les retombées d'un tel exploit dépassèrent très largement le milieu de l'alpinisme, parce que la France, meurtrie par un horrible conflit quelques années plus tôt, était à la quête d'une identité nouvelle. Il est donc normal, légitime même, que l'opinion publique d'aujourd'hui se pose des questions sur la portée de cette ascension, son contexte et ses conséquences. Offrir une analyse critique de ce qui fut l'acte fondateur réel de la Fédération Française de la Montagne (FFM) et auquel le GHM est lié indissociablement est donc un devoir. Notre camarade Pierre Chapoutot aidé de nombreux membres du Groupe a su relever ce défi dans cette nouvelle édition des Annales, avec tout le talent et l'objectivité non complaisante qu'on lui connaît. Cela donne un document historique incontournable qui par sa force masque naturellement les vaines tentatives pour lancer des polémiques stériles.

L'événement de l'Annapurna me permet de rebondir sur une évolution majeure du GHM au cours des trois dernières années, une véritable rupture même, par rapport à ses habitudes passées. Il ne s'agit pas de montrer quiconque du doigt, mais de stigmatiser un changement d'état d'esprit marqué par une collégialité systématique dans le fonctionnement de l'association. Pendant des années, au GHM, à la FFM et dans une moindre mesure au CAF (pour des raisons historiques assez naturelles), les alpinistes ont fonctionné avec le mythe du "chef", véritable guide messianique, qui devait les conduire vers les sommets comme des élus désignés. Cette approche dirigiste de l'alpinisme a pleinement fonctionné grâce au talent incontestable de Lucien Devies. Il avait une vision prophétique de notre activité qui s'est avérée d'autant plus judicieuse et justifiée que l'opinion publique était alors

---

*Ci-contre : au Mont Huntington (Alaska)*

elle-même porteuse de telles valeurs. Sans faire de politique, on peut affirmer que Lucien Devies avait une approche gaullienne de l'alpinisme français et les nombreuses réussites qui se sont succédé à l'étranger, dont l'Annapurna, sont autant de témoignages vibrants de cette époque.

Mais les temps ont changé, et cette vision est devenue désuète aujourd'hui dans le fond comme dans la forme, parce que de nouveaux talents ont voulu s'exprimer, loin de véritables stratégies géopolitiques alpines, et valoriser leur passion sans autres desseins. Grimper pour eux-mêmes, pour leur seul plaisir. En pionnier, Gaston Rébuffat sut démythifier un certain alpinisme, parfois à ses dépens, pour mieux le faire renaître, susciter du rêve et non l'imposer via l'image maintenant surannée de l'héroïsme.

Paradoxalement, en devenant Président du G.H.M., j'ai pu mesurer combien la petite communauté qu'est le Groupe était encore avide d'une reconnaissance légitime mais par des biais dépassés. Le mythe du "Grand Timonier" perdurait contre vents et marées de manière touchante d'ailleurs, pathétique parfois... Face à cela, c'est avec une grande conviction que je me suis attaché à faire remonter les initiatives de chacun, les idées, les envies, les désirs et transformer le G.H.M. en un lieu d'échanges, de débats et d'actions. Le résultat a très largement dépassé mes espérances. Les Annales complètement refondues suscitent l'envie d'écrire, de raconter, de s'exprimer dans la diversité qui fait notre richesse. Ainsi cette année, aurions-nous pu faire presque deux Annales tellement le nombre de textes arrivés au comité de rédaction fut important.

Le G.H.M. s'est doté voici deux ans d'un prix littéraire qui fonctionne désormais à plein régime (9 livres présentés dont certains par de très grandes maisons d'édition rien que pour cette troisième année !), témoignant de notre attachement à l'écrit pour transmettre cette flamme intérieure qui anime les alpinistes. C'est dans cet état d'esprit qu'a été conçu l'ouvrage *Grand Alpinisme* publié au nom du G.H.M. pour les 80 ans de celui-ci, avec le concours des Editions Guérin de Chamonix et grâce au travail de fond réalisé par mes amis Jean-Marie Choffat et Robert Guinot. Un véritable succès de librairie pour le bénéfice de tous...

Notre site Internet est chaque jour de plus en plus consulté. Sa structure a été remaniée cet hiver pour le rendre plus facile d'accès. L'audience a ainsi été multipliée par deux en quelques mois, grâce également à un référencement bien plus large auprès de sites dédiés à la montagne ou généraux. Enfin, cette année a été l'occasion de tester la faisabilité technique du futur guide informatique du Mont-Blanc. La maquette est d'ores et déjà disponible, le Groupe ayant à terme l'ambition de mettre au service du public ses connaissances détaillées sur ce sujet. Il s'agit d'une orientation stratégique essentielle du Groupe pour l'avenir.

Disposant d'un local depuis plus de deux ans, le G.H.M. a par ailleurs entrepris de regrouper le reste de ses archives dont la plus grande part a été malheureusement irrémédiablement perdue dans les années 80. Plus tard, il sera ainsi possible de

mettre en valeur le patrimoine restant et de lui donner la place légitime qui lui revient. Rien n'aurait pu être fait sans un travail collectif.

Derrière toute cette évolution du Groupe, se trouve un enjeu majeur : veut-on un alpinisme qui soit l'expression de l'imagination de chacun, ou plutôt l'expression d'une volonté dirigiste ? Clairement, notre petit monde est écartelé par cet antagonisme qu'il ne sait ou qu'il ne veut résoudre. Deux visions de l'alpinisme, et ... deux fédérations ! Ceci ne relève pas du hasard, mais de la confrontation entre deux conceptions radicalement opposées. Pour moi, le choix a toujours été clair : l'alpinisme est une affaire très personnelle. Les associations doivent donc être là pour aider et soutenir les initiatives individuelles et faire en sorte de les susciter tout en les défendant. Point. L'alpinisme, c'est avant tout affaire d'autonomie, et rien d'autre. Du choix de l'objectif à la réalisation de l'ascension. De la manière de se comporter vis-à-vis des médias ou des secours. Ce fut le sens du partenariat avec le C.A.F. pour valoriser sa bourse expédition lors de la cérémonie du Piolet d'Or, au bénéfice des jeunes talents qui rêvent de sommets et savent dénicher par eux-mêmes des horizons nouveaux.

Le Piolet d'Or a également été l'occasion d'exprimer de façon collégiale cette sensibilité. À ce sujet, je tiens à souligner combien l'attribution du trophée 99 à notre camarade Lionel Daudet et à son compagnon Sébastien Foissac s'inscrit dans cette perspective. Objet d'un débat très profond entre les représentants des trois partenaires de ce prix maintenant liés contractuellement (dépôt du concept et du nom à l'Institut National de la Propriété Industrielle), il marque notre attachement à un certain style en alpinisme, un style qui ne vieillira pas... Un alpinisme d'aventure et d'amitié "à mains nues", sans radio-téléphone, sans liaison satellitaire, sans Internet "on-line", toutes ces choses modernes extrêmement utiles et importantes mais dont on cherche justement à se défaire en alpinisme pour quitter le quotidien et replacer l'Homme à sa juste dimension.

De la même manière, la logique des plans d'équipement dans les hauts massifs alpins doit être combattue. Non par un souci d'élitisme désuet, mais pour préserver ce capital inestimable que représentent ces espaces naturels où l'autonomie de chacun peut s'exprimer pleinement. Mais il ne faut pas à ce prix exclure définitivement tout équipement "à demeure", dont les finalités pédagogiques sont évidentes. C'est à ce titre que j'ai prôné la modération dans le parc du Mercantour, loin de tout dogmatisme. Notre message semble avoir été entendu cette année, et grâce au travail de Pierre Buttin, le rééquipement débutant cet été par une première campagne expérimentale sera très modéré. En sera-t-il de même plus tard ? Je l'espère. Quant au rééquipement des voies, vaste sujet qui n'a pas de solution générale simple, tout au plus peut-on dire qu'il n'est pas choquant de rééquiper correctement les points forés, en s'abstenant de remplacer des pitons ordinaires par de l'équipement définitif. Toujours pour préserver ce principe de l'autonomie en alpinisme, qui est en fait le sel même de cette activité.

Aujourd'hui, le message de l'Annapurna est donc limpide. L'exploit sportif est intemporel, mais la méthode d'alors ne fait plus recette aujourd'hui. Que les nostalgiques de cette grandeur nationale passée – et réelle – aient le courage de constater qu'une page est tournée. De son côté, le G.H.M. n'a pas raté le train de l'Histoire, mais la refondation sera longue pour répondre pleinement aux attentes des jeunes. Cependant l'espoir est là et le processus est largement en route. Je souhaite au futur Président toute la force et la lucidité nécessaires pour poursuivre cette mutation du Groupe et lui assurer ainsi rayonnement et pérennité. Par ces lignes, je tiens à remercier en particulier toutes celles et tous ceux qui ont su d'ores et déjà accompagner ce changement à mes côtés. Le bonheur et les satisfactions qu'ils m'ont procurés, au-delà des incontournables difficultés, resteront toujours gravés dans mon cœur.

Enfin, je ne voudrais pas finir cet éditorial sans avoir une pensée pour Ginette Harrison disparue tragiquement sur les flancs du Dhaulagiri, quelques jours après avoir été admise au sein du Groupe en 1999, ainsi qu'aux autres camarades disparus: Andrej Zawada, membre d'honneur, admis au sein du Groupe en 1987, Jean Carle qui était entré au G.H.M. en 1931, Armando Da Roit, membre du Groupe depuis 1952, et enfin Paul Jeannel de Thiersant, récemment disparu alors qu'on croyait sa jeunesse éternelle.

# Première partie

Nouvelles

Récits

Témoignages



Olivier Paulin

## Cœurs de pierre

*Jadis notre nature n'était pas ce qu'elle est à présent, elle était bien différente. D'abord il y avait trois espèces d'hommes, et non deux comme aujourd'hui : le mâle, la femelle, et, entre ces deux-là, une troisième composée des deux autres; (...) c'était l'espèce androgyne (...) Chaque homme était dans son ensemble de forme ronde, avec un dos et des flancs arrondis, quatre mains, autant de jambes, deux visages tout à fait pareils sur un cou rond, et sur ces deux visages opposés une seule tête, quatre oreilles, deux organes de la génération et tout le reste à l'avenant. Ils étaient aussi d'une force et d'une vigueur extraordinaires, et comme ils avaient grand courage, ils attaquèrent les dieux.*

*Alors Zeus délibéra avec les autres dieux sur le parti à prendre. Le cas était embarrassant: ils ne pouvaient se décider à tuer les hommes car c'était anéantir les hommages et le culte qu'ils rendent aux dieux ; d'un autre côté ils ne pouvaient non plus tolérer leur insolence. Enfin Jupiter ayant trouvé, non sans peine, un expédient, prit la parole: "(...) Je vais immédiatement les couper en deux (...)".*

*Ayant ainsi parlé, il coupa les hommes en deux, comme on coupe des alises pour les sécher, ou comme on coupe un oeuf avec un cheveu ; et chaque fois qu'il en avait coupé un, il ordonnait à Apollon de retourner le visage et la moitié du cou du côté de la coupure, afin qu'en voyant sa coupure, l'homme devînt plus modeste. Or quand le corps eut été ainsi divisé, chacun, regrettant sa moitié, allait à elle ; et, s'embrassant et s'enlaçant les uns les autres avec le désir de se fondre ensemble, les hommes mouraient de faim et d'inaction (...) et la race s'éteignait.*

*Alors Zeus, touché de pitié, imagine un autre expédient : il transpose les organes de la génération sur le devant ; jusqu'alors ils les portaient derrière, et ils engendraient et enfantaient non point les uns dans les autres, mais sur la terre, comme les cigales. Il plaça donc les organes sur le devant et par là fit que les hommes engendrèrent les uns dans les autres (...).*

*C'est de ce moment que date l'amour inné des hommes les uns pour les autres : l'amour recompose l'antique nature, s'efforce de fondre deux êtres en un seul, et de guérir la nature humaine. Chacun de nous est donc comme une tessère d'hospitalité\*, puisque nous avons été coupés comme des soles et que nous sommes devenus deux ; aussi chacun cherche sa moitié. Tous les hommes qui sont une moitié de ce composé des deux sexes que l'on appelait alors androgyne aiment les femmes (...).*

*Platon - Le Banquet (Discours d'Aristophane).*

---

\* Voir note page 23. Photo ci-contre : extrapolation de la Pierra Menta (Beaufortin, Savoie)

C'était une expédition comme beaucoup d'autres, avec ses problèmes habituels de portage, d'installation des camps (1, 2, 3, etc), de charges perdues par les animaux de bât (ici des yacks car c'était au Tibet), ou volées par leurs conducteurs. Au fil du temps, selon ses humeurs et parallèlement, le moral avait eu les hauts et les bas de rigueur et les caractères s'étaient affirmés, quelquefois même affrontés, sans trop de violence cependant, car tous étaient de vieux routiers de l'Himalaya.

Deux membres de l'expédition notamment fournissaient un inépuisable sujet d'amusement par leur amical antagonisme, que le reste de la troupe ne manquait jamais d'attiser, surtout lorsque tous se retrouvaient cloués au camp de base par le mauvais temps. Il y avait là "celui qui se prenait pour un poète" (il avait écrit quelques mauvais vers sur la Montagne avec une majuscule, et une ou deux nouvelles un peu plus voyantes que le terne contenu habituel des revues spécialisées. Accordons-lui cependant qu'il avait noté quelque part dans un de ses nombreux cahiers - introspection et œuvre posthume obligent - qu'il ne suffisait pas de se qualifier de poète, mais que seule l'œuvre comptait, et si possible le chef-d'œuvre, et non pas quelques vagues émotions esthético-poétiques à la portée du premier venu). Son adversaire attiré ès-joutes oratoires était le médecin de l'expédition, qui, muni entre autres d'un certificat de psychiatrie, ne manquait jamais, en face des envolées lyriques du "poète", (ainsi dirons-nous pour faire plus court), de réduire l'alpinisme à quelques caricatures freudiennes, au grand dam non seulement du "poète", mais aussi des autres membres de l'équipe (il ne s'en fallait que de peu d'ailleurs pour que le chef de l'expédition ne le consignât pour "atteinte au moral des troupes").

Contre la théorie de l'alpinisme considéré comme un des beaux-arts prônée par le "poète", le docteur assénait tranquillement que cette monomanie qui consistait à gravir les montagnes n'était qu'une "chiennerie" : il en voulait pour preuve que, comme les chiens lèvent la patte sur tout ce qui peut délimiter leur territoire, ils s'étaient empressés d'ériger des cairns... Ah ! La beauté du geste d'édification du *steinmann*, interrompait le "poète", citant la page célèbre de Javelle, et n'hésitant pas même à dire, emporté par sa fougue : "là où la main de l'homme n'a pas mis le pied !".

Imperturbable, le docteur continuait, disant que ces hommes de pierre étaient l'équivalent des déjections fécales et urinaires canines, mais que nos capacités dans ce domaine étant réduites (même en tenant compte des diarrhées quasi obligatoires en expédition), tant du point de vue production (un cairn tous les cent mètres) qu'olfaction (à l'exception des abords du camp de base nous ne pouvions sentir une m... à plus de quelques mètres), nous préférons recourir à celui de nos cinq sens qui était le meilleur : la vue. Comme les chiens s'empressaient de recouvrir de leur odeur celle des chiens précédents, nous nous étions hâtés de reconstruire, et *plus beaux qu'avant* comme dit la vieille chanson alpine (ah, la petite pierre blanche du



sommet !) les cairns de nos prédécesseurs (car il ne s'agissait hélas pas d'une première, mais si c'en avait été une, quelle joie supérieure c'eût été).

Et, sans se troubler sous les huées, le bon docteur enchaînait donc sur la notion de territoire, qui ne pouvait bien évidemment être que sexuel d'où il déduisait qu'il fallait que tous ces chastes alpinistes soient de grands pervers pour utiliser un si long et si tortueux détour pour atteindre leur but, la conquête des femelles ! Pour lui, la liste de courses n'était, dans l'ordre de l'information, pour une espèce aussi cérébrale que la nôtre, que le strict équivalent des phéromones sexuelles émises par les papillons par exemple, qu'ils perçoivent à plusieurs kilomètres de distance. Il trouvait même notre système infiniment supérieur, puisqu'en Europe, à des milliers de kilomètres de là, certaines femelles entraient en rut au récit des prouesses qu'allait réaliser une des *pures lumières* du groupe dont on connaissait déjà, parallèlement à sa célébrité alpine croissante, l'étonnante liste de conquêtes féminines.

C'en était trop pour "celui qui se prenait pour un poète" ! Il s'embarquait dans de furieux thèmes pascaliens sur la grandeur-petitesse de l'Homme-Alpiniste face à la Montagne-Univers, sur l'inutilité sublime de l'alpinisme ("C'est cela, sublimes, sublimes", éructait le docteur...). Il comparait la lente édification de l'Alpinisme à la lente et aussi inutile, pour un athée comme le toubib, édification des cathédrales, n'hésitant pas à établir un parallèle audacieux entre telle première de Preuss et tel clocheton de Notre-Dame ou tel ange de Chartres. L'alpinisme n'était qu'une sorte de cathédrale mystique, construite le plus souvent à l'insu de ses acteurs, humbles

artisans anonymes qui ne savaient pas qu'en taillant telle obscure pierre d'angle ils soutiendraient un incroyable campanile gothique, merveilleuse efflorescence d'une des branches de l'alpinisme (classique, baroque, etc...). Et bien sûr, pour le "poète", ce monument ne servait qu'à indiquer cette aspiration universelle de l'homme à l'infini et à Dieu. Aussi, une expédition, un pèlerinage soutenait-il, sur une terre aussi haute et mystique que le Tibet ne pouvait-elle se comparer qu'à l'extrême pointe d'une flèche de cathédrale.

Le docteur répliquait que certes il avait vu le "poète" tracer de sa main le mantra de Chenrézig, le célèbre *Om ma ni pad me hum*, sur les rochers autour du camp de base (ce qui, au passage, prouvait bien que, pour ne l'avoir pas fait, les Tibétains n'étaient plus ce qu'ils étaient ; par contre, qu'ils soient des voleurs - voir les réchauds et les tentes manquants - c'était un fait certain, et du titre du livre d'Alexandra David-Neel, il retenait qu'il avait jusqu'à présent rencontré beaucoup de brigands et fort peu de gentilshommes. Du moins les trouvait-ils plus près de la réalité qu'un illuminé comme le "poète", qui continuait à propager ces vieux thèmes qui "opium du peuple", pour parler la langue de bois de l'officier de liaison chinois, n'avaient eu d'autre fin que de maintenir le servage au Tibet jusqu'à l'arrivée des Fils de Han). Mais, à côté du mantra, le docteur faisait remarquer qu'il avait vu aussi le "poète" tracer sur les blocs de petites flèches là où il avait ouvert quelques durs passages d'escalade (il était assez bon grimpeur), ce qui confirmait sa théorie de la "chiennerie". Que d'autres chiens viennent se frotter à ma puissance...

Le "poète", piqué au vif, enfourchait le cheval des classiques théories sur l'art de l'escalade proche des thèmes zen sur le tir à l'arc : ses petites flèches indiquaient des voies physiques, certes, mais aussi mystiques : voies vers l'illumination, le *satori*, pour ceux qui savaient (le docteur, le pauvre, ne passait qu'à grand-peine le IV !).

Une période de beau temps interrompait le débat ; un camp de plus était installé à grands coups de rein et de sueur (et pas toujours celle des sherpas) jusqu'à ce qu'une bourrasque un peu plus violente ramène tout le monde au camp de base et le sujet sur le tapis (car tout valait mieux que cette vie végétative, bien plus austère qu'une règle monastique puisque rien n'était prévu pour l'esprit quand le corps était au repos, qui obligeait ces hommes à aller de leur duvet aux gamelles de la tentemess et inversement, en passant par les feuillées).

Le "poète" se réjouissait de l'avance de l'expédition car bientôt, par-delà les arêtes conquises de la montagne-mère, il pourrait apercevoir ce fameux Pic 27 (ils étaient sur le versant nord du Shisha-Pangma), dont le Maître Samivel avait fait la "Demeure des Dieux". Ainsi leur chemin de croix trouverait-il son sens, qui resterait caché évidemment pour un froid matérialiste comme le docteur, dont on se demandait d'ailleurs quelle était la motivation (sans parler du sadisme évident de son comportement vis-à-vis du "poète") ...

"L'éthologie, mon cher, l'éthologie uniquement, le progrès des sciences de l'homme. Quant à vos symboles, si vous permettez, ras-le-bol ! Ce que vous croyez



trouver par-delà les sommets, illuminé que vous êtes, ébloui par vos propres illusions, aveugle donc dirai-je, un jour cela vous éclatera entre les doigts ; vous vous retrouverez vide alors, mais du moins lucide j'espère enfin, et peut-être pourrez-vous donner alors un vrai sens à votre vie... Ne serait-ce qu'en vous occupant de vos femmes, dit-il à l'assemblée abasourdie d'être prise à partie, qui sont bien bonnes de vous attendre, je trouve !"

Le "poète" se défendit comme un beau diable en citant tout d'abord, puisqu'on était au Tibet, ce quatrain de Tshanyang Gyatsho, le sixième Dalaï Lama :

*Mon aimée, de toutes la plus belle,*

*Nous étions l'un à l'autre devenus si chers*

*Qu'il me fallait un répit :*

*Je suis parti dans un ermitage de montagne !*

Puis il récita, de Saint-Exupéry, ce passage de Citadelle, qu'évidemment il savait par cœur, où la femme dit au guerrier : "Tu n'auras qu'à tendre le bras et je plierai vers toi sous ta simple pesée comme le jeune oranger lourd d'oranges. Car tu mènes au loin une vie avare et qui n'enseigne point de caresses..."

... "Et en effet, explique le sage de Citadelle, tu as connu autour de tes nuits solitaires ces élans désespérés vers telle ou telle dont te remontait l'image, car toutes embellissaient dans le silence.

Et tu crois que la solitude de la guerre t'a fait perdre l'occasion merveilleuse. Et cependant l'apprentissage de l'amour, tu ne le fais que dans les vacances de l'amour."

“Masochisme ! Masochisme évidemment, encore et toujours, braillait le docteur. Vous serez cocus, j’en mets ma main au feu ! Et peut-être même contents...”

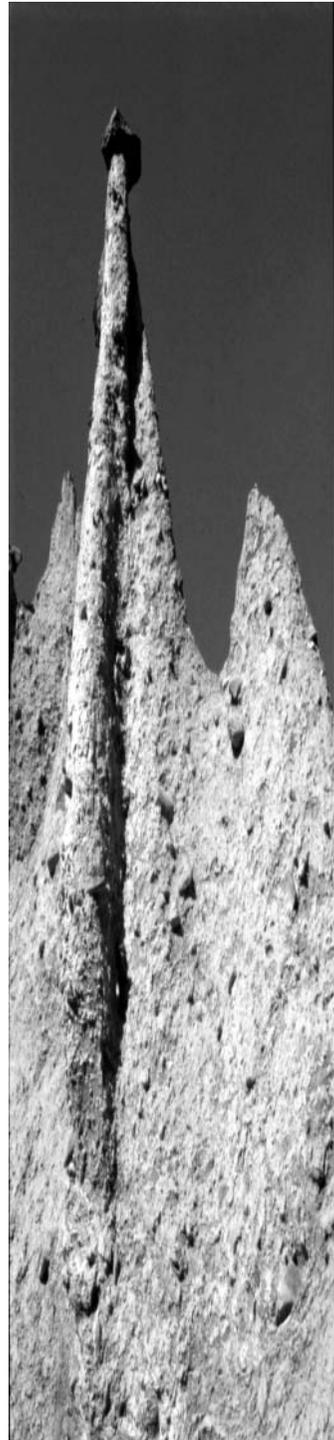
Ce soir là on fut bien près de l’émeute ! Le “poète” s’était rué au fond de son sac et en avait sorti le galet de granite qu’il avait trouvé dans les moraines et dont il avait fait toute une histoire : il avait remarqué un jour en descendant au camp de base cette pierre cassée en deux dont le centre était teinté d’une cristallisation jaunâtre, “en sorte qu’on aurait dit les deux moitiés d’un œuf dur posées sur de la salade de pissenlit tibétaine” avait ironisé le docteur, qui s’ennuyait de ses spécialités culinaires lyonnaises. Fatigué, le “poète” ne l’avait pas ramassée, n’en ayant réalisé le pouvoir symbolique que trente mètres plus bas, trop tard pour remonter. C’est au cours d’une autre montée au camp 1, alors qu’il croyait ne pas savoir où il l’avait vue parmi les myriades de pierres des moraines, un infini certainement, qu’il s’était soudain, alors qu’il pensait à tout autre chose, arrêté dans une sorte de transe, puis retourné : le galet de granite était à ses pieds ! Comment n’y aurait-il pas vu un signe ? Il menaçait donc d’en assommer fort proprement le docteur, pour bien lui mettre ça dans le crâne : que son amour était tel cette pierre ; certes il y avait la distance de la séparation, celle de la fracture, mais il suffisait de rapprocher les deux moitiés pour quelles s’épousent alors parfaitement, recréant l’unicité du galet, refermé sur cette espèce de petit soleil caché au centre de la géode: le cœur jaune et brûlant de l’amour.

Il faut dire pour le lecteur qu’à cette époque le “poète” était amoureux fou d’une professeur de philosophie (d’où ces quelques souvenirs platoniciens) qui était tout son contraire, raison pour laquelle ils s’étaient attirés. En effet, cette superbe femme aimait la mer, la chaleur, la vie nocturne (c’était une redoutable séductrice), mais aussi sa maison, son chat, son jardin, bref toutes choses que notre alpiniste avait, croyait-il, en horreur, ou du moins auxquelles il n’avait jamais osé se laisser aller, esclave de sa “morale de l’effort”, ou de “Freud savait quels complexes”, comme disait le docteur qui avait abordé ce soir-là en pleine connaissance de cause le sujet tabou des épouses. Si le chef d’expédition n’était pas entré dans la tente-mess en annonçant que la nuit était pleine d’étoiles et qu’on attaquerait de bonne heure le lendemain matin, je ne sais ce qu’il serait advenu !

Le beau temps fut de courte durée, suffisant cependant pour que tous atteignent, lourdement chargés, le camp 3 où le docteur commença un œdème du poumon (“ça n’aurait pas été du cerveau” fut-il dit). On le ramena au camp de base, pendant que le temps empirait à nouveau. Comme l’état du malade ne s’améliorait pas, on décida de le faire rentrer à Khatmandou et de là, sur la France. Le soir donc, chacun se précipita dans sa tente et écrivit des montagnes de courrier. Posté d’Europe par le docteur, il atteindrait à coup sûr ses destinataires, leur donnant des nouvelles fraîches (on savait trop à quel point on ne pouvait se fier à la poste népalaise pour l’avoir utilisée lors d’autres expéditions ; quant à la Tibétaine, comme c’était la première fois, le doute subsistait).

Le “poète” ne manqua pas de donner ses lettres au toubib. Bien mieux, il lui recommanda, étant d’une ville voisine, d’aller voir sa “philosophe”, avec qui il pourrait continuer le débat et entendre ainsi la “voix des délaissées”. Il chargea en outre le médecin de donner une des moitiés de son fameux galet à Claude (appelons-la ainsi), lui rappelant que c’était, ne lui en déplaise, un symbole, au sens premier du terme, c’est-à-dire un signe de reconnaissance à distance qui lui permettrait, à lui le “poète”, de retour en France, de se faire reconnaître de son amie simplement en présentant l’autre moitié du galet, qui s’y adapterait parfaitement. Le toubib en riant ne manqua pas de lui demander s’il avait donc pour projet de vivre comme Heinrich Harrer “sept ans d’aventures au Tibet” pour que nouvel Ulysse, Claude ne soit plus capable de le reconnaître à son retour, et s’il croyait que son demi-galet suffirait à la maintenir dans son rôle de Pénélope. Le “poète” ramassa une pierre à ses pieds et fit mine de la tirer avec la longue fronde de laine brute qu’il avait achetée à un berger. Tous s’enfuirent en riant dans toutes les directions car, s’il avait bien appris à faire partir le lourd projectile, seuls les dieux tibétains commandaient encore sa trajectoire !

Le docteur, chargé du précieux courrier, fut donc évacué sur Khatmandou. Le reste de l’équipe remonta pour l’assaut décisif. Le temps s’était un peu amélioré et les cordées de pointe avaient déjà dépassé 7000 mètres. Le “poète”, qui avait été en forme les quinze jours précédents, fut pris malheureusement d’une diarrhée carabinée, accompagnée de vomissements, qui le tint cloué deux jours au camp 1. Il essaya bien de rattraper le reste de l’équipe, mais progressant seul vers le camp 2, il s’aperçut qu’il n’avançait plus qu’à grand-peine. Comprenant que c’était terminé pour lui, il ramassa toutes ses affaires au camp 1 et descendit, lourdement chargé, en direction du camp de base. Le chemin était facile ; il suffisait de suivre les cairns abondants dont il fut question au début. À un endroit, pour éviter une remontée là où la moraine s’était



partiellement éboulée, il coupa dans la pente, descendant droit vers le glacier. C'est là qu'une coulée de boue et de blocs, due à la rupture périodique d'une poche d'eau (celle qui avait déjà provoqué l'écroulement de la moraine), le faucha et l'engloutit.

Le temps redevint mauvais, et il neigea abondamment jusqu'au camp de base. L'équipe de pointe, qui avait dû abandonner vers 7600 mètres, se replia. L'épuisement des troupes et la disparition du "poète" mirent le point final à toute velléité de seconde tentative vers le sommet. Une semaine plus tard, les camions chinois étaient là, et il fallut bien se résoudre à cesser les recherches, graver une grossière dalle funéraire, et quitter à jamais le haut plateau des herbes et des vents qui bordait la gigantesque chaîne au Nord, tout cela, naturellement, sous un soleil resplendissant.

En Europe, la nouvelle n'émut pas grand monde : il disparaissait tant de grimpeurs en Himalaya, et c'était l'année de l'hécatombe au K2. Claude, qui bien sûr avait trompé le "poète" pendant son absence, pleura un peu, puis se consola : l'assurance-décès qu'elle touchait, et le docteur, qui avait tenu à lui remettre en main propre le demi-galet, n'y furent pas étrangers.

L'année suivante, un sherpa d'une expédition allemande qui était descendu au fond du ravin morainique chercher une charge "balancée" par un yack, aperçut une jambe qui dépassait d'un tas de terre. On creusa, et on retrouva le cadavre du Français, qu'on inhuma ensuite décemment. Au retour de l'expédition, les papiers personnels et diverses choses trouvées dans le sac de montagne furent déposés à l'ambassade de France à Khatmandou.



Et c'est ainsi qu'un beau matin, Claude ouvrit sa porte à deux gendarmes qui lui remirent contre reçu un sac qui contenait le journal passablement délavé et illisible du "poète", des pellicules et deux appareils photographiques ensablés, diverses bricoles, et, tout au fond, un collier tibétain et quelques cailloux parmi lesquels elle reconnut, en pleurant tout de même un peu, l'autre moitié du fameux galet.

Fouillant dans le tiroir où elle rangeait ses vieilles photos, elle retrouva sa propre moitié de galet. En tremblant elle fit se rejoindre les deux hémisphères. Le symbole reconstitué dans sa paume était d'une rondeur et d'une douceur parfaite : on distinguait à peine le trait de fracture. Sans lâcher la pierre sur laquelle elle se crispait elle sortit *Le Banquet* de sa bibliothèque et s'installa dehors au soleil dans la chaise-longue où le "poète", dans ses solitudes himalayennes, avait tant rêvé de venir se reposer. Face au petit jardin qu'il lui avait fait planter, ses larmes séchées, et même souriant légèrement au souvenir du rêveur, elle relut le mythe fameux rapporté par Platon. La chatte, dont le "poète" avait fait un jour le portrait vint se lover en ronronnant dans son giron, plantant avec volupté ses griffes dans les longues cuisses fuselées. Ses yeux levés avec adoration vers le visage de sa maîtresse avaient presque la couleur des turquoises porte-bonheur du collier tibétain. "Je le mettrai ce soir pour sortir..."

---

*\* La tessère d'hospitalité était un osselet partagé en deux. On en gardait une, on donnait l'autre à son hôte au moment du départ. Le rapprochement des deux moitiés permettait plus tard aux mêmes personnes de renouer les liens de l'hospitalité.*





***“Cumbre sin nombre - Hielo patagonico norte”***

Dessin de Gino Buscaini, d'après une photographie de Eric Shipton

*Le Secret de Manuelito Sánchez est tiré du livre “Patagonia”, de Gino Buscaini et Silvia Metzeltin, paru en Italie en novembre 1998 (éd. Corbaccio, à Milan). Cet ouvrage constitue la nouvelle édition, refondue et augmentée, du livre publié en 1989 en langue française chez Glénat, sous le titre “Les orgues de Patagonie”.*

Silvia Metzeltin

## *Le secret de Manuelito Sánchez*

**V**ladimir Galinski avait décroché un billet d'avion pour Río Gallegos. Peut-être la Patagonie l'aiderait-elle à s'éclaircir les idées. Peut-être. Parce que depuis qu'il s'était décidé à faire cet examen à la suite d'un trouble sans importance, il ne savait plus où il en était.

“Faites-vous hospitaliser tout de suite, demain. Vous ne voyez pas cette vilaine tache, là ?” avait dit sur un ton bureaucratique et détaché le médecin de garde. À vrai dire Galinski ne voyait rien. La vue brouillée par la frayeur, il ne pensait qu'à s'en aller de cette pièce, à échapper au cauchemar auquel cette blouse blanche le condamnait avec une amabilité glacée.

“D'ailleurs, l'opération ne coûte pas très cher, la thérapie est un peu plus onéreuse, dans les vingt millions en tout, mais vous n'aurez pas grand-chose à acquitter.”

Galinski avait répondu qu'il n'était pas résident, qu'il n'avait pas d'assurance maladie.

“Vous n'avez pas d'économies ? Vous pouvez emprunter, sinon je ne vous donne pas plus de six mois à vivre.” Galinski allait sortir sans rien ajouter, tout chancelant, lui si grand et si fort. Mais il se retourna : “Si je me fais hospitaliser, ai-je des chances de guérir ?”

“Dans vingt pour cent des cas, le patient survit deux ans, c'est une certitude.”

“Merci. J'ai compris.”

Il retrouva la froideur et la détermination qui l'avaient toujours aidé en montagne à surmonter les passages les plus difficiles et les plus périlleux.

“Vous voyez, en deux ans jamais je ne pourrais rembourser ce que je pourrais me faire prêter. Comme ça le problème est réglé. Salut.”

**U**ne fois franchi le rideau de fer qui avait emprisonné sa jeunesse dans le monde communiste, Galinski s'était séparé d'une expédition nationale dans les Andes péruviennes et n'était plus jamais rentré dans son pays. Il aurait pu exercer pas mal de boulots, mais il préférait rester à l'ouest en tant qu'alpiniste. En fait, un travail régulier et même bien payé, ça ne l'intéressait guère. Il n'était nullement resté en Occident pour des raisons idéologiques. Il voulait simplement être libre de voyager et d'aller en montagne comme bon lui semblait.

Il était aussi gai et de bonne compagnie, mais il s'était peu à peu marginalisé pour aller seul en montagne. Entêté, opiniâtre, ambitieux, il avait accompli de grandes

ascensions solitaires, qui ne lui avaient pas rapporté le degré de reconnaissance auquel il pouvait prétendre, mais grâce auxquelles il avait néanmoins conquis relations et sympathies dans le petit monde des alpinistes.

Pendant pas mal de temps, il avait commercialisé des sacs de couchage, du genre qu'on bourre à la main de plume d'oie venue de son pays, du vrai duvet d'oie, et non pas mélangé avec de la plume de poule broyée comme on en trouve parfois dans les sacs de couchage de marque occidentale.

Il privilégiait les objectifs un peu particuliers, osés et aussi dangereux. Le temps passant, il avait affûté son goût pour les recoins perdus de la planète. Depuis quelque temps cependant, il s'était lié avec une femme et il lui semblait que le moment était venu de changer un peu, de trouver un compromis entre les virées solitaires, à la recherche de nouveaux défis sur des montagnes inconnues, et la sérénité d'un attachement.

Et maintenant, cette maudite blouse blanche et cette tache idiote qui lui fichaient sa vie en l'air.

La recherche de grandes parois vierges l'avait conduit quelques années auparavant au Fitz Roy. Il avait vécu un long siège pour escalader sa belle roche rouge exposée aux vents tumultueux, souvent crépée de neige et de glace. Puis il réussit de dures solitaires, et même au Cerro Torre il parvint à deux reprises en solo jusqu'au compresseur de la voie Maestri, avant de réussir à rejoindre le sommet lui-même, avec un compagnon de rencontre. Le souvenir de cette aventure lui revenait presque douloureusement.

La Patagonie. Un peu comme l'Alaska, qui l'avait également fasciné avec ses arêtes sauvages battues par le vent, les marais peuplés d'ours, les nuages déchiquetés qui s'effilochent dans le ciel. La Patagonie possède les mêmes nuages, mais elle est plus facile à vivre, il n'y a pas d'ours dans les forêts, on n'a pas besoin de se faire transporter en avion au pied des montagnes. Galinski s'était promis d'y retourner à plusieurs reprises.

Mais cette fois le retour ne se présentait pas comme il l'avait imaginé. C'était complètement différent et le cauchemar ne se dissipait pas.

Seulement six mois ? Etait-ce possible ?

Se regardant dans la glace de la gare routière de Río Gallegos, il n'avait pas l'impression d'avoir changé. Les cheveux blonds aux longues mèches, la moustache recourbée à la mongole, la cicatrice laissée par ce caillou qui lui était tombé sur le nez pendant une ascension hivernale dans la face ouest du Burèl : tout était comme avant. Il avait les yeux fatigués, mais c'était à cause du voyage.

Il s'assoupit dans le car de Calafate, à peine sorti de la ville. Ouvrant les yeux, il retrouva le paysage toujours pareil derrière les vitres un peu sales, comme si la voiture n'avancait pas. Il n'avait absolument pas pensé qu'il allait trouver l'hiver austral.

Des deux côtés de la route il y avait des flaques gelées et de petites congères de neige accumulées par le vent, et puis le mince trait rectiligne de la clôture en fil de fer, l'omniprésent *alambrado*, bornant la désolation des espaces saupoudrés de neige. Il en sortait des touffes jaunes de fétus, les *coirones*, et par endroits quelques moutons blottis dans de misérables buissons encore verts.

Les lumières rasantes de l'après-midi filtraient les couleurs en les atténuant. Des brumes flottantes se soulevaient sur l'immense étendue blanche, tandis que des bandes rouges et jaunes couraient à mi-hauteur des reliefs lointains, sans laisser discerner le jeu du soleil et des nuages qui leur avait donné naissance. En contre-jour, il reconnut, en direction du couchant, les Tours du Paine.

Comme c'est étrange, l'hiver – pensa-t-il. N'ayant pas l'esprit occupé par un projet d'ascension, en vue duquel apprécier l'importance des conditions de temps et de neige, il laissa vagabonder ses impressions. De toute façon l'hiver lui transmettait quelque chose d'apaisant. Peut-être ne soufflaient pas ces meurtrières rafales de vent qui l'avaient tant gêné en été, le jetant au sol en dépit de ses 83 kilos augmentés du poids du sac !

“**Q**uel est ton objectif cette fois ?” lui demanda-t-on à son arrivée à Calafate. “Je ne sais pas encore.” La réponse évasive était apparemment en contradiction avec le comportement habituellement farceur auquel l'associaient ses relations locales. Sans doute Galinski ne voulait-il pas dévoiler ses plans. Après tout, depuis quelque temps se manifestait toujours plus une rivalité entre les alpinistes qui arrivaient en Patagonie. Remarquant qu'il n'avait pas avec lui beaucoup de matériel, et comme on était en plein hiver, ils pensèrent qu'il était simplement venu en reconnaissance, pour étudier quelque itinéraire en cachette.

Ramiro Sánchez, qui lui avait autrefois servi d'intermédiaire pour vendre ses sacs de couchage, et qui dans l'intervalle avait monté une belle boutique grâce aux flux touristiques en constante augmentation, l'hébergea volontiers. Désormais il n'avait plus le temps d'aller en montagne, il se contentait d'en observer le panorama, mais il aimait se tenir au courant des événements alpinistiques et garder le contact avec les grimpeurs.

Son fils Manuel était un adolescent timide et déphasé, ballotté entre Calafate et Santa Fé où sa mère était restée, elle à qui Calafate apparaissait comme ce qu'elle est pour quiconque n'est pas alpiniste : une oasis froide et venteuse, perdue en contrebas d'un plateau pelé, en vue d'un lac sombre et de montagnes toujours encapuchonnées par la tourmente.

“Ecoute, Vladimir, ne pourrais-tu apprendre quelque chose de l'alpinisme à mon fils ?” lui dit-il un jour, en le voyant errer plein d'incertitude dans le village, d'un bout à l'autre de l'unique grand-rue à deux voies.

“Il est descendu au lac, tu le trouveras au patinage.”

L'anse du lac nommée Bahia Redonda était gelée. Un coin avait été déblayé de sa croûte de neige pour créer un petit terrain de patinage. Un terrain, mon Dieu... Galinski pensa qu'il n'en avait jamais vu d'aussi minable, pas même dans son lointain pays communiste.

Deux vieux drapeaux le délimitaient du côté de la terre, flottant sur un semblant de poteaux ; au large, là où s'achevait la glace, nageaient des canards et des cygnes à col noir qui jouaient à plonger. Le vestiaire était constitué d'une roulotte rouge dont on avait démonté les roues, et pour mettre les patins on avait disposé deux troncs de hêtre abattus.

Cependant l'amusement des patineurs s'exprimait avec une totale sincérité. Il y en avait même un qui patinait avec de simples chaussures de gymnastique – il n'arrêtait pas de tomber. Ceux qui avaient des patins tombaient aussi, et en regardant avec plus d'attention, Galinski se rendit compte que la surface n'était pas lisse, mais accidentée par les rides formées par les nombreux épisodes de gel et de dégel.

“ C'est sûr que le fait de patiner sur un bout de lac patagon gelé, alors que là où s'achève la glace on ne trouve pas le moindre écriteau d'avertissement, mais où nagent simplement les canards, ce n'est pas du tout comme patiner dans un stade. ” Sans doute un meilleur équipement aurait-il gâché une partie de ce plaisir spontané, presque primitif.

Il s'apprêtait à étendre ses réflexions aux autres sports et à l'alpinisme, quand un patineur vint à sa rencontre. Manuelito l'avait reconnu de loin. Ils retournèrent ensemble au village, projetant sur le sol leurs ombres étirées par l'hiver.

Au fond, ça ne lui déplaisait pas d'être à Calafate incognito. Il sentait que cette chaleur humaine, spontanée et sans prétention, lui faisait du bien, c'était comme la chaleur du fourneau à bois avec lequel on fait le pain à la maison en Patagonie. Même l'admiration naïve que Manuelito lui témoignait était rassurante.

“Alors, si on allait quelques jours ensemble sur la Cordillère ?”

Ils partirent un matin avant le jour. Le dégel avait chamboulé en plusieurs endroits la route de Punta Bandera avec des coulées de boue, et ils durent descendre plusieurs fois de la camionnette pour franchir péniblement les interruptions.

La lune descendait derrière les montagnes, et sa lueur se dissolvait dans les minces traînées cyclamen annonciatrices de l'aube, tandis que par-derrière un léger voile de grésil faisait ressortir la blancheur des neiges récemment tombées sur la Cordillère. Le lac était couleur bleu de Prusse profond, mais parfaitement lisse, et les *témpanos*, ces petits icebergs détachés des glaciers, naviguaient tranquillement vers l'orient.

La vedette du garde-côte les débarqua avec leurs sacs et un carton de vivres sur une petite plage, tout près des ruines de la baraque d'un poste abandonné depuis longtemps. Les quelques peupliers survivants se dressaient comme des fagots verticaux, sans couleurs, durs et éteints dans l'air transparent et silencieux.

En deux jours de temps gris et froid, mais sans vent, Manuelito avait appris à se servir du piolet et des crampons, escaladant des petites pentes de neige dure. Ils s'étaient également encordés, s'avancant sur le glacier truffé de crevasses, progressant prudemment en équilibre sur les minces crêtes de glace entre deux abîmes bleutés. Galinski proposa alors de gravir aussi une montagne – un beau sommet.

“On a encore deux jours avant qu'ils reviennent nous chercher. Imagine, Manuelito, une montagne que personne n'a jamais gravie et nous serons les premiers, et comme ça tu deviendras toi aussi un véritable alpiniste.”

Manuelito se sentit presque défaillir sous le coup de la proposition. Cette peur, qu'il n'arrivait pas à dominer quand il se trouvait seul en pleine nature, se dissipait quand il était avec Vladimir au point de s'éteindre comme la vibration d'une pierre jetée dans l'eau calme. Il eut pourtant quelque hésitation lors du lever dans l'obscurité et le froid du matin suivant, et c'est seulement quand le soleil – si pâle fût-il – jaillit derrière les montagnes de l'autre côté du lac, qu'il cessa de se sentir un poids sur l'estomac. Un poids qui n'était certainement pas dû uniquement aux oignons frits que son ami lui avait mitonnés pour le petit déjeuner !

Devant lui, au fond du vallon, se dressait une montagne haute, majestueuse, couverte de glace à l'exception de la carcasse de deux puissants éperons rocheux qui flanquaient la paroi qui lui faisait face. Jamais au grand jamais Manuelito n'aurait imaginé de la gravir, et même il n'aurait jamais su la voir avec des yeux d'alpiniste, ces yeux que maintenant Vladimir lui ouvrait pour reconnaître ce qu'auparavant il n'avait jamais vu sur une montagne : une possible voie d'ascension. Désormais il voyait les arêtes, les couloirs, les parois avec leurs éperons rocheux comme une réalité nouvelle. Il n'éprouvait pas la moindre crainte de sa propre exaltation, du moment que Vladimir l'acceptait avec lui.

Ils arrivèrent sur la crête sommitale. Mais pour rejoindre le véritable sommet, il restait une longue arête à parcourir avec une série ininterrompue de corniches, de balcons blancs débordant en volutes crénelées sur un précipice déjà noyé dans les ombres violettes du soir.

“Personne n'est jamais arrivé à cette hauteur avant nous, Manuelito, et c'est vraiment dommage de ne pouvoir accomplir réellement la première ascension. C'est trop dangereux d'avancer sur cette arête, il faut renoncer.”

“Mais pourquoi ? Qui sait tous les dangers que tu as déjà affrontés, Vladimir, emmène-moi jusqu'au sommet, pourquoi ne veux-tu pas qu'on prenne quelques risques ?”

Galinski n'était jamais allé en montagne avec un garçon dont il se sentait responsable. Jamais il n'avait voulu outrepasser les limites objectives en d'autres circonstances dans ses escalades solitaires. Deux fois il avait fait demi-tour au Cerro Torre, alors qu'il ne lui restait qu'une longueur pour aller au sommet, avant la fameuse *cumbre*. Aujourd'hui pourtant... aujourd'hui tout était devenu différent.

Sans Manuelito il serait parti sur l'arête, progressant sans se poser de questions au-dessus du précipice violet.

La vie n'est-elle pas toute entière comme un cheminement sur de fragiles corniches au-dessus des abysses ? Le garçon le regardait sans comprendre.

“Manuelito, je vais t'expliquer, si c'était pour moi j'irais, car aujourd'hui ça ne me fait plus rien de risquer de mourir, mais tout seul, pas avec toi, toi, tu dois vivre encore, et de cette arête à un moment ou à un autre nous tomberions dans le vide.”

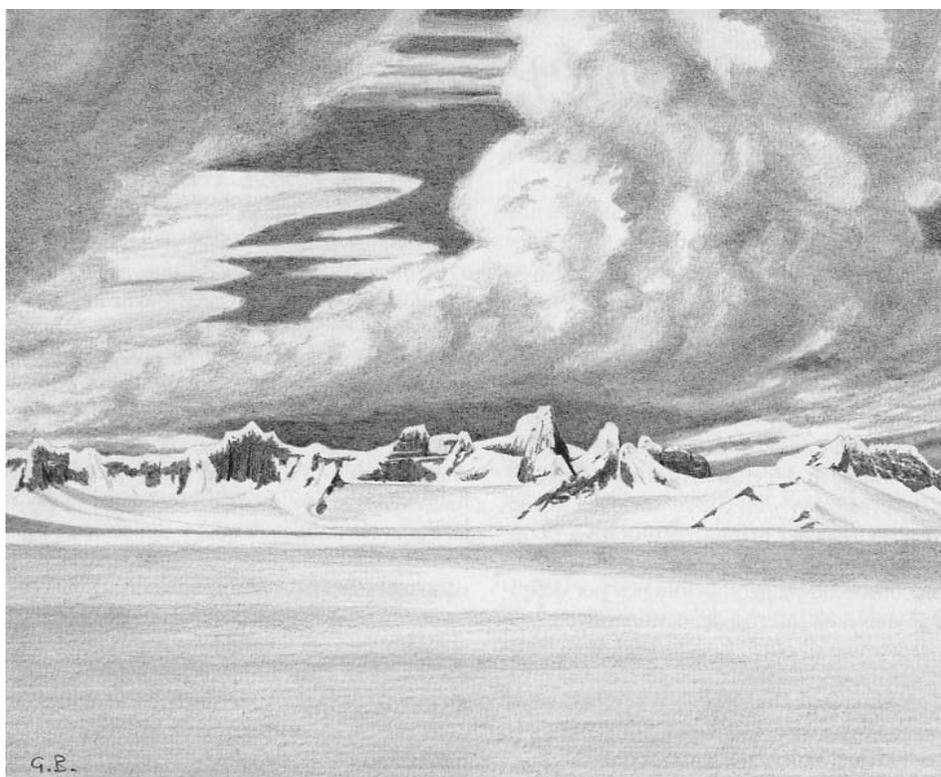
Et ils commencèrent à descendre.

Mais les paroles de Vladimir étaient restées imprimées dans le cerveau de Manuelito. Il y avait quelque chose qui ne collait pas.

“Pourquoi m'as-tu dit là-haut que tu aurais continué quand même, que ça ne te faisait rien de tomber et de mourir ?”

“Ecoute, Manuelito, c'est un secret, ne le confies à personne, promets-moi de ne le dire à personne, j'ai confiance en toi.” Le garçon acquiesça, étonné et effrayé par cette réponse inattendue.

“On m'a dit que je vais mourir dans les six mois et maintenant plus rien ne m'importe, tu comprends ? Et silence !”



“Allons donc ! Vladimir, tu n’es donc pas crédule au point de te faire embobiner par une fée !” lui répondit le garçon presque soulagé. Il ne pouvait admettre qu’un type aussi extraordinaire que Vladimir puisse croire à une prophétie qui s’apparentait à celle des horoscopes.

Puis la lune qui surgissait brillante sur le lac lointain captura son attention. Il trébucha à deux reprises dans ses crampons et Galinski le soulagea d’une partie du contenu de son sac. La fatigue, le mélange incroyable d’émotions vécues pour la première fois l’amènent à conclure que par cette bizarre confidence Galinski avait voulu trouver une excuse, se jouer de lui avec gentillesse, et le secret glissa sans plus de heurt au fond de sa mémoire.

**E**t le secret resta enfoui dans sa mémoire jusqu’au jour, un jour pareil à tous les autres, où Manuelito passa comme d’habitude au café Casablanca, celui que fréquentaient les alpinistes à Calafate. Assis à la table violette dans le coin proche du poêle, dans l’attente d’une bière, il aperçut une revue de montagne anglaise oubliée là par deux alpinistes qui venaient de sortir. Il se mit à la feuilleter avant de la déposer sur le comptoir.

Sans doute par un effet du hasard, il l’ouvrit à la page 14 où il put lire, interdit : “le célèbre alpiniste Vladimir Galinski est tombé inexplicablement dans la paroi du Diamond, au Colorado, lors d’une ascension solitaire.”

Pendant plus d’un mois, Manuelito revit chaque nuit en songe l’arête d’où ils étaient revenus ensemble. Il rêvait qu’ils cheminaient sur des corniches qui s’effritaient peu à peu, puis qu’ils chutaient ensemble avec Vladimir le long de la paroi.

Il décida enfin de trouver quelqu’un à qui se confier, quelqu’un capable de comprendre que lui, le jeune Manuel, devait se délivrer du secret pour se souvenir en paix.

*Traduit de l’italien par Pierre Chapoutot*

## Nouvelle à quatre mains

**T**out auteur porte en lui son lot de souvenirs, de sujets, de personnages mais aussi de rêves, qui n'ont leur place dans aucun roman. Dans la partie précieuse de son bagage sentimental, la nouvelle pour un auteur est un merveilleux refuge. Œuvre jaillie du plus profond et du plus secret de l'être, généralement plus alerte que le roman, la nouvelle s'écrit dans une sorte de poussée jubilatoire : une envie irrésistible contre laquelle il serait vain de lutter, tant les images se posent et même se superposent.

**C**ertes, la nouvelle demeure un jeu ; mais un jeu subtil, délicat, jamais facile, où la plus minime tentation de tricherie compromet irrémédiablement l'équilibre et donc les chances de réussite et le plaisir de lire. Les grands novellistes actuels sont peut-être les écrivains qui se rapprochent le plus des conteurs de notre enfance ; ceux qui, grâce à une poignée de mots sortis parfois tout droit de leur imaginaire, arrivaient à nous captiver une soirée entière autour du feu. La tentation de les imiter est grande, surtout dans le domaine qui est le nôtre : la montagne.

**A**ujourd'hui, nous vous proposons un texte écrit à quatre mains. En effet, il y a tout juste dix ans, Claudie-Guimet Klopfenstein publiait un recueil de nouvelles (aujourd'hui épuisé) intitulé "Devant la cheminée". Le texte "Etrange Bivouac" en faisait partie. Pour sa publication dans les Annales, l'auteur m'a proposé de retravailler ce texte afin d'apporter un éclairage nouveau à ces lignes. Bref, sans en changer le fond, d'essayer d'en étoffer l'histoire. C'est donc un texte tout à fait original que nous vous proposons de découvrir.



Claudie-Guimet Klopfenstein & Jean-Marie Choffat

## *Etrange Bivouac*

**A**drien grimpaient lentement le long du pilier. Engourdis, ses doigts avaient du mal à saisir les prises parfois minuscules. Par endroits, le rocher recouvert d'une fine pellicule de glace, ralentissait considérablement sa progression. Exploitant pleinement une marche où il put loger ses deux pieds, le jeune homme fit une brève halte. Il en profita pour grignoter quelques fruits secs, tirés d'une poche de sa veste.

Depuis toujours, Adrien adorait les courses en solitaire. Il pouvait facilement l'expliquer : simplement, il aimait se retrouver seul dans une grande paroi, ou sur un beau pilier. Ces jours-là, il avait l'impression étrange que la montagne toute entière lui appartenait ; que tout son être, soudé étroitement au roc, à la neige et à la glace, ne formait plus qu'une seule et même entité.

Pour lui, l'escalade solitaire ne ressemblait en rien aux images souvent morbides, dont la presse faisait parfois écho. Quand ses capacités le lui permettaient, il grimpaient sans corde – en solo intégral – quand il se sentait un peu “limite”, ou dès que des difficultés trop importantes l'imposaient, il n'hésitait pas à sortir sa corde d'auto-assurance.

Un rapide coup d'œil à sa montre, lui indiqua qu'il était treize heures vingt. Déjà !

Le temps filait à vive allure, les heures lui glissaient entre les doigts. Jamais il n'aurait le temps d'arriver au sommet et d'en redescendre avant le terme de cette brève journée d'octobre. Un court instant, il redouta l'idée d'un bivouac. Mais le poids du sac, qu'il sentait peser de plus en plus sur ses épaules, eut tôt fait de le rassurer. Comme toujours, il avait pris toutes les précautions possibles. N'avait-t-il pas emporté réchaud, nourriture, couverture de survie et duvet en vue de cette éventualité ?

Restait la possible inquiétude de sa femme Ingrid ? Mais celle-ci connaissait bien cette vaste corbeille posée tout au fond de la Combe Maudite, d'où surgissaient les grands piliers ocres. Elle le savait pertinemment : selon les conditions de la montagne et du grimpeur, souvent plus d'une journée d'escalade s'avérait nécessaire pour réussir.

Aussi, ne s'inquiéterait-elle pas inconsidérément si son homme ne rentrait pas pour la nuit à venir. Sa confiance en lui était totale. Elle savait intimement que ces défis permanents qu'Adrien lançait à la montagne, il se les lançait d'abord à lui-même. Chez lui, c'était un besoin. Ingrid comprenait parfaitement qu'eux seuls lui permettaient de supporter ce qu'il surnommait, non sans qu'une pointe d'ironie se

glisse dans son regard : “la redoutable et morne médiocrité de la vie d’en bas”. Oui, Ingrid l’avait compris très vite : la montagne possédait des atouts et des armes qui agissaient sur Adrien comme des aimants. Depuis longtemps, elle avait admis que toute lutte s’avérerait vaine, inefficace. Sa cause était perdue d’avance. La montagne – qu’elle aussi aimait, mais de manière différente – devenait dans ces moments-là, une terrible rivale. L’amour et le temps avaient fait leur œuvre : la douce résignation d’Ingrid s’y inscrivait comme une preuve.

Adrien poursuivit son ascension.

Lorsque le soleil amorça sa longue descente derrière le Mont-Blanc, il avait à peine gravi la première moitié du pilier.

Il décida de s’arrêter avant que le froid trop vif finisse par paralyser ses gestes. Située un peu à droite et à l’écart de l’itinéraire original, il aperçut une vire minuscule surmontée d’une anfractuosité. Avec un zeste de chance, il y aurait une place juste assez vaste pour installer un bivouac sommaire. Mis en confiance par quelques prises aux dimensions respectables, Adrien gagna l’endroit convoité en une poignée de secondes.

Il constata avec joie que la cicatrice dans la roche dissimulait une petite grotte. Non sans quelques contorsions, il put y pénétrer. Il tira de son sac à dos un morceau de plastique qu’il entreprit d’étaler sur le sol. Puis, il sortit son duvet et sa couverture de survie : mince feuillet aluminisé destiné à le protéger de l’humidité et du gel insidieux. Ainsi paré, il pouvait espérer dormir quelques heures.

À l’intérieur de la grotte, finalement il faisait bon. Adrien s’y sentait en totale sécurité.

Ici, le temps si précieux pour les gens des vallées et des villes, ne comptait plus. Le plaisir unique de se retrouver seul dans cet endroit magique, de ressentir avec bienfaisance la chaleur de la vie lui couler doucement dans les veines, procurait à Adrien un bonheur simple, mais inégalable.

Grâce à son mini réchaud, il fit “chanter” un peu d’eau et se confectionna un potage-minute. Il mangea doucement, presque avec recueillement, tout en contemplant d’un œil émerveillé, par la fine rayure de la diaclase, les sommets roses et mauves d’où surgissaient, çà et là, des rocs d’or et de diamant. De hautes aiguilles, ciselées, aiguisées, parfois terriblement affûtées par les érosions millénaires - auxquelles étaient venus s’ajouter les gels et dégels successifs, sans parler du travail des grands vents - s’étiraient, à la fois agressives et gracieuses, telles de fins poignards géants posés sur le rebord du ciel. Quand le soleil se coucha définitivement derrière l’horizon et que le froid se fit encore plus pénétrant, Adrien s’installa pour la nuit.

Douillettement blotti dans son duvet, il eut une pensée à la fois fugitive et tendre pour Ingrid. Pourtant, il ne parvenait pas à regretter le confort moelleux de sa maison. Le spectacle majestueux auquel il venait d’assister, les joies mais aussi les

doutes - et même parfois les peurs - que lui procurait l'alpinisme, ne méritaient-ils pas le sacrifice de tous les agréments du "monde d'en bas" ?

La fatigue aidant, il s'endormit d'un coup.

Ses rêves furent agités. À travers un songe plus ou moins confus, une vie qu'il ne reconnaissait pas et ne semblait pas lui appartenir, se mit à défiler d'une manière anormalement rapide. Sa tête, plus lourde qu'une boule de bowling, lui paraissait comme prise dans un étau. Sans l'alanguir, telle une chape de plomb, le sommeil alourdissait entièrement son corps. Insidieusement, un sommeil artificiel empesait et bousculait ses rêves. Malgré un irrépressible désir, il ne parvenait pas à s'éveiller, à reprendre pied dans la réalité. D'ailleurs, où se situait-elle vraiment, la réalité ? De plus en plus, dans cette rêverie étrange, elle semblait lui échapper !

Il eut l'impression de dormir longtemps. Très longtemps. Trop longtemps !

Lorsqu'il parvint enfin à entrouvrir les yeux, un trait de lumière rayait les murs de la grotte.

À l'extérieur, le jeune homme aperçut l'énorme boule d'un soleil blanc, plantée très haute dans l'azur, presque à sa verticale. Un coup d'œil à sa montre ne lui apprit rien de nouveau, sinon que celle-ci était arrêtée : pile hors d'usage, sans doute.

Prestement, Adrien se leva et remit ses chaussures de montagne. Il mit chauffer une tasse de thé qu'il parvint à avaler brûlante, mais qu'il jugea, à son goût, anormalement amère. Trop amère. Il accompagna son breuvage, qu'il qualifia d'infect, de quelques biscuits secs ; en une nuit, ces derniers avaient contracté un inexplicable goût de suie. Sans doute, l'humidité de la grotte y était-elle pour quelque chose...

Rapidement, il rangea ses affaires éparses, mit son sac sur ses épaules et reprit son ascension.

L'escalade de la seconde partie du pilier lui sembla facile. Malgré cette nuit un peu lourde et artificielle, Adrien se sentait en pleine forme : il grimpeait merveilleusement bien. Chacun de ses gestes semblait minutieusement pensé, calculé ; chaque déplacement d'une main ou d'un pied, était coulé, précis : l'efficacité en devenait redoutable. L'esprit, le corps, mais aussi le cœur du jeune alpiniste travaillaient en osmose parfaite : Adrien se sentait pleinement à sa place sur ce haut pilier de granit.

Bientôt, il arriva en vue du sommet. Quelle heure pouvait-il être ?

Malheureusement, la joie d'une victoire solitaire tant désirée, fut quelque peu ternie : là-haut, il y avait déjà du monde !

Effectivement, des voix, assourdies par la distance, se faisaient entendre. Adrien présuma qu'il y avait au minimum une cordée. En grim pant l'arête sommitale, il finit par apercevoir deux hommes. Il leur trouva étrange allure. Complètement chauve, le plus âgé des deux était revêtu d'une sorte de combinaison d'un gris si outrageusement métallisé, qu'il en devenait presque électrique. D'étranges

chaussons scintillants lui enserraient les pieds et montaient très haut, bien au-delà des chevilles. Le plus jeune, lui, avait les cheveux d'un blond si pâle, qu'on les aurait dit transparents ; très raides et filasses, ils lui tombaient jusqu'au milieu du dos. Sa combinaison, d'un orangé trop vif et criard, blessait les yeux. Tous deux ne portaient pas de sacs. Le plus âgé commença d'engranger des notes dans un petit carnet aux spirales rouges, qui inexplicablement se mirent à clignoter. Pendant ce temps, le plus jeune engloutissait joyeusement et avec voracité, un aliment inconnu d'Adrien : un genre particulier de gâteau gélatineux et translucide, d'où s'échappaient de fines volutes jaunes ou vertes.

Trop absorbés, les deux hommes ne semblaient pas remarquer la présence du jeune alpiniste solitaire.

Tout d'abord, Adrien pensa qu'il s'agissait certainement de grimpeurs anglais ou américains, parfois très ingénieux en matière d'innovations, souvent il est vrai, plus originales que réellement efficaces !

Ensuite, il essaya de les saluer. Il voulut leur crier un " Salut les gars ! Ça va !", mais malgré ses efforts, aucun son ne parvenait à sortir de sa bouche. En décrivant de grands cercles, il agita furieusement les bras au dessus de sa tête. Peine perdue : les deux hommes ne regardaient jamais dans sa direction. Doublement contrarié, Adrien reprit sa progression. Alors que dix petits mètres faciles le séparaient encore des deux grimpeurs, Adrien entendit une sorte de plainte très douce : un long feulement. Ce bruit étrangement feutré, n'était pas sans lui rappeler celui bien connu, d'une coulée de neige poudreuse.

Pourtant, ce qu'aperçut Adrien en une fraction de seconde, le stupéfia en le clouant sur place : un étrange véhicule flottait dans l'air, juste à la hauteur des deux hommes.

Cela ne ressemblait nullement à un banal hélicoptère, mais plutôt à un gigantesque cigare de plastique jaunâtre, muni de petits ailerons sur les côtés. Le drôle d'insecte géant vint tout près du sommet, jusqu'à le toucher. Sans un regard vers Adrien, les deux alpinistes s'engouffrèrent précipitamment à son bord grâce à un sas, puis "l'objet" s'éloigna à vive allure. Sûr qu'il mit moins d'une seconde pour disparaître dans le firmament.

Pétrifié, Adrien pensa qu'il était victime d'une hallucination, due conjointement à la fatigue et au manque d'oxygène. Tout en croquant son dernier bonbon au miel qu'il avait machinalement sorti d'une poche - et qu'il trouva exagérément acidulé - il entreprit de se frotter énergiquement le visage avec une poignée de neige.

Mais il n'avait pas rêvé !

Les yeux encore écarquillés, Adrien aperçut, délicatement posée sur la neige sommitale, l'ultime preuve de la folle réalité : le carnet aux spirales rouges - qui à présent ne clignotaient plus - dans lequel le vieil homme chauve avait écrit peu de temps auparavant. Dans la précipitation de son départ, bêtement, l'ouvrage avait glissé de sa poche.

Adrien le ramassa.

Griffonné sur la dernière page d'une écriture incertaine, car légèrement tremblée, il put lire ceci :

*“Aujourd’hui, quinze octobre 2093, avons gravi l’Aiguille centrale du Diable par le pilier sud.”*

Abasourdi, Adrien se laissa tomber lourdement sur la neige. Tout lui parut soudain irréel et absurde. La montagne d'abord, sa vie même ensuite, semblaient d'un coup lui échapper.

Seules restaient ces quelques lignes, comme une terrible griffure au cœur : s'il devait en croire l'alignement de mots écrits activement, son bivouac dans la grotte avait duré cent ans !

Brusquement, le bleu du ciel devint plus lourd ; l'ombre des aiguilles acérées se fit presque menaçante. Bientôt à nouveau, la nuit serait là.

Elle viendrait tout envelopper



*Arrivée au sommet de l'Iharen*

Pascal Laheurte & Jean-Marie Choffat

## *Histoire de cordée, histoire d'amitié*

### *I - Le merveilleux voyage*

*par Pascal Laheurte*

Tamanrasset ne distille plus le rêve : la ville est droite, populeuse, sans honte de ses odeurs et de sa misère déguisée qui abrite de mornes attentes. Le goudron saigne le désert, entaille l'absolu, détruit les longs cahots anciens brisant ces tôles ondulées pour y parvenir. Le sable meurt sous l'asphalte. Il devient difficile de croire à l'absence de quotidien.

Simple touriste, je pleure ridiculement ce luxe perdu. Où réfugier alors mon besoin d'aventure ? Pourrons-nous encore pendant deux semaines errer sous les étoiles ? Les jours vont-ils se bousculer en cascades insurmontables ?

Jean-Marie et moi attendons nos camarades ignares du désert. Un vent de sable a retardé l'envol de leur avion à In Salah. Sauront-ils jouir du soleil rouge qui tapisse le soir derrière les dunes ? Sentiront-ils le temps crouler lorsque leur regard s'enlisera sans savoir ?

Aujourd'hui le vent porte des paquets de sable rouge vers de lointains mystères. Hier Mertoutek, Hirafok, quelques nids de vie inquiète. Les cabanes en roseau cèdent la place aux instruments de la sédentarisation, des parpaings de terre sèche s'accumulent pour former de nouveaux habitats.

Il y a là tant à découvrir : un peu d'eau, le soleil, l'acharnement à planter, cultiver un sol encombré de roailles et aussi les habitudes millénaires des hommes accroupis. Hier, nous passions le col de l'Assekrem pour rejoindre Tamanrasset par Térénanet. Que dire : merveilleux ! Le minéral qui s'offre, où je me confonds, dissout ma cervelle.

Nous avons écouté le chant de la pierre. Nos mains ont palpé un instant l'échine tendre et parfumée de l'Ilamane. Ce jet rocheux nous a une fois encore blessé la vue. Il éventre toujours le ciel de son arête aiguë. Dans ces instants d'attente, je songe et ces instants eux-mêmes deviennent raccourcis de souvenirs, la pâte tendre où observer l'avenir ; l'avenir s'engendrant de ces pâles sollicitudes du corps à la cervelle.

Ici, savoir écrire son nom est déjà le signe d'une vraie richesse. Nous sommes aux portes du sable et de la pierre. Dans quelques heures nous fuirons la route, la foule. Nous rêverons de nous éloigner de toute trace humaine, loin des hôtels, et du

voyage nous sentirons planer le souffle dévorant de l'appel, tournés vers le Sud, les terres lointaines, d'autres rivages...

À côté de moi, Jean-Marie se méfie de mes fascinations. Depuis huit jours nous nous enfonçons dans le Sud algérien. Un rêve. Ce fut facile et cahoteux, joyeux et même humide aux environs d'Amguid. Mais il nous reste la nourriture du désert comme une pitance laissant parfois un goût amer. Notre regard se porte au-delà du voyage, vers l'infinie tendresse saharienne et son roc Ilamane.

Richard et Gérard sont arrivés. Nous les accueillons à leur descente d'avion puis allons au camping. Nos pensées se recroquevillent sous quelques braises ardentes et le profil fendu de l'Adriane se balance encore devant nos yeux. Nous sommes là pour inventer notre plaisir futur, quitter la routine, la vie citadine, l'inquiétude qui fait émerger la moisissure.

Pour rejoindre l'Iharen, il faut sortir des quartiers périphériques au nord de Tamanrasset. Avec le camion nous nous faufileons, sautons quelques bordures de cailloux, quelques fossés bien mous, puis nous pointons le capot face à l'Iharen, montagne parfaite : quelques éboulis, une balade autour, le nez en l'air à scruter chaque fissure, chaque tuyau d'orgue, à loucher vers le moindre surplomb.

Cent cinquante à deux cents mètres compacts, verticaux, rectilignes, des dizaines de passages sont possibles. Escalade rare en perspective. Nous choisissons la face ouest à mi-chemin entre la voie Terray et la voie Frison-Roche. Nous courons comme des gosses éblouis. Nous allons pouvoir signer la pierre, y inscrire notre voie, à quatre, dans un grand mouvement de plaisir.

Le ciel est bleu, l'air limpide. La montagne nous protège du soleil. Notre face est à l'opposé de la piste, bien à l'abri des voyeurs et touristes quotidiens. Tamanrasset est à trois quart d'heure à peine de piste roulante. Est-ce déjà le désert ? Est-ce à la dimension de nos attentes ?

Pendant ce temps, Jean-Marie s'est équipé. Il aime partir devant, quitter le sol le premier puis rapidement partager son escalade. Le rocher est particulier : lisse et cassant, puis compact avec de curieuses croûtes posées en appui sur lesquelles il faut s'élever doucement. Je rêve encore... l'Iharen... "l'Enfer des obèses" et ses deux cents mètres d'escalade variée : dalles, fissures, cheminées, blocs, traversées, c'était il y a trois jours.

Avant hier c'était l'Adaouda, quelques heures plus au nord. Le tour au pied encore une fois, à parler de Jacquet, des escalades héroïques, à repérer notre future première. Ce sera à gauche de la voie Edlinger et notre "Testament de Jacquet", voie dure et pleine d'envolée, avec un petit tunnel en son centre : deux ou trois longueurs éblouissantes. Nous étions déjà gavés. Nous sommes redescendus à la nuit, en rappel, pour faire durer notre émotion.

Aujourd'hui, nous sommes face à la Pointe Jean au sud du Tizouyag, collée contre, pointive, merveilleuse : une allure de mannequin de mode avec vue sur le col de l'Assekrem, la Saouinan, les étendues brunes et cet océan houleux de pierres

vivantes et mortes. Jean-Marie est prêt. Il veut faire SA voie, écrire son “Evangile du fou” à lui.

Sa tête bourdonne, il s’encorde, oublie les mousquetons, les coinceurs. Les premiers mètres sont faits d’une roche écorchée en dévers avec plein de petites terrasses malaisées. Un piton est planté à trois mètres signant une tentative, ensuite plus aucun sillage. Le rocher tend ses nerfs de volcan éteint. Jean-Marie se bagarre, a du mal à s’échauffer. Un piton chante : bruit clair, début d’exaltation.

En bas la verticale nous ronge les vertèbres. Il faut tordre le cou pour suivre la danse de notre camarade. Richard fait un cairn, Gérard malmène son appareil photo. Je tâte la corde, la fais suivre. Jean-Marie sort d’un premier surplomb puis se jette dans une longue fissure de vingt mètres : technique Dülfer. Un, puis deux coinceurs, la carcasse ronronne.

L’escalade dissout les premières torpeurs, tout se liquéfie, devient geste. Plus haut, Jean-Marie s’accroche à une terrasse triangulaire au confluent de deux fissures.

“Relais. À vous !” Le ton est net, le grimpeur s’est enhardi, a bien mesuré la roche. “Bouc, c’est super ! On la tient !...”

La Pointe Jean mesure cent soixante dix mètres de ce côté, quarante mètres sont gravis, c’est peu et beaucoup. Nous suivons, le sol se dérobe, l’horizon se dégage. Le Pic Otoul apparaît. Le vide s’épaissit, on peut s’appuyer dessus. Si loin et être ensemble ! Toucher de rocher sans pareil ; sentir les pieds de Gérard ! (fumet douteux aujourd’hui).

Un bloc, un surplomb, une large fissure : la terrasse nous accueille. Quelques mètres plus haut il faudra se rétablir, se glisser sous un bloc, aller à droite, à gauche, pianoter sur quelques prises cassantes. Cette escalade est quasi rectiligne. Le rocher est tendu, sans défaut, cette varice satisfait plus que nos désirs. Dans notre dos, le vide du Hoggar, le vent tiède et le soleil qui commence à calciner nos têtes. Les six ou sept longueurs de “l’Evangile du fou” sont un régal.

Cette voie est visible depuis l’ermitage du père de Foucauld sur le plateau de l’Assekrem loin en face. Une profonde cheminée rayée de fissures et barrée d’un gros surplomb nous épuiseront bien un peu, mais quelques écarts et opposition des membres la rendront docile et attrayante. L’un des relais est installé dans du rocher semoule. Les trous de spits peuvent se faire en enfonçant le pouce, tendresse ou fragilité ? Je ne sais plus. La ligne directe nous repousse un peu à gauche du sommet. Une fissure galbée, toute ronde, nous conduit en V+ à l’épaule. Deux longueurs plus loin, c’est le sommet. Petit créneau court et ramassé, vue superbe, soleil tardif, le violet envahit cette fin d’après-midi. Jean-Marie est heureux. Quelques petites heures ont suffi à notre trajectoire. “L’Evangile du fou” existe, je l’ai parcouru. Escalade classique, soutenue, jamais facile, jamais excessive, un truc qui mérite un grand détour ; un accouchement fait de nos rires béats et de nos grandes tapes sur l’épaule.



Aujourd'hui, nous n'avons pas vieilli. C'est un signe, un avant goût d'immortalité gagné à coups de gestes lents et de gorges assoiffées.

Moins de deux cents mètres d'escalade, la joie totale d'avoir réussi une si belle première, et autour, des milliers de kilomètres d'étendues sans rives. Tamanrasset est à trois heures de piste soutenue et nous, nous sommes debout sur notre piédestal de roche à faire des signes au cosmos, à retarder la descente, de crainte d'affaiblir ces instants. Mais le violet tourne. Des taches plus sombres apparaissent. La nuit arrive, sans vraie transition, comme une coupure.

Nous nous tromperons dans la descente, par goût, pour poursuivre l'aventure. En fait l'itinéraire est évident, mais nous chercherons à circuler le long de gueltas creusées dans la pierre vers le sud-est. Des ravins, des ressauts nous surprendront. La nuit s'établira avant que nous ne parvenions au campement.

À gauche de la voie Kolmann existe une nouvelle trace appelée " L'Évangile du fou ". C'est un bout de rêve saharien que l'on peut arpenter. Il suffit de passer au pied et de se laisser conduire par le mythe, tendre le cou, poser les mains et arquer l'échine.

### *L'Ilamane*

**R**ichard et Gérard voulaient voir l'Ilamane dont nous leur avions farci le crâne des récits existants de nos tentatives d'ascension à la face sud. Cette confrontation du récit à la réalité était un risque pour nous. Allaient-ils être déçus ? Cette montagne ne serait-elle, pour d'autres, que banale et sans attrait ?

Jean-Marie y a accroché son destin à plusieurs reprises sur toutes les faces. Elle est restée cette lanterne qu'on balance à bout de bras pour éclairer un peu la route. Aller à l'Ilamane ce n'est pas seulement vouloir gravir quatre cents mètres de roche verticale et inaccueillante. La cime est élancée quand on arrive par la piste de l'Atakor. Elle surgit, se cache, disparaît encore, puis d'un coup s'installe en travers, dresse son arête est ; puis en continuant la piste, la face sud s'offre, bizarre, striée, gravée de rocs branlants, cambrée comme un rein chaleureux. Mais tout s'estompe, la face ouest rompt le charme, une grande cassure dessine une épaule jusque là-haut, à gauche, vers la voie normale le ressaut, celui que l'on emprunte pour simplement visiter la citadelle. En redescendant vers la mosquée de Téréhanet - quelques pierres à même le sol - l'Ilamane se dresse, géante accroupie, avec ses bras drapés, auréolée de sa légende : celle de la montagne de l'eau, du ruissellement, des orages.

Toujours reste ce désir d'en faire le tour, de gravir son sommet empierré et plus même : d'y accéder directement par la face sud.

C'est en hiver 81-82 qu'avec Jean-Marie nous décidions d'une tentative. Espérons-nous réussir ? Nous rêvions d'y parvenir avec nos copains inexpérimentés

et au terme d'une belle balade sur les regs qui conduisent d'Hassi Messaoud à Tamanrasset.

Nous voulions grimper à notre mesure, avec nos moyens et en toute sécurité pour nos compagnons qui devaient quasiment s'encorder pour la première fois, faire leur premier rappel, leur premier relais et s'initier au vide particulier de cette paroi toute en contorsions, avec la peur qu'inspire cet immense surplomb de pierres branlantes au-dessus de nos têtes.

Nous nous sommes élevés de deux cent cinquante mètres en deux jours. Nous avons planté nos hamacs pour la nuit, recueilli chaque goutte de cette ivresse tant convoitée qui nous était offerte. Puis la fatigue, la lassitude et un peu de cette peur ont fini par nous vaincre. À chaque fois il faut remonter les cordes fixes, équiper des relais solides, chercher les passages les plus accessibles ou les plus engageants.

Allez à la face sud : après quelques longueurs de biais, sur la droite et sur des plans plutôt redressés, vous buterez sur la première fissure sérieuse, assez large, se dérobant au milieu d'un mur lisse et laissant une possibilité de passage à gauche, juste au-dessus. Quelques rétablissements aériens, le vide qui devient intégral, le pierrier sous les semelles et cette traversée délicate à droite qui conduit à un superbe et difficile dièdre dédoublé. Vous êtes sur l'échine de la face sud. La roche dure et paradoxalement sableuse se raidit sous vos doigts. Alain a paniqué à ce relais. Il n'a pas osé lâcher les clous. L'appareil photo est resté dans le sac. Ensuite, vous buterez sous les premiers blocs surplombants. Le soleil sera haut et cette journée d'hiver vous anéantira de ses contrastes : petit matin glacial, midi étouffant et le sol trop loin pour aller se mettre à l'ombre.

Le reste de la face est bien tendu au-dessus de votre tête. Il vous nargue.

Vous avez fait cinq mille kilomètres, crevé vos pneus, épuisé votre véhicule dans le sable mou pour venir griffer ce ventre de pierre. Mais déjà au cinquième relais, la vue porte loin, et si d'aventure les heures passent à guetter le décor, à chercher l'empreinte de votre désir, vous verrez crouler des monticules de roches rouges. Les montagnes prendront feu autour de vous. Les rougeoiements vous feront oublier qu'il est tard, que la nuit est là qui vous prend déjà.

Il sera juste temps de fixer le hamac et de lâcher les larmes qui se sédimentaient depuis vos derniers pleurs. Dormir suspendu dans la face sud à guetter la lune rousse ou suivre la route courbe des étoiles, c'est retrouver l'épaisseur de ses rêves sahariens.

Bien sûr Jeannet et Mercier ne se sont pas arrêtés. Ils ont poursuivi au-delà de notre dernière corde fixe, contournant largement à droite pour rejoindre une échancrure infinie qui fuit les blocs et mène plus facilement vers les dernières longueurs penchées sur le vide. Peut-être ont-ils bivouaqué au sommet ?

Nous n'étions pas assez rapides ou assez forts pour gagner notre challenge et terminer notre conquête. Notre rêve demeure, soutenu par ce vin jaune superbe et généreux que nous offrit Pierre. Un cadeau de roi pour une veillée de Noël sous la

grande dune qui borde l'erg d'Amguid. Que d'épopées pour nos crânes encore adolescents !

Faut-il aller si loin pour être heureux quelques instants et se bagarrer ainsi pour des desseins inutiles qui nous occupent tant et tant d'années ? Aller à la face sud, c'est bien si l'on y poursuit un mythe, une époque, une gloire à sa mesure. C'est prendre un bain éclatant de Hoggar avec au loin, tous ses monticules perdus dans une mer de sable jaune ou bleu parfois.

Jean-Marie n'aura de cesse d'y retourner tant que ses gestes, ses impatiences n'y auront trouvé l'apaisement, car c'est bien une histoire d'amour qu'il faut y vivre. Pourtant, d'autres joies nous guettent : thé, taguella, Touaregs, vie sereine, sable roche et quelques curieuses et attirantes dentelles de laves : Taridalt, Aoukenet, et l'In Akoulmou vers le nord dans le massif de la Tefedest.

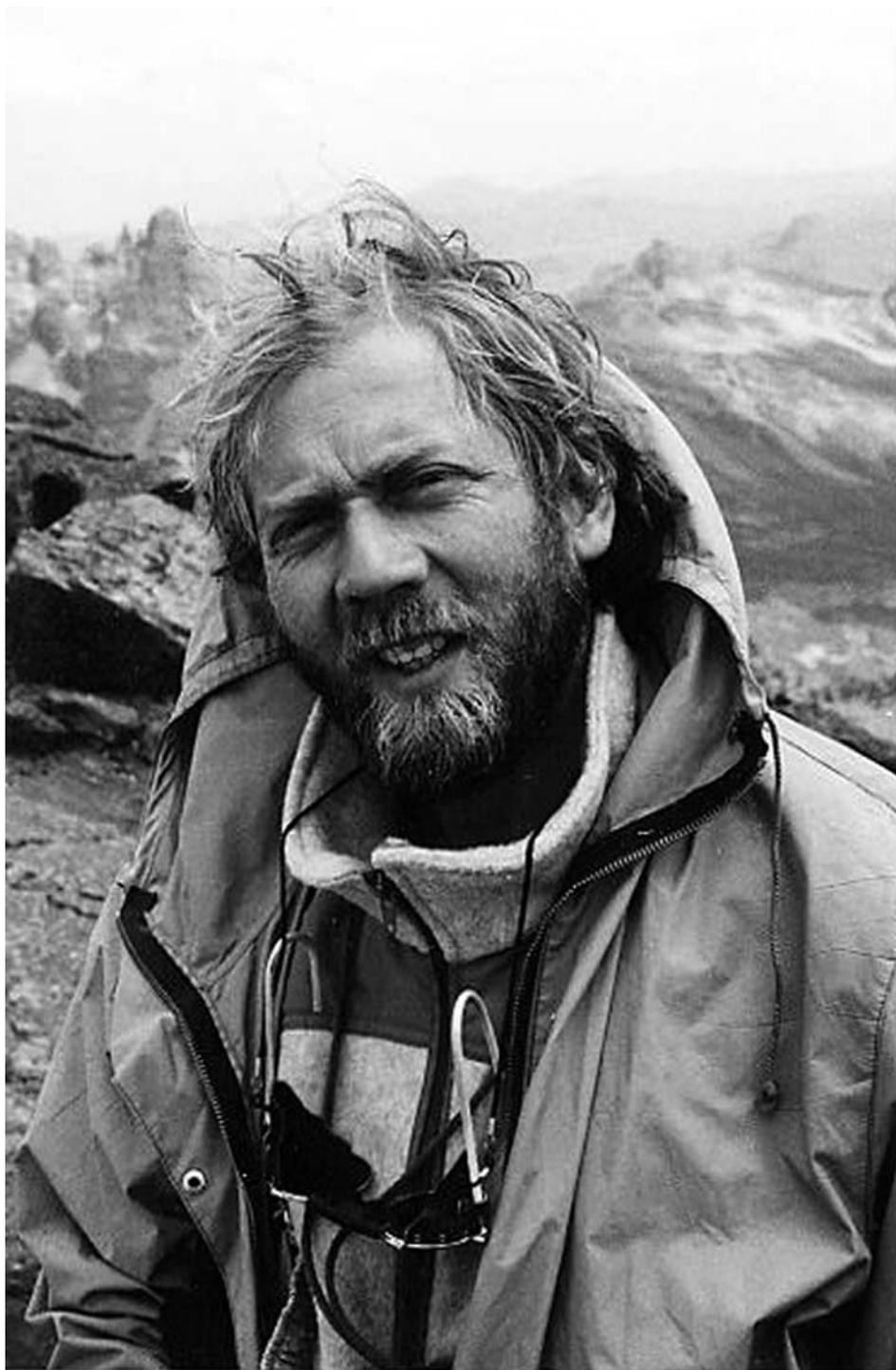
Nous reviendrons à la face sud pour y exorciser notre peine, notre échec, y être encore un peu saharien et grimpeur, avant que l'Ilamane ne soit devenue qu'une escalade pour grimpeurs prodiges et surentraînés ; l'Ilamane ne sera plus alors qu'une plage verticale, un mythe dépolssiéré et son histoire continuera seulement à vivoter dans nos têtes.

Sacré Jean-Marie, j'aurais aimé t'offrir une réussite, être avec toi le premier à ouvrir un sillage dans cette dalle curieuse et fascinante. Tu sais, le sommet est toujours là-bas, immobile, la face nous attend. D'autres sont passés, ont entaillé, sculpté une autre forme. Et puis nous avons promis à Alain un retour. Nous aurons la joie de parcourir encore une fois ces dièdres, ces terrasses et ces surplombs, jusqu'au bout d'un rêve de dix ans d'attente, avant que notre face ne devienne le jouet ridicule de grimpeurs blasés, derrière qui rien ne repousse, pas même les parois vierges.

*Le merveilleux voyage est le récit d'une expédition au Hoggar, qui se déroula en février 1988. Outre Pascal Laheurte et sa femme Nathalie, les participants à ce voyage étaient Gérard Jacob, Richard Rodriguez et Jean-Marie Choffat. Dans son récit sur l'Ilamane, Pascal Laheurte relate la tentative à la face sud en hiver 1981-1982. Toutes les notes techniques des voies nouvelles mentionnées dans ce texte figurent dans les Annales du GHM 1993, pages 58 et 59.*

### *L'Ilamane*





## II - La dernière montagne par Jean-Marie Choffat

*“Dans ce monde qui ne rêve que de beauté et de jeunesse, la mort ne peut plus venir qu’à la dérobée, comme un serviteur disgracieux que l’on ferait passer par l’office”.*  
Christian Bobin - *La présence pure.*

Comment dire la fragilité d’une vie et parler de la mort d’un ami ? De son meilleur ami ! Comment effacer l’image de l’homme infime perché cinquante mètres plus haut et gommer la vision du corps minuscule, tellement vulnérable, qui semble d’abord hésiter au bord du vide avant de s’y abandonner, d’y plonger comme à regret, dans un cri où s’entremêlent surprise et révolte. Votre esprit enregistre la chute, mais elle semble se dérouler au ralenti. Pourtant le corps, au début rétréci, grossit très vite. Un court instant, il vole dans l’azur. Comme l’on souhaiterait alors, à ce moment précis, le voir devenir oiseau ou mieux encore : papillon. Mais il reste humain : trop humain. Pis encore : il semble s’alourdir davantage, devenir pierre. Son envol est terriblement irréversible. À peine l’avez-vous compris, que déjà, dans un sacrifice ultime, un dernier choc sourd et insoutenable, le corps s’abîme et la vie s’éteint d’un coup sur le pierrier.

C’est un trou béant qui soudain s’installe en vous. Il arrive à anesthésier toute pensée cohérente, se moquant pas mal de l’amitié, des aventures passées et des rêves futurs...

Le cœur cogne à tout rompre dans votre poitrine. En hurlant, les mots se bousculent dans votre tête, mais curieusement votre bouche, elle, reste silencieuse : aucun son ne parvient à s’en échapper. Votre champ de vision se limite seulement au long corps allongé sur les pierres ; allongé et endormi pour l’éternité : les yeux sont désespérément fixes, le regard déjà vitreux. J’ai vu trop de morts – en montagne et ailleurs – pour ne pas comprendre de suite l’irréparable. Nous sommes en Iran, à Khorramabâd. Il est treize heures ce 13 juillet 1999.

Pascal Laheurte vient de faire une chute mortelle : les deux cornières du dernier rappel ont tenu pour la descente de Saïd, elles ont lâché pour celle de Pascal. A-t-il eu le temps, pendant sa chute éclair, d’avoir une dernière pensée pour sa famille, pour ses amis ? A-t-il eu le temps, comme il est dit en pareil cas, de voir se dérouler à l’envers le film de sa vie ? Questions à jamais sans réponse ! Tout en bas, les toits blancs de la ville inondés de chaleur ; des rues, insensibles à la douleur humaine, montent en échos amplifiés, les bruits, les cris et les rires.

Arrivés le 5 juillet à Téhéran, Pascal, Leslie Fusckò et moi procédions à une reconnaissance des possibilités d’escalades rocheuses de ce pays. Ce voyage avait



aussi pour cadre un échange entre les Fédérations française et iranienne d'alpinisme. En compagnie de Saïd Résaée, Président du club d'escalade local, Pascal Laheurte - second de cordée ce jour-là - venait d'ouvrir une voie nouvelle sur la paroi d'Abshar Sangi, haute de cent vingt mètres, dominant cette belle ville de Khorramabâd située dans la province du Lorestan, à huit cents kilomètres à l'ouest de Téhéran. C'était la première fois que des alpinistes étrangers se rendaient dans ce secteur de l'Iran. C'était aussi la première fois lors d'un voyage, que nous ne grimpons pas ensemble, Pascal et moi.

Pas facile de résumer, en trois coups de cuiller à mots, un homme comme Pascal. Pour reprendre le titre d'un superbe livre de José Giovanni, je dirais qu' "il avait dans le cœur des jardins formidables" ; mais des jardins secrets, dont je ne suis arrivé, en dix-huit ans d'amitié, qu'à entrouvrir quelques portes.

Né à Vesoul le 6 juillet 1950 - nous avons fêté ses 49 ans à Téhéran quelque jours avant ce drame - Pascal était le quatrième d'une famille de huit enfants. Après de brillantes études, il se retrouva professeur de mathématiques. Mais très vite, il démissionna de l'Education Nationale : déjà, un ami l'attendait pour un tour d'Afrique ; un voyage qui, au final, ne verra pas le jour. Il embrassa ensuite la carrière d'éducateur spécialisé, profession qu'il exercera jusqu'à la fin de sa vie.

Il avait débuté l'alpinisme au milieu des années 60, à l'âge de 13 ou 14 ans. Cette passion ne devait plus le lâcher. Ce qui l'avait d'emblée séduit dans l'alpinisme, dans sa quête de la montagne, c'était davantage le côté marginal de la pratique lié au

---

*Ci-dessus : Pascal dans la vallée de Yafteh, près de Kôrramabad (Iran)*

parfum d'aventure, plutôt que le banal aspect sportif. Ses modèles se nommaient alors Terray, Lachenal, Bonatti, Desmaison...

Rapidement, avec une poignée d'amis vésuliens, dont Pascal Ottmann - alpiniste exceptionnel devenu professeur à l'E.N.S.A., disparu tragiquement en 1984 lors d'une tentative de première hivernale en solo de l'intégrale de Peuterey - Pascal aborda la haute montagne et les grandes courses. Le matériel, parfois manquant, était souvent hétéroclite. Exemple, parmi beaucoup d'autres, pour gravir l'éperon Frendo à l'Aiguille du Midi : une vieille corde, pas de baudrier, quatre mousquetons, une paire de crampons à dix pointes et un vieux piolet des années cinquante !

C'est en 1975 que j'entendis parler de lui pour la première fois. C'est cette année là que nous aurions dû nous rencontrer.

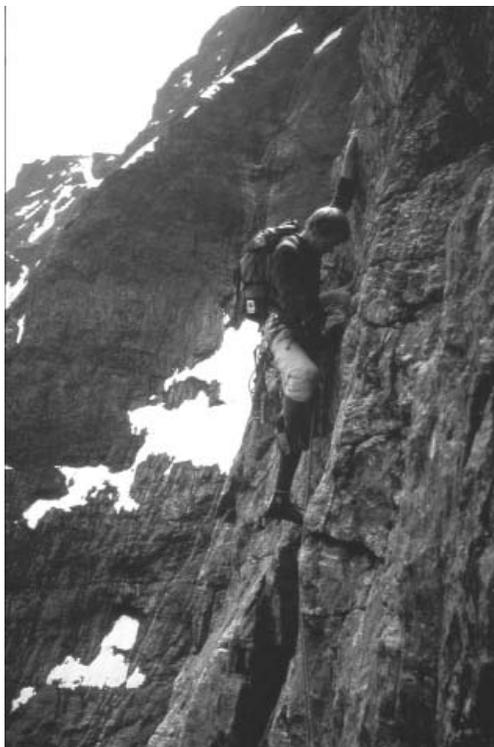
Alors que j'effectuais péniblement mon service militaire à Grenoble, une équipe d'amis franc-comtois préparait avec René Desmaison, une expédition à la face sud du Huandoy au Pérou. Jean-Pierre Etienne, Président du club local et organisateur du voyage, n'avait pas hésité un instant à sélectionner la cordée vésulienne Ottmann-Laheurte. Les deux hommes se connaissaient bien. N'avaient-ils pas réalisé discrètement et ensemble, nombre de grandes courses dans les Alpes ? Ainsi la septième ascension de la directe américaine aux Drus, ou l'ascension hivernale de la face est du Grand Capucin...

Seul juge de ce qu'allait être son équipe au final, René Desmaison avait prévu un test ultime : l'ouverture d'une voie directe et de haute difficulté dans la très surplombante - et délitée - paroi des Voûtes en Dévoluy. Depuis ma chambrée du 6ème BCA, je suivais la progression des cordées dans la presse. Seule une lettre du Président du club aurait pu me valoir une autorisation militaire exceptionnelle, et me permettre de rejoindre l'équipe dans le Dévoluy. Ce courrier, bien que promis, n'arriva jamais. Faute d'avoir pu participer à ce test à la paroi des Voûtes, je ne fus pas retenu l'année suivante pour le voyage péruvien.

Pascal, lui non plus, n'était pas du voyage ! La raison de son absence me fut donnée quelques mois plus tard par Pascal Ottmann.

Dans le but de financer l'expédition, l'organisateur avait fait confectionner une multitude de tee-shirts, obligeant les grimpeurs à faire du porte-à-porte pour les vendre. Pascal n'avait pas aimé cette façon de transformer les grimpeurs en V.R.P. Il faut dire qu'ayant déjà participé à une expérience similaire quelques années plus tôt, justement au Pérou, Pascal s'était beaucoup investi avant le départ. L'expédition avait pour objectif une voie directe à la face sud du Taulliraju, mais les membres du groupe avaient vite renoncé au pied de la face. Pascal s'était alors désolidarisé de l'équipe pour effectuer des ascensions solitaires - comme la face sud directe de l'Artesonraju - ainsi que quelques courses avec un groupe d'alpinistes amateurs de rencontre. Malgré ces réussites, cette première expédition lui avait laissé un goût amer. Aussi, comprendra-t-on aisément ses réticences à jouer de nouveau les représentants multiscartes. Bien sûr, plus tard, sans trop se l'avouer, il regrettera de

*En Norvège*



ne pas être parti avec son ami Ottmann, de n'avoir pas grimpé avec René Desmaison. Mais bon ! C'était ainsi ! Quand il prenait une décision, même si elle lui coûtait, généralement il s'y tenait.

Notre première rencontre eut lieu finalement en décembre 1981. De retour d'un premier voyage dans les montagnes du Hoggar, je désirais repartir là-bas au plus vite. Plutôt que de survoler le Sahara pour rejoindre Tamanrasset, mon souhait était de traverser le désert en véhicule tout terrain. Bref, je voulais ajouter de l'aventure à l'aventure, mais je n'avais aucune notion de mécanique et pas davantage de 4 x 4. Sur les conseils d'un ami journaliste, je lançai un "appel d'offre" par voie de presse. Après plusieurs contacts farfelus, je reçus celui d'un vésulien qui prétendait connaître Pascal. Ce dernier me fut présenté à la fin de

l'une de mes conférences. Immédiatement, un courant très fort passa entre nous et nous eûmes tôt fait d'élaborer un sérieux projet saharien.

Depuis plus de dix ans, je parcourais les montagnes avec des "copains de circonstance". À défaut de frère, je cherchais LE véritable ami. J'espérais pouvoir le trouver en chemin et de préférence dans le milieu qui était le mien : la montagne. Ce grand frère que, privilège extrême, j'allais me choisir, je ne le savais pas encore mais je venais de le trouver en la personne de Pascal.

Nous sommes partis à huit, quelques jours avant la fin de ce mois de décembre 1981, à bord d'une vieille ambulance des surplus de l'armée et d'une 4L... de dix-huit ans d'âge. Ces deux véhicules avaient été entièrement retapés et révisés par Pascal. Nos objectifs étaient centrés sur deux choses : descendre à ski les plus hautes dunes du grand erg oriental et grimper dans le Hoggar. Et puis, s'il nous restait le temps et l'envie, nous tenterions la première ascension directe de la face sud de l'Illamane, alors vierge.

Si nous avons mené à bien l'ensemble du programme, nous avons échoué d'un rien à l'Illamane. À notre décharge, il faut avouer qu'il s'agissait de la plus difficile paroi du Hoggar non encore gravie, que le filetage de notre unique tamponnoir était

cuit et que les deux autres camarades alpinistes de l'équipe, devaient s'encorder pour la première ou deuxième fois. L'initiation à l'escalade même lors d'une première ascension, n'était pas la moindre des prouesses réalisées à maintes reprises par Pascal. Au cours des années suivantes, il n'éprouvera d'ailleurs aucune gêne à emmener des débutants (ou presque) tracer des itinéraires très difficiles, notamment dans le Vercors. Combien de nos compagnons ont ainsi pu réaliser leur rêve ? Cela ne s'appelle pas inconscience, mais plus simplement don de soi, générosité.

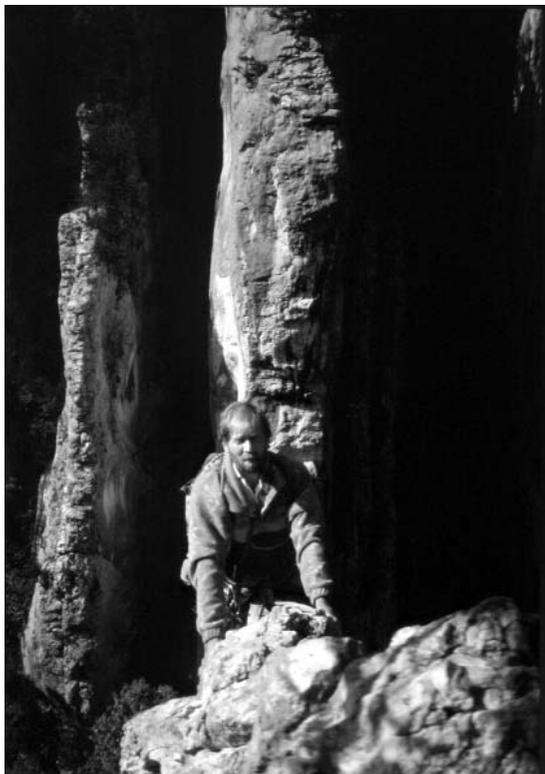
Nous avons gravi les trois cents premiers mètres de la face sud en son centre. Seuls les cent derniers mètres, très surplombants, manqueront à l'appel et terniront quelque peu un bonheur absolu à l'Illamane. Bien sûr, à l'image des grimpeurs modernes, nous aurions pu monter par la voie normale, descendre depuis le sommet et finir d'équiper notre voie en rappel, qui plus est, avec l'aide d'une perceuse. Mais nous aurions eu l'impression de "grimper faux", de ne pas respecter les règles du jeu, d'être en quelque sorte des faussaires !

Oui, nous aurions ressenti cela comme une tricherie. Or entre nous, il n'a jamais été question de tricher : pas plus avec l'amitié dans la vie, qu'avec l'éthique en montagne. À nos yeux, une voie ouverte (ou terminée) du haut ne valait pas tripette et surtout ne méritait aucune mention dans une chronique alpine, sinon celle de la mise en touche ; de même l'usage de la perceuse équivalait, nous semblait-il, à l'emploi - tellement critiqué en son temps - du compresseur de Maestri au Cerro Torre. Très respectueux de l'histoire de l'alpinisme et de ceux qui en ont écrit les plus belles pages, nous avons terriblement souffert de l'éclosion de ce nouvel alpinisme consommateur - où la fin ne justifie pas toujours les moyens - souvent construit avec du "n'importe quoi, n'importe comment pourvu que ça rapporte !", et qui, peu à peu, année après année, envahissait les falaises, mais aussi les montagnes. Alpinistes et montagnards traditionalistes, spectateurs impuissants, nous étions parfois écœurés d'assister à l'équipement systématique, et parfois anarchique, de voies pas toujours logiques, tracées à quelques mètres d'itinéraires magnifiques et historiques. En cela, notre vision de l'alpinisme était un peu naïve et sans doute idéaliste, mais elle est cependant toujours restée très pure. Les choses nous paraissaient claires : les "anciens" nous avaient transmis un héritage, notre devoir était de le préserver et de penser aux générations futures.

Oui, les inquiétudes et les réflexions de Pascal sur ces sujets rejoignaient très souvent les miennes. Cela nous rapprochait davantage encore.

En dix-huit ans de cordée, la directissime de l'Illamane restera notre seul échec. Savoir que ce dernier est d'abord dû à une moralité rigoureuse, est une chose qui me réchauffe le cœur. Alors que j'écris ces lignes, cette paroi attend d'ailleurs toujours sa directissime idéale. Nous nous étions promis, rêve longtemps caressé, d'y retourner dès les problèmes algériens résolus. Notre souhait était d'achever cet itinéraire à notre façon : proprement et sans bavure.

*Dans le Jura suisse*



Si loin et être ensemble...

C'est vrai qu'en dix-huit années nous en avons vécu des équipées ; nous en avons essuyé des tempêtes aux ciels noirs d'orages, noyés de pluies glacées ; nous en avons connu de ces retours parfois amers et déçus, car sans la magie de la cime gagnée. Transformant quelques journées d'hiver glacées en soleil d'été, nous n'hésitions pas à jouer avec le mistral griffant les parois blanches des Calanques. Les massifs de la Chartreuse et du vercors ? Nous nous étions merveilleusement habitués au charme particulier des belles parois grises : nous aimions tant nous y retrouver !

La haute montagne ? Pendant ces dix-huit années, ensemble, nous avons écrit nos pas sur une neige aussitôt balayée par les forts vents d'altitude. Alors, sans cesse, nous avons recommencé à marcher, plus loin, plus haut, plus vite, comme poussés par une irrésistible envie de vivre, que même notre passion dévorante pour la montagne ne parvenait jamais à rassasier entièrement.

Et puis, il n'y avait pas que la montagne pour sceller amitié et complicité. La poésie, la littérature (Pascal a écrit de très beaux textes poétiques qui seront bientôt publiés), la philosophie, la sociologie, la musique (Ah ! Brel, Brassens, Ferré... mais aussi Thiéfaïne !), tout était prétexte à discussions et à débats. Avec Pascal, les sujets

Après ce premier périple en hiver 1981-1982 dans le Hoggar, nous avons multiplié les courses et les voyages : Mont-Blanc, Vercors, Ben Nevis en Ecosse, pilier du Troltilt en Norvège, Mallos de Riglos et Montserrat en Espagne, montagnes de l'Aouï au Maroc, la Tanzanie, le Mont Kenya, la Jordanie, le Niger, où nous fûmes d'ailleurs la seule cordée à tracer une voie nouvelle sur ce rocher particulier sans employer de perceuse, et bien d'autres aventures encore, que forcément j'oublie.

Enfin, il y eut nos "merveilleux voyages" dans les montagnes du Hoggar. Notamment celui de février 1988, où avec Gérard Jacob et Richard Rodriguez, nous avons collectionné les voies nouvelles avec succès : Iharen, Clocher des Tizoulaig, Adaouda...

tabous n'existaient pas. En montagne, chacun de nous était conscient des capacités et des carences de l'autre. Dans la vie, l'analyse de Pascal concernant le train-train quotidien sonnait souvent très juste et rejoignait, la plupart du temps, mon propre avis.

Fin 1990, en apprenant mon cancer, Pascal comprit que nous n'avions plus de temps à perdre. Chaque sommet pouvait être le dernier. Chaque montagne gravie, par la force des choses, sonnait comme une sorte d'adieu (en témoigne la dernière voie que nous avons ouverte ensemble dans le Vercors, portant le nom prédestiné de "Chronique d'une mort annoncée". C'était alors à la mienne que nous pensions, pas à la sienne).

La patience, la gentillesse, l'écoute, l'extrême compréhension surtout, dont il fit preuve à mon égard, dépassent de loin les limites imaginables. Je ne donnerai qu'un seul exemple. Après ma première intervention chirurgicale de 1991 qui a duré plus de dix heures, il vint me voir sur mon lit d'hôpital.

"Tu vois Bouc (surnom donné à Pascal, au même titre que "Grand"), tu vois lui dis-je dans un sourire un peu triste, la vie... comment te dire... il ne semble pas que j'y ai un grand avenir... bref, ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux que j'investisse ailleurs ?"

Tout en m'offrant, avec une émotion mal dissimulée par l'humour, un recueil de poésies de Boris Vian portant un titre évocateur : *Je voudrais pas crever*, il me rappela cette idée que j'avais formulée quelques semaines auparavant : gravir le grand surplomb du Bournillon dans le Vercors à ma sortie d'hôpital. Avait-il cru à cette plaisanterie ? Pensait-il vraiment la chose possible ? Ou était-ce plutôt sa façon à lui de me dire : "Tu as raison, bats-toi, je suis à tes côtés" ? Etait-ce son pari à lui, sur mon avenir à moi ?

Toujours est-il que quinze jours après ma sortie du C.H.U - alors que les médecins étaient extrêmement réservés sur mon sort - nous tournions tels des girouettes au plafond du gigantesque surplomb. En fait, l'inévitable se produisit : vu mon état de faiblesse, mon ventre douloureux avec mes plaies à peine cicatrisées, nous n'avons pu effectuer que quelques longueurs. Mais cette fois là, grâce à Pascal, j'ai compris que peut-être, en m'accrochant, rien n'était perdu et que tout allait pouvoir encore continuer. Pas tout à fait comme avant, certes, mais bon...

Ce jour-là, Pascal m'a transmis un message d'une valeur inestimable. J'ai pris conscience, à ce moment précis que je pourrais, quoi qu'il arrive, toujours compter sur l'aide de mon "grand frère" ! Ces dix dernières années, nous les avons passées sur un volcan. Pascal s'est marié, a eu une fille puis un fils - il était déjà père d'une grande fille de trente ans - a retapé une grande maison en Haute Saône, a repris, avec succès, des études de sociologie à la fac tout en continuant à travailler. Il s'est également mis au parapente.

De mon côté, j'ai eu fort à faire avec ma maladie, mes interventions chirurgicales et mes différents traitements. Pourtant, à la moindre possibilité, nous partions en

montagne. Finalement, l'amitié c'est un peu comme le bon vin : ça prend du corps en vieillissant. Quand les rides se dessinent, que le souffle devient plus court, les lendemains de course plus douloureux, les expéditions plus éreintantes, une sorte de bien-être un peu mélancolique s'installe.

Cela se nomme peut-être sagesse ?

En ce sens, cette reconnaissance en Iran arrivait à point. Cette fois, il n'était pas question d'exploit. Il fallait juste essayer de comprendre d'autres hommes, une autre culture ; tenter d'analyser une approche différente de l'alpinisme et développer des relations amicales. Il suffisait d'ouvrir les yeux et de photographier de belles montagnes, de prendre des notes.

Mais voilà. Il y avait cette modeste paroi d'Abshar Sangi à gravir. Elle devait sceller l'amitié naissante entre deux hommes, entre deux montagnards, entre deux peuples, car l'amour de la montagne, lui, se moque bien des frontières. Si le destin n'avait pas été contraire, je ne doute pas que d'autres projets seraient nés. Déjà, les mots Patagonie et Népal revenaient sans cesse dans nos conversations.

Finalement les montagnes ne sont-elles pas posées ici où là avec pour but unique de nous faire rêver ? Et puis cette année, Pascal devait nous rejoindre au GHM. Ses capacités et sa liste de courses le lui permettaient aisément, et plusieurs membres s'étaient offerts comme second parrain.

Je sais que l'amitié qui me liait à lui était unique. Jamais je ne retrouverai un ami et un compagnon de cordée tel que Pascal. Je ne le cherche d'ailleurs pas. Si l'amitié aide à vivre, elle est à chaque fois et pour chaque être, différente : irremplaçable !

Reprenant en les paraphrasant ces quelques mots de Simone de Beauvoir tirés de *La Cérémonie des Adieux*, j'ajouterai simplement ceci : sa mort nous sépare. Ma mort ne nous réunira peut-être pas. C'est ainsi ; il est déjà beau que pendant dix-huit années, notre cordée ait pu aussi bien fonctionner, et notre amitié aussi bien s'accorder.

Deuxième partie

Cinquantenaire  
de  
l'Annapurna



Maurice Herzog

## *Regards vers l'Annapurna*

*Ce texte est tiré de l'ouvrage de Maurice Herzog et Marcel Ichac, publié sous ce titre par Arthaud en 1951. Nous le présentons ici avec l'aimable autorisation de l'auteur.*

**O**n assure que l'action de l'homme est l'accomplissement des rêves de l'enfant. Et quel enfant n'a rêvé en lisant les récits des grandes aventures historiques, transformées par les siècles en légendes vivantes?

Certes, les réalités de notre civilisation ne laissent plus guère de champ au rêve : on ne s'aventure plus, on voyage. L'aventure au sens romantique ne survit plus que dans l'esprit vagabond des enfants. Tout est repéré désormais. On ne part plus pour les Indes chercher des épices rares avec l'espoir secret de découvrir après de longs mois de navigation quelque Amérique inconnue.

On part d'Orly pour New-Delhi.

On arrive deux jours après.

On peut encore dire qu'on voyage. Bientôt on dira qu'on se déplace.

À l'arrivée, un hôtel confortable, votre nom sur la porte d'une chambre. Est-il inconfortable, il n'en apparaît pas pour autant pittoresque, mais désagréable et vous n'écrivez plus d'épigramme, vous changez d'hôtel. Et vous avez raison, car la poésie de l'aventure ne tient plus à l'inconfort de l'auberge.

L'aventure n'est-elle donc plus qu'un mot en liberté provisoire dans un dictionnaire bientôt périmé ? Vasco de Gama, Marco Polo, vos derniers fils seront-ils Valéry-Larbaud, Blaise Cendrars ? Les derniers aventuriers ne sont-ils plus que des voyageurs étourdis de voyages, prisonniers rebelles d'un éternel changement, l'esprit répandu sur les cinq continents et le cœur toujours en retard d'un voyage ? Des maniaques, pour tout dire ? ou des prolétaires ? Je crois que l'enfant a raison de rêver. Et le rêve de l'enfant se réalise si l'homme n'a pas désappris les jeux de sa jeunesse. Au cours d'un voyage organisé, incroyablement organisé, où tout est prévu, pesé, prémédité, voilà qu'au détour d'un chemin, un jour, il y a l'aventure.

Oui, mes compagnons de l'Himalaya, oui, toute notre jeunesse, nous avons parcouru les hautes montagnes des Alpes en rêvant de montagnes plus hautes encore, nous avons rêvé de pays inconnus, de sommets vierges de tout regard, d'horizons à la démesure de nous-mêmes, nous avons rêvé de grandes aventures, et nous avons vécu notre aventure.

Les grandes chaînes de l'Himalaya, tombeaux de Mummery, de Mallory, d'Irvine, de Welzenbach, de Merkl et de tant d'autres, sont maintenant rendues à leur silence.



En partant pour ces régions mystérieuses, vers ces montagnes dont nous savions qu'elles ne sont pas à la mesure de l'homme, nous ne calculions pas. Les cartes de l'aventure étaient sur la table, quelques atouts dans nos mains. Nous savions qu'une fois ce jeu de la vie et de la mort commencé, il se déroulerait jusqu'au bout, et nous avons engagé la partie. Engagement délibéré, mais lucide et sans condition.

Nous partions pour l'Himalaya, monde désolé de rocs et de glace, dernier et unique recoin de notre planète qui résistât encore à l'homme, et que l'homme s'impatientait de n'avoir pas encore foulé. Exception miraculeuse sur une terre asservie, et pour nous, montagnards, domaine bienheureux où l'homme peut encore se mesurer avec l'inhumain. Aboutissement dernier d'une lutte engagée dès les origines contre les éléments qui se retranchent ici sous leur forme la plus hostile.

**L**e massif himalayen se dresse là où naquirent toutes les civilisations : n'est-ce pas un signe ? Les indigènes des vallées ne s'y trompent pas, qui voient dans les hauts sommets des divinités bienveillantes ou malfaisantes mais toujours redoutables. Et les croyances bouddhistes et hindoues selon lesquelles les dieux s'irriteraient que des hommes foulent les cimes interdites n'étaient pas seulement des légendes : les marques sur nos corps sont la vengeance des dieux ainsi que l'immense tremblement de terre qui secoua ces montagnes que nous avons escaladées.

Au pied de cet ultime refuge des dieux s'étalent des pays, sources de nos langages, de nos religions, de nos valeurs spirituelles.

L'Inde, temple de la vie contemplative, nous offre un panorama de l'histoire passée et présente de l'humanité. Les siècles s'y condensent assemblés dans un

même présent comme il sied aux peuples nourris de la connaissance et de la sagesse universelles.

Carrefour des races, front avancé de l'esprit religieux, champ de bataille de la politique et des politiques, le sacré et le profane, le somptueux et le sordide, le pour et le contre, le meilleur et le pire s'y mêlent étrangement et forment une image assez inquiétante de la société humaine.

Entre la contemplation et l'oisiveté, la différence est infime pour des yeux non avertis, et le spectacle de cette vie ralentie prépare mal au paradis de l'action qu'est la montagne.

Lorsque brusquement celle-ci nous apparaît au loin, quel extraordinaire choc ! Voici, splendides, incommensurables avec ce qu'on peut imaginer de plus immense, voici les plus hautes montagnes du globe terrestre, et notre silence répond de notre émotion. Les grands aînés dont nous respectons le souvenir ont trouvé là une fin qui est digne d'eux. N'est-ce pas un instinct essentiel du montagnard qui lui fait choisir pour une mort éventuelle un terrain aussi pur ? Ce paysage de cristal s'accorde avec la grandeur de leur idéal.

Ces réflexions en ombres portées sur les immenses murailles qui barrent l'horizon nous ramènent à nous-mêmes, jettent le trouble en nos esprits. Mais la caravane s'ébranle, le temps est passé des inquiétudes. Le mouvement est donné que nous avons voulu, qu'il nous faut suivre maintenant.

Désormais, le monde est derrière nous. Les grandes parois spectaculaires ont fait place aux gorges sombres et tortueuses, l'Himalaya nous reçoit avec faste. La longue théorie des coolies s'égrène dans les hautes vallées, c'est le temps de la patience.

Les indigènes de ces régions inhospitalières nous surprennent par leur sérénité. Leur règle de vie se borne au respect des traditions. Depuis des millénaires, ils usent des mêmes outils, accomplissent les mêmes gestes, agitent les mêmes pensées, soumettent la moindre activité aux impératifs d'une religion à la fois ouverte et statique. On hésite à classer cette civilisation dans la catégorie des sociétés humaines accomplies ou dans celle des hyménoptères évolués.

À l'une, elle appartient par son respect des valeurs spirituelles, par son organisation idéalement anarchiste, à l'autre, par son immobilisme parfait, par un bonheur qui est le signe d'une carence totale de désirs et d'ambitions.

Le spectacle de ces populations misérables, de ces porteurs et caravaniers qui, sur le bord des chemins, roulés dans leur couverture, attendent le passage du voyageur, de ces enfants déguenillés qui épient les riches Sahibs étrangers, revêt par son outrage même une sorte de grandeur.

C'est à la nature que nous sommes venus poser des questions, non aux hommes. Celle-ci répond à nos questions par des problèmes. Tout notre attirail de logiciens, de spécialistes est mis en défaut par une matière qui se cabre, qui refuse la dissection, qui se fait dédale et labyrinthe. Elle ne se laisse



déchiffrer que bribe par bribe, collectionne les détails pour décourager tout essai de synthèse, détourne de l'action en proposant la contemplation de ses beautés.

La matière peut se multiplier indéfiniment par elle-même mais non se dérober. Un jour, le rideau se lève. Le désordre apparent fait place au rythme que l'homme sait fixer. Les divers éléments s'enchaînent maintenant rationnellement et l'esprit peut concevoir, décider, organiser.

Sur-le-champ, le combat s'engage, la somme des énergies si longtemps contenues explose enfin. C'est le temps de l'exécution.

Il commence par une ingrate besogne de mise en place, véritable travail de fourmi. Il s'agit de rendre habitable un monde où l'homme n'était pas prévu. Il s'agit de vivre de longues nuits en se bornant à essayer de ne pas mourir, de vivre de longs jours pour qu'il y ait un lendemain.

Sans doute est-ce cela l'action. Un oubli total et conscient de tout ce qui n'est pas ces quelques centimètres que la jambe parcourt chaque seconde. L'action, c'est un œil qui se fixe dix mètres vers l'avant et ne veut considérer les dentelles de glace qui surplombent les châteaux forts aux mille parois, le dédale inextricable des crevasses que dans la mesure où il les faudra parcourir, contourner ou escalader.

Les hommes suffoquent, halètent, s'étourdissent dans l'effort avec la seule joie primitive de toucher l'extrême fond des possibilités physiques. La vitalité est diminuée, les corps amoindris, le geste le plus élémentaire exige une énergie parfaitement disproportionnée. L'esprit lui-même se trouble, perd toute complexité, se fixe désespérément sur un objet unique et très particulier auquel il prête abusivement une valeur universelle. Un jour, une certaine heure, c'est la victoire. Voici

que l'homme aux petites jambes, à l'œil fixe, à l'esprit vague, débouche sur un petit emplacement qu'il met un certain temps à appeler sommet. Et voilà que s'abat sur lui et le confond tout le poids de ses désirs.

C'est la victoire.

Son cœur est innombrable, peuplé de mille noms, satisfait de mille espoirs. Il est là, lui, en son nom propre, au nom de ses compagnons et de ses amis, au nom de tous ceux qui ont lutté jadis pour déboucher sur un semblable sommet et qui ont été vaincus. Le voilà donc dominant ce monde temporel qui n'a désormais plus de sens pour lui, et son esprit ayant goûté à l'éternel vole vers la terre des hommes.

**L**es premiers hommes seront nos compagnons auxquels nous apprenons la bonne nouvelle et leur joie immense fait s'évanouir l'étrange terreur qui nous avait saisis.

Ensemble, nous fuyons cet enfer que nous avons vaincu mais qui maintenant déploie ses armes les plus offensives, nous tend des pièges dans lesquels il fallait bien que nous finissions par tomber.

Voici que commence le temps des souffrances. Kali, la déesse, tient ses victimes.

N'est-ce pas vraiment mourir que de vouloir mourir ? N'est-on pas vraiment mort lorsque la douleur atteint ce point extrême où elle ne correspond plus à rien qu'à un néant absolu ?

La victime oublie tout ce qui n'est pas l'instant de sa douleur, rassemble ses dernières forces pour souhaiter la mort.

Mais lorsqu'un homme vivant se penche sur son frère à l'agonie, il porte en lui toute l'existence et tout l'amour du monde. Avant la mort, il y a le miracle de l'amour de l'homme pour l'homme, le miracle qui ressuscite.

**S**ur les sentiers que nous avons suivis il y a quelques semaines, dans ces vallées profondes que nous avons parcourues, une étrange procession s'étire lentement. En tête s'avancent deux brancards, soutenus par quelques indigènes. Quelques Sahibs qu'on distingue mal des coolies, tant ils sont brûlés par le soleil, veillent sur leurs deux compagnons étendus.

Parfois, l'un d'eux se détourne et jette un regard vers les immenses parois brillantes qui peu à peu s'enfoncent dans le lointain et, déjà, dans le passé.

Il pense aux hommes qui, un jour, viendront ici, qui essaieront de vaincre à leur tour ces gigantesques pyramides. Il sait que d'autres hommes sauront souffrir et conquérir à nouveau ces hauts lieux où se réfugie chaque jour plus étroitement la noblesse de l'humanité.

# L'ANNAPURNA GRAVI !

*Le premier « 8.000 » est conquis : l'expédition française à l'Himalaya a gravi l'Annapurna (8.078 mètres).*

*Ce sont Maurice Herzog, chef de l'expédition, et Louis Lachenal qui sont parvenus au sommet le 3 juin, à 14 h., devançant leurs camarades prêts à les relayer.*

*Ce magnifique succès marque un tournant dans l'assaut des plus hauts sommets du monde. Et les conditions de la réussite ajoutent encore à sa valeur : ce n'était pas vers une montagne déjà reconnue que s'était dirigée notre expédition, mais dans des massifs inexplorés.*

*Nos camarades ont donc procédé à une véritable exploration avant de choisir un sommet et un itinéraire et de tenter leur chance.*

*La conquête, d'un seul coup, du plus haut sommet qui ait été atteint par l'homme est une splendide consécration de l'alpinisme français.*

*Notre joie serait immense si Maurice Herzog et Louis Lachenal n'avaient été très sévèrement atteints par le froid et les avalanches, qui éprouvèrent durement les cordées d'assaut au cours d'une descente tout à fait dramatique. Mais ce prix, si cher, l'a effacée.*

*Aussi, est-ce avec infiniment d'émotion que nous exprimons au chef et aux membres de notre expédition les félicitations du Club Alpin Français, empreintes, hélas ! du sceau d'une tristesse indélébile, mais marquées aussi de l'affection la plus vraie.*

Lucien DEVIES,

Président du C. A. F.

et de la F. F. M.

L'annonce de la conquête de l'Annapurna par Lucien Devies, dans *La Montagne* (n° 348/avril-juin 1950 p. 26). Un triomphalisme fortement tempéré par le commentaire, avec cette idée qu'il s'agit d'une victoire sans joie...

Pierre Chapoutot

## *Actualité de l'Annapurna ?*

**S**i les Annales ont choisi de consacrer un dossier au cinquantenaire de l'ascension de l'Annapurna, le 3 juin 1950, ce n'est pas seulement pour céder à la manie des commémorations franco-françaises. C'est surtout parce que cela permet de mieux mesurer l'importance historique de cet événement, que ce soit pour le développement de l'himalayisme ou pour la société française elle-même. Car la conquête de l'Annapurna a bel et bien fini par devenir un véritable fait de société. Quand les huit membres de l'expédition ont quitté Orly le 30 mars 1950, avec comme objectif la conquête du Dhaulagiri, c'est à peine si on y a prêté attention : l'événement du jour, c'était la mort de Léon Blum. Mais lorsqu'ils reviennent, en juillet, après que l'expédition a failli tourner à la catastrophe, ils sont accueillis en héros, et la vague d'enthousiasme suscitée par la conquête du sommet de substitution, l'Annapurna, va déferler pendant des mois et des mois. Et par un processus d'identification apparemment irrésistible, c'est sur la personne de Maurice Herzog que va se cristalliser l'élan collectif.

Ce n'est pas sans raisons. S'il y a un point qui fait l'unanimité dans tous les récits disponibles de l'expédition, c'est bien le fait que Maurice Herzog était habité par une volonté de réussir et une détermination hors du commun, au point que s'il avait fallu faire le sommet seul, c'est seul qu'il l'aurait fait. Il n'en reste pas moins qu'il s'agissait de la réussite d'une équipe, et que tout le talent d'Herzog avait été d'avoir su l'animer, la dynamiser en vue de ce qui était un objectif commun. La tactique employée, avec des cordées légères se relayant pour grignoter l'altitude tout en assurant le soutien des cordées de pointe, avait été déterminante, tout en mettant bien en relief l'importance de la dynamique d'équipe. Ce sont les circonstances seules qui ont finalement placé Herzog et Lachenal dans une position particulière.

Mais après une très belle réussite alpine, survient sans transition la catastrophe. Il est miraculeux que tous aient survécu, mais à quel prix ! Si une expédition anonyme revenait avec deux blessés graves, même après avoir réussi le sommet, il n'est pas sûr qu'on lui tresserait des couronnes. Et en tout cas, ce ne sont pas les blessures reçues qui suffissent à désigner des héros. Mieux : si l'on cherche à quel moment l'expédition de l'Annapurna est vraiment visitée par l'héroïsme, c'est dans la phase de l'évacuation de la montagne qu'il faut chercher. Il suffit pour cela de relire le récit de Maurice Herzog, qui a lui-même désigné les vrais héros : ce sont Terray et Rébuffat, sans qui les vainqueurs du sommet n'auraient jamais survécu ; peut-être Schatz et Couzy, dont on oublierait presque qu'ils étaient sur les lieux, et qui ont beaucoup risqué pour aller chercher les naufragés ; et assurément les Sherpas qui ont assuré presque seuls l'évacuation à partir du camp II. Écoutons Phu Tharkay

## **Les jeunes Français et l'Annapurna : une impériale ignorance**

Sondage effectué en mai 2000 au Lycée d'Albertville (Savoie). Résultats sur 544 réponses. 60 des répondants appartiennent à la Section Ski de Haut Niveau (SSHN). On est donc dans les Alpes, en principe à proximité des réalités montagnardes...

### **1 – Il existe sur la terre 14 sommets de plus de 8000 m.**

#### **Comment s'appelle le plus élevé ?**

La quasi totalité (98 %) arrivent à le situer dans l'Himalaya, mais seulement un peu plus des 3/4 peuvent citer l'Everest, parfois confondu (2.5 %) avec d'autres entités comme l'Himalaya, le K2 ou même... le Mont-Blanc (4 fois). Plus de 5 % citent le K2, et l'Annapurna est citée 1 fois. On trouve aussi le Kilimandjaro (5 fois), le Mont-Blanc (4 fois) ou le Toubkal... 7 lycéens ne donnent aucune réponse.

### **2 – Le 3 juin 1950, deux alpinistes français ont réussi à gravir un de ces sommets, haut de 8091 m. C'était la première fois qu'un plus de 8000 était conquis.**

#### **Quel est le nom de ce sommet ?**

Plus de la moitié (près de 54 %) ne donnent aucune réponse, ou une réponse manifestement farfelue. Le sommet le plus souvent cité est l'Everest (85 fois, soit près de 16 %), suivi du K2 (50 fois, soit plus de 9 %). L'Annapurna est citée 45 fois (8.3 %), quitte à être confondue avec le K2. À noter que la SSHN répond encore plus médiocrement que la moyenne des sondés... Sont également cités le Kilimandjaro (13 fois), le Mont-Blanc (12), le McKinley (4) ou l'Aconcagua (1).

### **3 – Comment se nommaient ces deux hommes ?**

Panique à bord ! 95 % ne donnent aucune réponse, ou une réponse totalement farfelue (du type "Boule et Bill" ou "Johnny et Sylvie", à 39 reprises). Il n'y a que 39 réponses à peu près recevables. Elles donnent nettement l'avantage à... Frison-Roche, cité 17 fois de façon plus ou moins exacte (3.1 %). Il y a 3 (trois) réponses exactes (0.55 %), Herzog étant cité seul 12 fois (2.2 %) et 1 fois en compagnie de Pierre Mazot (sic). Herzog est donc finalement nommé 16 fois (2.9 %), soit cinq fois plus que Lachenal, qui n'est jamais cité seul. Un bulletin indique "Frison-Roche et Monal", ce qui rapproche peut-être de Lachenal (?). On trouve aussi Rébuffat (2 fois), Mazeaud (2), Lafaille (1) ou Tazieff (1). Enfin, on pourra valider cette réponse : "Je ne sais pas, mais ils sont très forts"...

***Conclusion : un Français du nom de Frison-Roche aurait remporté en 1950 une grande victoire en réussissant l'ascension de l'Everest, premier 8000... !***

Et cette autre conclusion : un nombre non négligeable de bulletins indiquent que les répondants ont "pompé" les uns sur les autres, alors qu'il s'agissait d'une enquête anonyme, extra-scolaire et privée d'enjeu ! Peut-être le principal enseignement de l'exercice... La tricherie serait-elle la seconde nature lycéenne par excellence ?

lorsqu'il évoque ces instants : "On a vraiment failli mourir. Herzog était grand et costaud. En le portant 10 à 15 minutes on avait le sang qui montait dans la bouche. Mais on l'a transporté comme ça, à tour de rôle, jusqu'en bas."

Il y a donc un "phénomène Annapurna", dont il faudra rechercher l'explication loin des sommets himalayens, en s'engageant au moins sur deux pistes : la situation de l'alpinisme français en 1950, et les attentes profondes (souvent inconscientes) de la société française au même moment.

1950 n'est pas une année faste. Elle clôt une décennie marquée par plus de malheurs que de moments de grâce. La formidable euphorie de la Libération, en 1944, est vite retombée. C'est toujours la Reconstruction, la vie est difficile, l'inflation sévit. Il faut près de 400 F pour acheter 1 dollar. Depuis la dislocation des forces issues de la Résistance, entamée le 21 janvier 1946 par la démission du général De Gaulle, la vie politique va à vau-l'eau. La IV<sup>ème</sup> République étale le spectacle pitoyable de l'impuissance gouvernementale et de ce régime des partis qui s'apparente à un jeu de massacre. Le temps d'aller et venir, l'expédition de l'Annapurna aura connu trois gouvernements : elle part sous Bidault, revient sous Pleven, et entre temps il y a eu un gouvernement Queuille de quatre jours. Le seul élément de stabilité est le Président de la République, Vincent Auriol, mais il est démuné de tout pouvoir. Pour une partie de l'opinion publique, la solution est dans le retour de De Gaulle : déjà, le besoin d'un héros...

Le contexte international, lui, est franchement sinistre. C'est la guerre froide, et elle sent le roussi. En Europe, on sort à peine du blocus de Berlin. Staline vient d'exhiber la première bombe A soviétique, le Président Truman ordonne que les Etats-Unis mettent au point une bombe H. En Chine, c'est le triomphe des communistes de Mao, et toute l'Asie s'embrase. À leur retour, Herzog et ses compagnons apprendront qu'une guerre terrible vient de commencer, après que les forces communistes de la Corée du Nord aient attaqué la Corée du Sud, le 25 juin 1950. Les Etats-Unis interviennent au secours de cette dernière, la France envoie un bataillon de volontaires. En octobre, la Chine rouge se jette dans le conflit du côté du Nord. Est-ce le début d'une troisième guerre mondiale ? On le craint.

La France est concernée, en Europe comme en Asie. Les tensions de la guerre froide incitent les dirigeants français à jeter les bases d'une coopération étroite avec la nouvelle Allemagne, cette RFA tout juste créée. En mai 1950 est lancé le Plan Schuman, ébauche de la Communauté charbon-acier. En octobre, ce sera le Plan Pleven portant le projet d'une armée européenne, embryon d'une C.E.D. qui ne verra jamais le jour. En fait, ce sont là les premiers pas d'une construction européenne riche d'avenir, imaginée par un maître d'œuvre qui est un stratège de l'ombre, Jean Monnet. Lui sait ce qui en sortira, mais l'opinion qui réagit à court terme voit surtout que l'on tend la main à l'ennemi d'hier, et beaucoup s'effraient ou s'indignent qu'on puisse lui permettre de réarmer. En octobre, la durée du service militaire est portée de 12 à 18 mois. Que se prépare-t-il en Europe ?

## Le budget de l'expédition

Le budget s'est monté à 14 millions de francs de l'époque. Pour connaître l'équivalent en francs 1998, il faut appliquer un taux de conversion de 0.157, ce qui donne 2.2 millions actuels. Il faudrait évidemment pouvoir affiner en comparant les coûts réels des différents postes.

La plus grosse part a été apportée par l'Etat (6 millions) et les institutions alpines (FFM, CAF, Comité de l'Himalaya, GHM), toutes pilotées à l'époque par Lucien Devies. Enfin, il y a eu une souscription nationale qui a ramené en gros 4.5 millions.

Dans le cadre de cette souscription, les plus gros donateurs ont été des établissements financiers et industriels, pour près de 3 millions. L'industrie a donné 1.6 million, dont 500000 F pour la firme Kléber-Colombes, dans laquelle Maurice Herzog était cadre. Mais il y a aussi une grosse participation de la sidérurgie, à commencer par les Forges d'Alès (450000 F). La Banque de France donne 500000 F, devant un bon nombre de banques d'affaires, souvent basées dans l'Outre-Mer.

375 personnes privées apportent 850 000 F, mais on compte 3 dons de 100 000 F, et 10 dons couvrent la moitié du total. On relève des collectes dans des entreprises, des établissements scolaires (le lycée Buffon, Polytechnique..) ou même des quartiers (Passy).

Diverses associations sportives, pas nécessairement alpines, ont contribué. Quant aux sections du CAF, elles apportent une contribution de 530000 F, de façon plus ou moins spontanée. Paris, Lyon, Strasbourg, Tours... donnent de grosses sommes. Mais on sent aussi des réticences : les trois plus mauvais donateurs sont Roanne (1000 F), Albertville (1800 F) et Bourg-St-Maurice (500 F... soit 78.5 F au taux actuel). On peut imaginer que le téléphone présidentiel a dû faire quelques rappels à l'ordre depuis la rue de La Boétie !

Il faudra ajouter à cela les fournisseurs qui donnent du matériel ou accordent des réductions. Après le retour, une liste complémentaire de 19 sponsors comporte 13 fournisseurs de produits pharmaceutiques. Quant à la Cie Air-France, elle prend à sa charge le rapatriement de l'expédition.

## Lionel Terray : pas le dernier à pousser des cocoricos !

“En silence, j'écoute le récit de ces heures glorieuses. Ainsi, par leur volonté inflexible, leur courage et leur abnégation, mes compagnons avaient su remporter cette victoire sans valeur matérielle pour laquelle, malgré des risques mortels, toute l'équipe avait combattu avec la dernière énergie. Grâce à l'effort désespéré de ces deux héros, des années de rêves et de préparation connaissaient enfin leur aboutissement. Le travail formidable de ceux qui, à la gloire de notre pays et pour un pur idéal avaient rendu possible cette conquête symbolique, n'avait pas été vain. Avec quel panache bien français Herzog et Lachenal avaient couronné cet édifice si péniblement construit ! Grâce à eux, notre race si décriée avait donné au monde le plus bel exemple de ses vertus immortelles. Ainsi l'œuvre entreprise pouvait être perpétuée, notre jeunesse pourrait suivre l'exemple des aînés et sans doute faire mieux encore.”

*Alpinisme*, novembre 1950 p. 145. Repris dans *Les Conquistadors de l'inutile*.

La guerre, on la fait déjà, en Indochine. Depuis l'hiver 1946-47 le destin de l'Union Française (aléatoire tentative de ravaudage d'un empire colonial qui fait eau de toutes parts, notamment en Tunisie) se joue là-bas. C'est une guerre impopulaire, à laquelle on ne s'intéresse que quand surviennent de mauvaises nouvelles. C'est le cas en 1950. La victoire communiste en Chine renforce de façon décisive le camp des adversaires de la France. Pékin et Moscou reconnaissent officiellement le gouvernement révolutionnaire de Hô-Chi-Minh, le chef du Viêtminh. De lointaine expédition coloniale indéchiffrable, la guerre d'Indochine devient une lutte pour la défense du Monde Libre, bientôt financée par l'aide américaine. Mais les choses tournent mal, les revers se succèdent, en octobre ce seront même des désastres au Tonkin. En décembre, le gouvernement envoie là-bas le général De Lattre de Tassigny, l'un des rares chefs militaires de la guerre de 1940-45 qui puisse réellement être considéré comme un vainqueur, à la tête de la Division Rhin & Danube. La mission qu'on lui confie en Indochine est une mission impossible, mais on attend de lui des miracles : ici aussi, la France est en attente de héros.

Il n'y a évidemment aucun rapport direct entre la victoire sur l'Annapurna et les désarrois de l'opinion française. Mais pour beaucoup de gens, ces désarrois peuvent trouver une réponse dans l'incarnation du sauveur ou du héros. Dans quelle mesure l'enthousiasme qui, à partir de janvier 1951, accompagne les conférences sur l'Annapurna à la Salle Pleyel contribue-t-il à étouffer l'écho des désastres indochinois ? Nous n'en savons rien, et il n'y a probablement aucune manipulation là-dedans. En revanche, il y a peut-être une espèce de réflexe collectif inconscient. Une chose est sûre : l'aventure des hommes de l'Annapurna tombait à pic pour répondre à une attente.

L'autre plan, c'est l'état de l'alpinisme français au même moment. Là aussi il convient de resituer les choses dans leur contexte, et il est capital de comprendre que, pour l'alpinisme, les années de guerre n'ont absolument pas signifié une interruption ou une rupture. 1950 est l'aboutissement de tout ce qui s'est passé depuis les années trente, la vraie transition se situant vers 1933-1934, quand on passe d'un alpinisme "classique", presque académique, à un alpinisme moderne très bien illustré par des personnalités comme Pierre Allain ou Maurice Fourastier. Et il est significatif que les novateurs soient désormais des amateurs issus des villes et des classes moyennes : la mutation est d'abord sociologique et culturelle. Naturellement, elle se fait en parallèle avec ce qui se passe en Italie ou en Allemagne, mais dans un contexte idéologique (heureusement) différent.

On ne prête sans doute pas assez d'attention au fait que cette modernisation de l'alpinisme n'est pas un fait isolé, mais accompagne exactement celle de la société française toute entière. La France a épousé tardivement le XX<sup>ème</sup> siècle, et elle l'a souvent fait à reculons. Mais contrairement à ce qu'on croit souvent, la conversion a commencé avant la guerre, et non après, le point de décantation se situant vers 1935-1938. Seulement, comme la tourmente de 1940-45 a complètement brouillé les cartes et les repères, on a du mal à percevoir la profondeur des transformations

### **Le gag des Editions Larousse (ou le jeu des 7 erreurs)**

En 1986, Larousse publie une encyclopédie illustrée dont l'ambition est de raconter l'histoire au jour le jour. À la date du 3 juin 1950, on lit ceci :

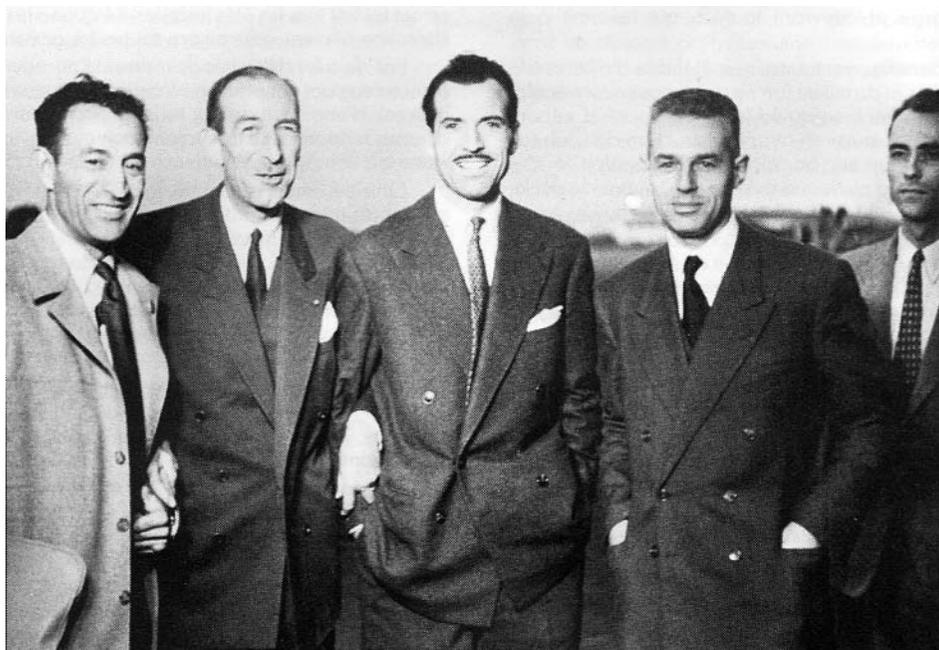
“L'expédition française dans l'Himalaya a réussi un exploit sans précédent. Pour la première fois, une équipe d'alpinistes est parvenue au sommet de l'Annapurna, dans le Népal, point culminant de l'Himalaya : 8078 m. Jamais une telle altitude n'avait été atteinte.

Partie du camp installé sur la face nord, l'équipe, dirigée par Maurice Herzog et composée de Lachenal, Rebuffat, Terray, Schatz, Noyelle et du Dr Oudot, a dû se battre contre de sérieuses difficultés. Le temps était un handicap de taille : en cette saison, l'Himalaya est balayée (sic) par des masses d'air venues de l'océan Indien qui provoquent de violents tourbillons. L'absence de cartes précises et fiables a également gêné leur progression. M. Herzog écrit : “ Les cartes sont fausses, c'est de la pleine exploration. ”

Des tests médicaux réguliers prouvent que toute l'équipe est en parfaite forme physique. Son moral est également excellent, ce qui n'est pas étonnant après une telle victoire.”

*Chronique du XXème siècle (éd. Larousse), p. 746*

### **Le “Cinq majeur” de l'alpinisme français dans les années cinquante**



De gauche à droite : Jean Franco, Henry de Ségogne,  
Maurice Herzog, Lucien Devies, Jean Couzy.

entamées dès cette époque. Pourtant, derrière une façade extraordinairement chaotique, il y a une très forte cohérence des évolutions sur une période clé qui va, grosso modo, de 1933 à 1968.

Ce n'est pas différent pour l'alpinisme. Ce qui se passe en 1950 est dans la logique de ce qui s'est mis en place avant la guerre, qu'il s'agisse des conceptions ou des institutions. Il est révélateur, par exemple, que ces dernières aient trouvé leur configuration actuelle du fait des initiatives successives du Front Populaire, du gouvernement Daladier, du régime de Vichy, puis du gouvernement de la Libération, pratiquement sans qu'il y ait de contradictions ni au niveau des objectifs, ni au niveau des hommes. Cette continuité, deux hommes peuvent l'incarner : Henry de Ségogne et Lucien Devies, le second prenant le relais du premier. Et c'est lui qui est le concepteur et le cerveau de l'expédition de l'Annapurna. Ce n'est pas par hasard. Comme Jean Monnet pour la modernisation économique ou le projet européen, Lucien Devies est un des rares hommes à avoir pensé l'alpinisme en visionnaire, tout en sachant rester, lui aussi, un "stratège de l'ombre". On peut évidemment contester ses choix, ses préjugés élitistes, la volonté d'inscrire l'alpinisme dans le registre de la gloire et du prestige national. Mais le fait est qu'il a très largement su faire aboutir ses vues, avec le tempérament et les méthodes qui étaient les siens, impérieux, voire autoritaires, en homme peu disposé à reculer devant les obstacles. Notre alpinisme en a très profondément été influencé, au moins jusqu'au début des années 1970.

Naturellement, cela ne pouvait faire l'unanimité. Parmi les hommes de l'Annapurna, il y en eut au moins un - Gaston Rébuffat - pour se démarquer nettement de ces orientations. Encore faut-il observer qu'il ne l'a longtemps fait que de manière implicite, par la mise en scène d'un "alpinisme à visage humain" qui était une dénonciation muette de l'autre, chose que l'on n'a pas toujours bien comprise à l'époque. Il a fallu attendre 1983 pour que Rébuffat se livre publiquement, dans un entretien publié dans *l'Année-Montagne*, avec une brutalité très inhabituelle chez lui, mais qui surgissait dans l'intimité chaque fois qu'il était question de l'Annapurna : "Le point de départ de cette série de déviations, c'est l'Annapurna. [...] Avoir voulu glorifier l'alpinisme en en faisant un sport d'élite est une escroquerie. Le type qui, en France, a contribué de façon négative à cela, c'est Lucien Devies. [II] n'a jamais été sensible qu'à la performance, tout ce qu'il a pu écrire est basé sur l'exploit. Je ne dis pas que l'exploit n'existe pas, qu'il ne fasse pas partie du plaisir, mais ce n'est qu'une facette des choses. Pour Devies, les conférences s'appelaient "Victoire sur l'Annapurna", et moi j'ai été influencé par tout cela. Quand, peu après, il y eut le Jannu, le mot victoire n'était plus assez fort, alors on a titré "Triomphe au Jannu". En 53, quand les Anglais ont fait l'Everest, ça s'appelait comment ? "The Ascent", c'est-à-dire l'ascension. Ça remet les choses en place."

La véhémence de Rébuffat a le grand mérite, en effet, de situer parfaitement les choses. D'un point de vue historique, la conquête de l'Annapurna est un très bel exploit, une date importante, une étape significative, et pour l'alpinisme français le

Victory, or not victory ?



**GENERAL SIR JOHN HUNT**

avec la collaboration de Sir Edmund Hillary et des autres membres de l'Expédition

# VICTOIRE SUR L'EVEREST

L'annonce du livre de John Hunt sur l'Everest (LM n° 364, décembre 1953). Une annonce en trompe-l'oeil : le titre anglais est bien "*The ascent of Everest*". C'est le traducteur, Bernard Pierre, qui introduit dans le titre français le mot "Victoire"...

## Une publicité sans éclat

L'exploitation publicitaire de la conquête de l'Annapurna paraît étonnamment modeste, et de brève durée. Dans la revue du CAF (*La Montagne*), on ne relève qu'une douzaine d'annonceurs, dont 3 pour les matériels optiques (FOCA, Huet et Mycra), 2 pour les aliments énergétiques (Tonimalt et Canarski), 3 pour les produits textiles (Nylon de France, Nivôse et Tentes Himalaya) et 4 divers (montres Lip, fixations Ramy, crèmes Jych et magasins Pierre Allain). Dès 1953, il ne reste qu'un annonceur (FOCA) pour faire encore référence à l'Annapurna. Un grand absent : Kléber-Colombes, pourtant principal sponsor privé. Mais il est vrai que le fabricant de pneumatiques a été dépossédé de "sa" photo du sommet par de mystérieuses manipulations : il faudra attendre 1997 pour qu'elle réapparaisse au grand jour (voir page 86)...

point de départ d'une période faste. D'un point de vue symbolique, c'est incontestablement un événement surdimensionné, mais dont la portée échappe en réalité à ses protagonistes, et qui jette un éclairage parfois surprenant sur les mécanismes inconscients de la société française. On aurait tort d'imaginer que tout cela est complètement enfoui dans le passé. De qui les alpinistes d'aujourd'hui sont-ils les héritiers ? Certes, les considérations de prestige national ne semblent plus de mise, même s'il subsiste des régimes pour inscrire encore des enjeux politiques ou nationalistes dans l'acte de grimper, à l'instar par exemple du régime chinois pour tout ce qui touche au Tibet.



Mais on se fait probablement des illusions si on s' imagine que l'alpinisme a cessé d'être influencé par tel ou tel contexte idéologique. Les récents écrits de Jon Krakauer ou de Greg Child sont là pour nous rappeler qu'un alpinisme de marché a avantageusement pris la place de l'alpinisme national, et il n'est pas sûr que les valeurs de l'humanisme aient gagné au change. Il suffit pour s'en convaincre de lire le chapitre que Child consacre à l'Everest dans *Cartes postales de la vire*. Quant à l'alpinisme de pointe, il est plus que jamais conditionné par un culte de la performance et de la surenchère que ne renierait aucun théoricien de l'ultra-libéralisme. On a l'alpinisme qu'on peut, et les héros qu'on mérite : ceux des années cinquante ne manquaient vraiment pas de panache...

\* \* \*

---

*Ci-dessus : photo extraite de Cartes postales de la vire, de Greg Child (éd. Guérin). Avec l'aimable autorisation de l'éditeur.*

Il n'était évidemment pas possible de paraître ignorer la polémique qui s'est installée depuis quelques années au sujet de la conquête de l'Annapurna et de ses suites. Les données en sont connues : Maurice Herzog et les dirigeants de l'alpinisme français auraient organisé autour de l'événement un coup médiatique magistral, qui aurait eu pour conséquence de donner de son déroulement une description idéalisée et romancée, par le moyen d'un discours univoque et captif, pour le plus grand bénéfice (moral et matériel) du seul Herzog. De ce fait, les autres acteurs de l'expédition, à commencer par Louis Lachenal, auraient été privés de la reconnaissance à laquelle ils avaient droit.

C'est un fait que Maurice Herzog a su bâtir sur l'Annapurna une carrière d'homme public qui n'aurait sans doute jamais existé sans cela. La célébration du cinquantenaire a donné aux médias l'occasion d'agiter ces aspects (voir notre "revue de presse", page 107), au risque parfois de quelques mélanges. Tout homme public encourt le risque de recevoir des jugements, qu'ils soient flatteurs ou sévères : ce sont les risques du métier, mais cela n'engage en rien l'alpinisme. Par ailleurs, la révélation des tensions ou des incidents survenus pendant l'expédition n'étonnera que ceux qui croient au Père Noël : les alpinistes sont des gens impossibles, et une expédition représente le cadre idéal pour porter les tensions préexistantes à leur point de fusion - celle de l'Annapurna y a d'autant moins échappé qu'elle réunissait tous les ingrédients pour corser les choses, que ce soit par sa durée exceptionnelle ou la sévérité des conditions rencontrées. Quant à l'idéalisation du récit, c'est un phénomène des plus banals, qui plombe notre littérature depuis qu'elle existe.

Le vrai problème, c'est bien la différence de traitement des protagonistes dans la mémoire collective. Mais faut-il y voir les effets d'une sorte de complot ? C'est tout l'intérêt de l'article de Philippe Joutard de démontrer que le mécanisme de l'instrumentalisation d'un héros unique aux dépens des autres acteurs, a fonctionné dès les origines de l'alpinisme, en l'occurrence au détriment du Dr Paccard pour la conquête du Mont-Blanc (voir page 103). Et l'on pourrait ajouter mille autres exemples, qu'il s'agisse du Mont Aiguille (au bénéfice d'Antoine de Ville), de la Meije (où Pierre Gaspard père efface totalement son fils Pierre, et presque autant Castelnau) ou de la Dibona (qui sait que la *voie Boell* a été ouverte en tête par Alain Le Ray ?). En somme, Maurice Herzog aurait simplement bénéficié (avec peut-être beaucoup de complaisance) d'un mécanisme très banal, favorisé par le contexte particulier des années cinquante.

Cette polémique serait sans intérêt si elle ne nous incitait quand même à réfléchir sur un problème intemporel, qui est celui de notre vérité à tous. Il serait stupide d'imaginer que cette question ne se poserait plus, à l'heure où tant d'intérêts matériels et professionnels envahissent - ou corrompent - l'âme de l'alpinisme. À propos de l'Annapurna, deux documents sont récemment venus poser cette question de la vérité. C'est d'abord le film réalisé pour Canal + par Bernard George et Bruno Gallet, *Annapurna, histoire d'une légende*, avec un texte écrit par Gérard Miller. Si le premier et le troisième sont extérieurs au monde de l'alpinisme, il reste que leur

regard est d'une grande perspicacité, tout en éclairant des aspects trop souvent dédaignés. On trouvera ici de très larges extraits du script de ce document (page 75). Ils seront illustrés d'une part par des documents d'époque (photos, documents publicitaires, textes ou notes d'information), d'autre part par des extraits du livre de David Roberts, *Une affaire de cordée*, publié en mai 2000 par notre ami éditeur Michel Guérin.

Le fait de présenter ces extraits ne signifie pas nécessairement qu'on en cautionne le contenu. Il s'agit tout simplement d'une démarche informative : présenté un peu hâtivement comme un objet de scandale, ce livre a des qualités incontestables, à commencer par son côté captivant, même s'il utilise abondamment des sources que beaucoup d'entre nous connaissaient déjà. Je lui ferai néanmoins deux reproches sérieux. Le premier, c'est de porter sur les réalités françaises et européennes des années 1940-1950 un regard et des jugements qui trahissent une très grande ignorance de ce qu'elles ont été - et parfois avec une désinvolture difficile à admettre. Ce ne serait pas très grave si cette enquête ne se voulait rigoureuse et ne cherchait pas à tout moment la caution de l'histoire. Or, Roberts se sert de l'histoire sans la connaître, et même visiblement sans avoir eu le souci de combler ses lacunes autrement que par le recours à l'ironie. La façon dont il parle de l'état d'esprit de la France occupée, par exemple, prouve qu'il n'a rien compris au problème. Il existe pourtant sur ce sujet d'excellents historiens américains, à commencer par Robert Paxton. En histoire, la dérision n'a pas plus de valeur que le révisionnisme ou la repentance, et l'absence de rigueur sur des points précis compromet la crédibilité de la thèse que l'on défend.

L'autre reproche, c'est le côté systématique de la démonstration. Car le livre est en fait un réquisitoire contre Maurice Herzog, dans un procès jugé d'avance. Le cite-t-on ? C'est pour affirmer qu'il travestit les faits ou se laisse emporter par son ego. Cite-t-on qui que ce soit d'autre ? Ce sera pour considérer son témoignage comme parole d'évangile, pour peu qu'il soit défavorable à Herzog. Il est possible que les flèches dirigées contre lui soient méritées, mais on aurait apprécié que le doute profite parfois un peu plus à l'accusé. Ajoutons que certains des extraits qui figurent dans les pages qui suivent ont été choisis précisément pour illustrer ces défauts.

Il reste que ce livre est loin d'être inutile, dans la mesure où il pousse le lecteur dans ses retranchements, l'obligeant à réfléchir sur sa propre vérité - en somme, une petite cure de maïeutique alpine, mais où il est conseillé de ne pas oublier les pincettes...!

**Lucien Devies annonce le départ.  
Objectif : le Dhaulagiri**

Au moment où j'écris ces lignes, nous sommes à trois semaines du départ de l'expédition française à l'Himalaya 1950 : le départ est en effet décidé pour le 30 mars. [...] L'expédition comprend six membres des cordées d'assaut [suivent les noms]. Des suppléants ont été désignés pour le cas où les titulaires se trouveraient empêchés à la dernière minute : Roger Duplat, pour les cordées d'assaut ; le Docteur F. Florence, comme médecin ; Jean-Jacques Languépin, comme cinéaste. [...] Des raisons de santé ont malheureusement écarté Pierre Allain.

La désignation de cette équipe a été l'une des tâches les plus délicates du comité d'organisation. Tout sentiment d'amitié et toute préoccupation de dosage régional ont été bannis. Nous n'avons eu qu'une volonté : constituer l'équipe la plus forte possible pour donner à notre pays le maximum de chances. [...] C'est sans présomption qu'ils partiront, mais avec la volonté de faire tout ce qui est possible pour conquérir le Dhaulagiri.

*LM 1950 (n° 347) p. 3*

**L'Annapurna, ce sera pour  
les Anglais...**

Une expédition britannique se rend dans le massif de l'Annapurna, qu'elle doit gagner via Katmandu et la vallée du Morshiadi. Dirigée par M. H.W. Tilman, elle comprend le Major E. Jones, quatre autres montagnards anglais et quatre sherpas.

*LM 1950 (n° 348) p. 49*

**... mais on les perdra de  
vue par la suite !**



**Le Dhaulagiri**



Gérard Miller

## *Annapurna, histoire d'une légende (extraits)*

### **1 – Lucien Devies, stratège de l'ombre**

Depuis le début du siècle, la conquête de l'Himalaya est un objectif crucial pour les pays occidentaux. Il ne s'agit pas seulement de sport, mais bien de politique. Le prestige national est au bout du piolet, comme si l'alpinisme était la prolongation de la guerre par d'autres moyens. Entre 1920 et 1940, plus de trente expéditions tentent de s'élever sur un sommet qui dépasse les huit mille mètres. [...] Dans cette première moitié du vingtième siècle, aucun des plus hauts sommets n'est conquis et personne ne connaît exactement le nombre d'alpinistes morts sur les versants de l'Himalaya.

La France se réveille de la guerre, encore traumatisée par l'occupation et la dictature pétainiste. [...] C'est le moment que choisit un homme, Lucien Devies, patron incontesté de l'alpinisme français, pour faire renaître le rêve himalayen. Ce dont il est convaincu est simple : faire un exploit majeur pour redonner au pays son prestige terni. Les Allemands et les Italiens momentanément hors-jeu, la montagne doit devenir pour la France une cause nationale. [...] Il faut absolument conquérir un sommet de plus de huit mille mètres.

Francis de Noyelle témoigne : *“C'est lui qui a tout organisé. [...] C'est lui qui a choisi l'équipe. Personne n'aurait été étonné qu'il prenne lui-même la direction de l'expédition.”*

Mais Devies est un stratège de l'ombre. Diriger l'expédition n'entre pas dans ses plans. Aussi échafaude-t-il tranquillement depuis Paris son projet himalayen. [En choisissant Gaston Rébuffat, Lionel Terray et Louis Lachenal], Lucien Devies a bien choisi : ce sont les trois étoiles montantes de l'alpinisme français. Il savait qu'en leur proposant la montagne des montagnes, ils accepteraient avec enthousiasme. Sans doute savait-il aussi que ces trois hommes, disciplinés par habitude, ne contesteraient pas son autre choix, pourtant surprenant : le choix pour diriger une telle aventure d'un amateur, issu du même monde que lui, Maurice Herzog. Il est diplômé d'H.E.C., dirigeant d'entreprise, et cadre des institutions alpines. Pour Lucien Devies, il représente en plus jeune un parfait alter ego.

Ce que Devies ne veut pas répéter, c'est l'erreur du Karakoram, en 1936, quand le chef de l'expédition de l'époque, Henry de Ségogne, avait dirigé les opérations en se tenant à l'arrière des cordées d'assaut. Cette fois il veut un chef, un patron capable de participer à l'ascension. [...] En Maurice Herzog, Lucien Devies a trouvé l'artisan de son grand dessein, un homme ambitieux aussi dont l'envie de réussir ira bien au-delà du raisonnable, et l'amènera du même coup jusqu'au sommet.

### *Une expédition nationaliste ? [Roberts p. 38-39]*

Herzog était l'ami de Devies ; tous deux gaullistes convaincus. Terray et Rébuffat avaient servi comme simples soldats durant la deuxième guerre mondiale et pire, Lachenal était antimilitariste tandis qu'Herzog avait été capitaine, à la tête d'un bataillon qui avait combattu les nazis au cours de campagnes héroïques. Pour le Comité de l'Himalaya, il était de l'étoffe dont les chefs sont faits.

[...] Avec Devies tirant les ficelles dans les coulisses et Herzog comme responsable, il était inévitable que l'aventure de l'Annapurna fût conçue comme une grandiose entreprise nationaliste. Devies, l'un des alpinistes les plus en vue dans les années trente, était chagriné à l'idée que tout le monde se faisait de la France comme nation qui n'avait pratiquement rien fait dans l'Himalaya. Or, en 1950, le pays tout entier courbait la tête, humilié par la seconde guerre mondiale. Cette nation, jadis pleine de fierté, avait été conquise sans difficulté par le Troisième Reich et libérée ensuite un peu par la Résistance beaucoup par les Alliés\*.

*\* Affirmations qu'un véritable historien aura sans doute envie de nuancer fortement. L'expression "sans difficulté" a été remplacée in extremis par "rapidement".*

*Pour les circonstances de la Libération, les anciens de la 1ère Armée ou de "Rhin & Danube" apprécieront...*

N.D.L.R.



*Avant le départ... Couzy, Schatz, Rébuffat, Herzog, Devies*

### *"Je m'engage sur l'honneur" [Roberts p. 42-44]*

Le 28 mars 1950, juste avant de partir pour le Népal, ceux qui avaient été choisis pour faire partie de l'équipe furent reçus dans les bureaux du Club Alpin Français à Paris. [...] C'est alors que Devies annonça brutalement que chaque membre de l'équipe devait prêter serment d'obéissance [...] "Je m'engage sur l'honneur à obéir au chef de l'Expédition dans tout ce qu'il me commandera pour la marche de l'Expédition." Un silence s'ensuivit. Herzog commenta ainsi la situation : "Les alpinistes n'ont guère le goût des cérémonies."

[...] Pour Rébuffat, et pour Lachenal aussi, apparemment, cette exigence eut un effet qui dépassait la surprise ; ils trouvèrent cela choquant et méprisable. [...] Surmontant leur nature profonde, ils prononcèrent donc le serment. Ils n'avaient pas le choix s'ils voulaient aller à l'Annapurna. C'est dans ce contexte, et non de façon neutre, comme le dit Herzog, que Lachenal murmura : "Sur les genoux, on irait !" Ce à quoi Rébuffat fit aussitôt écho en s'écriant : "Trop heureux !" Que ces deux montagnards au tempérament indépendant aient voulu tourner en dérision le serment même qu'ils étaient contraints de prêter, apparaît plus clairement encore dans les notes de Rébuffat. De Devies il fait un "victoriste". À propos de cette mauvaise farce qui culmina dans le serment d'obéissance, il note : "dépersonnalisation... légère nazification." Dans le contexte de 1950, aucune épithète ne pouvait être plus infamante.

[...] L'expédition s'envole d'Orly le 30 mars 1950. Son objectif sonne comme un ordre de mission : coûte que coûte faire un huit mille, et rapporter à la France qui doute d'elle-même la preuve qu'elle peut de nouveau étonner le monde. À chacun des membres, Lucien Devies fait solennellement prêter serment d'obéissance au chef. [...]

## 2 – Conquête de l'Annapurna.

Après un mois, l'ascension du Dhaulagiri s'avère impossible. Ce sera donc l'Annapurna – ou rien. Lachenal écrit (*Carnets du vertige*) : *“Il ne nous restait que quelques jours avant la mousson pour équiper et gravir entièrement une paroi glaciaire inconnue, ce qui nous amena à suivre un itinéraire extrêmement dangereux. Je considère encore aujourd'hui que nous avons eu une chance inouïe.”*

[...] Les alpinistes se séparent par groupes de deux, et accompagnés de deux Sherpas ils partent équiper la montagne de camps successifs, entre lesquels ils pourront sans cesse faire la navette. C'est du camp le plus élevé que le moment venu ils espèrent atteindre le sommet en une seule journée. [...]

Témoignage de Francis de Noyelle : *“L'organisation était extrêmement rigoureuse. Il ne fallait jamais, à la différence d'autres expéditions qui avaient eu des pépins, laisser un camp vide. [...] Chaque groupe de deux savait que cinq cents mètres plus bas, il y avait un camp qui serait occupé. Il pouvait arriver malade, fatigué, il n'y serait pas seul. Il y a là une question de méthode qui a sauvé la vie de tout le monde.”*

[...] Lucien Devies ne s'était pas trompé sur Maurice Herzog. Lachenal écrit : *“En fait il nous surprit. Très vite nous ne fîmes plus de différence entre lui et nous pour la résistance physique et pour la technique, tant en glace qu'en rocher. Il avait seulement moins d'expérience pour juger a priori les possibilités sur l'ensemble d'un itinéraire. Par ailleurs, il avait un sens très réduit de l'organisation. Très habilement, il orienta son rôle dans le sens qui lui convenait véritablement : celui d'un extraordinaire animateur.”*

Les cordées se constituent au gré des rotations, pour porter les camps toujours plus haut. Le 30 mai, Terray et Rébuffat montent installer le camp numéro IV. [...] Il leur faut sept heures pour parcourir les 350 mètres de dénivellation. Le soir venu, Herzog estime qu'il reste encore mille mètres à parcourir jusqu'en haut, et sans doute deux nouveaux camps à installer. Pourtant le lendemain matin, prenant tous ses compagnons de vitesse, il décide de tenter le tout pour le tout : monter jusqu'au sommet sans plus assurer ses arrières. Finies les rotations, et terminées les navettes entre les camps. Le pari de Lucien Devies doit être tenu aux dépens même de la solidarité des cordées.

Herzog regarde Lachenal fixement, et lui propose de venir avec lui. Lachenal n'hésite pas, se lève et le suit, comme s'il reconnaissait dans cette audace déraisonnable et sa propre passion et sa propre folie. Leur cordée est scellée, les

**Pourquoi de telles gelures ? [Roberts p. 183-185]**

Il est intéressant de se demander pourquoi le froid a pu avoir des conséquences aussi destructrices sur les membres d'Herzog et de Lachenal en une seule journée passée au-dessus de 8 000. [...] À l'Everest, en 1922, les Britanniques s'aperçurent qu'ils ne pouvaient porter des crampons au-dessus d'une certaine altitude, parce que les sangles avec lesquelles ces crampons étaient fixés à leurs souliers empêchaient inmanquablement le sang de circuler. Tant que les chaussures seraient faites de cuir souple (comme c'était le cas pour les Français), les alpinistes seraient confrontés à ce dilemme. En choisissant de porter leurs crampons du début jusqu'à la fin - comme l'exigeait en réalité le terrain -, Lachenal et Herzog réduisirent leur marge de sécurité.

En 1922, 1924, et 1953, les grimpeurs de l'Everest ont utilisé des bouteilles d'oxygène. Les Français, eux, n'en ont pas voulu, ce qui contribua un peu plus à les exposer aux gelures. Un grimpeur en état d'hypoxie court beaucoup plus de risques que celui dont les poumons sont alimentés par un apport supplémentaire d'oxygène.

Il semble peu probable que Lachenal et Herzog aient absorbé beaucoup de liquide, le matin du 3 juin, si tant est qu'ils en aient absorbé la moindre quantité... Herzog rapporte que ni l'un ni l'autre n'eut le courage d'allumer le réchaud pour faire du thé. Un grimpeur déshydraté augmente ses risques de gelures.

[...] La version non expurgée du journal de Lachenal montre bien que toutes les nuits ils avalaient des somnifères. En 1950, les médecins n'avaient pas encore signalé les inconvénients que présente cette pratique, dont un affaiblissement du système cardio-vasculaire entraînant des risques d'infarctus et d'œdème cérébral. Les somnifères peuvent aussi ralentir la circulation, ouvrant ainsi la porte aux gelures. Dans l'Annapurna, la plupart des sahibs et de nombreux Sherpas fumaient des cigarettes tous les jours. Dans la mesure où c'est un vaso-constricteur, il est certain que la nicotine augmente le risque de gelure, bien qu'à l'époque, les scientifiques n'aient pas encore établi ce rapport. [...]

Il faut dire, enfin, que, dans l'abondant stock de pilules dont disposait l'expédition, figurait un stimulant appelé Maxiton [qui] fut peut-être à l'origine de cette euphorie qu'Herzog dit avoir ressentie une fois arrivé au sommet, ce qui le fit tarder à redescendre et, un peu plus tard, lâcher malencontreusement ses gants. (En 1999, Herzog a nié, devant votre serviteur, avoir jamais pris de Maxiton.)

**NI REMÈDE  
NI DOPING  
MAIS...**

Aliment énergétique rigoureusement équilibré  
Dessert savoureux des beaux jours  
Ration de sécurité idéale des mauvais jours

**LE  
CANARSKI  
NOUGAT LACTÉ**

A  
SES LETTRES  
DE NOBLESSE

Préparé spécialement pour vous, par  
**S.A. DES NOUGATS DE LA VIEILLE FRANCE E  
MONTÉLIMAR**

**SAVOIR  
S'ALIMENTER.....**

EN 1950 COMME EN 1936  
L'Expédition Nationale Française  
à l'Himalaya,  
dans ce choix difficile et essentiel, a donné  
la préférence au:

**TONIMALT MONT BLANC**  
aliment tonique et reconstituant, à base de  
lait, tour, sucre, cacao, miel et selts minéraux

**LAIT MONT BLANC**  
concentré sucré  
en boîtes et en tubes

DOCUMENTATION SUR DEMANDE  
**LAIT MONT BLANC - EUMILLY (SAINT-LAURENT)**

L'EXPÉDITION FRANÇAISE À L'HIMALAÏA 1950

deux hommes partent dans la neige. [...] Au matin du 2 juin, deux sherpas, Sarki et Ang Tharkay, sont à leur tour entraînés dans le projet insensé que leur soumet Herzog : installer le camp numéro V à 7500 mètres, puis tenter directement le sommet dès le lendemain. Les risques sont tels que les Sherpas préfèrent redescendre au camp numéro IV. Herzog et Lachenal se retrouvent définitivement seuls. Et de ce qui se passe ensuite, au-delà du camp numéro V, il ne nous reste que la parole des deux alpinistes qui, pour avoir été ensemble jusqu'au bout, n'ont pas pour autant le sentiment d'avoir accompli la même ascension.

Récit de Herzog (*Annapurna, premier 8000*) : *“3 juin. Les premières lueurs de l'aube nous trouvent cramponnés au mât de la tente du camp V. Nous avons déjà bien du mal à sortir des sacs de couchage et à en retirer nos chaussures. Elles sont complètement durcies par le gel. À 6 heures nous nous mettons en route, heureux de laisser derrière nous ce cauchemar. Il fait très beau mais aussi très froid. Chacun de nous vit dans un monde intérieur fermé. Je me méfie de ma pensée dont l'activité est très ralentie. Je me rends parfaitement compte de l'état déficient de mon intellect. La marche est épuisante. Chaque pas est une victoire de la volonté. Lachenal se plaint de plus en plus de ses pieds : “On risque de se geler les pieds. Crois-tu que cela vaille la peine ? Si je retourne, qu'est-ce que tu fais ? – Je continuerai seul. J'irai seul.” Mon camarade avait besoin que cette volonté s'affirmât. Il n'était pas le moins du monde découragé, la prudence seule, la présence du risque lui ont dicté ces paroles. Sans hésiter il choisit : “Alors, je te suis”. ”*

Lachenal (*Carnets...*) : *“Je vais enfin dire ce que je pense de la conquête même du sommet. Que mes souvenirs diffèrent parfois de ceux de Maurice Herzog, c'est normal quand on pense à l'état de tension dans lequel nous avons tenté le sommet, et à la véritable débandade qui suivit immédiatement la réussite. J'ai depuis refusé des propositions d'éditeurs qui voulaient obtenir de moi un livre de revendications. Ce n'est pas pour adopter ce ton ici. Il y a divergences, c'est tout. Herzog était illuminé. Marchant vers le sommet il avait le sentiment de remplir une mission, et je veux bien croire qu'il pensait à Sainte Thérèse d'Avila. Mais j'estimais que s'il continuait seul, il ne reviendrait pas. C'est pour lui, et pour lui seul, que je n'ai pas fait demi-tour.”*

Témoignage de Herzog : *“J'ai pris de l'avance, d'ailleurs, j'ai escaladé le dernier couloir puis je suis arrivé au sommet. Et puis Lachenal est arrivé peu après et s'est posé sur une pierre, une petite pierre juste en contrebas du sommet, et c'est de là que les fameuses photos ont été prises.”*

Herzog se retrouve exactement là où il avait voulu être. Il se sent envahi par une immense béatitude. Mais à une hauteur aussi considérable, l'hypoxie fait des ravages. La quantité d'oxygène que le sang distribue aux tissus diminue dans des proportions telles qu'on se retrouve parfois avec les facultés mentales d'un enfant. [...] Son inconscient ne s'y est pas trompé qui lui fera perdre ses gants et pas les drapeaux. Lachenal, lui, prend la mesure du danger et ne se laisse pas griser par



**FOCA**  
L'APPAREIL FRANÇAIS DE HAUTE PRÉCISION

★ LEGER  
★ SOLIDE  
★ PRÉCIS

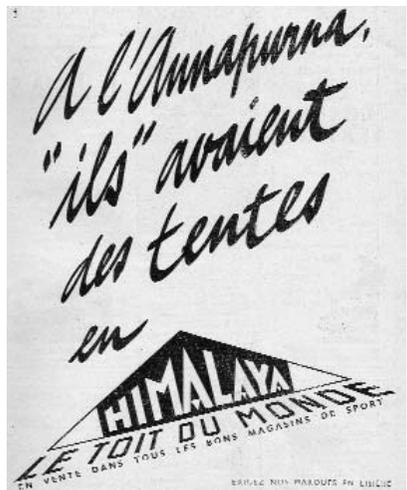
**FOCA SERA TOUJOURS  
VOTRE PLUS FIDÈLE  
COMPAGNON DE CORDÉE  
COMME IL FUT CELUI DES  
CONQUÉRANTS DE L'ANNAPURNA**



Au Bourget, Maurice Herzog retrouve sa fiancée

**La Ballade de Tom Patey  
[Roberts p. 233-234]**

*“Dix doigts gelés, vingt orteils gelés  
Deux visages gonflés, deux nez  
frigorifiés  
L'un est celui d'Herzog qui a perdu  
ses gants  
L'autre de Lachenal qui s'est fichu  
par terre sans pouvoir s'arrêter  
Badaboum, badaboum, badaboum.  
“Emmène-moi voir Oudot” voilà tout  
ce qu'il a dit  
“Il saura ce qu'il faut faire” a  
répondu Terray  
“T'as le sang qu'est devenu noir  
comme du boudin”  
A dit le père Oudot en prenant son  
couteau  
“Il est temps que je t'ampute, si tu  
veux la vie sauve”  
Coupe, coupe, coupe, coupe, coupe.  
Fini les petits doigts, fini les petits  
petons  
Le souvenir est là mais les doigts sont  
partis  
Dans un wagon indien sur les rives du  
Gange  
Sont vingt tout petits doigts, quatre  
petits petons  
Coupe, coupe, coupe, coupe, coupe.*



*A l'Annapurna,  
“ils” avaient  
des tentes  
en*

**HIMALAYA**  
**LE TOIT DU MONDE**  
EN VENTE DANS TOUTS LES BONNS MAGASINS DE SPORT

ERIVAC NIM PAROUTE FN LIBICUC

l'aventure. "Tu n'es pas fou, dit Lachenal, on n'a pas de temps à perdre, il faut descendre, tout de suite. Lachenal tape des pieds, il sent que ça gèle, moi aussi. Mais je n'y fais guère attention. Le plus haut sommet qui ait été conquis, il est sous nos pieds."

Les quatre photos prises au sommet racontent tout. Non seulement sur l'état physique et mental des deux alpinistes, mais aussi sur leurs positions subjectives. Lachenal cadre trois fois Herzog, et trois fois la mise au point est bonne. L'unique photo que prend Herzog de son compagnon est floue. Lachenal, loin d'organiser son triomphe pour la postérité, est blotti contre un rocher pour ne pas perdre trop de calories. Herzog est debout, sans gants, offert au vent.

Témoignage de Herzog : *"Pour moi, ça avait une signification gigantesque. Je sentais que ma vie allait basculer. Jusque-là, je le dis dans le bouquin, je vivais, et à partir de là, j'existais. C'est un peu différent : je me faisais un nom, tout ça était trouble, inconscient. Je le sentais, je sentais qu'il allait y avoir quelque chose d'extraordinaire, qui allait changer complètement ma vie ; mais entretemps Lachenal n'en pouvait plus, il est parti. Pour moi c'était une attitude banale, pour ne pas dire un peu médiocre."*

Lachenal (Carnets...) : *"Je savais que mes pieds gelaient, que le sommet allait me les coûter. Pour moi cette course c'était une course comme les autres, plus haut que dans les Alpes, mais sans rien de plus. Si je devais y laisser mes pieds, l'Annapurna je m'en moquais. Je ne devais pas mes pieds à la jeunesse française."*

Lachenal écrira ces mots définitifs : *"Cette marche au sommet n'était pas une affaire de prestige national. C'était une affaire de cordée."* Telle fut leur divergence. Herzog s'est envolé vers le sommet, Lachenal y est monté pas à pas, et en pensant qui plus est à la descente. Une fois là-haut, presque tout restait à faire, pour survivre en tout cas.

### 3 – Exaltation du héros.

Après quatre semaines d'un périple épuisant, l'expédition atteint enfin la gare de Nautanwa. Malgré son extrême faiblesse, Maurice Herzog décide de se rendre à Khatmandou et d'assumer la visite prévue de longue date au maharadjah, avec un présent offert par le Président de la République. Il se sépare d'une partie de l'expédition, et notamment de ses trois guides qui ne souhaitent pas l'accompagner dans ce qu'ils considèrent comme des mondanités inutiles. [...] De tous les alpinistes membres des cordées d'assaut de l'Annapurna, il sera le seul à recevoir les honneurs du Népal. Ses compagnons qui l'attendent à New Delhi pour reprendre l'avion s'impatientent. Après trois mois d'expédition, ils sont pressés de rentrer chez eux. Sans doute ne veulent-ils pas se dire comme Herzog que leur vie a basculé. Sans doute n'ont-ils pas mesuré l'importance de l'exploit qu'ils viennent d'accomplir.

Témoignage de Francis de Noyelle : *"Nous nous disions, avec le docteur Oudot : qu'est-ce qu'on va bien pouvoir raconter d'intéressant ? Ichac veut faire des*

**M. Vincent Auriol, Président de la République,  
salue l'Expédition française à l'Himalaya**

*Allocution prononcée le 25 octobre 1950 à l'Élysée, à l'occasion de la réception des membres de l'expédition, accompagnés de MM. Lucien Devies, Henry de Ségogne et André Morice.*

Je suis heureux de vous recevoir. Je suis également très fier de le faire au nom de la France. Mais cette joie et cette fierté sont empreintes de la plus profonde émotion. Je vous vois là, vous deux, blessés... Je sais ce que, tous, vous avez souffert. Permettez-moi de vous exprimer la gratitude de la Nation. [...] Ce que vous avez souffert, vos blessures l'indiquent. [...] Ce dont vous avez fait preuve, nous le savons : courage, audace, résistance physique, habileté aussi, esprit d'organisation. [...] Messieurs, vous avez donné là au monde un magnifique exemple de solidarité française. On sait ce que la France a fait sous l'Occupation et quel courage a été celui des Français dans la Résistance. La plupart d'entre vous, je crois même presque tous, avez été des résistants et voilà que, maintenant, vous montrez ce dont sont capables les Français dans la paix. [...] Je suis convaincu que c'est cette foi, que c'est cet enthousiasme qui sauveront notre pays et permettront d'abord d'achever de le reconstruire. Messieurs, excusez-moi, vous ne parliez pas autant quand vous étiez sur la montagne. Mais c'est dans l'intérêt même de notre France que j'ai tenu à exposer ce que vous avez fait, car aucune action ne peut davantage animer notre foi dans l'avenir de notre Patrie.

*LM 1950 (n° 350) p.79*

**Légion d'Honneur : l'aura,  
l'aura pas ?**

[...] Maurice Herzog [...] et Louis Lachenal ont été faits chevaliers de la Légion d'Honneur pour titres exceptionnels. [...] Le docteur Jacques Oudot, médecin de l'expédition, a été également fait chevalier [pour] ses remarquables recherches scientifiques poursuivies tant en France qu'à l'étranger, ainsi que son rôle dans l'expédition de l'Himalaya. Dans la promotion dite du 14 juillet [...] nous relevons, au titre de chevalier, le nom de Marcel Ichac. Marcel Ichac, qui a participé aux deux expéditions françaises à l'Himalaya, voit ainsi reconnue sa carrière de cinéaste consacrée surtout aux sports de montagne. [...]

M. Lucien Devies a été promu Chevalier de la Légion d'Honneur pour titres exceptionnels, en novembre dernier. [...] Ce qui nous touche, ici, le plus profondément, c'est de voir avec quelle ardeur Lucien Devies a travaillé à la réalisation de l'Expédition 1950 à l'Himalaya, mettant sa compétence, son dévouement au service de cette grande entreprise, tout en faisant abstraction totale d'ambition personnelle qui eût été pleinement justifiée.

*LM 1950 n° 349 p. 72 et n° 350 p. 107*

**Contrat, ou coup d'Etat ?  
[Roberts p. 60-62]**

Deux jours après la conférence de presse au CAF dont le point culminant avait été le serment d'obéissance inconditionnelle à leur chef, les membres de l'expédition se retrouvèrent à l'aéroport d'Orly pour monter à bord du premier des avions qui allaient finalement débarquer toute l'expédition à New Delhi. Françoise [Rébuffat], qui était venue assister au départ de son mari, se souvenait très précisément de cet instant-là. "J'étais debout derrière une baie vitrée. juste avant qu'ils montent dans l'avion, j'ai vu Maurice (Herzog) tendre un contrat à Gaston pour qu'il le signe. Gaston l'a lu, puis je les ai vus discuter." Si le serment d'obéissance avait été un choc pour Rébuffat, le contrat fut apparemment un coup plus dur encore à encaisser. [...] "Il s'en fallut de peu que Gaston ne tournât les talons et laissât tout tomber, en plein aéroport, dit Françoise. Finalement, à contrecœur, il signa."

*conférences à la salle Pleyel sur le modèle de Paul-Emile Victor, mais nous n'avons rien à raconter ! On a fait le sommet, bon, et puis après ? Eux, ils sont blessés, il n'y a rien de passionnant dans tout ça. Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir raconter au public français ?*

Le public, lui, ne se pose pas toutes ces questions. On lui a annoncé des héros, il les attend. Le premier hommage est celui du gouvernement, représenté par André Morice, secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports. [...] *“Vous avez réalisé là un exploit dans des conditions telles que nous en sommes infiniment fiers. On peut dire que vous avez réalisé cet exploit à la française, vous avez apporté à notre pays un peu plus de gloire encore, vous avez une fois de plus, vous et vos compagnons, par votre exploit montré que nous avons raison de faire fond sur la valeur des Français. Et au nom du gouvernement tout entier, je tiens à vous dire nos très vifs remerciements. Tous les participants à l'expédition vont recevoir sous quelques jours la médaille d'or de l'Education physique et des Sports. Quant à vous, messieurs, il va vous être décerné une plus haute distinction encore. Je vous fais chevaliers de la Légion d'Honneur.”*

Témoignage de Francis de Noyelle : *“Est-ce que la France avait besoin de héros à cette époque-là ? Parce que la guerre était pas loin derrière, euh, est-ce que l'on manquait de succès ici ou là, je ne sais pas, mais c'est un fait que nous avons tous été très surpris du bruit fait autour de l'expédition. On nous a pris pour des héros : nous étions tout, sauf ça. Nous étions des grimpeurs et des explorateurs ravis d'avoir découvert un pays nouveau.”* [...]

Lucien Devies est satisfait. La première partie de son plan a parfaitement fonctionné. Reste maintenant à en assurer la seconde, tout aussi importante, et pour laquelle il a pris quelques précautions. Avant leur départ, il a en effet prévu de contrôler les récits de tous les membres de l'expédition et leur a fait signer une lettre par laquelle ils s'engagent à céder l'ensemble de leurs droits artistiques et littéraires à la Fédération Française de la Montagne.

Témoignage de Herzog : *“Les éditions Arthaud avaient, disons, un contrat préalable qui leur garantissait qu'un livre serait écrit - on ne savait pas encore par qui - qu'un livre serait écrit, et pendant un certain nombre d'années, je crois que c'est cinq ans, ils avaient l'exclusivité de ce texte. Et qu'il n'était pas admis de notre côté d'écrire un autre livre, ni aux membres de l'expédition, ni au Comité de l'Himalaya lui-même. C'est ainsi que nous avons tous signé des contrats pour abandonner les droits de ces livres, et s'interdire d'en publier sans autorisation.”*

Par ce biais, Lucien Devies assied l'autorité exclusive de la F.F.M. sur la communication de l'expédition. Il s'assure que la formidable aventure n'aura qu'une seule voix. Par ailleurs, il a passé un contrat d'exclusivité avec le Figaro et Paris-Match, qui lui garantit que cette première mondiale aura tout l'impact qu'elle mérite.

Très vite, l'engouement du public dépasse, et de très loin, toutes ses espérances. Paris-Match qui sort le 19 août 1950 consacre 23 pages à l'ascension de

***Une montagne, un vainqueur, un héros... [Roberts p. 211-212]***

Le 17 février, Paris-Match sortit un autre numéro avec un article de fond sur l'Annapurna, centré sur la première du film à la Salle Pleyel. [...] L'article en question en venait peu à peu à faire le portrait d'Herzog. Chose incroyable, en six pages d'une prose élogieuse, le journaliste ne mentionnait pas une seule fois le nom de Lachenal. [...] Le journaliste avait rendu visite à Herzog chez lui, entouré de ses souvenirs, y compris du 'Foca' qui prit, à 8078 mètres d'altitude, la célèbre photo immortalisant la victoire française et qui servit de couverture à Paris-Match. Une légende parlait "du Foca qui l'avait accompagné au sommet", comme si cet objet avait été son seul coéquipier à l'arrivée au sommet et que la photo s'était prise toute seule.

C'est ainsi que commença l'insidieux processus qui allait conduire à pratiquement éliminer Lachenal de toute l'histoire [et] qu'un mythe avait commencé de se développer de façon irréversible autour de cette lointaine montagne. "Paris-Match... vous présente aujourd'hui l'homme qui connaît le plus de gloire parce qu'il a connu les plus grandes souffrances."

***Paris-Match n° 74 du 19 août 1950***

***De "l'expédition nationale" à "l'expédition Herzog" :  
2 pages suffisent pour créer un mythe...***

*page de couverture...*

*première page intérieure...*

**VICTOIRE SUR  
L'HIMALAYA**

Le premier de la presse mondiale, "Paris-Match" publie en exclusivité française le reportage photographique (noir et couleur) de Marcel Ichac, membre de l'expédition Herzog en Himalaya.

***Hommage d'un caudillo***

Nos amis Maurice Herzog et Jacques Oudot ont fait, sur la demande du gouvernement français, une tournée de conférences en Amérique du Sud, qui a obtenu un magnifique succès. Maurice Herzog et Oudot ont été reçus personnellement par le général Péron, Président de la République Argentine, qui a décerné le Condor des Andes au vainqueur de l'Annapurna. Les Présidents de l'Uruguay et du Chili ont également accueilli les deux conférenciers.

*LM 1951 (n° 354) p. 91*

**MAURICE HERZOG DANS L'HIMALAYA**

PHOTO  
MARCEL  
I CH A C

observant les sommets avec  
une "RIVALUX" HUET  
*grossissement 20 fois*

HUET a équipé l'expédition française en matériel optique d'observation : preuve irréfutable des hautes qualités de légèreté, précision et extrême clarté des jumelles, longues-vues et monoculaires HUET à "optique traitée".

**HUET**  
PARIS

*50% plus claires!*  
EN VENTE CHEZ TOUS LES OPTICIENS

l'Annapurna. L'hebdomadaire triple son tirage. Sans surprise, c'est à Herzog qu'on demande le livre de l'expédition pour les éditions Arthaud, et c'est sur son lit d'hôpital qu'il le dicte au cours d'un séjour où il doit subir plusieurs opérations chirurgicales.

L'ouvrage va remporter un phénoménal succès mondial. Traduit dans cinquante pays, il s'est vendu à ce jour à quinze millions d'exemplaires. À la F.F.M., il rapportera l'équivalent de quarante millions de nos francs, et dans les années qui suivent c'est grâce à ce trésor de guerre que la Fédération financera de nombreuses expéditions françaises à travers le monde. Le film que Marcel Ichac a tourné sur l'Annapurna parachève la couverture médiatique de l'événement, qui atteint la dimension d'un mythe. La première a lieu dans une ambiance de gala : le Tout-Paris vient applaudir les héros. En prime, il découvre avec curiosité le chef des sherpas, Ang Tharkay, dont on a organisé le voyage depuis le Népal pour qu'il participe à la consécration.

En trente-trois représentations, le film attirera plus de cent mille spectateurs, et au fil des mois les différents protagonistes multipliant les conférences en province feront partout salle comble. [...]

Terray, dans *les Conquérants de l'inutile* : *“La presse s'empara de notre odyssée et lui accorda autant de publicité qu'aux amours des rois et des stars. La nouveauté du sujet, le merveilleux de ce drame sanglant achevé dans la gloire, lui permit de dessiner de belles images d'Epinal propres à séduire l'imagination des foules. L'ignorance générale de la géographie fit même croire au plus grand nombre que nous avions vaincu le plus haut sommet du monde, alors que c'était seulement le plus haut sommet du monde jamais escaladé. Mais il est hors de doute que notre renommée a en partie été bâtie sur cette confusion.”*

Oubliant délibérément la notion trop abstraite de victoire d'équipe, et afin de cristalliser l'intérêt des lecteurs sur le personnage traditionnellement fabuleux du chef, les journaux élevèrent Herzog au rang de héros national, les autres membres de l'expédition, Lachenal compris, étant relégués dans des rôles de simples comparses. Tous ceux qui avaient participé à l'expédition furent fêtés, mais le rôle exact joué par chacun dans l'ascension comme dans la descente passa en effet aux pertes et profits de la légende. Une montagne, un homme : le face-à-face était gaullien. [...]

Témoignage de Herzog : *“Il est certain que si l'impact auprès de la jeunesse française n'avait pas été aussi immense, jamais le général de Gaulle ne m'aurait demandé de devenir ministre de la Jeunesse et des Sports. Or, c'est ce qu'il a fait. Il m'a dit : “Je vous demande, je vous charge de la mission de réinsuffler un idéal à la jeunesse française”.”*

Maurice Herzog sera Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports de 1958 à 1966. À la fin du livre consacré à l'expédition, il avait écrit avec lucidité : *“l'Annapurna vers lequel nous serions tous allés sans un sou vaillant est un trésor*

***L'énigme de la photo Kléber-Colombes [Roberts p. 340-342 et 277]***

Léonce Fourès [...] n'avait jamais été un grimpeur de pointe mais l'ami proche de Rébuffat et de Lachenal, après avoir été le camarade d'études de Couzy. Fourès confirma ce que Cornuau avait avancé : quand Herzog, au sommet, sortit le drapeau de Kléber-Colombes, Lachenal fut choqué et dégoûté... Mais il alla plus loin et rapporta ce que Lachenal lui avait dit : au moment où Herzog avait chargé la pellicule couleur dans son appareil, Maurice avait tendu à Lachenal le rouleau de noir et blanc. Lachenal l'avait alors dissimulé. À peu près quarante heures plus tard, à la fin du terrible bivouac dans la crevasse providentielle, Lachenal, incapable de trouver ses chaussures ensevelies sous l'avalanche de poudreuse, se crut perdu. Il avait alors, selon Fourès, passé à Rébuffat le rouleau noir et blanc, faisant promettre à son ami de ne jamais rendre à Herzog, les photos Kléber-Colombes.

Rébuffat tint cette pellicule cachée jusqu'au retour en France, continua Fourès, puis la fit développer et rendit le tout à Ichac. Sauf le cliché d'Herzog brandissant le fanion de sa firme, que Rébuffat garda jalousement. Comme punition de sa rébellion, celui-ci ne serait jamais plus invité dans une expédition de la FFM. [...] C'était le sacrifice auquel Rébuffat faisait allusion quand il disait à Fourès : " L'Annapurna, je le paye très cher ". [...]

[Selon Ballu], à Kathmandu, Rébuffat avait subi une fouille à corps de la part d'Ichac, pour s'assurer que le guide ne rapportait pas sans le dire des pellicules de photos qu'il aurait prises dans les camps supérieurs de l'Annapurna. [...]

*à droite : Paris-Match du  
19 août 1950*

*ci-dessous : la photo  
Kléber-Colombes*



sur lequel nous vivons désormais". Et d'ajouter avec optimisme : "il y a d'autres Annapurna dans la vie des hommes".

#### 4 – D'autres Annapurna ?

Lionel Terray dans son propre livre, *Les Conquérants de l'inutile*, paru en 1963, écrivait : "*Aujourd'hui je me penche sur le passé et je me pose la question : chacun d'entre nous a-t-il retrouvé d'autres Annapurna ?*". Gaston Rébuffat reprendra son métier de guide. Il se consacrera à l'écriture de livres et à la réalisation de films dédiés à la montagne. Mais si l'on en croit son biographe, plus jamais il ne voulut repartir jouer au petit soldat dans des expéditions lointaines. "*Je n'ai jamais aimé les termes guerriers si souvent appliqués à la montagne : à l'assaut de l'Himalaya... à la conquête de... et encore moins : victoire sur l'Annapurna, si souvent employés. Je ne me suis jamais considéré comme un vainqueur de l'Annapurna. Accepter d'être qualifié de héros m'a toujours révolté, et d'une manière générale m'apparaît comme un grave manquement à la déontologie de l'alpinisme.*"

Lionel Terray, lui, continuera à se consacrer entièrement à la montagne. Et la chaîne des Alpes devenue sous ses pieds trop étroite, c'est vers des massifs plus lointains, en-dehors de l'Europe, qu'il se tournera. En 1951, alors qu'il s'envole vers le Fitz Roy en Patagonie, Herzog, Lachenal et Devies viennent lui souhaiter bonne chance à l'aéroport d'Orly. Suivront le Chacaraju, le Chomo Lönzo, le Makalu, le Jannu, autant d'expéditions qu'il va réaliser en partie avec le soutien financier de cette Fédération qu'il avait contribué à enrichir. Mais lui qui n'était pas un notable des institutions alpines, attendra 1962 pour devenir enfin chef d'une expédition. Sans doute se souvient-il de l'Annapurna quand il déclare au retour de la victoire sur le Jannu : "*En tout cas, moi, ma satisfaction, c'est vraiment que toute l'équipe ait pu monter au sommet. Et puis aussi Gyalzen et Wongdi.*"

Quant à Louis Lachenal, enfin, il ne connaîtra jamais d'autre Annapurna. [...] Témoignage de Herzog : "*Il était obsédé par l'histoire de ses pieds. Il pensait que sa vie était arrêtée parce qu'il avait les pieds gelés. Mais moi qu'est-ce que je dois dire, alors, non seulement j'ai les pieds, plus que lui, même, et les mains, et je n'ai pas raté ma vie pour autant. Vous comprenez, euh... Mais là, une sorte d'obsession qui est pénible, parce que, et qui transparait dans tous ses écrits, dans ses mémoires, il parle toujours de ses pieds, ses pieds, ses pieds, je ne dois pas mes pieds à la jeunesse française, et des choses comme ça. On voyait qu'il était obsédé.*"

Lachenal (*Carnets...*) : "*Pour d'autres, vivre c'est se pencher sur des livres, ou pouvoir donner des ordres. Cela peut se faire avec les pieds coupés. Pour moi, vivre c'était choisir une montagne, choisir son défaut et sentir les rugosités du granit sous la plante des pieds. Chaque phalange enlevée emportait un peu d'espoir.*"

Ces mots douloureux, Louis Lachenal les lança sur le papier dès la fin du contrat d'exclusivité qui le vouait au silence, en commençant la rédaction d'un texte dans lequel il voulait donner sa version de l'Annapurna. Mais sur ce texte, il n'écrivit

***Chantage ? Ou propos inconsidérés ? [Roberts p. 278]***

En 1951, [Lachenal] avait déjà préparé, apparemment, son propre récit de l'expédition ; sachant que Rébuffat avait des relations au *Monde*, il demanda à son camarade de l'aider à le faire paraître dans les colonnes du prestigieux journal. Rébuffat contacta le rédacteur en chef qui s'y montra favorable. Lachenal avait commis l'erreur de parler trop librement de sa version et son projet était venu aux oreilles du Comité de l'Himalaya. Il dit à Rébuffat : "Un de ses membres est venu de Paris pour me voir et m'a demandé : - Lachenal, aimez-vous votre poste à l'ENA (Ecole Nationale d'Alpinisme) ? - Bien sûr, qu'est-ce que je pourrais faire d'autre avec mes pieds amputés ? - Si vous voulez le garder, il serait préférable de renoncer à l'idée de publier dans *Le Monde* votre propre récit de l'Annapurna." Lachenal n'eut d'autre choix que d'acquiescer.

***Les Carnets du vertige : une publication à hauts risques  
[Roberts p. 28-29 / 258-259 et 265-269]***

Au printemps de 1955, le délai de cinq ans pendant lequel toute publication sur l'Annapurna avait été interdite, expirait. Lachenal avait gardé précieusement son journal et il se mit en devoir d'écrire l'histoire de sa vie d'alpiniste avec, au centre du récit, sa propre version de l'Annapurna. Il fit appel à un ami, Philippe Cornuau, [qui] était un écrivain professionnel. [...] En septembre, les deux hommes avaient déjà commencé de travailler régulièrement ensemble. Bientôt, leur projet s'ébruita. À un moment donné, Lachenal montra son manuscrit à Rébuffat en espérant que l'écrivain talentueux qu'était devenu Gaston l'aiderait à améliorer son texte. Selon Françoise [Rébuffat], Herzog appela Rébuffat : "Il hurlait au téléphone, de peur que Gaston ne contribue à faire publier les Carnets." C'est un fait que, à l'automne 1955, Lachenal et Cornuau décrochaient un contrat auprès de l'éditeur parisien Pierre Horay.

[...] Au moment où les Carnets allaient être mis sous presse, Lachenal se tua en tombant dans une crevasse un jour où il skiait dans la Vallée Blanche, au-dessus de Chamonix. [...] Aussitôt après la mort de Lachenal, Herzog s'était chargé du manuscrit et l'avait confié à son frère, Gérard, pour qu'il y mette la dernière main. Pendant ce temps, Maurice Herzog, assisté de Lucien Devies, [...] passa le manuscrit au peigne fin. Le résultat de leurs efforts fut d'élaguer le texte de Lachenal et de le débarrasser de toute remarque amère ou sardonique et de toute trace critique qui pouvait s'y trouver. Tels qu'ils furent publiés, les *Carnets du vertige* n'étaient plus qu'une version expurgée, désinfectée, du texte original.

[...] Philippe Cornuau [...] se souvient des circonstances dans lesquelles tout ceci se déroula. "Peu de temps après la mort de Lachenal, Herzog me demanda de remettre les papiers à son frère, Gérard. Toutes les affaires de Lachenal furent prises en charge par Herzog. Sur le moment, je n'ai pas protesté. C'était logique, puisque Herzog était le tuteur. [...] Au début, j'ai apporté mon aide à la préparation des Carnets. Je ne voulais pas créer de scandale en refusant ni publier seul, et que les gens disent : Cornuau essaie de tirer profit du nom de Lachenal. Plus tard, j'ai vu à quel point Herzog était inquiet de ce que Lachenal avait pu dire. Un jour, il m'a dit ceci : "Les gens ont grand besoin de rêves, de belles histoires. Il est important de ne pas les décevoir". En revanche quand j'ai donné toutes mes notes à Gérard Herzog, je ne me doutais pas de ce qui allait arriver."

Cornuau avait commencé à dactylographier un exemplaire du journal de Lachenal sur l'Annapurna. C'est dans la marge de cet exemplaire que Maurice Herzog et Lucien Devies ont porté leurs commentaires, afin de guider Gérard dans son travail de réécriture. Cet exemplaire a survécu et nous permet d'accéder au cœur de la démarche par laquelle les vérités de Lachenal ont été expurgées après coup.

jamais le mot "Fin". [...] C'est dans un simple accident de ski que Lachenal est mort en novembre 1955. Découvrant l'existence du livre, Lucien Devies, la plume à la main, en fit aussitôt une lecture critique, sans doute moins sensible à l'émotion que Maurice Herzog.

Et quand, sur la partie consacrée au sommet, Lachenal écrit : "*J'estimais que si Maurice continuait seul, il ne reviendrait pas. C'est pour lui, et pour lui seul, que je n'ai pas fait demi-tour*", Herzog note dans la marge : "*peut-être, après tout, ai-je été injuste*". Pourtant, parce qu'il serait monté seul au sommet, quitte à ne jamais en descendre, Maurice Herzog n'avait volé à personne sa victoire sur l'Annapurna. Mais Lucien Devies, lui, le savait depuis le début : il n'y a pas de légende sans récit, et pas de vainqueur sans la mise en scène de la victoire.

***Document réalisé par Bernard George et Bruno Gallet  
Canal+ / PDJ Productions / INA Entreprise 1999  
Texte transcrit directement d'après le document  
Reproduit avec l'aimable autorisation des auteurs***

*Louis Lachenal*





*Retour à la montagne : à la cabane du Hörnli (Cervin)*

Jean-Marie Choffat

## *Entretien avec Maurice Herzog*

Membre du G.H.M. depuis 1944, Président de 1951 à 1956, Maurice Herzog est aujourd'hui membre d'honneur de notre Groupe. Montagnard passionné et volontaire, c'est aussi un homme qui, par-delà les responsabilités ministérielles et les mondanités inhérentes à ses fonctions, a terriblement souffert dans sa chair. Et personne ne peut récuser le fait qu'il fut le chef véritable et l'animateur enthousiaste de l'expédition à l'Annapurna. Tout et n'importe quoi ayant été dit à son sujet depuis quelques années, j'ai tenu à le rencontrer afin de lui poser quelques questions sur le cinquantenaire de cette ascension, qui a marqué à jamais l'histoire de l'alpinisme.

\* \* \*

*Jean-Marie Choffat - Cette année 2000 marque effectivement le cinquantenaire de la première ascension de l'Annapurna. J'imagine que cela doit vous réjouir ?*

Maurice Herzog - Oui je suis très heureux, car c'est un cinquantenaire qui est marquant en ce qui me concerne. Mais en même temps, je suis un peu triste parce que la plupart de mes amis et camarades de l'époque sont morts. Il n'y a que Francis de Noyelle qui est heureusement bien vivant, mais tous les autres ont disparu soit en montagne, soit de maladie ou encore d'accidents.

*J.-M. Ch. - Le 28 mars 1950 au siège du C.A.F. parisien, Lucien Devies annonçait le départ de la seconde expédition française en Himalaya - la première ayant été le Hidden Peak en 1936. Vous souvenez-vous du temps réclamé par la préparation de cette expédition ?*

M. H. - Je m'en souviens d'autant plus, que c'est moi qui ai fait pratiquement la totalité de la préparation matérielle de l'expédition. Nous avons eu l'autorisation d'entrer au Népal, si je me souviens bien, aux alentours de novembre 1949 et comme le départ devait être obligatoirement fixé à la fin mars 1950, cela nous laissait - et me laissait - très peu de temps pour préparer l'ensemble de cette expédition. C'était un gros travail, je l'ai fait autant que j'ai pu, en m'appuyant sur les hommes de la F.F.M., du C.A.F. et de leur personnel. Cela a été, je dois dire, une performance d'arriver à tout préparer en un laps de temps aussi court.

*J.-M. Ch. - Connaissez-vous le Président Lucien Devies depuis de longues années ?*

M. H. - Je connaissais Lucien Devies depuis la guerre.

*J.-M. Ch. - Comment expliquez-vous que son choix vous ait désigné pour être le chef de cette expédition, plutôt qu'un professionnel de l'alpinisme comme Terray, voire même un intellectuel comme Couzy ?*

M. H. - Il y a des raisons à cela. Terray ou Couzy auraient certainement pu être capables de diriger une telle expédition et même aussi de la préparer. Mais j'avais un avantage sur eux, qui était l'expérience de groupe : elle me venait de la guerre. Je l'ai faite pendant quatre ans, dont une année avec les partisans en Tarentaise, c'est à dire en montagne. Or, j'avais deux cent cinquante hommes sous mes ordres à gérer. Il fallait vivre ensemble constamment et nous étions à deux jours de marche du premier point de ravitaillement. Cela a été une grande épreuve et pour moi, un souvenir extraordinaire.

*J.-M. Ch. - Avez-vous accepté immédiatement les commandes de l'expédition sans formuler d'exigences particulières, notamment face au choix des membres de l'équipe, ou au contraire, avez-vous imposé certains coéquipiers ?*

M. H. - Non, les choses se sont faites différemment. Lucien Devies s'était appuyé sur le Comité de l'Himalaya et la première décision consistait à choisir le chef de l'expédition. Ce dernier une fois choisi entra au Comité de l'Himalaya et avait un droit de veto sur tous les membres de l'expédition qu'on lui proposait. Réciproquement, je pouvais proposer des membres, mais le Comité avait de son côté aussi un droit de veto. Voyez-vous le droit de veto était réciproque. Je crois que c'était une très bonne solution et elle a permis de mettre au point une équipe qui, humainement, se tenait très bien. D'ailleurs, il y eut un esprit d'équipe très remarquable, on ne le dit jamais assez, il n'y a jamais eu d'invective entre nous, vous entendez bien, jamais ! Dans une expédition cela arrive souvent. Dans celle-ci, il n'y en a pas eue ! On peut écrire cinquante ans après qu'il y a eu telle ou telle histoire, c'est possible, mais moi je déclare qu'il n'y a pas eu la moindre dispute parmi nous, malgré les difficultés que nous rencontrions.

*J.-M. Ch. - Cette expédition française était la première à être organisée après la seconde guerre mondiale. Était-elle animée d'un grand sens patriotique, comme une sorte de revanche à prendre pour aider à cicatriser les traces laissées par la guerre ?*

M. H. - Non, pas du tout ! Nous allions vers une aventure, libres d'esprit, et nous n'avions aucun sentiment de revanche quel qu'il soit. Je ne vois pas pourquoi il y aurait eu cet état d'esprit ! D'ailleurs, une revanche sur quoi ? Sur qui ? Simplement, je remarque que pendant la guerre nous avons été enfermés près de cinq ans en France, comme dans une sorte de prison. Immédiatement après cette période noire, les Français avaient envie de partir, de sortir, de s'éloigner et de connaître le monde. C'est ainsi qu'eurent lieu à cette époque les expéditions de Paul-Emile Victor, de Jacques-Yves Cousteau, de Bombard, etc.

*J.-M. Ch. - En tant que chef d'expédition, vous sentiez-vous, vous-même, porté par un élan national et ressentiez-vous une pression de la part du peuple français ?*

M. H. - Nous n'avions - et je n'avais - absolument pas cette impression, car notre expédition est partie sans qu'il y ait beaucoup de tapage autour d'elle. La montagne n'était pas trop à la mode, et notre départ n'était pas un événement susceptible

d'intéresser grand monde. C'était plutôt le milieu des alpinistes et des montagnards qui était vraiment sympathisant et nous encourageait. Mais il n'y a pas eu un mouvement national, par conséquent je ne me sentais pas porté par un élan patriotique.

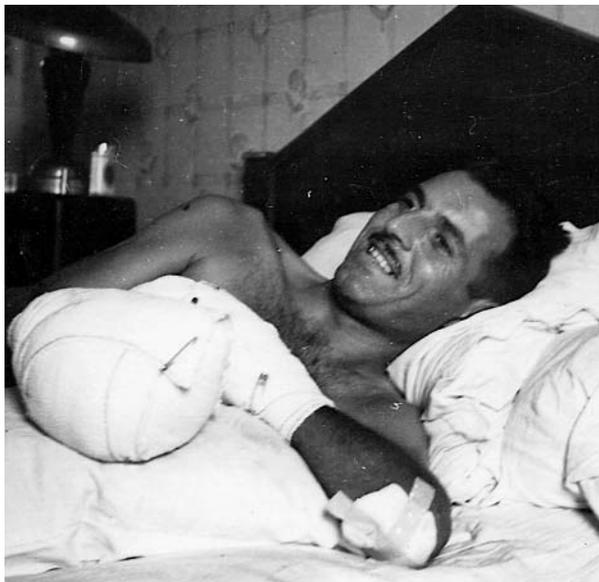
*J.-M. Ch. - Au départ, des droits d'exclusivité ont été signés, notamment avec un éditeur. Au retour - échec ou réussite - un ouvrage devait être écrit sur cette aventure. Était-il convenu d'avance qu'il devrait être obligatoirement rédigé par le chef de l'expédition ?*

M. H. - Non, il n'y avait rien de convenu. D'autre part je rappelle que cet engagement vis-à-vis de ce que l'on appelle aujourd'hui des sponsors, c'est-à-dire l'éditeur Arthaud, l'hebdomadaire *Paris-Match* et le quotidien *le Figaro* portait sur une durée de cinq ans. C'est-à-dire qu'après cinq ans, chacun d'entre nous était libre d'écrire des articles, des livres et d'utiliser les photos qu'ils avaient prises. Donc tout cela est tout à fait erroné, voyez-vous, et je crois que ces trois sponsors en question ont payé de leur personne, car effectivement dans *Match* et *le Figaro* il y a eu des tas d'informations qui ont été données au fur et à mesure du déroulement de l'expédition. Il y avait également publication de toutes les lettres que j'écrivais régulièrement à Lucien Devies. Donc ils ont tenu parole et nous aussi. Mais je répète que ce contrat que nous avons tous signé d'un commun accord et sans arrière-pensées, n'avait qu'une valeur de cinq ans. Au retour, le Comité de l'Himalaya s'est réuni chez moi - car j'étais intransportable - à St-Cloud, pour parler du projet du livre. Je me souviens qu'il y a eu de grandes discussions et que je me suis trouvé en contradiction avec la majorité du Comité. Ces derniers voulaient en effet concevoir un livre qui aurait été un compte rendu avec des parties attribuées à chacun. Par exemple, Marcel Ichac aurait parlé de tout ce qui était photo ou cinéma, le médecin aurait parlé des problèmes liés aux effets de l'altitude, etc.

Mais moi, je leur ai dit : "Écoutez, cette affaire a été absolument dramatique. C'est une aventure humaine exceptionnelle. Par conséquent, je conçois plutôt ce livre comme une sorte de roman vécu. Alors, je vous demande à vous, membres du Comité de l'Himalaya, d'opter en faveur de cette formule". Finalement, ils ont donné leur feu vert. C'est donc après l'expédition et non avant, que l'auteur du livre a été désigné... et c'est ma personne qui a été choisie pour le faire.

*J.-M. Ch. - Nous savons tous que l'on peut être au même endroit à la même heure et ressentir des émotions différentes, d'où souvent une vision "éclatée" de la même aventure. Par la suite, quelques-uns de vos camarades n'ont-ils pas été tentés de livrer par écrit leur propre vision de l'expédition et n'ont-ils pas ressenti - compte tenu du contrat passé - une grande frustration à ne pouvoir le faire ?*

M. H. - Cette frustration n'existait pas, car la durée de cinq ans était finalement très courte. Par la suite, chacun avait la possibilité d'écrire un livre et même de publier ses photos. Certains d'ailleurs l'ont fait dans leur propre livre. Je pense à Lionel Terray ou encore Gaston Rébuffat. Mais il faut bien comprendre qu'un contrat passé



### *À Saint-Cloud*

avec des sponsors, quels qu'ils soient, se respecte ! Cela doit toujours être le cas aujourd'hui, j'imagine ?

*J.-M. Ch. - L'altitude de 8500 m avait été atteinte plusieurs fois, notamment sur les flancs nord de l'Everest. À l'époque, la presse française avait-elle fait état de ces tentatives, avait-elle mentionné l'altitude atteinte et le public français était-il bien informé ?*

M. H. - Oui le public français était au courant pour l'Everest, car nous l'avons répété dans toutes les déclarations et dans tous les articles publiés à cette époque. Tout le monde savait que sur le flanc nord de l'Everest, des Anglais étaient montés jusqu'à 8500 m. Par conséquent, il n'y eut jamais aucun problème à cet égard. Par contre, le public savait aussi qu'aucun des sommets de 8000 m n'avait encore été vaincu : voilà la différence !

*J.-M. Ch. - Pourquoi ne pas vous être contentés de reprendre une tentative sur un sommet qui avait déjà été tenté, marcher dans les traces des autres et ensuite accéder à une victoire qui évidemment n'aurait pas été une victoire totale comme l'a été l'Annapurna, puisqu'un morceau d'itinéraire aurait déjà été reconnu ?*

M. H. - Oui, bien sûr ! Sans doute l'expédition aurait-elle été plus facile si nous avions marché sur les traces d'un 8000 qui avait déjà été tenté. Mais là, nous avions une chance unique ! D'abord en entrant dans un pays interdit jusque-là, ensuite par le fait que le Dhaulagiri et l'Annapurna sont deux sommets jumeaux. Ils sont l'un à côté de l'autre, de part et d'autre de la voie d'accès : la Kali Gandaki. Nous avons donc pensé que nos chances, de ce fait, étaient doublées, puisque avec la même route d'acheminement, nous avions la double possibilité, soit d'aller vers le Dhaulagiri, soit d'aller vers l'Annapurna.

*J.-M. Ch. - Durant cette expédition, vous avez été non seulement un meneur d'hommes, mais vous avez démontré que votre forme physique était très importante. Était-ce le fruit d'un entraînement très poussé avant le départ ?*

M. H. - Non, aucunement. Je n'étais absolument pas entraîné, car je m'étais consacré entièrement à la préparation de l'expédition tout en continuant

parallèlement à travailler professionnellement. Donc pour mener à bien ces deux tâches, il a fallu que je m'organise. Il n'était pas question pour moi de trouver le temps nécessaire à m'entraîner d'une quelconque manière. C'est pourquoi les premières étapes de la marche d'approche ont été faites à cheval, aussi bizarre que cela puisse paraître. Comme nous n'étions pas très bien entraînés les uns les autres et surtout moi, à cheval c'était plus facile. Au bout de quelques jours, peu à peu, nous avons utilisé la voie pédestre.

*J.-M. Ch. - Le 3 juin 1950, jour du sommet, vous étiez, Louis Lachenal et vous, les mieux placés et les plus en forme. Étiez-vous, vous-même, conscient des dangers, ou étiez-vous comme le laisse entendre certains, porté par une espèce d'élan mystique, par un besoin de réussir quel que soit le prix à payer ?*

M. H. - Non. J'avais une extrême détermination, cela ne fait aucun doute. Je voulais absolument aboutir ! Mais j'étais cependant tout à fait conscient de ce qui pouvait nous arriver et surtout des dangers objectifs qu'il y avait. Par conséquent, je n'étais pas dans les nuages, je n'étais pas un illuminé ! J'étais un homme qui avait les pieds sur terre. Je n'agissais pas par inconscience, ou par méconnaissance de la montagne et de ses périls.

*J.-M. Ch. - Est-il vrai que Louis Lachenal était moins motivé que vous pour aller au sommet et qu'il vous a simplement accompagné par peur de ne pas vous voir redescendre ?*

M. H. - Louis Lachenal, c'est vrai, n'était pas aussi volontariste que moi, il n'avait pas cette extrême détermination. Evidemment, il voulait faire un sommet de 8000, mais pour lui c'était une course un peu comme une autre. Il avait réalisé de grandes premières et d'importantes répétitions dans les Alpes. Pour lui, l'Annapurna n'était pas une course exceptionnelle et ne représentait pas un exploit unique. De ce fait, il était un peu moins motivé que moi. Ensuite, il était pris de terreur parce qu'il craignait que ses pieds gèlent. C'est pourquoi il m'a demandé à un moment donné si je voulais vraiment continuer et si, au cas où lui voulait s'arrêter, je m'arrêteraï avec lui. Je lui ai répondu que s'il voulait redescendre il en avait tout à fait le droit, mais que pour ma part, je continuerais. C'est à ce moment-là qu'il m'a dit : "Bon écoute, je te suis !" Vous entendez bien : "Je te suis !" Il est toujours resté en seconde position. Toujours !

Je voudrais aussi répondre à une allégation qui a été avancée récemment. Vous savez, on peut facilement faire parler les morts cinquante ans après. Alors on a dit : "Louis Lachenal l'a suivi, car comme il était guide - ce qui laisse supposer que j'étais un client ! - il ne pouvait pas l'abandonner !" Une telle assertion est absolument ridicule ! En tout cas, ce n'était pas du tout le point de vue de Louis Lachenal à l'époque. La preuve d'ailleurs, c'est que, quand j'étais au sommet - où je suis arrivé le premier - je voulais y rester le plus longtemps possible afin d'apprécier cette victoire exceptionnelle, lui est parti brusquement en me laissant seul. Par conséquent, il y aurait donc contradiction entre la première fois où il se

serait cru obligé de me suivre parce qu'il était professionnel, et la seconde fois où il m'aurait abandonné seul au sommet. Tout cela ne tient pas debout !

*J.-M. Ch. - Que répondez-vous à ceux qui prétendent que vous n'avez réalisé qu'une seule photo de Lachenal au sommet, et que volontairement vous l'avez ratée ?*

M. H. - Simplement que l'appareil a été mis au point par Lachenal pour me prendre au sommet. Ensuite il m'a passé l'appareil et comme la distance qui nous séparait était exactement la même, je n'ai pas tenu à faire une autre mise au point. J'ai donc pris la photo avec le même réglage que celui de Lachenal. À ce moment-là, les appareils photo n'étaient pas comme ceux de nos jours, il n'y avait pas de mise au point automatique. Je pense que le froid a aussi joué un rôle très important.

*J.-M. Ch. - Ne pensez-vous pas que les souffrances endurées par Lachenal et vous aient été disproportionnées par rapport aux joies du sommet ?*

M. H. - C'est une question que je me suis souvent posée, mais je réponds tout de suite non. Je réponds non, parce que c'est vrai, je ne regrette rien. L'Annapurna a apporté tant de choses dans ma vie, que je ne peux pas ne pas mettre en balance ce privilège immense que j'ai eu après cette victoire et puis les souffrances que j'ai endurées. Même si j'ai des amputations maintenant, des mutilations, j'arrive à vivre correctement et je fais à peu près tout ce que je veux. D'ailleurs on voit ce que j'ai en moins, mais moi, je sais ce que j'ai en plus !

*J.-M. Ch. - Au retour, l'accueil du peuple français fut extraordinaire. Comment expliquez-vous cet engouement ?*

M. H. - Je pense tout d'abord que l'opinion avait été préparée par *le Figaro* et par *Match* qui avaient régulièrement fait paraître des articles relatant notre aventure. Par conséquent, les gens ont commencé à se poser des questions, à se demander ce que nous allions faire là-bas ! Après tout, peut-être s'agissait-il d'un exploit qui se profilait ? Aussi, quand la victoire a été assurée, tous les journaux l'ont annoncée. Il y eut donc une préparation psychologique des Français. La nouvelle de notre réussite a fait le tour du monde !

*J.-M. Ch. - Dans un documentaire récent retraçant votre aventure et intitulé "Annapurna, histoire d'une légende" - film réalisé par Bruno Gallet et Bernard George, qui a obtenu le Grand Prix du jury au dernier festival d'Autrans - j'ai été frappé par l'air détaché et absent de Gaston Rébuffat. Selon vous, a-t-il réellement apprécié cette expédition et y était-il à sa place ? Enfin, comment expliquez-vous que, contrairement à Terray ou même Couzy, il ne soit jamais reparti en Himalaya ?*

M. H. - Oui, c'est vrai, c'est une question que je me suis souvent posée également. On a l'impression que l'Annapurna lui a suffi et qu'il ne voulait plus entendre parler de l'Himalaya. Mais ceci étant dit, le caractère de Rébuffat était très différent de celui de Terray. Ce dernier était exubérant, alors qu'au contraire Rébuffat était renfermé dans son ego et par conséquent pour lui, il n'était pas question de vivre

*Avec Marcel Ichac*

avec enthousiasme, de s'exprimer avec vivacité. D'autre part, et sans doute ceci expliquant cela, les membres de l'expédition n'ont pas voulu faire cause commune avec Rébuffat. Dans les tentes par exemple, il y avait les cordées Lachenal-Terray d'un côté et Couzy-Schatz de l'autre. Par conséquent, il ne restait qu'une tente pour Rébuffat et moi et nous l'avons toujours occupée ensemble au camp de base. C'est un peu vrai : on a l'impression qu'il était un personnage peu expansif. En réalité il avait lui aussi une détermination immense mais intériorisée. Peut-être aurait-il voulu aller au sommet, ce que je comprends très bien. Il était parfaitement lucide et mesurait exactement les difficultés d'une part et les dangers d'autre part.



*J.-M. Ch. - Sans doute a-t-il aussi été contrarié par son manque de forme physique, au moment précis où il aurait pu aller au sommet ?*

M. H. - Oui, il n'était peut-être pas dans une forme splendide - je ne sais pas pourquoi d'ailleurs - mais il avait tous les moyens d'arriver à la cime. Tout ce qu'il faisait, il le faisait très bien, c'était un alpiniste de première ordre. Entre nous, nous ne faisons aucune espèce de différence entre guides et non-guides. Dans notre expédition, jamais le mot guide n'a même été prononcé. Nous étions vraiment des camarades de montagne. Nous ne faisons aucune distinction entre nous.

*J.-M. Ch. - Comme vous venez de le dire : il y avait Terray-Lachenal d'un côté, Couzy-Schatz de l'autre. Or, la combinaison Terray-Lachenal disparaît subitement au dernier moment. Comment s'explique cette dissociation le jour du sommet ?*

M. H. - Les cordées n'étaient pas composées d'une manière fixe et inamovible. Tout dépendait de la forme dans laquelle se trouvaient mes camarades. Certains préféraient perdre un jour en restant dans un camp pour se reposer. Ils étaient automatiquement remplacés par un autre se trouvant disponible au bon moment. Bien sûr, il y avait des préférences. Couzy aimait bien être avec Schatz. De même pour Terray et Lachenal. Mais toujours le plus gaillard avait priorité sur le plus

exténué. C'est ainsi que par le jeu des rotations, je me suis trouvé au Camp V avec Lachenal. Vous connaissez la suite.

*J.-M. Ch. - De même, il y a eu jusqu'au dernier moment une organisation pyramidale : chaque cordée gagne du terrain en étant "poussée" par une autre - sauf au dernier stade, où on a l'impression que c'est "chacun pour soi". Comment expliquez-vous cela ?*

M. H. - L'expression "organisation pyramidale" ne me paraît pas claire. Chaque cordée était entraînée par celle qui se trouvait devant et poussée par celle se trouvant derrière. Il n'y a pas eu de "chacun pour soi". La rotation des cordées allait de soi et nous paraissait tout à fait naturelle. Il n'y eut jamais d'altercation à ce sujet. Tout allait de soi.

*J.-M. Ch. - Les conséquences des gelures et les amputations qui ont suivi ont été terribles pour Lachenal et pour vous. Lachenal, nous semble-t-il, a perdu sa joie de vivre en perdant ses orteils, puisqu'il ne pouvait plus exercer normalement son métier de guide. Bien que, comme vous nous l'avez dit plus haut, vous ne l'ayez obligé en aucune façon à vous suivre au sommet, n'avez-vous jamais éprouvé envers lui un sentiment quelconque de culpabilité, d'abord en tant qu'ami et surtout en tant que chef d'expédition ?*

M. H. - Il est vrai que je n'ai pas du tout forcé Louis Lachenal à m'accompagner au sommet. Il était entièrement libre de cette décision qui lui appartenait. Evidemment, elle était très importante pour ses conséquences. C'est vrai aussi qu'il était obnubilé par les gelures de ses pieds et qu'il a pensé qu'il n'allait plus pouvoir exercer son métier de guide. Or, cela s'est révélé faux puisque nous avons effectué ensemble par la suite, de grandes courses dans le massif du Mt Blanc, de Zermatt et du Mt Rose. Nous avons notamment gravi tous les deux le couloir Marinelli au Mt-Rose et réussi - entre autres - l'arête sud de l'Aiguille Noire de Peuterey\*. Et il n'a pas été gêné du tout ! D'ailleurs, il y avait un précédent en la personne du guide Raymond Lambert qui, comme vous le savez sans doute, avait subi de graves gelures lors de la traversée hivernale des Aiguilles du Diable. Celui-ci est venu nous attendre à Chamonix à notre retour du Népal et il s'est mis sur la pointe des pieds pour danser devant nous ! Je dois dire que Lachenal a été très réconforté par ce spectacle. Il a compris que, dans ce cas, il allait pouvoir recommencer à pratiquer son métier de guide comme auparavant.

*J.-M. Ch. - Vous avez paraît-il annoté les Carnets du vertige en écrivant à peu près ceci : "J'ai peut-être été égoïste"\*\*. Pouvez-vous expliciter cela ?*

M. H. - Il convient de distinguer son *Carnet de Courses* et les *Carnets du Vertige*. Effectivement j'étais en possession de son carnet de courses pour écrire le livre *Annapurna Premier 8000*. Il était bourré de détails matériels qui m'étaient

---

\* En réalité, la cordée de la Noire se composait de Gaston Rébuffat, Jean-Pierre Payot, André Contamine, Maurice Baquet, James Couttet et Louis Lachenal.

\*\* La phrase exacte est : "J'ai peut-être été injuste". N.D.L.R..

extrêmement précieux pour rédiger mon livre. À tout moment, grâce aux notes précises de Louis Lachenal, on savait où était qui, s'agissant aussi bien des membres de l'expédition que des Sherpas. Les horaires y étaient également consignés. De plus, je comparais ces indications à celles fournies par Marcel Ichac. Il est possible que, dans mes annotations, j'aie pu regretter d'avoir été égoïste. Je le fus certainement, mais je ne me souviens plus dans quelles circonstances. Il faudrait reprendre le passage intéressé du *Carnet de Courses* de Louis Lachenal.

*J.-M. Ch. - Est-il exact que Lucien Devies aurait retouché les Carnets avant leur publication ?*

M. H. - Il m'est possible de vous assurer que ni Lucien Devies, ni d'ailleurs moi-même aurions eu la déplorable idée de retoucher le texte des *Carnets*. En marge, nous nous sommes permis de placer quelques mots spontanés quand il nous semblait voir des exagérations manifestes ou parfois purement et simplement des erreurs. Ce texte a été présenté à l'éditeur Arthaud qui nous a confié son manque d'intérêt pour le public. Louis Lachenal voulait toutefois s'exprimer à tout prix. Reconnaisant que son *Carnet de Courses* n'était pas adapté à une publication, il eut l'idée de demander à divers amis de rédiger un texte évoquant ses souvenirs d'expédition. Il échoua malheureusement dans ces tentatives mais eut l'idée de demander à mon propre frère Gérard qui avait une bonne plume d'écrire un livre évoquant ses souvenirs d'enfance, de famille, de guide et bien sûr, de membre de l'expédition à l'Annapurna. Le titre qui fut choisi par mon frère, avec l'accord de Louis, fut *Les Carnets du Vertige* paru chez l'éditeur Pierre Horay. Il ne comprenait pas le *Carnet de Courses*. Après de nombreuses années, les droits des *Carnets du Vertige* furent rachetés par les Editions Guérin à Chamonix. Le livre fut ainsi republié avec, en addition, le *Carnet de Courses*.

*J.-M. Ch. - Maurice Herzog, cinquante ans plus tard, en possédant vos connaissances d'aujourd'hui, si c'était à refaire feriez-vous les mêmes choix, malgré la somme de souffrances endurées ?*

M. H. - Comme je l'ai dit tout à l'heure, je ne regrette rien. Cette réussite m'a tellement apporté dans la vie, surtout dans la connaissance de moi-même, que par conséquent, si c'était à refaire, même en sachant à l'avance quels en seraient les corollaires, je le referais !

*J.-M. Ch. - Que répondez-vous aux attaques pour le moins blessantes dont vous êtes la cible depuis quelques années ?*

M. H. - La vie m'a appris qu'une carapace était toujours la bienvenue pour éviter que les flèches n'aient prise sur soi. Les sentiments de jalousie et les réactions parfois haineuses de certains ne m'effleurent guère et ne m'empêchent pas de dormir. Et Dieu sait combien j'aurais pu en être blessé. Quand on est projeté dans la vie publique, il est nécessaire d'être blindé. Cela ne m'empêche pas d'être un homme de cœur et d'être empreint de sensibilité.



*L'hommage des Chamoniards...*

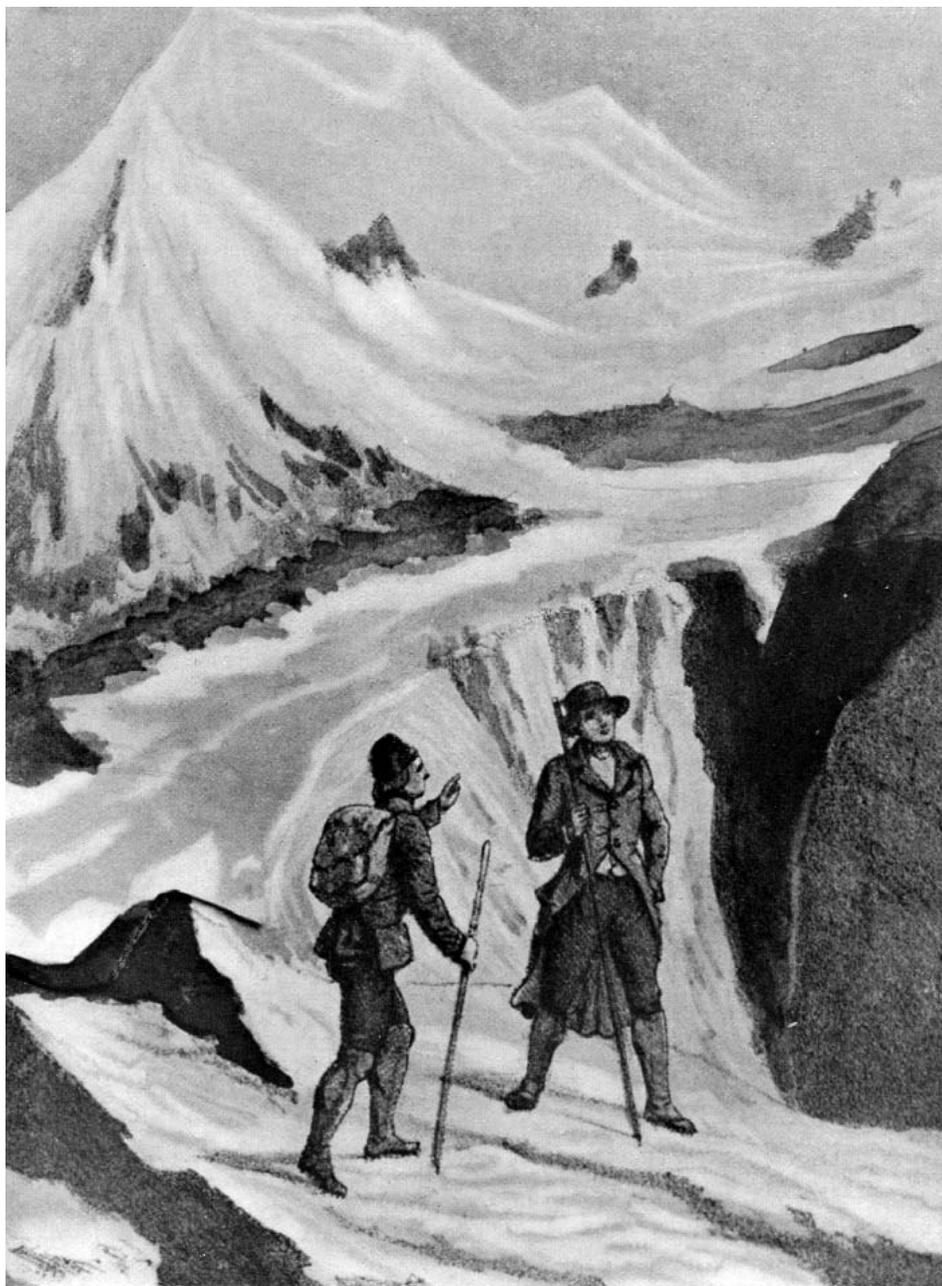
Dans le train qui, quelques heures plus tard, me ramenait à Belfort, j'entrepris de relire une fois encore *Annapurna, premier 8000*. Il s'agissait d'une énième réédition parue en 1995 aux éditions Arthaud. J'ai de nouveau été surpris par la fraîcheur et l'enthousiasme de ce récit ; impressionné aussi par la qualité de la préface de Christine Grosjean. En quatre pages, la rédactrice en chef d'*Alpinisme & Randonnée* résume l'expédition de 1950 de manière objective, tout en donnant des précisions sur ce que sont devenus les hommes après l'Annapurna.

En ce qui me concerne, j'avoue ne pas très bien comprendre les attaques dont Maurice Herzog a été souvent victime ces dernières années. Car que lui reproche-t-on au juste ? D'avoir dirigé du début à la fin, et avec quelle maîtrise, une expédition victorieuse ? D'avoir possédé une forme physique supérieure à ses compagnons ? D'avoir été visionnaire ? De s'être attribué toute la gloire au retour ? Là, je répondrai que si Maurice Herzog a connu la gloire, il a aussi connu des souffrances atroces dès la descente du sommet. Il suffit de lire ou relire tout ce qui a été publié sur le sujet pour s'en convaincre. Ainsi, en parcourant les carnets de Louis Lachenal, nous apprenons que ce dernier "ne devait pas ses pieds à la jeunesse française" ! Mais qui des membres de cette merveilleuse équipe les devait ? Comment imaginer l'issue d'une aventure avant de l'avoir pleinement vécue ?

En outre, il faut savoir que les bénéfices énormes engendrés par les suites de cette expédition ont rempli les caisses de la F.F.M. pour de longues années. En fait, toutes les expéditions nationales qui sont parties par la suite, le doivent à la réussite des hommes de l'Annapurna. Au retour, chacun a mené la carrière qu'il a voulue, a choisi sa vie et l'a poursuivie avec le courage et le talent qui lui étaient propres.

Alors, que reste t-il cinquante années plus tard de cette formidable aventure ? Il reste un exploit fabuleux accompli avec une rare détermination qui a fait connaître l'alpinisme, à la fois en France, mais aussi dans le monde entier. Pour ma part, je suis certain qu'une bonne partie de ceux qui critiquent ces hommes héroïques et notamment le premier d'entre eux, seraient bien incapables aujourd'hui, avec un matériel identique, de les imiter.

À bon entendeur...



*Le Docteur Paccard et Jacques Balmat descendant du Mont-Blanc le 8 août 1786 - D'après une gouache de l'époque.*

---

*Le texte qui suit est tiré du journal Le Monde des 18-19 juin 2000.  
Publié avec l'aimable autorisation de ce quotidien et de l'auteur.*

Philippe Joutard

## *Du Mont-Blanc à l'Annapurna* *La légende de la haute montagne*

Le 50ème anniversaire de la conquête de l'Annapurna vient d'attirer de nouveau l'attention sur la recomposition de l'événement autour du seul chef de l'expédition. Ce n'est pas la seule légende de l'histoire des grandes premières : l'événement fondateur de l'alpinisme, la conquête du Mont-Blanc en 1786, en offre un bel exemple, parmi d'autres. L'évoquer permet d'insérer ce légendaire récent dans une histoire de longue durée et de comprendre le lien entre imaginaire, alpinisme et, plus largement, haute montagne.

Dans cette grande première sont impliqués, entre autres, deux Genevois et deux Chamoniards. Horace Bénédicte de Saussure, appartenant à une grande famille genevoise et naturaliste renommé, veut faire l'ascension du Mont-Blanc, pour des raisons scientifiques mais aussi pour réaliser un rêve d'enfant. Dès son premier séjour à Chamonix, en 1760, à l'âge de vingt ans, il fait publier dans toute la vallée l'annonce d'une récompense pour ceux qui trouveront une route praticable vers le sommet.

L'autre Genevois, Marc-Théodore Bourrit, est, plus modestement, chantre à la cathédrale de Genève. Il partage la même passion pour le Mont-Blanc que Saussure. Ecrivain et dessinateur, il est un promoteur de la vallée, par ses "guides-itinéraires" et ses gravures, largement diffusés. Le premier Chamoniard est Michel-Gabriel Paccard. Fils d'un notaire royal, il a fait des études de médecine à Turin et s'intéresse aux sciences naturelles. Le second, Jacques Balmat, est d'origine populaire, sans qu'on puisse pour autant en faire un paysan misérable et inculte : il possède quelques terres, sait lire et écrire ; il est même capable de tenir des carnets d'observations. Chasseur de chamois et chercheur de cristaux, il connaît bien la haute montagne mais reste un solitaire, pour ne pas dire un marginal.

Il faudra vingt-six ans pour voir se réaliser le souhait de Saussure, après une dizaine de tentatives infructueuses et la mobilisation de tout ce que Chamonix compte de bons connaisseurs du massif. D'une histoire complexe, retenons seulement que les deux Chamoniards, Balmat et Paccard, ont eu plusieurs fois l'occasion de repérer des itinéraires et affirment, chacun de son côté, avoir découvert la bonne route pour réussir l'ascension.

Quoi qu'il en soit, les deux hommes décident d'unir leurs forces et leurs connaissances, Balmat tenant le rôle de guide. Ils partent secrètement le 7 août 1786. Le bruit de leur expédition se répand à Chamonix et deux touristes allemands, le

baron Gersdorf et son ami Meyer, suivent leur arrivée au sommet avec leurs lunettes d'approche, le 8 en fin d'après-midi.

Dès le lendemain, à la demande du père de Paccard, ils en témoignent par écrit. Nul ne met alors en cause un succès commun. Mais, en octobre 1786, dans le *Mercure de France*, Bourrit donne de l'événement une version inattendue : on y voit Paccard, épuisé, s'arrêter, Balmat arriver seul au sommet, puis revenir chercher son compagnon pour l'y conduire. L'auteur conclut : *“J'apprends déjà que M. le médecin Paccard (...) s'est fait annoncer à Lausanne et s'y est fait voir comme le conquérant du Mont-Blanc dont il promet une description pour laquelle il fait déjà souscrire ; tandis que le pauvre Balmat, à qui l'on doit cette découverte, reste presque ignoré et ignore (...) que l'on puisse par le moyen de ces tromperies littéraires obtenir du public une sorte d'admiration.”*

Ne pouvant avoir accès au prestigieux *Mercure de France*, Paccard réplique vertement dans le *Journal de Lausanne*, en février 1787 : il rappelle ses tentatives précédentes et sa découverte d'un itinéraire, affirme que Balmat *“fut choisi non comme guide, mais comme simple ouvrier”* [c'est-à-dire porteur] et que lui-même est arrivé *“à la course”* avant celui-ci. Il a d'ailleurs des *“certificats”* qui le prouvent. Bourrit, quinze jours plus tard, se moque de lui dans le même journal pour l'arrivée *“à la course”* et les *“certificats de la chancellerie du Mont-Blanc”*. Le fils du notaire publie alors le fameux certificat *“sur papier timbré”*, qu'il avait fait signer à Balmat et contresigner par deux témoins, le 18 octobre 1786, peu après l'article du *Mercure* : le cristallier y reconnaît le rôle déterminant du médecin, le premier au sommet. Bourrit ne répond rien. L'affaire semble entendue.

Pourtant, Paccard a perdu. Il ne réussit pas à publier son récit, pas seulement à cause des manœuvres de Bourrit, son rival en littérature alpine. Notable et savant à Chamonix, il ne l'est plus en dehors. Quelques mois plus tard (août 1787), la montée de Saussure au Mont-Blanc, à la tête d'une caravane de 20 personnes, éclipse la première ascension dans toute l'Europe des Lumières, tant par les comptes rendus que par les gravures. Le récit qu'en fait l'illustre naturaliste, dès septembre, achève de marginaliser le docteur, qui renonce. Pis, la légende Bourrit-Balmat triomphe après l'entretien du célèbre romancier Alexandre Dumas avec le vieux cristallier, en 1832 : Paccard y apparaît encore plus exténué et Balmat doit pratiquement le traîner à moitié évanoui au sommet !

Pendant plus d'un siècle, le malheureux n'est plus cité quand on évoque la conquête du Mont-Blanc : pas un mot dans le Larousse de 1898 ni même dans celui de 1928. Balmat est le seul artisan de la première ascension ! Il a sa pierre commémorative à Chamonix en 1878. Lors du premier centenaire, célébré, d'une façon significative, en 1887, anniversaire de l'expédition de Saussure, on inaugure une statue qui associe Balmat au savant. Il faut attendre 1932 pour qu'un médaillon rappelle, sur le mur de la mairie, le rôle de Paccard et le deuxième centenaire pour qu'enfin une statue lui soit dédiée.

Pourtant, si l'on peut discuter de la part respective de l'un et de l'autre dans la découverte de la voie efficace, on ne peut pas nier leur réussite commune ; dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les historiens, surtout britanniques, n'eurent aucune peine à faire justice de la légende Balmat-Bourrit. Longtemps en vain : au moment même où ils font leur démonstration, le président du Club alpin français, Charles Durier, déclare dans la dernière édition de son livre sur le Mont-Blanc, en 1897: *“Je n'ai rien changé à ce qu'on a appelé la légende de Jacques Balmat. Malgré les discussions dont elle a été l'objet et les documents qu'on peut faire valoir, j'en tiens l'esprit pour vrai.”*



Les querelles en paternité de découverte sont monnaie courante, mais le refus d'accepter l'évidence, pendant près d'un siècle et demi, constitue le véritable problème. Il ne peut se réduire à des rivalités et des jalousies de personnes, mais renvoie à la place de la légende dans la mémoire collective. Longtemps, l'ascension du Mont-Blanc fut l'événement fondateur qui doit préfigurer toutes les courses qui suivent. Or son déroulement réel n'est pas satisfaisant dans cette optique : il réunit bien un guide et un client, mais les deux hommes sont de Chamonix et participent à égalité au succès de l'ascension. Le couple Saussure-Balmat est beaucoup plus symbolique : on y retrouve le riche étranger cultivé et le guide chamoniard, chasseur de chamois et cristallier, qui fait rêver.

Paccard, entre les deux, est de trop : notable, il ne peut pas être assimilé au guide ; autochtone et savant amateur, il n'est pas un véritable client, comparable à Saussure et aux *fellows* de Cambridge, qui constituent l'essentiel des premiers alpinistes. Il est donc, avec la complicité de tous, Chamoniards et étrangers, progressivement mis à l'écart, puis oublié. Il est remis en valeur lorsque ce modèle s'effrite, au temps de la démocratisation de l'alpinisme et de la mutation de la fonction de guide. Le couple client-guide n'est plus symbolique de l'alpinisme contemporain.

En sens inverse, on peut se demander si la légende de l'Annapurna, conduisant à l'exaltation d'un seul héros et faisant disparaître la cordée, malgré son importance dans la réalité, ne préfigure pas l'évolution de la mythologie alpiniste autour de l'exploit solitaire, si fortement exalté depuis une trentaine d'années. Cette hypothèse



ne contredit pas, mais complète l'analyse couramment retenue (Bernard George ou David Roberts) sur le lien avec la mémoire collective des Français au début des années 50, soucieuse de surmonter le traumatisme de 1940 et du gouvernement de Vichy, à laquelle participe le mythe gaulliste, si fort alors, et unanimement accepté, d'une France uniformément résistante.

En tout cas, plusieurs points communs relient les deux légendes : outre la simplification et l'élimination d'acteurs importants, l'acceptation générale, autant à Chamonix qu'à Paris, la résignation des victimes et la difficulté de faire à nouveau émerger la complexité du réel, même évident. C'est dire combien il ne suffit pas de mettre en valeur la transformation d'une réalité

en légende et de déconstruire le mythe. Au-delà, il faut en faire un objet d'histoire et s'interroger sur les raisons de sa réussite.

Plus largement, il faut se demander pourquoi l'histoire de l'alpinisme se décline souvent sous une forme légendaire. On peut suggérer deux réponses : d'abord, toute grande ascension doit être attestée par un récit, oral, écrit et maintenant filmé. Mais, plus fortement, l'alpinisme est un imaginaire en action pour ceux qui le pratiquent, mais aussi pour ceux qui le vivent par procuration et en rêvent. Un imaginaire polysémique : selon les tendances de chacun, il peut être religieux, poétique, militaire ou scientifique. Le langage utilisé pour décrire une course traduit parfaitement ces différents registres ; il suffit d'examiner les divers styles de la littérature de montagne, documentaire ou de fiction.

Mais l'alpinisme n'est que la meilleure illustration d'un phénomène plus vaste : l'ensemble de la haute montagne, de ses aiguilles à ses crevasses souterraines, est devenu un réservoir de mythes et de symboles beaucoup plus riche et diversifié qu'avant sa mise en valeur, à partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle. N'est-ce pas à la Mer de Glace que Mary Shelley a imaginé Frankenstein, tandis que les peintres faisaient des vallées alpines un décor de théâtre et, tour à tour, les origines du monde et la fin des temps ?

---

*Ci-dessus : Louis Lachenal photographié par Maurice Herzog après leur ascension du couloir Marinelli au Mont Rose*

Rodolphe Popier

## *Revue de presse*

La cérémonie du 3 juin 2000 à Chamonix, commémorant le cinquantenaire de la première ascension de l'Annapurna, aura été l'occasion pour la presse de revenir sur "l'affaire Annapurna", lancée en 1996 avec l'édition originale des *Carnets du Vertige* de Louis Lachenal. On a pu observer à cette occasion l'adhésion de la presse à l'un ou l'autre de deux camps : celui des "anti" ou des "pro" Herzog.

Chez les premiers, tous se sont penchés sur ses actes pendant et après l'ascension, et lui ont reproché la façon qu'il eut d'en profiter pour créer et faire perdurer son mythe, au détriment de ses compagnons.

Dans un article intitulé "*Le fantôme de l'Annapurna*", *Libération* dévoile la responsabilité d'Herzog dans la "censure" des carnets de Lachenal. Ayant profité de la mort prématurée de ce dernier "*pour lui voler*" ses manuscrits, Herzog aurait effacé avec Lucien Devies tous les passages susceptibles d'effacer sa version - trop romancée au goût du défunt - dans le but de garder la prépondérance du succès. Allant dans ce sens, *l'Humanité Hebdo* ("*Lachenal ou la mémoire volée*") affirme qu'en plus de la censure de Lachenal, Herzog aurait réduit au silence les autres membres grâce au contrat de non-publication de cinq ans après l'expédition, afin d'éviter des versions potentiellement discordantes ; sachant qu'il serait le rédacteur du livre officiel, "*parce qu'il a tout prévu, Herzog prend tout*". Pour sa part, *l'Express* ("*Annapurna, l'autre versant*") expose comment ce diplômé de H.E.C. fut choisi pour diriger l'expédition, le mettant dans un rôle de premier plan, alors que sa légitimité comme tel n'apparut pas évidente au départ, compte tenu d'un niveau alpin inférieur à celui des professionnels de l'expédition (Lachenal le reconnaissant tout de même plus tard comme un excellent animateur).

Pour ces trois organes la conclusion est identique : Herzog a tiré profit parfois malhonnêtement du contexte d'alors pour créer et faire perdurer son mythe au détriment de ses compagnons, notamment Lachenal pour qui "*l'Annapurna n'était pas une affaire de prestige mais de cordée*", nuance qui lui permit - à ses dires - de garder sa lucidité et ramener vivant son compagnon. Allant dans ce sens, *le Journal du Dimanche* ("*Annapurna, un sommet de controverse*") s'appuie sur le témoignage de Rébuffat pour dénoncer la gloire discutable qu'Herzog tira de l'Annapurna : "*Accepter d'être qualifié de héros de l'Annapurna m'a toujours révolté et m'apparaît comme un manquement lourd de conséquences car il a faussé beaucoup de choses dans la "déontologie" de l'alpinisme*".

Tenant de trouver un fondement à ce problème éthique, *le Nouvel Observateur* ("*L'autre versant de l'Annapurna*") met en cause le rôle de demiurge de Lucien

Devies, le concepteur de l'expédition, dont les concepts héroïco-nationalistes auraient incité Herzog à tenter le sommet coûte que coûte, dans le seul but de remporter la conquête d'un premier 8000 pour redorer un blason français alors bien mal en point, et apparaître comme le héros en qui les Français pourraient se reconnaître ; les faits parleront, Herzog sera ce héros, sa carrière y trouvera tout son élan. L'article se termine sur une comparaison entre les chemins d'Herzog et d'Hillary : ce dernier, après avoir sagement effectué son ascension de l'Everest, laissera sa part de gloire à son compagnon et vouera sa vie à aider le peuple Sherpa ; l'autre s'arrangera pour rester l'unique héros d'une ascension mise au service de son seul intérêt politique et financier...

L'avis de la presse locale est souvent allé dans ce sens, parfois de façon excessive. Mais on ne saurait parler d'excès sans citer quelques passages sulfureux d'un article-torpille de Charlie Buffet dans *Libération*, sous le titre *Droits d'hauteur* : "*Maurice Herzog joue de ses mains mutilées, marionnettes rondes aux amorces de doigts fripés, où les greffes ont laissé des stigmates sombres... Sans doute sent-il cet instant d'hésitation lorsqu'il tend la main. Et peut-être en joue-t-il lorsqu'il ajoute, hasard ou humour noir : Je suis en retard, on m'a coupé l'eau*". Sans commentaire ! On doit quand même noter que Charlie Buffet semble avoir fait du cas Herzog une affaire personnelle, signant à son sujet pas moins de quatre articles (deux dans *Libération*, deux dans *Alpinisme & Randonnée*). De son côté, la presse de montagne est divisée. *Montagnes Magazine* (qui avait lancé la question de "*l'autre vérité*" dès décembre 1996), penche plutôt du même côté qu'*A & R*, mais avec un ton plus retenu, en privilégiant une interview de David Roberts ("*Annapurna, le mythe brisé*").

En butte à ces accusations, Herzog a répondu dans diverses interviews, trouvant ses meilleurs défenseurs dans *Paris-Match* et *Le Figaro* - ceux-là mêmes qui avaient bénéficié en 1950 des droits d'exclusivité sur les comptes-rendus de l'expédition. Herzog s'est d'abord opposé aux interprétations de ses détracteurs quant au rôle de Lachenal, appuyées sur les paroles de celui-ci : pour lui "*on fait parler les morts*". Il a ainsi réfuté la thèse de Roberts selon laquelle Lachenal l'aurait suivi par conscience professionnelle et pour le sauver : racontant le déroulement de l'assaut final, il explique que Lachenal a entamé la descente du sommet le premier, le laissant seul sur place, prouvant par là qu'il n'avait sûrement pas la motivation pour s'occuper de son hypothétique "client", car pensant en priorité à la descente et à sauver ses pieds ; par ailleurs, Lachenal voyait l'Annapurna comme un sommet quelconque, contrairement à lui pour qui il était une consécration. Herzog a montré aussi que Lachenal ne fut pas son sauveur comme le prétendirent ses opposants : étant arrivé le premier au sommet, il le sera aussi au camp supérieur, tandis que Lachenal était victime d'une chute. Il a également repris la thèse déjà exposée dans *L'autre Annapurna*, selon laquelle il ne se serait pas gelé les mains à cause de la perte de ses gants (il serait descendu du sommet les mains dans les poches...), mais en grattant la neige pour retrouver les chaussures de ses compagnons.

Herzog s'est ensuite défendu de l'utilisation de tout processus qui aurait pu favoriser sa seule gloire. Ainsi, il a rappelé la légitimité de son statut de chef d'expédition en raison des facultés d'organisation acquises en dirigeant un maquis en haute montagne en 1944-45, et de son expérience d'alpiniste amateur ayant parcouru nombre d'itinéraires importants dans le massif du Mont-Blanc. Il a de plus rappelé que le serment d'obéissance prêté par les autres membres de l'expédition n'était pas destiné à minimiser leur importance, mais qu'il se faisait traditionnellement pour renforcer l'autorité du chef face à de possibles rébellions, dont il a par ailleurs démenti l'existence.

Suite à la polémique sur la photo floue de Lachenal, donnant un caractère intentionnel à son geste, il s'en est défendu en expliquant que la distance à laquelle il photographia Lachenal était identique à celle d'où Lachenal l'avait pris, et qu'il ne changea pas la mise au point, concluant donc à un mystère. Il a ensuite rappelé que son récit fut accepté par tous les membres de l'expédition comme version officielle et qu'il ne fut pas choisi en priorité pour l'écrire mais encore avec l'accord de tous, le contrat de non-publication de cinq ans ayant pour seul objectif de ne pas faire de concurrence à ce livre. Face à la polémique qui l'accusait d'avoir privé Lachenal de sa gloire, Herzog a expliqué que leur situation professionnelle les y prédestinait, et que dans bon nombre de conquêtes, la mémoire collective ne retenait souvent qu'un nom, à l'image d'Armstrong sur la Lune... Quant à la "censure" des *Carnets* de Lachenal, Herzog a fermement nié avoir transformé tout passage, ayant seulement ajouté parfois quelques annotations en marge. Il s'est défendu ensuite de Michel Guérin, "*ce petit éditeur qui vend des livres chers*" (*Le Faucigny: "Herzog festoie, l'éditeur Guérin guerroie"*), dénonçant la publication de l'ouvrage de Roberts comme un coup de pub déguisé. À l'encontre de ceux qui affirmaient que lui et Lachenal s'étaient brouillés après l'expédition, il a rappelé qu'ils gravirent ensemble le couloir Marinelli au Mont Rose, et qu'à la mort de Lachenal, il devint le tuteur généreux de sa famille. Enfin, il a rappelé que l'intégralité des fonds dus au formidable succès de son ouvrage furent versés à la F.F.M. et permirent le financement de toutes les expéditions françaises dans les vingt années qui suivirent.

À la lecture de ces deux interviews, on pourra décerner au *Figaro* le prix de la complaisance (les questions posées ayant été d'une banalité consternante), et de la désinformation : à deux reprises, il y est question de "*l'Autrichien Messner*", et il y a surtout un curieux échange où Herzog semble s'attribuer intégralement le mérite de la conception de l'expédition, comme si Lucien Devies n'avait pas existé...

Dans la presse "alpine", Herzog bénéficie du soutien de *La Montagne & Alpinisme* et de *Verticalroc*. Claude Deck, qui avait déjà pris position en sa faveur dans un article de *LMA* de 1997, est simplement revenu sur les fondements et le déroulement de l'expédition pour fêter l'anniversaire, loin de toute polémique. C'est ensuite chez Jean-Michel Asselin qu'Herzog a trouvé son principal avocat dans *Verticalroc* ("*Annapurna, une polémique ?*") ou le *Petit Journal de Grenoble* ("*Une histoire d'hommes*"). Il a surtout dénoncé le battage médiatique fait autour

d'Herzog, dans une polémique aux fondements à ses yeux inexistantes. Ainsi, admettant que l'original des *Carnets du Vertige* ait été censuré, il a cependant rappelé que son contenu ne changeait pas pour autant, les passages éliminés présentant seulement une version moins idyllique que dans le récit, et montrant que la légende ne fut pas exactement conforme à la réalité, ce qui relève à ses yeux de l'évidence. À propos de l'ouvrage de Roberts et des citations que celui-ci utilise, il dresse le même constat, rappelant une fois de plus que les dialogues des deux *summiters* là-haut ne peuvent s'interpréter cinquante ans après, et que juste reconstitués ils ne sont pas des preuves véridiques au même titre que dans nombre d'affaires identiques en Himalaya. Il souligne qu'Herzog, bien qu'il fût le héros logique de l'ascension auprès des médias et qu'il puisse être critiqué pour son abandon trop consentant à ceux-ci, ne peut être remis en cause sur l'Annapurna où *"il fut illuminé et fort comme il se doit"*. Concluant sur ce point, il termine en regrettant l'inutile polémique qui *"en vient à briser une belle histoire d'hommes"*, et qui n'aura pas plus servi la réputation du grand alpiniste qu'était Lachenal, mais l'aura au contraire abîmée.

Ayant opté pour l'impartialité, *Le Monde* a choisi d'exposer sommairement les bons arguments des deux parties, sans chercher à apporter un point de vue qui aurait pu éclairer le problème d'une autre façon. *Le Dauphiné libéré* fait mieux, avec une présentation en deux temps : un historique de l'ascension le vendredi (*"Et l'Annapurna fut conquis"*), une très complète - et assez caustique - présentation de la polémique le samedi (*"Malaise au camp de base"*). De son côté, *Télérama* s'est intéressé à *"l'irrésistible ascension de Maurice Herzog"* en s'appuyant sur le documentaire de Canal +. Il expose ainsi *"la fabuleuse mécanique médiatique qui a entretenu le mythe et fait d'Herzog le héros unique de l'Annapurna"*, seule base de réflexion susceptible de justifier une polémique. En effet, elle ne s'appuie pas sur les faits liés à l'ascension elle-même, mais sur l'envers du décor et les manœuvres qui permirent à Devies *"en maîtrisant de bout en bout l'événement, en le mettant si habilement en scène"* de se conduire en visionnaire, préfigurant le système de communication moderne.

Au terme de ce tour d'horizon, on peut être saisi par une certaine perplexité, et se demander si le cinquantenaire de l'Annapurna n'aura pas surtout été un prétexte pour régler des comptes non pas avec l'alpiniste Herzog, mais avec l'homme public qu'il fut, sans toujours faire suffisamment la distinction entre les deux. Il est amusant d'observer que la presse "grand public" s'est assez nettement partagée suivant un clivage Droite/Gauche, selon qu'elle défendait ou critiquait le vainqueur de l'Annapurna. Dans la presse "alpine", où ce type de clivage ne peut guère être détecté, le camp des "pro" a trouvé un avocat assez convaincant chez *Verticalroc*, avec le rappel de ce principe qu'on ne répare pas une injustice (celle dont Lachenal fut victime) en en commettant une autre : quoi qu'on pense de ce que Herzog a fait ultérieurement de l'Annapurna, il en reste néanmoins le premier vainqueur...

# Troisième partie

## Himalaya



*Au Nanga Parbat, lors de l'expédition allemande de 1932*

Claude Deck

## *Les grandes heures du Comité de l'Himalaya et des expéditions 1950-1980*

L'intérêt des alpinistes français pour les plus hautes montagnes du monde a été très tardif, surtout si nous le comparons avec celui de nos collègues des autres nations formant notre univers montagnard, qui très vite furent saisis par l'attrait de ces montagnes lointaines.

Au début du siècle dernier, les rares Français, ayant approché les montagnes de l'Himalaya ou des Andes, sont quelques guides accompagnant des explorateurs britanniques, tels Pierre Blanc dit le Pape de Bonneval-sur-Arc, François Devouassoud et Michel Payot de Chamonix.

L'idée d'organiser une expédition vers les montagnes de l'Himalaya est venue, dans les années mille neuf cent trente, de la petite équipe qui animait le Groupe de Haute Montagne. Il fallait que les alpinistes français, *“étrangement absents des grandes explorations et ascensions du premier tiers du siècle, s'organisent pour combler un retard de vingt ans”*...

La première initiative date de l'été 1933, c'est Henry de Ségogne, le leader de l'alpinisme français de l'époque, qui préside alors le GHM et anime son Comité directeur où deux conceptions s'affrontent : *“L'une est la nécessité, pour une première incursion, d'obtenir un succès même sur un sommet secondaire, l'autre est de s'attaquer à l'un des quatorze 8000, même si les chances de réussite sont plus douteuses. Un sommet possédant une notoriété, pour susciter l'intérêt, et faire surgir les appuis matériels et moraux nécessaires”*.

L'année suivante, à la demande du comité directeur du GHM, Lucien Devies et Henry Salin réalisent une étude décrivant les quatorze plus hautes montagnes de l'Himalaya, du Karakoram... et du monde.

Il fallait un objectif original mais, comme nouveau venu, sans trop empiéter sur ceux des confrères. L'Everest est considéré comme la “chasse gardée” de nos amis britanniques, le Nangat Parbat, qui a connu trop de drames, est un problème austro-allemand, le Kangchenjunga est un enjeu entre nos collègues allemands et britanniques et le K2 est une histoire entre himalayistes nord-américains et italiens...

Le Makalu encore jamais approché retient l'attention comme objectif possible sur les bases de photographies réalisées par les Britanniques en 1921 et en 1933. Le Dhaulagiri et l'Annapurna, ni approchés, ni photographiés, sont parmi les autres sommets retenus, avec les petits huit mille du Pakistan...

### **Une doctrine**

Une doctrine est adoptée : *“tirer le principal de ses ressources d’une souscription initiale, une caisse serait constituée sur laquelle seraient prélevées les dépenses de la première expédition, les produits de celle-ci (films, livres, articles, photographies conférences) auraient partiellement comblé la mise de fond initiale, ce qui eût permis l’organisation d’une seconde expédition, ainsi de suite”*.

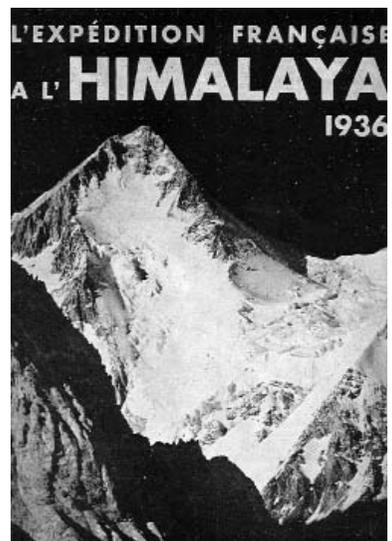
Le comité pensait mettre en place, non pas une initiative isolée, mais bien une méthode permettant d’organiser rationnellement *“pour plusieurs années”* l’ascensionnisme français sur les plus hautes montagnes de la terre... On se démarquait de la conception reconnue ailleurs, le chef d’expédition devra être devant, avec les cordées de pointe, et non pas dans les bases arrières surveillant les opérations de loin avec radio et jumelles... Un chef tirant son autorité de l’exemple...

Pour la formation de l’équipe *“on ne s’attacherait pas à retenir des alpinistes particulièrement brillants ayant accompli des exploits sensationnels dans le genre acrobatique, on chercherait à réunir des hommes solides, résistants, volontaires ayant à leur actif des courses longues en haute montagne”*. Les grandes lignes de l’organisation française des expéditions se trouvaient tracées pour les cinquante années à venir...

C’est à un groupe d’experts indiscutables qu’il revient de créer une dynamique vers les plus hautes montagnes du monde, d’inventer l’objectif, de trouver le financement, de préparer l’opération, de choisir le chef d’expédition, de sélectionner l’équipe et de gérer les conséquences de l’exploit, notamment les conséquences financières. À la question de la participation des guides professionnels, il est répondu : *“Ceux qui, par leurs performances, dans le cadre de leur métier ou non... atteindraient à l’excellence souhaitée... pourraient être appelés à participer, au même titre que les autres équipiers”*.

### **Année 1935 - Un premier objectif**

On tente d’obtenir une autorisation des autorités népalaises, le Maharadjah paraît fort bien disposé vis-à-vis d’un projet français d’expédition mais doit refuser l’autorisation sollicitée, *“la population népalaise attribuant aux expéditions britanniques à l’Everest, les calamités qui par une fâcheuse coïncidence, avaient frappé le pays peu après les tentatives sur la grande montagne”*. Henry de Ségogne, président du GHM, est à titre professionnel Conseiller du Gouvernement chinois. Grâce à son action, une autorisation de tenter le Makalu par le Tibet est obtenue.



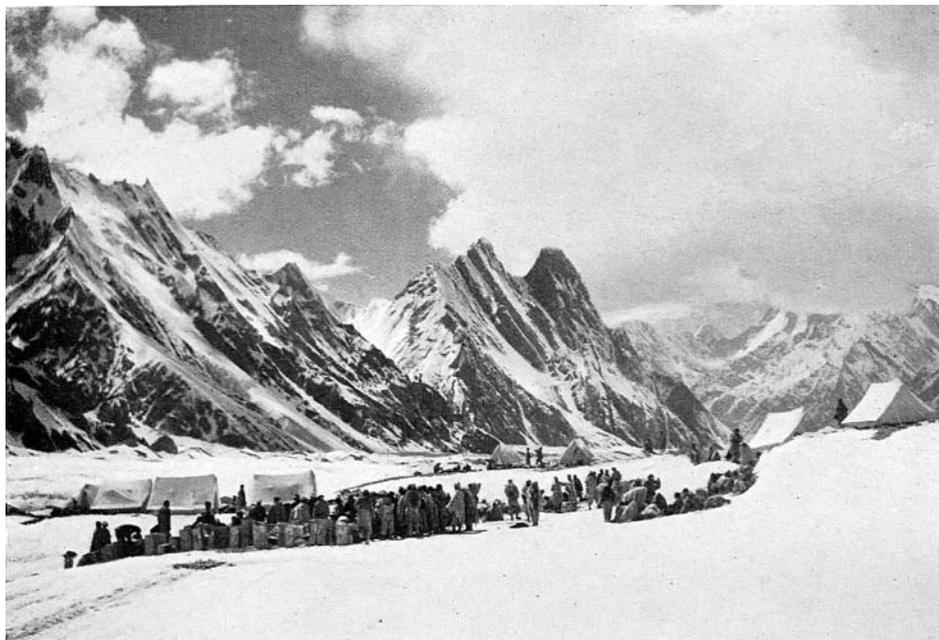


Les Français pourront suivre la route habituelle des expéditions à l'Everest, mais les difficultés de l'approche et de l'itinéraire envisagé, puis la promesse non tenue des Tibétains, ne permettront pas d'aboutir... Finalement, c'est le Hidden Peak, 8068 mètres, qui sera choisi comme objectif. Situé dans les montagnes du Karakoram, c'est un proche voisin du K2, le second sommet du monde par l'altitude, dans le massif du Baltoro Mustagh.

### ***Un cadre juridique***

Le 16 mai 1935, un cadre juridique est donné avec la création du Comité français de l'Himalaya. Il est chargé d'organiser "*une expédition pour l'exploration scientifique de l'Himalaya*". C'est une association indépendante du type loi de 1901. Le comité se compose de J. Arlaud, E. Bruhl, L. Devies, J. Escarra, J. Morin, H. Salin, H. de Ségogne, et L. Wibratte.

En 1936, c'est la première expédition française à l'Himalaya. Conduite par Henry de Ségogne, elle n'aboutira pas, le Hidden Peak sera tenté jusque vers 7000 mètres (photo ci-dessus). Un seul guide avait été pressenti et se désistera, Armand Charlet... Le budget nécessaire à l'opération avait été estimé à 800 000 francs, une somme de 3,2 millions d'aujourd'hui. Les ressources mises à la disposition du Comité, avec beaucoup de difficultés, se monteront finalement à 821 134 francs,



*Le camp de base sur le glacier de Baltoro, en 1936. Au fond, le Mitre Peak*

dont des subventions officielles, des souscriptions particulières et d'entreprises, un contrat d'exclusivité avec un journal, la participation du Club Alpin, des Sections et d'autres associations sportives.

Malheureusement avec cet échec, les résultats financiers de l'opération sont très décevants et le système de l'autofinancement des futures opérations, prévu dans la doctrine de départ, ne pouvait pas être amorcé. Tout restait à refaire... La Seconde Guerre mondiale va enlever toutes ses chances, sur les plus hauts sommets du monde, à la génération montante "qui les avait pourtant bien méritées".

#### *Année 1949 - Le moment était venu*

Dès la fin de la guerre, les regards se tournent à nouveau vers les montagnes, les Français se préparent... Jusque-là, ils n'avaient été présents qu'une seule fois, sur plus de cent expéditions déjà organisées, et les 8000 ont été tentés trente fois sans aucun résultat.

Lucien Devies, président du G.H.M. lance un appel dans la revue *Alpinisme* de décembre 1949 : "Il nous a semblé que le moment était venu pour les Français de participer à la conquête himalayenne, c'est qu'aujourd'hui, l'alpinisme français est au tout premier rang, il importe plus que jamais d'affirmer dans le monde la présence de notre pays et les valeurs qu'il incarne".

À cette époque là, l'alpinisme français est organisé au sein de la Fédération Française de la Montagne encore toute jeune, ses principaux partenaires sont :

- le Club Alpin Français, association prépondérante par le nombre de ses adhérents et de ses cadres bénévoles.
- le Groupe de Haute Montagne, réunissant des alpinistes de haut niveau.
- le Comité Français de l'Himalaya, association indépendante créée pour l'organisation de l'expédition de 1936.

### ***Le Comité de l'Himalaya... autour d'un seul homme***

Fin 1948, une commission spéciale a été créée, au sein de la F.F.M., qui prendra le nom de "Comité de l'Himalaya". Cette commission aura pour mission d'organiser, de préparer, de contrôler, de gérer les conséquences de la future expédition et des suivantes, "*d'approuver une politique d'ensemble menée en faveur des expéditions hors d'Europe, dans le souci de l'unité d'action des alpinistes français, concentrant les efforts les plus importants pour une prochaine expédition nationale à l'Himalaya*".

Le comité se compose de P. Allain, L. Devies, J. Escarra, M. Herzog, Y. Letort, L. Neltner, H. Salin, H. de Ségogne, R. Tezenas du Montcel et L. Wibratte. Louis Neltner, qui a été nommé président du comité par les instances de direction de la F.F.M., demande rapidement à être remplacé, c'est Lucien Devies qui est appelé pour lui succéder...

Lucien Devies concentre, à ce moment là, l'ensemble des moyens et des pouvoirs en présidant les principales organisations de montagne, C.A.F., G.H.M., F.F.M. et Comité de l'Himalaya, il est aussi le directeur et le chroniqueur de la revue *Alpinisme*. Il va être l'initiateur, le concepteur et l'organisateur de la future expédition. Il connaît tout sur les performances des équipes britanniques sur l'Everest, allemandes sur le Kangchenjunga, américaines sur le K2 et sur la valeur des porteurs d'altitude sherpas, une assistance efficace, suggérée par le général Bruce, qui se révélera incontournable pour l'escalade de la plupart des plus hautes montagnes.

Lucien Devies peut écrire en décembre 1949 : "*L'heure de l'action est arrivée... Pour nous, le but suprême des expéditions à l'Himalaya demeure la conquête d'un sommet de 8000 mètres. Si, en effet, près de trente sommets de 7000 mètres ont été gravis, aucun des quatorze 8000 n'a encore cédé*"...

### ***L'effort financier***

Le budget de l'expédition, pourtant très serré, s'établit à 14 millions de francs, de ces années là bien sûr...

Une lettre de Devies du 1er octobre 1949 montre que pour organiser une telle entreprise, il ne fallait pas savoir seulement manier le piolet : "*La Direction Générale*

*de la Jeunesse et des Sports avait prévu dans le budget un chapitre de 7 millions de francs pour subventionner cette expédition. Le Ministère des Finances a admis le principe de l'expédition mais a intégré le crédit, pour 5 millions seulement, dans le chapitre des subventions qui se trouve pour son montant global réservé à la délibération du Secrétaire d'État chargé de la Jeunesse et des Sports. Il y a lieu de remarquer que le montant demandé était déjà extrêmement strict... Il serait nécessaire que le crédit soit porté de 5 à 7 millions, qui est déjà un chiffre très sévère”.*

L'administration française, au travers des ministères des Finances et de la délégation aux Sports, pourra finalement contribuer pour 6 050 000 francs. “*De grands établissements nationaux, d'importantes sociétés financières et industrielles et les fabricants d'équipements*” ont assuré de leur appui, mais l'équilibre financier n'est pas trouvé...

Le Comité de l'Himalaya décide en novembre 1949 de recourir à une souscription. Le total des sommes recueillies constituera un élan national remarquable de 13 548 500 francs permettant à l'opération de se concrétiser... C'est l'équivalent d'une somme de 2 millions de francs de l'an 2000.

Au sein du Comité de l'Himalaya, un cadre juridique, structurant l'expédition, est reconduit sur les mêmes bases que celui des années trente “*préservant les produits de l'expédition, films, livres, articles, photographies et conférences, qui permettront d'organiser une seconde expédition et ainsi de suite*”.

La doctrine du Comité est claire : privilégier l'intérêt général sur celui des individus... Devies est un juriste averti, l'intérêt général sera protégé par un contrat individuel liant chaque participant avec la FFM, l'intérêt individuel des participants, concernant les résultats éventuels de l'expédition, s'effaçant au bénéfice des futures générations...



Le contrat est signé par chaque membre de l'expédition, qui déclare céder ses droits éventuels d'ordre littéraire, artistique ou scientifique à la F.F.M., en tant qu'organisatrice de l'expédition à l'Himalaya 1950 “*en contrepartie des avantages d'ordre matériel et moral... qu'il retirera de sa participation... notamment une consécration enviable à sa carrière d'alpiniste*”... Chaque membre de l'expédition prend acte du fait que “*le produit de tous les droits d'exploitation cédés sera acquis à la FFM et versé à un*

*L'Annapurna racontée aux enfants (coll. “Les vertes années”)... et aux grands (page de droite : La Montagne n° 350 )*

*fonds destiné à faciliter le financement de l'expédition ou de toutes expéditions ultérieures*".

Le délai d'exclusivité, permettant de préserver les droits de l'organisateur et l'exploitation des résultats, est fixé à cinq ans... C'est ce même contrat qui sera imposé à toutes les futures expéditions fédérales et qui servira de modèle à presque toutes les autres initiatives privées ultérieures agissant dans un cadre structuré.

### **Année 1950 - Le premier 8000 m**

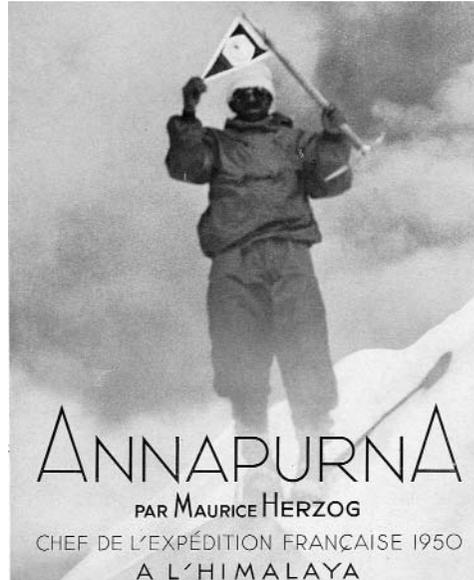
Il revient au comité de désigner un chef d'expédition qui devra "tirer son autorité de l'exemple". À celui-ci sera délégué l'ensemble des responsabilités et des décisions. Pendant toute la durée de l'opération, il sera le représentant et agira au nom de l'instance organisatrice... Il revient également au comité de composer l'équipe. Ses décisions sont sans appel...

Ils seront six alpinistes : M. Herzog chef d'expédition, J. Couzy, L. Lachenal, G. Rébuffat, L. Terray et M. Schatz, et aussi le cinéaste M. Ichac, le médecin J. Oudot et l'officier de liaison F. de Noyelle. Ils sont assistés par huit porteurs d'altitude sherpas dont le Sirdar Ang-Tharkey Sherpa. Les 6 tonnes de matériel et de vivres sont acheminées au camp de base par quelque 200 porteurs.

Après une longue exploration, nécessaire pour comprendre la géographie de ces vallées et montagnes jamais explorées, un assaut rapide, léger et déterminé est donné vers l'Annapurna - 8091 mètres\*. Souvenons-nous que l'équipe opère sans l'aide de l'oxygène respiratoire, elle va devoir forcer la chance avant l'arrivée de la mousson. Ce sera le formidable succès du 3 juin 1950. Les deux du sommet, Maurice Herzog et Louis Lachenal, auront à subir de douloureuses amputations durant la marche du retour, sous les pluies de la mousson. C'est le retour tragique et glorieux...

### **Les résultats financiers**

Les conférences *Victoire sur l'Annapurna* présentant l'exploit, commenceront par une première en présence du Président de la République, salle Pleyel à Paris, le



\* En 1950, l'altitude de l'Annapurna était estimée à 8078 m. La cote de 8091 m a été officiellement adoptée par les autorités népalaises en 1983 (LMA 4/1983, puis *American Alpine Journal*, 1985).

24 janvier 1951. Illustrées par le film de Marcel Ichac, ces conférences vont connaître un succès exceptionnel en France, en Europe, en Afrique et en Amérique (voir sur le sujet *La Montagne et Alpinisme 4/99*). En juin 1952, le cap des 600 conférences et des 500 000 spectateurs est dépassé.

Le livre de l'expédition *Annapurna, premier 8000*, écrit par Maurice Herzog, sera un immense succès d'édition avec quinze millions d'exemplaires publiés dans le monde entier. Les résultats financiers sont à la mesure de l'événement... Les recettes, d'édition et de conférences, concernant les résultats de l'expédition se monteront à quelques 90 millions de francs du début des années cinquante.

Guido Magnone, qui sera un des acteurs essentiels des futures grandes réussites, écrit : *“Avec l’Annapurna, tout se place, se noue, s’explique et vraisemblablement tout ou presque va en découler”*. Déjà l'animation produite par la préparation de l'Annapurna, puis par son succès, vont suggérer en 1951 une série d'initiatives vers les montagnes lointaines. Les Lyonnais ont un projet de traversée de la Nanda Devi et les Parisiens pensent partir tenter le Fitz Roy, encore jamais gravi.

### ***Le trésor de guerre***

Constitué par les résultats financiers de l'Annapurna le fameux “trésor de guerre” est très important. Il sera bien géré par des financiers éclairés et amis, sous le contrôle du Comité de l'Himalaya, qui compte parmi ses membres le patron de l'une des premières banques françaises. Un trésor que l'on peut estimer en risquant le chiffre de 12 millions de francs actuels de recettes ! Avec des judicieux placements financiers, on peut penser que le comité a eu, à sa disposition, quelque 30 à 40 millions de francs actuels pour organiser ses expéditions pendant vingt ans...

La petite instance se trouvait *“délivrée de la hantise d'être à court d'argent”*, elle n'aurait plus *“la besogne écrasante, insipide, humiliante parfois, consistant à tendre constamment la main, à mendier des aumônes qui ne sont pas toujours faites de bonne grâce”*... Le succès financier de l'Annapurna donnait à ce cénacle une grande liberté de manœuvre et une large autonomie, une indépendance vis à vis de la FFM elle-même, car les contrats signés par les membres des expéditions assurent que les résultats acquis doivent être versés à *“un fonds destiné à faciliter le financement de l'expédition présente ou de toute expédition ultérieure”*.

Le pactole ainsi constitué va donner à la commission la possibilité de mettre en application *“cette politique d'ensemble menée en faveur des expéditions hors d'Europe dans le souci de l'unité d'action des alpinistes français”*.

### ***L'Everest et les quatre autres grands 8000***

On va devoir désormais prendre très au sérieux le Comité de l'Himalaya et les ascensionnistes français. Au lendemain *“de la douloureuse réussite, les pensées se tournent vers l'avenir, c'est à dire vers l'Everest et les quatre autres grands 8000”*,



*L'Everest, le Lhotse et le Nuptse*

car avec les moyens désormais à sa disposition, Devies et son équipe peuvent, eux aussi, prétendre à l'Everest.

Mais les graves amputations qui ont touché ceux de l'Annapurna, et aussi la catastrophe qui va survenir à la cordée Duplat et Vignes durant sa tentative de traversée de la Nanda Devi, et plus tard les atteintes subies par ceux de l'Aconcagua, vont être beaucoup commentées au sein du conseil et vont influencer pour longtemps sa manière et sa méthode d'envisager les futures expéditions en très haute altitude.

Le recours à un assaut rapide, léger et déterminé, justifié dans les conditions proposées à ceux de l'Annapurna, terriblement hasardeux dans le cas de la cordée lyonnaise, n'était pas une méthode reproductible, il avait fallu beaucoup d'audace, il y avait eu beaucoup d'incertitudes...

Et pourtant ceux de l'Annapurna, ceux de la Nanda Devi et les autres de l'Aconcagua n'étaient qu'un peu trop en avance dans leurs conceptions... De toute façon, pour l'Everest et pour les quatre grands 8000 "*c'était un problème différent, par la prolongation de séjour dans la zone où l'homme, au lieu de s'acclimater, se détériore*"...

À la suite de conversations avec les Anglais, Lucien Devies indique avec une subtilité de langage remarquable : "*Il fut admis qu'il était normal que les Anglais organisent les premiers une expédition d'assaut à l'Everest, les Anglais acceptant que les Français tentent à leur tour leur chance en cas d'échec*".

À ce moment là, l'Everest-Chomolangma capte toutes les ambitions, tous les espoirs... Les Suisses ne tarderont pas à s'inviter et réussiront à obtenir, les

premiers, une autorisation des autorités népalaises pour tenter l'escalade, pour le printemps 1952, et ne seront pas loin de réussir... Les Britanniques mèneront leur tentative l'année suivante et les Français auront leur chance en 1954...

### *L'oxygène et le matériel*

Fallait-il avoir recours à l'oxygène respiratoire ? La question fut fort discutée. Il est utilisé durant la première tentative britannique de 1922 par Finch, celui-ci *“ne sera pas suffisamment écouté, mais ses idées finiront par être acceptées, en ultime recours, par les Britanniques après d'amères déceptions”*. Il pensait qu'il était préférable d'utiliser l'oxygène depuis l'altitude maximum de l'acclimatement, c'est à dire vers 6500 m.

L'utilisation du précieux gaz *“se heurtait à la conception morale de parvenir au sommet des plus hautes montagnes sans cette aide artificielle”* et aussi au poids excessif des appareils de cette époque. Les Britanniques vont longtemps piétiner, puis finalement accepter cette assistance, en ultime recours.

Pour les Français des années cinquante, l'aide respiratoire pour aller sur l'Everest ou sur l'un des autres grands 8000, ne se posait plus sur un plan moral, et un entretien de Devies avec le précurseur de 1922, lui avait appris *“que les Britanniques avaient beaucoup évolué”*...

L'utilisation du gaz controversé ne se discutait que sur un plan pratique. *“Les uns*



*soulignaient les inconvénients du poids supplémentaire pour la rapidité nécessaire de l'action, les autres faisaient remarquer que si l'Everest pouvait certainement être gravi sans l'oxygène, il fallait trop compter sur des improbables conditions météorologiques et techniques, devant être réunies le jour de l'ascension”*.

Les partisans de l'assistance respiratoire vont, finalement, obtenir gain de cause au sein de

---

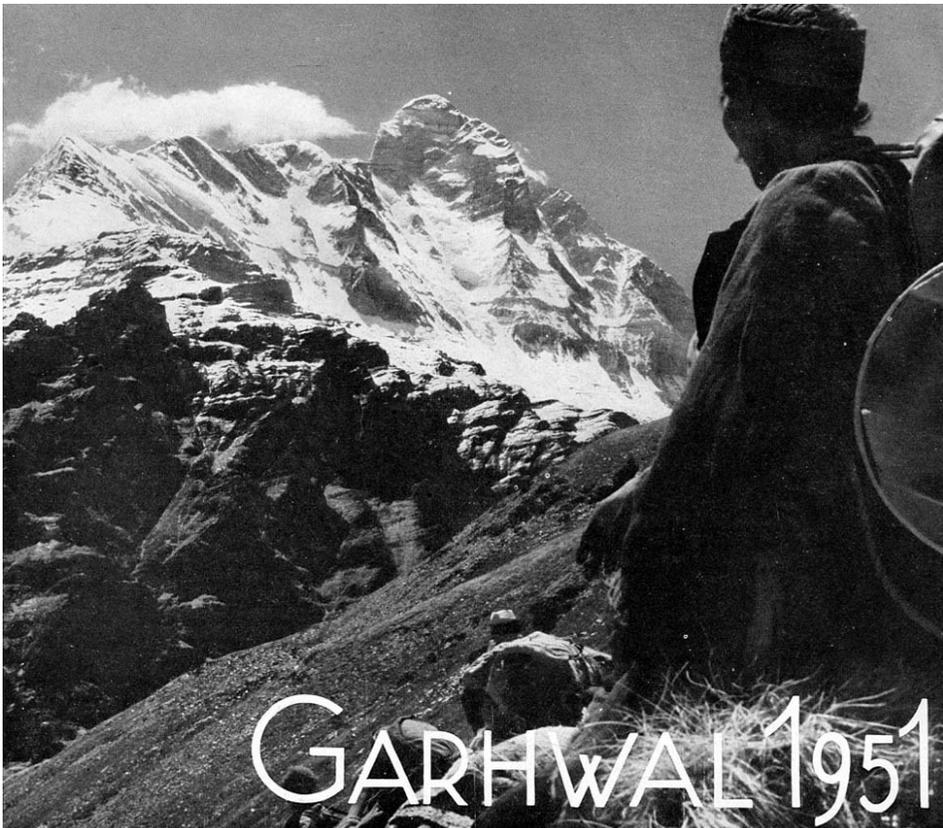
*Sahib, Sherpa...  
Deux façons  
d'inhaler l'oxygène...*

notre petite assemblée. Oudot, le médecin de l'Annapurna et Latarjet sont chargés d'un programme de recherche et d'expérimentation, en liaison avec l'Armée de l'Air, sur les procédés d'acclimatement et d'utilisation de l'oxygène. Couzy est responsable de la fabrication d'appareils respiratoires, aussi légers que possible, par l'intermédiaire d'entreprises industrielles spécialisées. On utilisera, pour la fabrication des bouteilles-réservoirs d'oxygène à haute pression, des alliages légers avec un fretage par enroulement d'un fil métallique de haute résistance, d'une conception originale et novatrice.

On demande aux entreprises de matériel de montagne et de campement, de développer des équipements spécifiques, avec les nouveaux textiles synthétiques légers et résistants.

### *Une première tempête*

Mais dès 1951, la commission fédérale va subir une première tempête quand les alpinistes lyonnais demandent à organiser leur propre expédition. Ils présentent un projet et une équipe constituée pour traverser la Nanda Devi, en réclamant les



mêmes prérogatives obtenues par d'autres... Un projet trop audacieux pour certains. Il faudra de difficiles négociations pour qu'un consensus soit trouvé préservant l'autorité du Comité de l'Himalaya et permettant à l'expédition d'aller vers son destin, sans pour autant obtenir une assistance financière de l'instance officielle.

La position de juge et partie du Comité de l'Himalaya, qui contrôle l'ensemble des initiatives françaises et organise ses propres expéditions, sera constamment discutée, critiquée et disputée. Lucien Devies s'efforcera toujours de faire accepter une politique d'intérêt et de prestige national, qui s'opposait évidemment à l'initiative individuelle, l'une des valeurs premières de l'alpinisme.

Dans l'euphorie, qui suivit la réussite du premier 8000, plusieurs projets allaient naître et se concrétiser.

L'équipe lyonnaise forme le projet, extrêmement audacieux et novateur, de réaliser la traversée des deux sommets de la Nanda Devi (7816 et 7434 mètres), distants de deux kilomètres. Le projet est monté par R. Duplat qui avait été sélectionné pour remplacer une éventuelle défection, qui ne s'est pas produite, dans l'équipe de l'Annapurna. Il a su réunir une bonne équipe lyonnaise et a pu trouver un financement local suffisant. Le 29 juin 1951, Roger Duplat et Gilbert Vignes partent d'un camp vers 7200 mètres pour cet objectif très risqué, et qui sera une traversée sans retour...

Presque au même moment, une équipe parisienne, renforcée par Terray, dirigée par René Ferlet, reçoit l'agrément de notre instance, mais l'aide financière sera modeste, pour se rendre en Patagonie tenter le Fitz-Roy, 3334 mètres. De cette aventure, deux personnalités s'extraient nettement : Lionel Terray et Guido Magnone. Le 2 février 1952, ils réussissent, les premiers, à atteindre le sommet de cette montagne.

Le comité va rester, de tout temps, vigilant à l'action des expéditions d'initiative privée, pour souvent retenir les grimpeurs les plus actifs dans la formation de ses équipes fédérales, qui se veulent des représentations nationales. Il agira aussi avec la plus grande prudence pour l'utilisation de son "trésor de guerre", celui-ci est réservé aux expéditions nationales, c'est-à-dire à l'objectif qu'il s'est lui-même choisi.

### ***Un chef d'expédition***

Car toutes les attentions restent braquées sur l'Everest qui est la grande affaire. Il faut désigner un chef d'expédition pour conduire la tentative française. Il y a les deux anciens de l'Annapurna, ayant acquis l'expérience indispensable de l'altitude et encore concernés par une future aventure, l'ingénieur militaire polytechnicien Jean Couzy, en lequel Devies voit son disciple et futur successeur dans la direction des "affaires de la montagne". Très entreprenant, il est jugé encore un peu jeune, et Lionel Terray n'est pas encore l'organisateur d'expéditions remarquables dans les Andes.....

Jean Franco, quarante ans, un des excellents alpinistes des années quarante, est enseignant et guide, il a choisi de faire une carrière professionnelle dans l'enseignement du ski et de l'alpinisme, il occupe diverses responsabilités dans les organismes de montagne qui se sont créés après la seconde guerre. Il est le contraire du chasseur de première et de l'aventurier trop audacieux : *“À l'écart des conceptions désespérées, de la tentation des records et de la dangereuse séduction des héros, j'ai toujours estimé qu'il vaut mieux attendre que risquer, souffler que s'essouffler, chanter que crier”*. Pour Jean Franco *“l'alpinisme est un jeu merveilleux, l'accident, une faute et la mort, l'échec suprême”*. Déjà membre du Comité de l'Himalaya, il a toute la confiance de Lucien Devies. Il est désigné pour diriger la tentative française de 1954 sur le toit du monde.



*Jean Franco au Makalu*

### ***Un symbole et un mythe s'effacent***

En automne 1952, le Colonel John Hunt communique à Lucien Devies son plan d'action pour la conquête de la plus haute montagne : *“Nous sûmes que l'Everest serait pour la première fois sérieusement menacé”*...

Avec une bonne méthode d'acclimatement, l'emploi systématique de l'oxygène et des moyens conséquents, 14 membres, 34 assistants sherpas et l'équivalent de pas moins de quatre millions de francs actuels, les Britanniques ne vont pas laisser passer leur chance et le 29 mai 1953 le “toit du monde” est atteint par le Néo-Zélandais Edmund Hillary et le Sherpa Norkay Tensing. *“Un symbole et un mythe s'effaçaient. C'est le cœur serré mais avec une sincérité complète que nous applaudîmes au succès exceptionnel de nos amis britanniques ; l'espoir d'apporter une contribution française à la conquête du culmen du monde s'était évanoui, mais il n'était pas question de se décourager”* écrit Lucien Devies.

Le Comité de l'Himalaya reprend de ses cartons l'ensemble de ses études antérieures. Le Makalu, seulement approché cette année-là par Shipton, Evans et Hillary, figure en bonne place.

### ***Ce sera le Makalu***

Les Français se tournent vers le dernier des grands 8000 pas encore exploré et figurant en bonne place sur la liste de 1934 : *“Nous le choisîmes pour ajouter l'intérêt de la découverte, plutôt que de tenter un sommet déjà connu”*. On dispose des différentes archives photographiques britanniques de la reconnaissance de 1921 vers l'Everest, des survols en avion de 1933 et les expéditions de reconnaissance de 1952 et de 1953.

Le Makalu, avec ses 8463 mètres, est évidemment un objectif de premier ordre. Le comité obtient des autorités népalaises le transfert vers cette montagne de l'autorisation qu'il avait obtenue pour l'Everest, mais seulement pour l'automne 1954 et le printemps 1955, car des permis sont déjà accordés à des équipes américaine et néo-zélandaise pour le printemps 1954.

Les Américains optent, ce qui ne laisse pas d'étonner, pour l'arête sud-est *“malgré sa formidable apparence”* et atteignent l'altitude de 7050 mètres. Les Néo-Zélandais ont la conviction que le col du Makalu est la clef du succès, *“une conviction partagée chez nous”* et montent jusqu'à 7000 mètres dans le versant ouest du col. Les Français, qui suivaient ces deux tentatives avec attention et inquiétude, tiennent enfin leur chance. L'entreprise est conçue par Lucien Devies, qui garde la haute main sur les aspects diplomatiques, tactiques et financiers. Auprès de lui quatre hommes sont les acteurs de la préparation Couzy, Franco, Magnone et Terray. Les moyens mis en œuvre seront considérables...

### ***Année 1954 - Le coup de tonnerre de l'Aconcagua***

Pendant la préparation de l'opération sur le grand 8000, la nouvelle de l'ascension de la face sud l'Aconcagua, 6959 mètres, a l'effet d'un coup de tonnerre. C'est *“une expédition de copains aussi fauchés qu'enthousiastes”*, sans l'aide financière de comité, sans billet de retour, *“avec un matériel minable et hétéroclite”* qui réalise une performance exceptionnelle, l'exploit de forcer, en sept jours et en technique alpine, au-dessus d'un camp 2, un itinéraire dans la formidable face sud de la plus haute montagne du continent américain.

Sommet le 25 février 1954 pour L. Bérardini, A. Dagory, E. Denis, P. Lesueur, R. Paragot et G. Poulet. La plupart des équipiers auront à subir malheureusement de douloureuses amputations. L'exploit sera salué comme il se doit et restera un des hauts faits de l'ascensionnisme français. L'expédition, organisée et dirigée par R. Ferlet, a été montée avec un million et demi de francs de l'époque, équivalant de quelque 165 000 francs actuels.

### ***Le Makalu : reconnaissance en 1954, sommet en 1955***

Le petit cercle reste mobilisé par son important projet sur le Makalu. L'opportunité d'une reconnaissance *“a été mûrement pesée”*. Elle se justifiait pour préparer le système de recrutement des porteurs, éprouver les méthodes



*Aconcagua, face sud : l'itinéraire des Français*

d'acclimatement et le fonctionnement des appareils respiratoires, reconnaître sur le terrain la voie, imaginée sur les photographies, passant par le col du Makalu.

L'équipe de reconnaissance, dirigée par Franco, comprenait six membres, lui-même, J. Bouvier, J. Couzy, P. Leroux, G. Magnone et L. Terray et le médecin J. Rivolier. Elle était aidée par 10 assistants sherpas et 180 porteurs avec quelques 6 tonnes et demie de matériels et de denrées, acheminées au camp de base. Soulignons le très sage équilibre de l'équipe, que l'on retrouvera souvent dans les sélections du comité : pour une moitié des novateurs et pour l'autre, des équipiers solides et solidaires.

Le col du Makalu (7410 mètres) est atteint le 15 octobre 1954 et on constate que le versant nord permet l'escalade... Le 30 octobre, Couzy et Terray gravissent le Chomo Lonzo (7816 m), un sommet situé nettement en territoire tibétain. Une performance qui restera, pour un temps, confidentielle afin de ne pas gêner, au niveau diplomatique, la tentative à venir.

La stratégie sera d'occuper solidement le col du Makalu. On renforce l'équipe par S. Coupé et A. Vialatte, avec A. Lapras comme "toubib" et aussi 24 assistants sherpas, 315 porteurs et quelque 11 tonnes acheminées au camp de base. L'expédition du printemps 1955, en bénéficiant des meilleures conditions possibles



au niveau des hommes, des moyens, du temps et de l'état du terrain, va *“avoir la rigueur d'une démonstration”*.

Le 15 mai, Couzy et Terray réussissent les premiers le sommet, presque facilement, sans lutte acharnée. *“Je l'avais rêvée tout autre, cette grande victoire. Je m'étais vu, blanchi de givre, employant la dernière énergie que m'avait laissée le farouche combat, me traîner sur la cime dans un effort désespéré”* écrira Terray. Le lendemain et le jour suivant l'ensemble de l'équipe suivra, d'abord Franco et Magnone avec le sirdar Gyalzen Sherpa, puis Bouvier, Coupé, Leroux et Vialatte.

Évidemment le concepteur, l'organisateur, le fédérateur, l'âme de l'expédition, le véritable patron de l'entreprise depuis ses bureaux parisiens de la rue La Boétie, le siège du C.A.F. et de la F.F.M., et de la rue Magellan, le siège de son entreprise de transport ferroviaire, exulte : *“C'est une réussite exceptionnelle, elle a la rigueur d'une démonstration, surprenante si l'on considère que cette montagne est l'une des plus difficiles du monde... La récompense est inoubliable. La joie triomphante du sommet, vécue par tous les grimpeurs, illumine l'entreprise entière”*.

Le succès est en effet total, tous ont eu leur chance, tous ont su la saisir. *“L'ascension du Makalu restera une page heureuse dans l'histoire de l'himalayisme”* pourra écrire Franco. Soulignons également le partage, sans réserve, du succès avec les assistants Sherpas *“coéquipiers et compagnons incomparables”*...

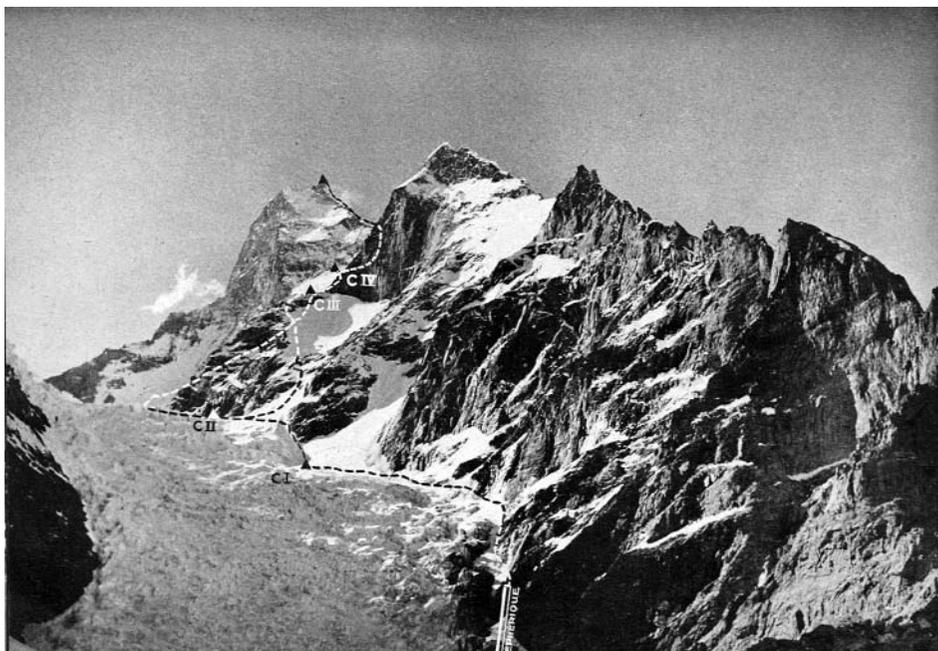
Mais nos brillants ascensionnistes n'ont pas le lyrisme, ni les qualités d'orateur d'un Herzog, et aucun destin tragique n'est venu transcender leur exploit. Les conférences et le livre n'apporteront que de modestes ressources, et déjà quelqu'un voit clair : *“Nous sommes portés à penser que les conférences et éditions, rendant compte des nouvelles expéditions, n'auraient guère de chance de pouvoir remporter un succès comparable à celles du passé”*.

Encore une fois, Devies doit revenir sur la légitimité du pactole accumulé par le Comité de l'Himalaya et qui suscite des jalousies et des grincements de dents perceptibles, il y a quelques temps encore : *“Car nous n'avons pas oublié la bataille acharnée, au sort souvent hésitant, qu'il fallut livrer des mois durant pour assurer le financement de l'expédition de 1950”*.

On peut estimer, il n'a pas été possible de retrouver des chiffres précis, que la reconnaissance de 1954 et l'expédition de 1955 ont coûté au comité 12 et 20 millions de francs de ces années-là. C'est-à-dire 1,3 et 2,2 millions de francs actuels, sans tenir compte des dépenses occasionnées par la recherche et le développement pour la création des bouteilles à oxygène en alliage léger. Au même moment, avec une technique identique et des moyens semblables, les Britanniques atteignaient le sommet du Kangchenjunga (8595 mètres), le 25 mai pour G. Band et J. Brown et le lendemain pour T. Streater et N. Hardie.

---

***Le versant ouest du Makalu photographié le 4 avril 1933 lors du survol de l'Everest par l'expédition aérienne Houston. Photo publiée dans le Times.***



Les hommes avaient mis au point une méthode très structurée et s'étaient donné des moyens lourds particulièrement efficaces pour gravir les plus grandes montagnes de la terre, mais une méthode et des moyens qui s'écartaient considérablement de ceux de l'alpinisme...

### *L'Âge d'Or*

L'Âge d'Or de la conquête ne va durer que quelques années, les cinq grands 8000 sont atteints de 1953 à 1956, les autres 8000 sont tous gravis, de 1950 avec l'Annapurna, à 1960 avec le Dhaulagiri. Inaccessible pour des raisons politiques, le Xixapangma devra patienter un peu plus, pour voir des hommes l'approcher. Franco, dans la conclusion de son livre consacré au Makalu, indique de belle manière la route à suivre : *“D'autres problèmes, certainement très différents, y seront affrontés sur des cimes moins connues. Des Aiguilles Vertes jailliront au côté du Mont-Blanc et des Aiguilles des Drus apparaîtront derrière ces Aiguilles Vertes”*.

Au lendemain du beau et grand succès des Français, il faut encore rappeler les bases de l'organisation et la légitimité du petit concile : *“Faire du nouveau est le moteur même de l'alpinisme d'avant garde. Comme pour les autres activités humaines, le progrès consiste à rendre possible ce qui paraît impossible”* et encore les habituelles et inévitables redites qu'il faut marteler : *“Composer l'équipe la plus forte possible en fonction des caractéristiques de l'objectif choisi, une opération collective n'est pas l'addition d'individualités qualifiées, l'esprit d'équipe subordonne les ambitions personnelles à l'œuvre commune”*.

### **Année 1956 - La Tour de Mustagh et le Chacaraju**

Aller vers la grande difficulté, sur des objectifs d'altitude plus modestes, telle est l'intention de ces deux opérations décidées et financées par Devies et son petit conseil. Aller vers cette grande difficulté, telle est l'ambition de la petite équipe qui est envoyée tenter la Tour de Mustagh, 7273 mètres, située dans le massif du Baltoro au Karakoram.

Dirigée par Guido Magnone, elle comprend A. Contamine, P. Keller et R. Paragot et l'assistance du médecin Florence. Ce sera le succès d'une expédition légère sur l'arête sud-est, tout le monde au sommet le 12 juillet 56. Un succès devancé de quelques jours par une équipe britannique, conduite par John Hartog, sur l'arête ouest. Un succès qui passera complètement inaperçu, malgré une conception novatrice, car beaucoup conservent les yeux braqués au-dessus de 8000 mètres.

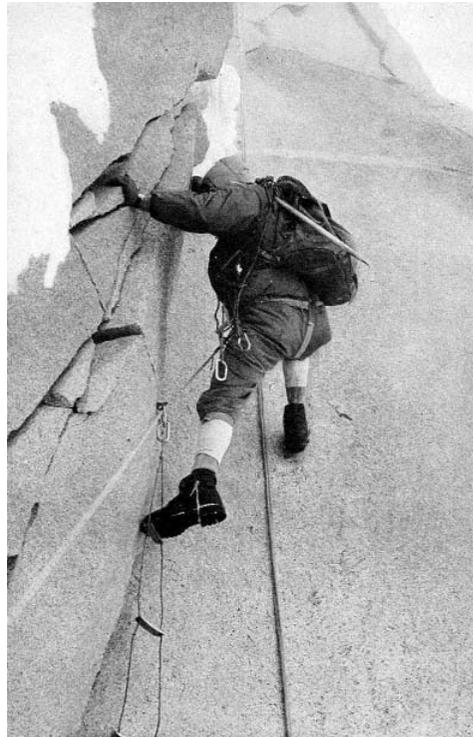
Aller vers cette grande difficulté, telle est aussi l'ambition de ceux du Chacaraju, 6100 mètres, un sommet de la Cordillère des Andes. L'expédition est conduite par Lionel Terray et le sommet atteint le 31 juillet 1956 par Davaille, Gaudin, Jenny, Sennelier, Souriac, et Terray. Le 13 août, ce sera le Taulliraju, pour la même équipe. Là aussi une performance qui restera quelque peu confidentielle.

À ce moment là, le Comité de l'Himalaya doit retrouver ses fondamentaux, car en son sein le débat est animé, les uns pensent déjà qu'il fallait *“affecter les moyens disponibles à l'encouragement des initiatives privées qui se manifestaient”*, d'autres soulignaient que la raison fondamentale du succès *“était contenue dans la méthode mise sur pied par le comité avec des objectifs qui ne pouvaient, par leur ampleur, ressortir qu'à la technique des expéditions très structurées”*.

Une ligne de consensus pourra être tracée, il fallait consacrer les efforts principaux à des opérations d'ampleur et de haut niveau, organisées par l'instance elle-même, *“et subsidiairement aider les initiatives privées valables à condition qu'elles soient suffisamment placées sous l'autorité du comité”*. Soulignons tout de même les deux adverbes glissés là, pas tout à fait par inadvertance.

**Page de gauche : la Tour de Mustagh**

**Ci-contre : au Taulliraju**

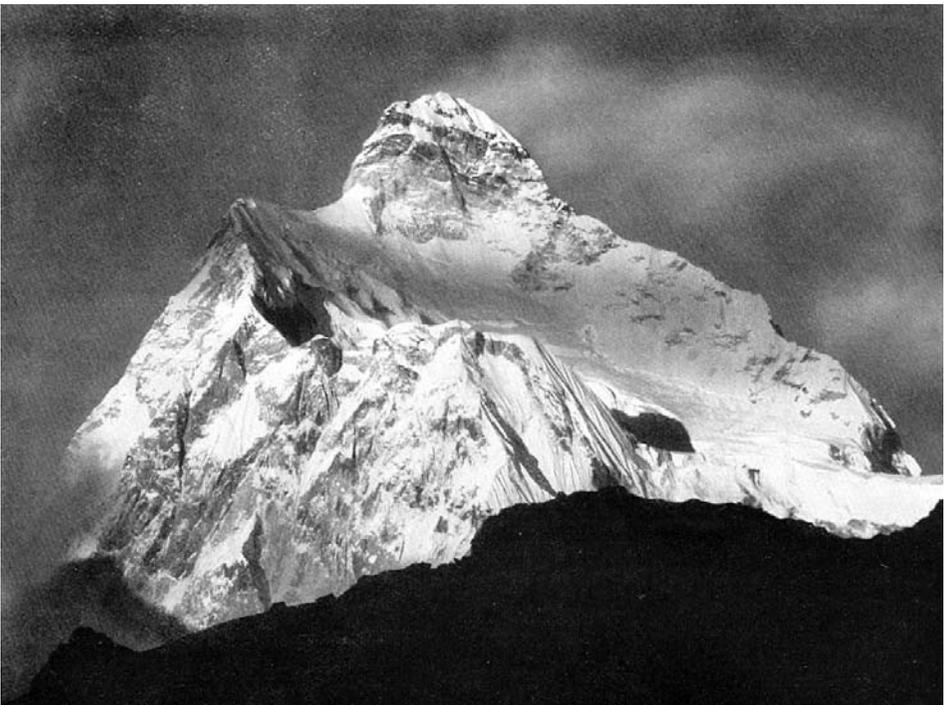


*Année 1959- Le Jannu*

En 1955, au retour du Makalu, depuis les environs de Darjeeling, Jean Franco avait pu observer l'impressionnant Jannu et il avait su faire partager ses fortes impressions au comité. Une montagne bien isolée et "*paraissant imprenable, avec ses soubassements en dalles et ses arêtes tourmentées...*" Le choix était soit de se tourner vers l'un des 8000 restant encore à gravir et déjà très convoités, soit d'aller vers des objectifs plus novateurs, plus ambitieux, d'aller vers la haute difficulté et vers la grande dénivellation pour "*rendre possible ce qui paraissait impossible*".

Le Comité de l'Himalaya "*décida de faire tenter*" le Jannu, peut-on écrire en reprenant une expression de Terray. En regard de la difficulté, et malgré l'altitude modeste de la montagne, avec ses 7710 mètres, Franco peut imposer sa conception, celle d'une équipe très structurée et l'utilisation de l'oxygène, "*facteur important de sécurité*". La technique utilisée pour les grands 8000 sera appliquée sur un sommet d'altitude plus modeste, mais présentant de grandes difficultés techniques.

Pourtant le débat est vif : le fait d'opter pour l'assistance respiratoire n'alourdit-il pas exagérément une expédition ? Car il s'agit de transporter jusqu'au dernier moment, à plus de 7000 mètres, très près du sommet et de la fin de l'opération, le poids considérable constitué par les bouteilles d'oxygène. Ces charges imposant un nombre supplémentaire d'assistants sherpas, qu'il faudra équiper et nourrir, ce qui demandera un nombre encore plus important de porteurs !



Les bonnes questions sont posées : *“Une équipe légère, décidée, sans oxygène, n’a-t-elle pas plus de chances, étant plus mobile et plus rapide de saisir l’occasion de quelques jours de beau temps pour tenter un raid vers le sommet alors qu’il faut au moins trois fois plus de temps à une équipe plus lourde ?”*. Mais en 1957, les esprits ne sont pas prêts pour une pareille évolution et devant de pareils obstacles à gravir. Ni les acteurs, c’est-à-dire les ascensionnistes, ni les concepteurs, c’est-à-dire Devies et son comité n’arbitreront dans le sens du léger, décidé et rapide...

Franco et Magnone, appelés à des responsabilités dans les différentes institutions qui organisent l’alpinisme et le ski, n’ont plus la disponibilité nécessaire pour la préparation. C’est Desmaison et Paragot qui sont chargés de ce travail. Couzy prépare une amélioration sur les masques respiratoires. Le Jannu va mobiliser les Français pendant 6 ans. En 1957, une équipe de reconnaissance, conduite par Guido Magnone, est chargée d’explorer les approches et d’étudier les itinéraires possibles.

À l’automne 1958, durant une escalade dans les Alpes, Jean Couzy est mortellement atteint par une chute de pierres. Au-delà de l’alpiniste décidé et entreprenant, c’est un des acteurs essentiels de l’organisation qui disparaît et pour Devies celui qui représentait l’avenir...

L’expédition est décidée pour le printemps 1959, c’est Franco qui dirige l’équipe, elle s’appuiera sur l’expérience et les hommes du Makalu. On compte les cinq anciens du Makalu : Franco, Bouvier, Leroux, Magnone et Terray ; les trois nouveaux venus: Desmaison, Lenoir et Paragot ; dix-sept assistants sherpas dont Wongdi Sherpa le sirdar ; un médecin et deux scientifiques. Les quelque 9 tonnes sont acheminées au camp de base par quelque 294 porteurs.

L’expédition va découvrir et reconnaître un itinéraire viable et installer six camps d’altitude, mais va échouer vers 7400 m dans sa tentative. Au sein de l’équipe, certains *“auraient voulu aller plus vite de l’avant, d’autres pensaient qu’il convenait de mieux préparer l’assaut”* pour une réussite collective. Un plan d’ascension trop ambitieux, inspiré du succès du Makalu, voulant un succès de l’équipe entière, et *“les quelques signes de vieillissement s’étant parfois manifestés”* sont quelques causes de l’échec. Mais on rentre confiant, l’itinéraire découvert *“difficile, complexe, très long, mais relativement sûr”* promettait de grandes chances *“à une équipe plus nombreuse et plus puissamment équipée”*.

### ***Année 1962 - Bataille pour le Jannu***

Jean Franco et Guido Magnone passent la main. Lionel Terray est désigné comme futur leader. On décide de conserver l’équipe expérimentée, avec le renforcement et le rajeunissement provoqués par l’arrivée de quatre nouveaux sélectionnés. Le subtil assemblage est un peu remanié, mais pas trop... En 1959, à un Jean Franco, partisan de l’action raisonnable, on adjoint un audacieux Lionel Terray et cette fois-ci à un Terray, partisan d’une action plus engagée, on adjoint la pondération d’un Paul Keller.

Initialement prévue pour 1961, le manque de disponibilité du chef d'expédition désigné conduit à reculer l'opération d'une année. On compte 10 membres, les 3 anciens du Makalu : Bouvier, Leroux, Terray, les 3 anciens du Jannu : Demaison, Lenoir et Paragot, avec les nouveaux venus Bertrand, Keller, Pollet-Villard et Ravier aidés par trente assistants sherpas dont Wongdi Sherpa le sirdar et aussi un médecin, un cinéaste et deux scientifiques. Les quelque 13 tonnes sont acheminées au camp de base par quelque 395 porteurs.

Le 27 avril 1962, depuis un camp 6 vers 7350 m, Desmaison, Keller, Paragot et Gyalzen Mitchung Sherpa s'octroient le sommet et le lendemain Bertrand, Bouvier, Leroux, Pollet-Villard, Ravier, Terray et Wongdi Sherpa rééditent l'exploit. C'est encore un succès collectif complet...

L'opération victorieuse a coûté quelque cinq cent mille francs de 1962, c'est-à-dire 4 millions de francs actuels. Et on peut estimer que l'opération malheureuse de 1959, n'a pas coûté moins de 3 millions de francs d'aujourd'hui. Il avait fallu trois opérations, dont deux très importantes, pour obtenir le succès d'où le titre de la relation : "Bataille pour le Jannu" ; mais c'était "*ce qui avait été accompli de plus difficile et de plus audacieux dans l'Himalaya*".

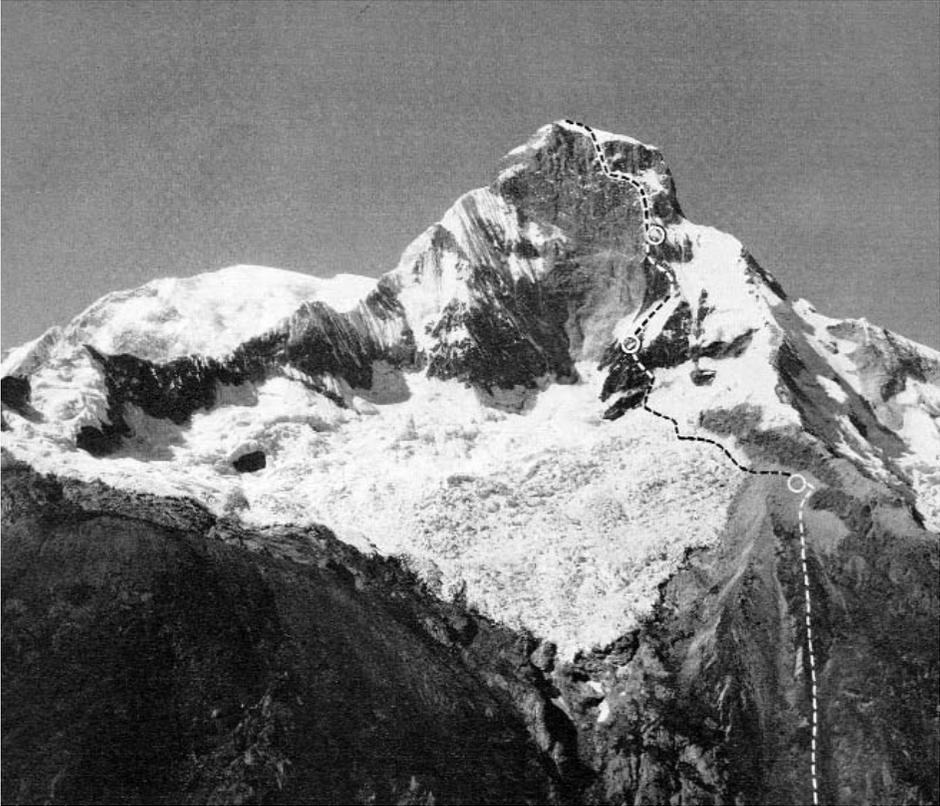
Deux ans plus tard, une expédition organisée et financée par le comité, dirigée par Lionel Terray, se rend en Alaska pour tenter la première ascension du Mont Huntington, 3731 mètres. Sommet par l'arête nord-ouest le 25 mai 1964 pour J. Batkin et S. Sarthou et le lendemain pour J.L. Bernezat, P. Gendre, M. Gicquel, M. Martinetti, J. Soubis et L. Terray.

### ***Année 1966 - Le Huascarán***

À ce moment là, le comité se décide pour un sommet "pointu" du Karakorum, dans les Tours de Trango. Lionel Terray, qui avait indiqué qu'il passait la main, fait une chute mortelle au cours d'une escalade, sur une paroi du Vercors, en septembre 1965. Robert Paragot, cheville ouvrière de la préparation des opérations précédentes et très proche collaborateur de Lucien Devies au sein du comité, est appelé pour organiser et conduire l'équipe.

Durant la préparation, les autorités pakistanaïses décident de fermer leurs frontières, et le Népal n'est pas plus accessible, de sérieuses tensions politiques vont gêner les actions des himalayens de ces années-là. On se tourne donc vers l'Amérique du sud et les Andes pour 1966. L'objectif est le versant nord du Huascarán, 6768 mètres.

On conserve les mêmes moyens, ce sera une escalade andine réussie avec des moyens himalayens, le succès est facilement obtenu, malgré une série d'atteintes physiques qui vont un peu handicaper le groupe. Tout le monde, sauf un blessé, trouvera finalement le chemin de la cime, les 10 et 11 juillet 1966. Durant le retour du sommet, dans la descente sur les cordes fixes, Dominique Leprince Ringuet fait



***Le Huascarán***

une chute fatale. C'est le premier accident mortel que l'organisation avait à connaître.

### ***Année 1971 - Le Pilier ouest du Makalu***

La commission fédérale juge le moment opportun pour tenter une évolution décisive, vers un itinéraire d'intérêt sportif, sur un grand huit mille... Organiser une opération, qui par son ampleur ne peut qu'appartenir à la technique des expéditions très structurées, telle est la seule issue légitime du comité. Au même moment, les Anglais poursuivent une réflexion identique. En 1970, eux regardent vers le versant sud de l'Annapurna.

Les Français comptent bon nombre de grimpeurs de premier ordre, mais fort peu d'explorateurs et de connaisseurs des montagnes de l'Himalaya. Le choix se porte donc sur le fabuleux pilier ouest du Makalu, que la photographie de la reconnaissance aérienne des Britanniques de 1933 avait montré et que ceux du Makalu de 1954 et 1955 avaient admiré. *“Pouvait-on imaginer plus fantastique défi que ce pilier, droit comme un I, escaladant le ciel sur près de 3000 m de hauteur;*



*c'est la plus belle structure qui soit. Mais les difficultés apparaissent formidables, on y rêva, on y pensa et finalement les dés furent jetés", écrit Lucien Devies.*

L'autorisation est demandée pour le printemps 1971, l'enveloppe financière est importante, le regard interrogateur du président Devies se tourne vers Jacques Allier, le trésorier du comité, qui est aussi un important banquier dans le "civil". Celui-ci sort le petit carnet miracle et précise que la bonne santé des placements boursiers du "trésor de guerre" permet largement de financer l'opération, mais soldera pratiquement les résultats des recettes de 1950...

Robert Paragot est désigné comme chef d'expédition. Il est confronté à une situation nouvelle... Jusque-là, la force des expéditions organisées par notre instance résidait dans le consensus du groupe, obtenu par la chance du sommet pour tous. La difficulté d'un pareil objectif ne permettait plus cet espoir d'unanimité ; dès le départ l'équipe est construite autour de Y. Seigneur et de ses habituels compagnons de courses. Un petit groupe se charge de la préparation, notamment Paragot et Bérardini, avec l'indispensable Michèle Morgan, la secrétaire-assistante chargée des expéditions de la FFM, sans laquelle rien ne serait facile. Yannick Seigneur se montrera à la hauteur de ses ambitions, de celles de son chef d'expédition et de celles du comité...

L'expédition comprend 10 ascensionnistes aidés par 19 assistants sherpas. Quatorze tonnes de vivres et matériel ont été acheminées par 460 porteurs. Six camps sont installés, le sixième vers 7770 m. Naturellement, en regard de l'objectif, utilisation de cordes fixes et de l'oxygène.

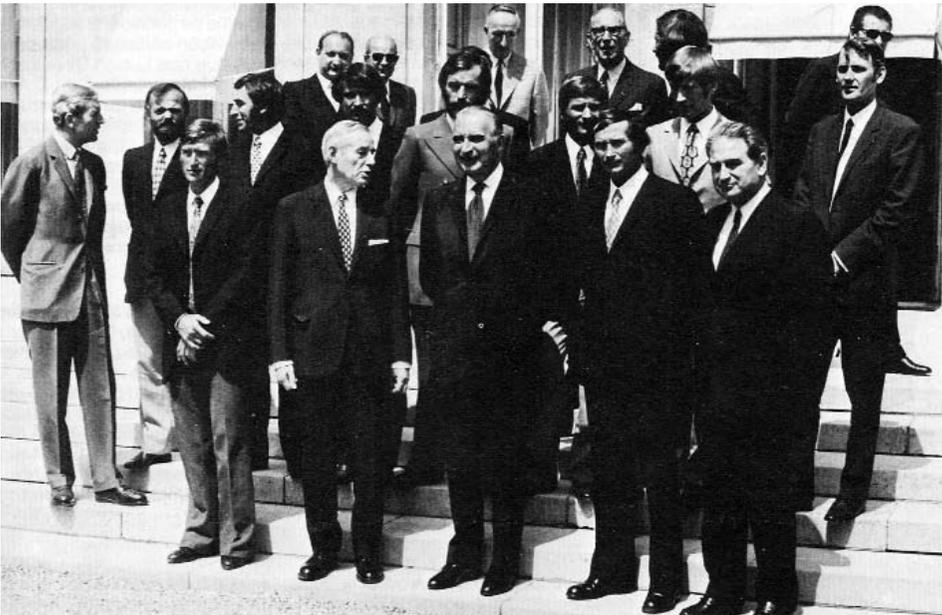
Après un difficile siège de plusieurs semaines, le sommet est atteint le 23 mai 1971 par la cordée composée de B. Mellet et Y. Seigneur.

### ***Un succès exceptionnel***

C'est un exploit exceptionnel "emporté d'extrême justesse par une équipe qui sut puiser au fond d'elle-même, par sa détermination, la force d'un ultime sursaut pour couronner un succès déjà obtenu en transposant dans l'Himalaya par l'escalade du grand ressaut du pilier, l'extrême difficulté des Alpes". Un succès déjà obtenu par l'escalade du grand ressaut du pilier ? Le président du Comité de l'Himalaya a, un instant, les yeux de Chimène pour son équipe, il sait pourtant bien que le ressaut du pilier - sans le sommet - cela aurait été appelé un échec, suivant les critères d'évaluation de notre discipline sportive.

Malheureusement dans ce type d'opération très structurée, les individualités fortes, qui se sont beaucoup engagées et n'ont pas eu leur part de sommet et de gloire, rentrent forcément avec quelques regrets inextinguibles, c'est la part du feu d'une pareille aventure... La gloire n'appartiendra qu'à ceux du sommet et qu'au chef d'expédition ; pourtant il y aura eu aussi des équipiers modèles, sans état d'âme et aussi les assistants sherpas. Et sans ceux-ci et ceux-là, il n'y aurait eu de sommet pour personne...

Robert Paragot aura parfaitement organisé, conduit et réussi cette entreprise difficile et risquée, qui a été un assemblage complexe d'ambitions, de solidarités et



***Page de gauche : pilier ouest du Makalu***

***Ci-dessus : l'apothéose à l'Elysée, autour du Président Pompidou...***

d'abnégations. Une secrète alchimie qui ne réussit pas toujours... Le Piler ouest du Makalu a coûté 750 000 frs, c'est à dire 4 millions actuels.

### ***L'apogée d'une méthode***

Ce succès, sur le pilier ouest du Makalu, marque l'apogée d'une certaine méthode pour l'ascension des hautes montagnes :

- Un comité autorité morale qui fixe un objectif, gère administrativement l'opération, "s'occupe des papiers", des finances, de la "diplomatie", désigne le chef d'expédition qui sera son représentant durant le déroulement des opérations et son seul interlocuteur et désigne aussi l'ensemble de l'équipe.

- Une gestion administrative et structurée de l'opération.

- Un groupe de grimpeurs, choisis parmi les meilleurs, réunis pour la circonstance et en fonction des caractéristiques d'un objectif particulier, souvent des guides professionnels, sélectionnés pour leurs performances de haut niveau, tous ont accepté une participation désintéressée quant au déroulement et quant aux résultats, tous ont accepté de respecter les arbitrages et les décisions du chef d'expédition.

- Un chef d'expédition, seul responsable sur place et maître de toutes les décisions engageant le groupe, devant faire face à une charge morale éprouvante.

- Une recherche de cohésion du groupe qui conduit à gommer les écarts décisifs, gigantesques, qui peuvent exister entre les grimpeurs dans de tels engagements, pour mettre en valeur la seule performance collective.

La méthode dite "française " est en fait la méthode Lucien Devies, avec un Comité de l'Himalaya qu'il anime et qu'il dirige depuis plus de vingt ans, une méthode très bien adaptée à la "conquête" des plus hautes montagnes, dans les décennies cinquante à soixante dix.

### ***La question des expéditions légères***

Déjà se pose la question des expéditions légères, de l'autonomie de la cordée et du recours à la technique alpine pour envisager une ascension. Au sein de notre cénacle, les débats sont passionnés et parfois débordent un peu, comme le cri du cœur du chef d'expédition du Makalu de 1971, interpellé par les idées et les performances novatrices qui s'annoncent : "*On m'a demandé s'il était raisonnable, compte tenu des perfectionnements techniques et du talent des jeunes générations de grimpeurs, d'envisager la réalisation, sur de très grand objectifs himalayens, d'expéditions légères de style alpin, menées tambour battant, en quelques jours avec bivouac. À la lumière d'expériences récentes de la face sud de l'Annapurna et du pilier ouest du Makalu et pour ne citer que ces deux performances, je crois pouvoir répondre non, catégoriquement non*".

Par édition interposée, Robert Paragot s'adressait en fait au Président du Comité de l'Himalaya, un Lucien Devies toujours vigilant, très informé sur les évolutions de l'himalayisme et sentant bien les progrès en cours. En conclusion d'un texte situant

l'exploit de 1971, ce dernier écrit : *“C'est un achèvement et c'est une ouverture, la vision des possibilités est transformée, rien désormais ne sera plus pareil, ainsi va l'ambition de l'homme, destructrice et créatrice”*.

Durant l'année 1973 Devies, qui n'aura jamais plus rencontré le successeur qu'il espérait, pour gérer les “affaires de la Montagne”, et ayant peut-être un peu trop tardé, est victime de l'ingratitude de quelques-uns et sans ménagement contraint d'abandonner ses différentes responsabilités dans notre vie associative. Dans un profond déchirement, avec une grande dignité, il doit prendre ses distances avec la conduite de nos organisations de montagne, après presque trente années passées “aux affaires”.

Au Comité de l'Himalaya, où la confiance ne lui est pourtant pas comptée, il décide également à passer la main et sur sa proposition, c'est Robert Paragot qui est nommé nouveau président. Un comité très affaibli financièrement qui, pour se forger une politique originale, n'a plus les formidables moyens donnés par le “trésor de guerre” de l'Annapurna...

### ***La fascination de l'Everest***

Quel objectif avec quel financement ? Le comité va longtemps en débattre. En fait son activité principale va être d'apporter une aide technique aux expéditions, de contrôler la pertinence des projets et de répartir équitablement de modestes subventions, allouées par le Ministère de la Jeunesse et des Sports.



***Col sud de l'Everest***

En 1974, une expédition chamoniarde s'attaque à l'Everest, par l'arête ouest intégrale, un objectif ambitieux et engagé surtout pendant la période post-mousson, pour une première expédition française sur la plus haute montagne du monde. Le 9 septembre, l'opération tourne à la catastrophe avec la disparition de Gérard Devouassoux et de cinq compagnons Sherpas, tous victimes d'une avalanche. En 1975, une forte expédition lyonnaise inaugure un bel itinéraire original sur le Gasherbrum 2 avec ses 8000 m, sommet le 18 juin pour M. Batard et Y. Seigneur avec malheureusement la disparition, le lendemain, de Bernard Villaret.

À l'automne de la même année, les Britanniques organisent une très grosse opération dans le versant sud-ouest de l'Everest. Là aussi, les caisses du comité londonien des expéditions n'apportent plus le financement. L'équivalent de quelque 5 millions et demi de francs actuels est nécessaire pour monter l'opération, il sera trouvé auprès d'un établissement bancaire, la Barclays Bank International. L'opération comprend 16 membres avec C. Bonington comme leader, deux médecins et 80 assistants sherpas. Trente tonnes de vivres et de matériel ont été acheminées au camp de base. Et le 24 septembre 1975, la face sud est gravie par D. Haston et D. Scott. Et deux jours plus tard par P. Boardman et Pertemba Sherpa, ils sont suivis un peu après par Mike Burke, qui est surpris par la tempête sur la crête sommitale et ne pourra revenir.

Cet objectif ambitieux, son financement et la réussite de l'opération interpellent notre comité fédéral, qui n'a jamais vraiment su ou pu trouver un objectif novateur, sur la plus haute montagne du monde. En 1978, c'est une équipe réunie par Pierre Mazeaud qui se présente pour l'Everest, l'objectif est moins ambitieux, avec la voie classique d'ascension par le Népal. Au sein du comité, on entendra quelques sarcasmes qui ressemblent à des regrets éternels... pas de la part d'un Lucien Devies qui signe la préface du livre relatant la présence française sur le toit du monde du 15 octobre 1978 des Mazeaud, Afanassief, Diemberger et Jaeger : *“La fascination de l'Everest faisait son œuvre et il fallait un jour une réponse française”*.

On fera, ici et là, la fine bouche devant cette modeste réponse française. Mais constatons que c'est seulement dix ans plus tard que l'on verra, après bien des tentatives, d'autres de nos collègues sur les voies normales népalaises et tibétaines... Et, plus de vingt ans plus tard, on attend toujours une réponse française sur un itinéraire original...

### ***Année 1979 - Le Pilier du K2***

À la fin des années soixante dix, et après bien des hésitations, le comité sur une suggestion de Bernard Mellet et Yannik Seigneur se décide pour un objectif novateur et original sur le K2, la seconde montagne du monde par l'altitude avec ses 8611 m. L'arête sud-ouest, haute et très redressée, est l'ambition de l'expédition nationale, dirigée par Bernard Mellet.

Elle comprend une très forte participation de grimpeurs de très haut niveau. C'est une opération mammoth qui est montée, semblable par son gigantisme au modèle des Britanniques de 1975. Pour le financement de l'opération, on s'en remet à un cabinet spécialisé dans la publicité, qui réussira à faire rêver les organisateurs et le comité... Le groupe est divisé sur l'utilisation de l'oxygène, la discussion est engagée et tranchée par une non-décision, chacun optera pour la solution de son choix, mais les bouteilles seront prévues au-dessus de 8000 mètres.

C'est plus de vingt-deux tonnes de vivres et matériel qui seront acheminées par 1400 porteurs pendant les 15 jours de la marche d'approche. Pierre Beghin notera : *“En tout mille quatre cents charges à transporter, un vrai délire, cela a un côté impressionnant, grandiose, excessif”*...

L'équipe sera composée de quatorze grimpeurs et du médecin. Arrivés au camp de base, trente porteurs seront recrutés, formés et équipés pour apporter une assistance dans le transport des charges vers les premiers camps supérieurs.

Six camps seront installés, le dernier ressaut, donnant accès aux pentes terminales de la montagne, ne pourra être forcé à cause des mauvaises conditions météorologiques et de l'usure des hommes. L'entreprise n'aura pas bénéficié de la petite dose de chance toujours nécessaire pour réussir ce genre de challenge, mais elle n'était pas non plus organisée pour permettre à cette chance de s'émanciper. Il faudra déplorer la mort de deux porteurs durant le déroulement de l'opération.

C'est un échec, bien sûr tout à fait honorable, obtenu sur un objectif exceptionnel, en utilisant des moyens, une tactique et une éthique déjà discutés... Cet échec va provoquer la remise en question de la méthode française d'organisation et de gestion des expéditions, la responsabilité d'un comité parisien, des équipiers pas assez concernés, des moyens disproportionnés...

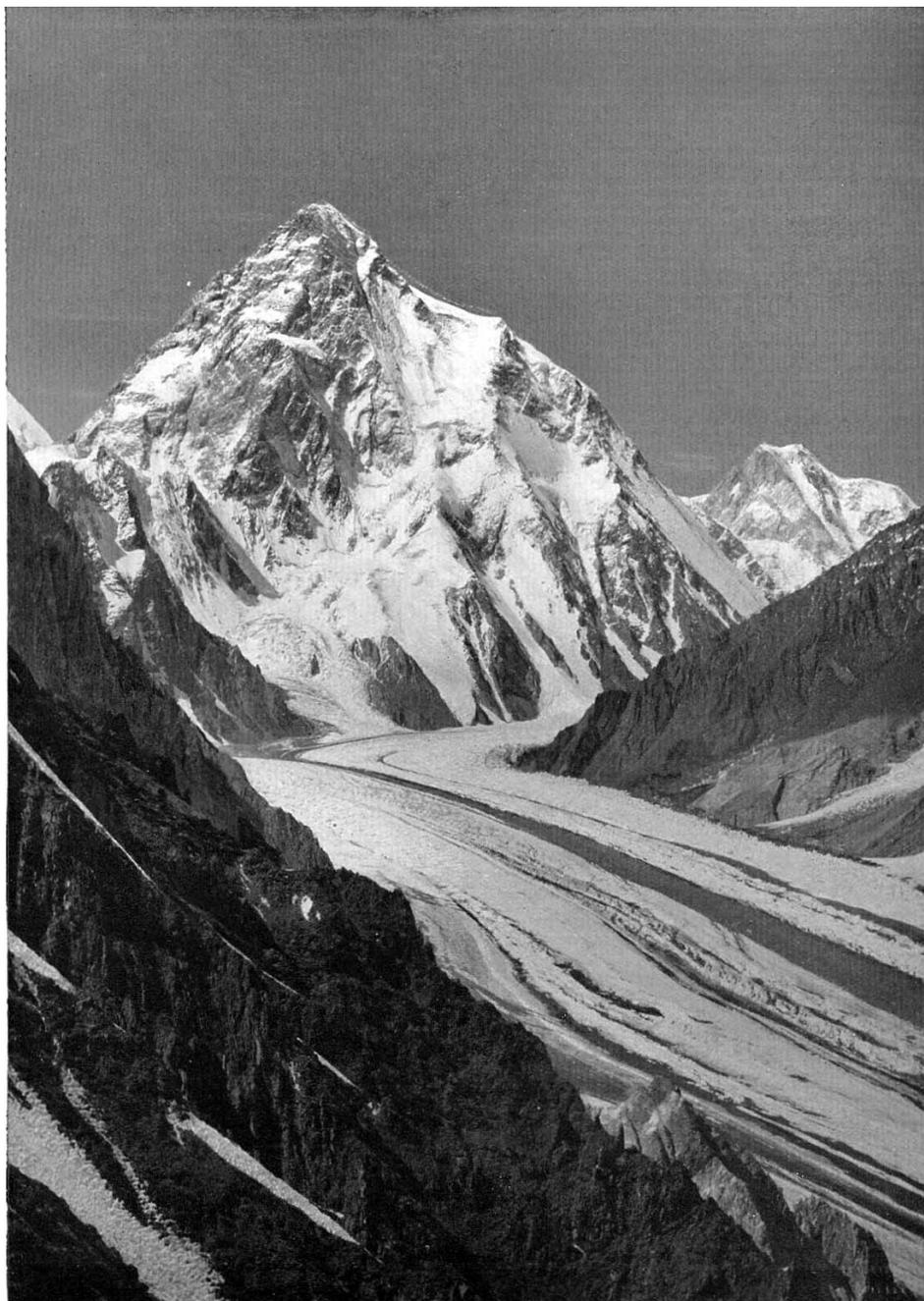
### ***Un désastre financier***

Après l'échec des hommes du K2, au retour, c'est un désastre financier qu'il faut gérer. Les résultats du cabinet spécialisé dans la publicité sont très décevants. À part

**lafuma**

**CEUX QUI VONT PLUS HAUT  
SONT ENCORE PLUS EXIGEANTS**

En route vers le camp III - Yannick Seigneur, chef adjoint de l'expédition nationale française au K2 (8 611 m), équipée par Lafuma.



*Le K2 (ou Chogori) et le glacier de Baltoro, photographiés avant la guerre  
par Vittorio Sella lors de l'expédition du Duc des Abruzzes.  
Même source pour la photo du Jannu, p. 132*

les aides de l'État, les recettes qui devaient venir ne sont pas là. Les dépenses dépassent 1,8 millions de francs de 1979, c'est à dire 4,5 millions actuels et la petite équipe responsable de l'organisation n'a jamais eu que des espoirs de recette...

Le Comité de l'Himalaya, un peu à l'écart de la préparation, est informé très tardivement de la catastrophe annoncée, il ne dispose plus d'aucun trésor de guerre... La Fédération, si elle n'avait pas son mot à dire, pour l'utilisation des fonds produits par les expéditions, va vite s'apercevoir qu'elle est responsable des dettes.

Au retour de l'expédition, le président de la F.F.M. se retrouve bien seul pour gérer la crise, la petite équipe responsable de l'organisation s'est évaporée, le comité n'est plus en mesure de faire face... L'organisme fédéral, lui-même, n'a pas la capacité de couvrir les dépenses de l'opération... L'État devra intervenir s'il ne veut pas voir une de ses fédérations en cessation de paiement, son intervention se montera à 1 million de francs, c'est à dire 2,5 millions actuels.

### ***Comptable et responsable***

La F.F.M. se trouvait en fait comptable et responsable, d'une gestion qu'elle ne maîtrisait pas. Elle est priée de mettre un peu d'ordre dans ses affaires, ce qui est fait au début de 1981. Cette remise en question, imposée par le ministère de tutelle pour une saine et bonne gestion, est aussi souhaitée par plusieurs membres du Comité de l'Himalaya, bien conscients de l'évolution décisive donnée par les ascensionnistes novateurs en Himalaya, et bien sûr également par la FFM elle-même, qui n'avait jamais été en mesure, jusqu'ici, de s'imposer devant sa prestigieuse commission.

- Le comité n'est plus organisateur d'expédition, il a pour mission de reconnaître et de favoriser les initiatives des individus ou des groupes issus de la vie associative.

- Il proposera des aides financières aux projets remarquables, des aides prises dans une modeste subvention allouée par le Ministère de la Jeunesse et des Sports.

- Si la FFM était amenée à être organisatrice d'une expédition, elle le ferait par la création d'une structure adaptée, c'est-à-dire un comité d'organisation indépendant.

- Le président, le trésorier et le secrétaire de la fédération deviennent membres de droit de la commission.

- Les membres du Comité et son Président sont désignés par le Comité directeur de la FFM...

### ***Comme un jeu merveilleux***

Cette méthode efficace et sûre, qui permettait des succès fameux et raisonnables, était adaptée à cette période d'exploration des plus hauts sommets himalayens, qui ira depuis l'Annapurna de 1950 au Makalu de 1971, et peut-être jusqu'à l'Everest des Britanniques de 1975, et au K2 malheureux de 1979... Une méthode qui rendait compatible le haut niveau des performances et un risque acceptable : c'était le choix des Devies, Franco, Magnone, Paragot et des autres du Comité de l'Himalaya.

Ils étaient les dépositaires d'une grande responsabilité morale vis-à-vis des garçons engagés dans leurs expéditions et chargés de conduire des actions incertaines et dangereuses. Cette méthode efficace et sûre, ces succès raisonnables et fameux n'auront été possibles que grâce à l'immense engouement causé en 1950 par le succès de l'Annapurna et *"tout ou presque en a découlé..."*

### ***La bonne méthode et le bon style***

En 1978, du 17 au 22 octobre, une petite équipe de 4 grimpeurs britanniques réalise "l'ascension à vue" du Jannu, c'est-à-dire en technique alpine, par la voie française de 1962. Sommet le 21 octobre pour R. Baxter-Jones, R. Carrington, B. Hall et l'ami regretté Alan Rouse. Un exploit exceptionnel et novateur... En 1980, une petite équipe nord-américaine de quatre reprend, sans l'aide de l'oxygène et des assistants sherpas, la voie du pilier ouest du Makalu. Sommet le 15 mai pour J. Roskelley.

Avec les progrès énormes réalisés par le perfectionnement du matériel et l'amélioration de la condition physique et sportive des hommes, de toutes parts apparaissaient des grimpeurs porteurs de projets audacieux, exigeants et novateurs. Ils envisageaient désormais de gravir les plus hautes montagnes d'une autre façon. Ces progrès permettaient, dès lors, d'avoir recours à ces assauts rapides, légers et déterminés, même sur des itinéraires difficiles sur les plus hautes montagnes.

La bonne méthode et le bon style étaient *"de faire plus avec moins"*, selon les mots d'Alex MacIntyre, l'un de ces précurseurs de ces années quatre-vingt. La cordée MacIntyre, Baxter-Jones, Scott réalise une voie nouvelle sur un 8000 en technique alpine et en quatre jours. Du 25 au 28 mai 1982, ils parcourent la face sud-ouest du Xixapangma, haute de 2500 mètres. MacIntyre indiquera : *"la face était l'ambition ; le style est l'obsession"...*

Cette nouvelle ambition ne se trouvait que dans l'union, la solidarité, l'engagement et la motivation de la cordée ou du petit groupe autonome et responsable. Cette ambition imposait que les acteurs soient, comme dans nos Alpes, les décideurs de leur projet commun d'ascension et des moyens à mettre en œuvre.

### ***Une performance qui ruinait une méthode et un savoir faire***

En 1986, une expédition polonaise réalise l'ascension du pilier sud-ouest du K2. Dans une conception moderne et engagée, avec équipement jusqu'à 7700 m, P. Bozik, P. Piasecki et W. Wroz en utilisant deux camps, vers 6900 et 7400 m, et deux bivouacs, vers 8000 et 8400 m, forcent l'itinéraire. Sommet le 3 août, avec malheureusement la chute mortelle de Wojciech Wroz durant la descente. C'est une performance exceptionnelle, qui ruinait définitivement une méthode et un savoir faire qui n'avaient pas su assez rapidement évoluer et se remettre en question.

La même année, du 28 au 30 août, E. Loretan et J. Troillet en moins de trois jours, réalisent l'ascension de l'Everest par le versant nord, depuis un camp de base avancé vers 5850 m sur le glacier du Rongbuk, un bivouac vers 7800 m et un autre

vers 8400 m. Sans tente, ni corde, les deux Suisses n'avaient rien ajouté, rien laissé, ni rien pris à la montagne...

Devenaient obsolètes, la mise en place de l'énorme dispositif des expéditions structurées et pyramidales, l'oxygène, l'occupation systématique et pyramidale des itinéraires par des camps fixes, l'équipement systématique de l'itinéraire par des cordes fixes. En 1988, les 26 et 27 avril, aidé par quelques cordes fixes en place, Marc Batard escalade le pilier ouest du Makalu en 18 heures et retourne par l'itinéraire du versant nord, achevant une première traversée de la montagne... En 1989, du 3 au 6 octobre, Pierre Béghin réussit l'exploit exceptionnel de gravir, seul au dessus de 7200 m, le versant sud du Makalu et en revenant par l'itinéraire du versant nord.

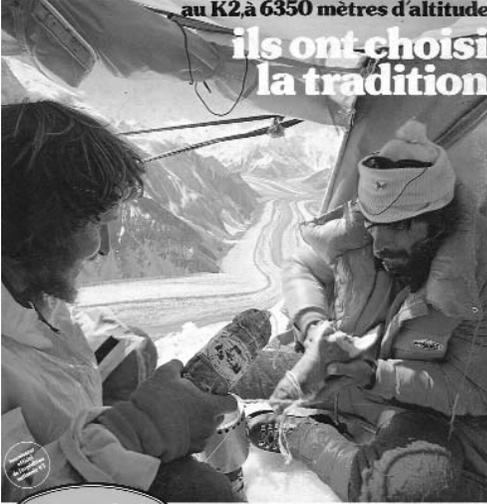
En 1991, les 1er et 2 octobre, E. Loretan et J. Troillet escaladent le pilier ouest du Makalu, en 33 heures, aidés par quelques cordes fixes en place. Au retour ils font le commentaire suivant : *“Ce pilier de difficulté sympathique et moyenne est indéniablement le plus beau sur un 8000”*. On pense à la remarque ironique de Mummery, en la transposant au pilier ouest du Makalu : la plus difficile escalade de l'Himalaya en 1971, une voie classique dès 1988 et une escalade rapide et sympathique pour les deux de 1991...

### **Une méthode économe en vies humaines**

Ces systèmes très organisés d'expéditions qui vont, au début des années quatre-vingt, apparaître si lourds, si encombrants et si dépassés avaient pourtant permis la plupart des succès des années cinquante et soixante sur les plus grandes montagnes. C'était la réponse de ces hommes-là et à ce moment-là... Ces systèmes très organisés étaient aussi, ne l'oublions pas, une méthode économe en vies humaines, ce que les partisans, de l'économie de moyens, sauront beaucoup moins bien faire...

Les hommes de ce moment là, les Devies, Franco, Magnone, Terray, Paragot et des autres du Comité de l'Himalaya avaient su regarder l'exploration des plus hautes montagnes *“comme un jeu merveilleux”* et avaient su se tenir *“à l'écart des conceptions désespérées et de la dangereuse séduction des héroïsmes”*.

au K2, à 6350 mètres d'altitude  
ils ont choisi  
la tradition



**Calixte**  
la tradition  
c'est premier du temps

**saucissons et  
jambons de l'Ardèche**

Au moment de la détente, au campement, le dimanche et le soir, c'est Calixte, le jambon ou le saucisson de l'Ardèche, qui vous accompagne. Ce n'est pas seulement un plaisir, c'est aussi un moment de détente et de bien-être. Demain, il vous attendra le lendemain, au moment de la détente, au moment de la détente, au moment de la détente... Ils sont produits par une certaine manière de la production, un moment d'aller rejoindre plus haut, ils ont la technique, l'équipement, l'expérience.

ment d'une grande qualité nutritive, mais surtout, pratique. Ce n'est pas partager, ce qui les aime, c'est aussi, c'est surtout, un goût unique et familiarité. Un goût du pays qui s'échauffe et qui se réchauffe, lorsqu'il leur se réchauffe.

Dans une ARDÈCHE, je cherche avec une certaine conviction, de vous faire que mes produits, jusqu'à



Hubert Giot

## *Everest, mythe moderne*

**M**ars 1981. La tempête n'en finit pas de rugir. Des vents de plus de cent km/h secouent la minuscule tente montée en toute hâte à 8500 m d'altitude juste sous le premier pas de l'arête nord-est du versant tibétain de l'Everest. Accrochés avec le peu de forces qu'il nous reste aux montants du fragile édifice, la peur nous gagne, le doute aussi. Les anecdotes sur les bivouacs en haute altitude, la mort blanche, la folie et surtout la conscience que peu d'himalayistes sont revenus de ces expériences extrêmes nous hantent.

Depuis hier matin, au départ du camp VI à 8200 m, nous n'avons ingurgité qu'une gamelle de thé et quelques sachets de miel, nous contentant également de deux sacs de couchage et d'une seule bouteille d'oxygène pour trois. Tour à tour nous réchauffons nos chaussures en cuir à l'aide de l'unique réchaud, timide falot lumineux de cet univers sombre. Malgré la tension, le choix n'est pas équivoque : vivre ou bien mourir.

Tentant de nous tenir éveillés, nous discutons des options du lendemain : rebrousser chemin, continuer ? Il nous reste encore quelques forces, mais Qomolangma est un géant. Entre deux bourrasques je me laisse aller à penser que ma vie ne vaut pas un sommet. Capable de redescendre seul et de me battre jusqu'au bout, je ne continuerai que si les conditions sont favorables : il y a d'autres montagnes à gravir, d'autres défis à relever.

Un coup terrible secoue la tente, le vent redouble de force et la neige commence à s'infiltrer par les micro-déchirures dues au frottement du tissu sur le rocher. Il doit être deux heures du matin : j'ai froid aux pieds et je pense à ceux qui sont en bas dans les différents camps. Je suis le plus jeune, le moins expérimenté et j'ai joué au sherpa pendant les trois quarts de l'expédition. Et Michel, à quoi pense t-il ? Je le traitais de fou à Lhassa, lorsqu'il s'échappait de nos résidences surveillées, la nuit, pour transmettre les messages de réfugiés tibétains en France. Me croit-il fou maintenant ? J'ai seulement échappé à la logique rationnelle d'un savant calcul pyramidal. Ceux qui devaient être en bas sont en haut et vice versa. C'est la loi de l'altitude.

Tiens ! je ne sens plus mon pied gauche, le froid inexorable qui traverse nos tapis de sol de première génération me glace les veines. Cramponné et frissonnant, je tente de ne pas me laisser impressionner par le bruit de cette turbine géante. Quand le vent semble avoir pitié de nous et secoue notre toile de manière plus régulière, je laisse mes pensées s'échapper. Nous sommes partis depuis cent jours et arrivés tôt, trop tôt, au camp de base. Des températures de -15°C le jour, -25°C la nuit, ont

décimé les grimpeurs et nous avons passé plus de temps à tousser et à grelotter qu'à porter des charges et équiper. Je me souviens de ces premières nuits à 6500 m, de ces maux de tête insupportables et de ces redescentes en catastrophe, de ces doutes à seulement imaginer atteindre 7000 m. Vingt-six jours à 6500 m à attendre l'hypothétique venue d'un compagnon de cordée ! Je me sentais insensé dans ce camp de base avancé, le visage brûlé par un soleil omniprésent et le walkman planté dans les oreilles à écouter un Supertramp force 6. J'avais failli partir seul, le beau temps me tendant les bras, mais, fort dans mes chairs et pas dans la tête, j'avais peur de la solitude, peur de la montagne.

Le jour se lève, la tempête reprend force et vigueur, la neige tourbillonne et s'engouffre par la minuscule ouverture de la porte. Instinctivement nous savons qu'il faut agir vite : c'est la tentative de la dernière chance ou le renoncement au sommet ! Je suis le premier à annoncer mon refus de continuer, Jean-Claude, puis Hervé se rallie à cette idée. Le sommet ne vaut pas nos vies. Nous ne serons pas des héros.

Equipés de tout ce que nous possédons comme vêtements et ayant conscience du danger à se séparer, nous entamons ce que j'appellerai la descente la plus périlleuse de ma vie. La violence des vents prenait maintenant toute son ampleur, et hors de la tente abritée par un gros rocher, nous étions frappés par la puissance d'Eole. Impossible de faire plus de quelques pas sans être malmenés comme des fétus de paille, la neige collant à nos masques et diminuant une vision déjà réduite. La présence d'Hervé et Jean-Claude à mes côtés, aussi accrochés que moi à la vie, me rassure. Sans corde fixe, sans traces, j'hésite sur la bonne direction : il faut basculer à gauche vers les vires salvatrices, mais quand ? Jean-Claude en hurlant me montre un cheminement ; ne pouvant, dans la violence du vent, exprimer mon désaccord que par un geste, il nous quitte. Hervé me suit, l'heure n'est plus à la réflexion mais à l'action et mu par un réflexe de survie, je découvre les vires.

Maintenant que nous sommes mieux abrités, les vires très techniques requièrent toute mon attention. Je pensais Jean-Claude perdu, lorsqu'une heure trente après, il réapparaît à ma gauche au pied de l'arête : l'explication est sommaire, il avait suivi cet itinéraire à la montée et moi un autre. Le reste de la descente jusqu'à 7000 m est un calvaire ; l'arête nord nous protège un peu du vent, mais le froid et la fatigue se font cruellement sentir et nous trouvons les camps détruits au fur et à mesure de notre progression. La furie des éléments a eu raison de la folie des hommes. La neige de la nuit alourdit nos pas et accentue notre lenteur. Une peur m'envahit : trouver le camp à 7000 m détruit, je n'imagine même pas aller plus loin.

Après onze heures de retraite, une, puis deux silhouettes apparaissent : je m'assieds et je pleure. Je prends la dimension aujourd'hui de cette pensée à 8500 m : "Je ne serai pas un héros". Je n'ai regretté ni le sommet pour lui-même, ni la vue magique des glaciers à mes pieds, ni même la main tendue vers un compagnon de cordée. Je n'ai regretté qu'une notoriété illusoire.

J'avais alors 27 ans et je ne songeais qu'à rajouter des jours à la vie. Je n'imaginai même pas que Qomolangma dans sa magnificence, me donnerait une nouvelle chance.

**O**ctobre 1993. Je suis étrangement serein dans ma tente, à 8000 m au col Sud, sur le versant népalais de Sagarmatha. La déesse a changé de nom et j'ai changé aussi, les accents cosmiques du requiem de Fauré remplacent la rythmique de Supertramp. Douze années séparent ces deux tentatives. Une période ponctuée de drames, de joies, d'échecs, d'amitiés qui naissent et meurent, de voyages et de rencontres. J'ai conscience de l'immense privilège d'être à nouveau sur les flancs de l'Everest. Je ne l'ai pas particulièrement cherché, c'est plutôt lui qui est venu à moi, comme si le labyrinthe géant de la vie avait laissé entrevoir une lumière ou tracé l'esquisse d'un chemin. Je sors de ma tente pour admirer encore une fois les pentes ombrées du Lhotse, le camaïeu rosé du glacier du Khumbu et un jeu de lumières subtil annonciateur de beau temps. Arrivé à 8000 m sans trop de fatigue, je suis calme et en forme.

Je retourne dans ma tente, repoussé par un vent frais descendant vers la vallée, comme tous les soirs. Le soleil disparaît, sa ronde accomplie, et le jour doucement s'estompe. Les éléments sont en harmonie, il me reste à trouver ma place.

Je fais fondre un peu de neige, la nuit va être rude et je repense à ma décision de grimper sans oxygène. Pendant des mois, l'idée de prendre le risque de ne pas atteindre le sommet m'a perturbé. Et puis après tout pourquoi pas, l'important n'est-il pas de repousser ses limites, de rajouter de la beauté à la force et de gravir les montagnes pour sortir grandi d'une expérience extraordinaire ?

La température s'est sérieusement rafraîchie. La montagne reprend ses droits. Je me glisse tout habillé dans mon duvet, les yeux grands ouverts, contemplant le ballet incessant des myriades de particules d'eau gelées dansant dans le rai de lumière de ma frontale.



L'idée de perdre la tête me hante, je considère cela, aujourd'hui encore, comme le principal danger. Je dois à tout prix rester concentré pour avoir la force de faire demi-tour avant qu'il soit trop tard. Le sommet n'est pas une fin en soi, la manière de le réaliser l'est, et si je ne suis pas capable d'assumer mon choix, il me faudra redescendre au plus vite. Gombu me sort de mes rêveries, il est minuit. L'indispensable rituel de préparation à tout départ est long. À une heure trente, je sors de la tente, le temps est clair, un vent frais interdit aux nuages l'accès à notre univers, le ciel s'en porte mieux. Des tapis d'étoiles offrent à nos yeux un spectacle de rêve pour Galilée. Les constellations ont revêtu leurs plus beaux atours et quelques étoiles filantes apposent une dernière couche de poussières incandescentes à l'oeuvre céleste. L'ombre du géant prend des allures bienveillantes. Les choses se mettent en place. Je me mets en route et commence à me concentrer : bien respirer, ne pas rentrer en hyperventilation, compter les pas, laisser le poids du corps se poser sur une jambe, attendre une fraction de seconde, le temps pour les crampons de mordre la neige, puis recommencer. J'avance lentement au rythme de deux cent cinquante pas, puis deux minutes de repos affalé sur le piolet avant de repartir. J'observe derrière moi des silhouettes masquées sorties de la "Guerre des étoiles" et, plus libre qu'eux, je ne regrette pas mon choix.

Cinq heures plus tard, j'atteins l'épaule à 8500 m. Le jour se lève sur le chemin à parcourir : encore cinq heures d'efforts. Je recentre tout mon être sur une petite parcelle de matière grise nommée volonté et veux ignorer la douleur omniprésente depuis 8400 m ; je dois surtout combattre cette somnolence insidieuse et tentatrice.



Personne ne parle et d'un signe nous nous levons comme un seul homme pour affronter le pire. Ma cadence de pas a diminué, elle est de 80, les pauses ont augmenté. Sur cette arête qui n'en finit pas, l'effort terrible de volonté me provoque des poussées d'adrénaline et je ressens des traits de chaleur dans le ventre. Je me raccroche à mes amis, ma famille et les imagine suivant mon effort. Gombu me secoue, je commençais à m'assoupir ; il a enlevé son masque pour me parler, ses lèvres bougent mais les sons me parviennent avec un décalage de plusieurs secondes, comme dans un rêve. Décalage agréable et inquiétant, car l'euphorie me gagne. Le scénario se répète, je m'assieds, je rêve, Gombu me secoue, je repars.

Je comprends mieux maintenant pourquoi des himalayistes se laissent mourir à ces altitudes, c'est tellement agréable. J'arrive au pied du ressaut Hillary, il rompt la monotonie de mes pas, je m'accroche aux cordes en place et tire de toute mon énergie en essayant de placer mes pieds au mieux, je sors de l'obstacle épuisé. Ma respiration est trop courte, la récupération est de plus en plus longue. Ce passage en rocher m'a réveillé, je suis à trente minutes du sommet, mon équilibre est instable et passer la prochaine arête effilée est périlleux. Encore une petite bosse et une autre, ma cadence est de trois pas entre chaque repos, un véritable supplice, tout mon être est tendu vers le sommet que j'aperçois dans une vision trouble. Quelques pas de plus et je peux enfin fouler le toit du monde. Tel un marathonien passant la ligne, je m'écroule.

L'esprit vide, je reconnais à peine la vallée de Rongbuk. Dire que j'apprécie le moment est un bien grand mot, Je me force à observer l'arête Nord et à mesurer le chemin restant à parcourir en 1981. Je récupère un peu, les Sherpas sont fous de joie et nous le manifestent. Je commence à savourer l'instant.

J'avais alors quarante ans et je songeais maintenant à ajouter de la vie à mes jours.

**D**ouze années séparent ces deux ascensions. Hormis quelques comptes rendus erratiques, je n'avais jamais écrit une ligne sur l'Everest, peut-être par pudeur et aussi parce que je n'arrivais pas à analyser la profondeur et la dimension des émotions ressenties sur ses flancs.

De la première ascension me restent déception et amertume. Les échecs n'arrivent pas par hasard, les pièces du puzzle doivent être réunies pour composer un tableau harmonieux. Les yeux rivés vers le sommet, sans vue d'ensemble, concentré sur mon ego, je n'apercevais pas la lumière, je n'avais pas compris que l'Everest est un lien sacré entre la terre et le ciel.

De la seconde, je garde un grand bonheur partagé avec mes proches, l'amitié de mes compagnons de cordée et des Sherpas qui m'accompagnaient, la joie d'avoir été un court instant en symbiose avec l'univers.

Cela m'a amené à me poser un certain nombre de questions. Grimpons-nous pour nous élever, donc pour grandir ? Est-ce là une manière de dépasser, voire de tuer symboliquement le père ? Quelle reconnaissance attendons-nous ? Grimpons-



nous pour être meilleurs, ce qui est louable ? Grimpons-nous pour être meilleur que l'autre, ce qui est discutable ? Grimpons-nous pour être le meilleur, ce qui est dangereux ?

La montagne est un terrain où la seule compétition saine est celle livrée à soi-même. La notion d'être le meilleur ne peut se concevoir que sur un stade ou un terrain de sport. La montagne a toujours eu une connotation sacrée dans toutes les civilisations, même si nous la pratiquons de manière profane. Elle met en exergue les valeurs fondamentales de l'homme : le courage, la ténacité, le dépassement de soi, la solidarité de la cordée.

Gravir le plus haut sommet du monde ressemble à une progression initiatique en trois temps: d'abord le temps de la préparation physique et mentale, silencieux, empli de doute. Temps du retour vers ses énergies intérieures, il nous ramène vers un univers matriciel. Temps hors du temps, à accepter en vue d'un résultat espéré, mais encore inconnu. Puis vient le temps de l'effort et de la souffrance, car

l'ascension en haute altitude s'apparente davantage à une descente aux enfers. Départs nocturnes, obscurité souvent présente, obstacles minéraux ou météorologiques sont là pour éprouver nos forces et notre désir de lumière.

Le renoncement à nos valeurs de "l'avoir" s'impose sous peine d'échec et révèle "l'être". Une fois ces épreuves passées avec succès, l'arrivée au sommet fera jaillir la plénitude d'une lumière toute intérieure. Je suis heureux d'avoir été refoulé par Qomolangma la première fois. Si j'avais réussi, que me serait-il resté après ? Les treize autres huit mille ? Je considère maintenant que des montagnes de cette ampleur méritent une autre considération qu'un vulgaire challenge. Elles représentent le symbole de l'accomplissement de l'homme. Elles imposent la transcendance et une telle ascension relève de l'œuvre d'art. L'arrivée au sommet marque le terme d'une initiation même si l'on ne comprend le message que beaucoup plus tard. Celui qui est allé au delà de huit mille mètres, qui a souffert, risqué sa vie, vu la mort d'autres alpinistes est un homme nouveau ou tout du moins un homme changé

Je voulais être un héros sur les flancs de Qomolangma ; Sagarmatha, déesse mère du monde m'a appris à être simplement un homme et pour moi, s'est ouverte la porte de l'Orient. J'ai découvert la richesse humaine et culturelle de ces pays du toit du monde, la gentillesse des populations, l'amitié et le dévouement des Sherpas, la beauté de ces paysages aux contrastes forts. Je suis devenu sensible à l'invitation d'un Tibétain sous sa tente, à la ferveur de pèlerins parcourant à pied des lieux sacrés distants de centaines de kilomètres, à l'hospitalité d'un moine bouddhiste vous ouvrant la porte du temple et à la souffrance d'un peuple privé de liberté.

L'Everest a été longtemps l'ultime symbole de l'endurance humaine, le théâtre de triomphes et de défaites, d'actes d'héroïsme et de tragédies ; aussi longtemps que les drapeaux à prières flotteront sur les camps de base, les hommes se confronteront à lui, pour s'apercevoir finalement que le plus haut sommet n'est pas toujours celui que l'on croit.

Dans sa démesure, l'Everest donne la mesure de l'humain. Banaliser son ascension ferme un accès possible au sens du sacré. À ceux qui sont en quête de plus haut, je ne peux que dire : allez au sommet, redescendez-en, regardez autour de vous et nous en reparlerons.



Françoise Cadoux

## *Le Gasherbrum 2 (8035 m) par l'envers de la face*

**E**té 1999. Qu'est-ce que je fais là ? Qui peut m'expliquer ce que nous faisons là, au fin fond d'un Pakistan en guerre, à 6400 m d'altitude, dans la tempête, tassés à six dans une tente trois places, avec une personne qui délire à petit feu depuis une semaine ?...

On ne fait rien. Justement, on ne fait rien. Justement, depuis plusieurs semaines, nous avons la fâcheuse impression de ne rien faire. Depuis un mois, la météo est exécrable au camp de base : les seuls sommets que nous ayons atteints sont ceux de la rigolade, pour inventer des jeux de passe-temps, dont le plus intellectuel est la bataille de boules de neige ! Sous un ciel désespérément lourd et gris, nous trompons l'attente comme nous pouvons. Il est vrai que nous avons sous les yeux des maîtres en la matière : ces officiers de liaison qui encadrent chaque expédition, passant chaque année deux mois (voire quatre s'ils en surveillent une deuxième) à attendre au camp de base, se coiffant la moustache et buvant du thé, sans jamais montrer le moindre signe d'ennui ni d'impatience : quel talent ! Mais l'*homo alpinus* occidental n'a ni le talent, ni les moustaches de l'*homo militarus* oriental. Et c'est probablement ce qui nous a cruellement fait défaut, alors que nous rongeons notre frein, recroquevillés dans nos tentes, à l'extrémité du bout du cul de sac de la vallée du Baltoro, à l'affût du moindre signe de commencement de début d'éclaircissement du ciel. Cet été, nous explorons la fondamentale question du "faire ou ne pas faire", dans la moindre nuance de ses composantes socio-mystico-culturelles. Parce qu'on s'attendait quand même à faire quelque chose, nous ! On fait un 8000, enfin !

Faire. Faire une expédition, faire le sommet, faire le Pakistan... Et si, cet été là, il s'agissait d'apprendre à ne pas faire ? À laisser faire... (Beaucoup plus difficile, en tout cas pour moi). Un mois ! Depuis un mois, nous attendons qu'un créneau météo soit suffisamment beau pendant suffisamment longtemps pour que les conditions de neige et de glace se stabilisent. Pendant tout l'été, la mousson sera particulièrement terrible - nous l'apprendrons à notre retour par nos mamans respectives sur le qui-vive, épiluchant la moindre nouvelle venue d'Orient : elles trouveront un entrefilet dans les journaux pour relater des milliers de morts en Inde et au Népal. En revanche, le Pakistan est habituellement épargné par la mousson. Pas cet été là. La queue de la mousson balayera le glacier du Baltoro tout l'été, déversant des mètres cube de neige avec une patience et une générosité sans bornes.

Alors, on attend. On scrute, on spéculé sur l'épaisseur de brouillard. On discute à l'infini sur la superficie de la lentille de ciel bleu aperçue hier. Après un mois de

traitement spécial au camp de base par Karim, notre cuisinier, on voit des lentilles partout. Est-ce un effet secondaire du M.A.M. ? Ou un symptôme grave d'overdose de *dal*, la soupe aux lentilles, ce plat national du Pakistan dont notre cuisinier Karim s'ingénie à nous concocter des variantes toutes personnelles : amibes aux lentilles, parasites aux lentilles, etc....

“Ça se lève ! hurle soudain Anne, on voit les tentes d'en face !” Elles sont à deux mètres. L'optimisme est une vertu très sensible à l'altitude, pour certains. Il faudrait faire des études là-dessus. Il faudrait que je le propose à l'expédition espagnole qui étudie le terrible et mystérieux M.A.M., c'est-à-dire le comportement des globules rouges quand on est entouré de blanc.

Du blanc partout. À perte de vue, au-dessus de nos têtes, sous nos pieds, sous la tente, sur la tente, dans la tente (quand l'un de nous rentre d'une expédition pipi et s'ébroue), sous le réchaud, dans le réchaud... Nous, on fait plutôt une étude détaillée du comportement de la neige dans les réchauds. Nous passons la journée à faire fondre de la neige. Pour boire, pour notre cure approfondie de lyophilisés... Le premier geste du matin est de chercher le briquet. Un matin, au camp 3, à 7000 m, nos deux briquets ne marchaient plus, j'ai poussé un juron en les balançant à travers la tente du fond de mon duvet humide. Il va falloir démarrer la journée sans chaud au ventre. Autant dire sans chaud au cœur. Il y a des matins choisis où les cieux testent nos capacités au bonheur... Montagne, leçon de sang-froid. Très froid.

Après avoir bataillé (avec succès) avec la fermeture éclair de la tente, Jeff reçoit une petite avalanche sur les genoux. On est murés. Décidément, le test de ce matin-là est particulièrement ardu ! Hier soir, on a bien pelleté pour dégager la tente pour la nuit, mais - erreur - on a bêtement laissé la pelle dehors ! Alors il creuse un tunnel, avec les bras, la tête encapuchonnée, le corps tout entier pour s'extraire. Il a neigé plus d'un mètre dans la nuit, sans compter les congères qui s'accumulent autour de la tente. Dire qu'en ce moment même, il y en a qui sont sur la plage ! Plus jamais je ne me moquerai des beaufs sur la Côte d'Azur, promis.

Pourtant, tout avait si bien commencé. Au fait, où est le commencement d'une expédition ? Quand on en rêve, le soir entre copains, un verre à la main ? Quand on la prépare, coups de fil incessants, choix interminable du matériel ? Quand on monte dans l'avion, après le cirque fébrile de l'embarquement ? Pour déjouer le poids maximum autorisé en soute, chacun avait au dernier moment, tassé et entassé les objets les plus lourds de son équipement dans des sacs à dos à main qui auraient ridiculisé Schwarzenegger (Prendre un air dégagé en présentant son billet...).

Et puis, le Pakistan.

Une marée strictement masculine en *shalwar kamiz*, longue tunique et pantalon bouffant, la tenue traditionnelle. Dans les rues, dans les souks, dans les bus bondés, avachis sur les lits de corde dans les *chaishops* bourrés de puces (bars à thé), le long de la terrible Karakorum Highway : que des hommes ! Des mâles. En tout cas, qui pensent l'être. Parce qu'ils ont enfermé leur(s) femme(s) à la maison. Ou sous la

*burqua*, cette enveloppe qui recouvre les femmes des pieds à la tête, avec une grille pour les yeux, et qui les fait ressembler à des fantômes - quand on a la chance d'en voir une qui court rentrer chez elle, la peur au ventre. La violence ordinaire faite aux femmes pakistanaises... En France, on a du mal à imaginer l'impuissance et la détresse morale imposée aux femmes du Pakistan par une terreur d'Etat, de religion.

En huit ans, c'est la troisième fois que je vais au Pakistan : rien n'a changé à cet égard. Cette société d'hommes me fait mal. Les Pakistanais ont beaucoup de qualités: une générosité inépuisable, une hospitalité, une jovialité sans bornes. Mais j'ai toujours du mal à oublier la moitié cachée de leur société, la moitié honteuse, la moitié féminine. Et je me retrouve à hurler contre des visages masculins hébétés, qui visiblement me prennent pour une hystérique. Elle ose prétendre que la femme vaut plus qu'un animal ! Une Blanche arrogante, une Occidentale, quoi ! Le Pakistan, quoi !

En ce qui concerne l'acclimatation à ces moeurs terroristes, je n'ai pas de méthode. Mais en ce qui concerne l'acclimatation à l'altitude, il y a des méthodes. Par exemple: monter, descendre, monter, descendre, monter, descendre... Une expé, quoi !

Le soleil se couche sur le camp 2 (6400 m). C'est la troisième fois lors de notre captivité, en cours de descente définitive des sommets. C'est la sixième fois, lors de chaque montée et descente successive précédente. C'est toujours la première fois.

Nous sommes baignés d'une lumière de miel. Le Gasherbrum 1, notre grand frère, émerge d'une blondeur laiteuse. Il y a des étoiles ce soir. Même les crevasses sourient de leurs dents étincelantes. (Ne jamais faire confiance à une crevasse qui sourit, règle de base). Nous sommes seuls dans la montagne. Du pur Samivel. Quel silence... Quelle paix... Depuis quinze jours, toutes les autres expés sont redescendues au camp de base, pour cause de météo annoncée par Barcelone via



Internet. Le progrès ! Ça existe encore, le progrès ? On en doute, seuls dans le cosmos blanc. Au-dessus de nous, à 7500 m, seul reste le Japonais au camp 4, qui s'obstine à rater tous les 8000 m : il en est à son treizième !...

Parce qu'on veille sur Hélène depuis quelques jours, on se prend à imaginer qu'il est devenu fou, le Japonais. Pour Hélène, on ne s'en est pas aperçu tout de suite. À ces altitudes-là, on a tous nos petits accès d'incohérence à un moment ou à un autre. On s'aperçoit qu'on a fait le nœud sur la mauvaise corde, qu'on a mis la chaussure gauche au pied droit... On s'aperçoit soudain qu'on est en train de marcher, de parler... Des trous, des absences. Ou une crise brutale de halètement... Cette sensation d'étouffer nous surprend régulièrement, plusieurs fois par jour. On s'y habitue, on apprend à la reconnaître, à laisser passer, à ne pas paniquer. Montagne, leçon de lâcher prise.

Ces maux de tête, la nuit surtout, qui hantent un sommeil lunatique. Je me précipite sur la fermeture-éclair de la tente, une bouffée de neige soufflée s'engouffre à l'intérieur. Je bois goulûment l'air glacé. Respirer. Se concentrer sur des choses simples. Se laisser envahir par la valeur des choses simples, primitives, essentielles.

Bon sang, fallait-il que je m'en sois éloignée bien bas, pour devoir monter si haut me le rappeler !... Montagne, leçon de dépouillement toujours recommencée. Peut-être qu'à la longue, au contact quotidien de la glace, on finit par lui ressembler, devenir transparent... Qui sait, à la longue, au contact quotidien de la neige, on finit par s'épurer, devenir léger...

Ceci dit, toutes choses étant égales par ailleurs et quoi qu'il en soit : qu'est-ce qu'on est venu chercher ici, si haut ? La réponse à cette question lancinante se trouvait-elle au col où notre cordée a décidé de faire demi-tour, pour cause de tempête naissante ? À 7700 m d'altitude, Jeff, Anne, Raphaèle et moi, bien attachés sur la solide corde de l'amitié, nous avons pris la très difficile et très sage décision de rebrousser chemin, alors que nous étions en pleine forme physique et mentale.

Ce jour-là, pendant quelques heures, nous avons à nouveau cru au sommet. Oui, le Gasherbrum 2 a bien un sommet. Non, ce n'est pas un mirage dû à l'altitude. Mais nous avons bien fait : la tempête fera rage tout l'après-midi, toute la nuit, toute la journée du lendemain. Dans la tente déchirée et trop petite que les Coréens avait abandonnée au camp 4 (7400 m) recroquevillés de part et d'autre d'une rigole d'eau glacée qui se forme régulièrement dans le mitan du tapis de sol, et qu'on écope au fur et à mesure avec un gobelet machinal et désabusé, nous contemplons en nous un sommet qui a perdu à nouveau sa consistance.

Non, le G2 n'a pas de sommet, ce n'est pas possible. Puis, vers quatre heures le surlendemain, les étoiles surgissent une à une. Branle-bas de combat, on y va ! Frigorifiée, rigidifiée dans le petit jour, je suis incapable de chausser mes crampons: Raphaèle me les met, merci à toi petite sœur. Mais nous n'avons pas tort : ce matin, ce n'est plus le même sommet qu'avant-hier. Il est tombé deux mètres de neige. On



enfonce jusqu'à la ceinture. Une grande pente de plaque à vent. Une coulée sous nos yeux. Un vertige. On s'assoit. La décision : "Non, c'est de la folie".

Par un ciel immaculé, étincelant, tant attendu, nous nous regardons, hébétés, tous les cinq habillés de pied en cap, inutiles. "S'il fait encore beau demain, on tentera à nouveau, tout aura été purgé." Mais on ne peut demeurer plus longtemps à cette altitude. Trois jours à 7500 m dans un cimetière de tentes enfouies sous la neige nous semble un maximum.

Il n'a pas fait beau. Nous avons entrepris de descendre définitivement au camp de base. Retour maison. Avec notre déception. Et avec Hélène. Et c'est à ce moment-là que nous avons compris que la descente serait plus longue que prévu. Hélène ne tenait plus debout. Hélène ne savait plus s'encorder, plus faire un rappel, plus penser. Hélène évoluait dans un temps lointain du nôtre, un temps où elle était toute petite fille. Avec elle, nous avons mis une journée entière pour rallier le camp 3 (cinq cents mètres plus bas), alors que nous avons mis trois quarts d'heure lors de notre précédente descente. Même combat pour rallier le camp 2. À ce rythme, nous nous sommes fait rattraper par la tempête, une nuit, à 6500 m. Le lendemain matin, le camp était méconnaissable. Un dérisoire triangle bleu émerge de la neige fraîche, on a du mal à se rappeler qu'hier encore, c'était la maison d'Anne et d'Hélène. Nous resterons bloqués au camp 2, à 6500 m, pendant quatre jours. Et c'est là que nous avons pu, en toute tranquillité, étudier le comportement de la neige dans les réchauds, ainsi que celui des humains en milieu fermé. Puis, quand Hélène est

apparue dans la neige en chaussettes, une chaussure à la main, nous n'avons plus rien étudié du tout et l'avons prise dans nos bras. Tricoté un petit cocon de tendresse, pour pas que la montagne nous prenne Hélène.

Il court une rumeur selon laquelle, en haute montagne, on n'a ni la présence d'esprit, ni l'énergie pour la solidarité. Alors circulent des histoires d'horreur à propos de demi-cadavres errants, livrés à eux-mêmes. J'attribuerais plutôt cette non-assistance à personne en danger aux énormes enjeux commerciaux et médiatiques d'un sommet. Les troubles de l'altitude et l'épuisement n'expliquent pas tout. Comme au foot, l'argent s'est emparé de la montagne. "Le sommet à tout prix", comme un slogan publicitaire. Mais le sommet du G2 n'existe pas, c'est sûr à présent. Il flotte à jamais dans les brumes de notre mémoire, dans le brouillard de cet été-là.

Pourtant, le soleil connaît bien l'adresse du Baltoro. Il nous l'avait largement prouvé pendant la marche d'approche jusqu'au camp de base. Pendant sept jours, il avait brillé sans le moindre petit nuage pour lui tenir compagnie. À tel point qu'à 4000 m, en sautant les torrents argentés, en enjambant les blocs amoncelés sur la moraine, nous devions porter des manches longues pour éviter les brûlures. Il paraît loin ce temps où nous étions avides d'ombre... Le lendemain même de notre arrivée au camp de base, la neige commencera à tomber. Et le lendemain même de notre départ définitif du camp de base, un mois plus tard, l'insolent soleil reviendra, pour toute la marche du retour!

Comment as-tu pu être aussi cruel, astre impudent ! Les amplitudes climatiques sont considérables. Les écarts thermiques sont redoutables. Les porteurs, eux, sont imperturbables. Nous passons de +30° à -30° dans la même journée. Ah, les joies de l'aventure !...

**U**ne aventure bien particulière, il faut le dire. C'était la première fois que je voyageais "organisée". Depuis la France, nous avons pris contact avec une agence pakistanaise, qui nous attendait à l'aéroport avec un minibus climatisé. Nous serons pris en charge, en hôtels de luxe, en jeep avec chauffeur, jusqu'à Askole, dernier village avant la vallée glaciaire du Baltoro.

Bien que je sache que nous devons garder notre énergie pour la suite, voyager dans ces conditions me dérange. Irréductible espoir de me fondre, invisible comme une bulle de savon, dans le tableau local. Mais cet été, je suis à bord d'une machine à aventures, lourde, énorme, incontournable. Une machine à sous de l'aventure. En injectant un joli petit paquet de dollars cash dans la machine, l'aventure qu'on gagne est à mon goût, une aventure borgne, privée de ses forces vives : l'improvisation et la dérive féconde du hasard.

Sur une place poussiéreuse d'Askole, nous avons découvert "nos employés" : 120 porteurs nous attendaient, accroupis autour d'un amoncellement de matériel.



120 porteurs pour quinze Occidentaux et trois tonnes de matériel ! De quoi tenir un siège de six semaines “confortables” au camp de base.

Précisons que les Pakistanais ne connaissent pas le léger, le concept du “pratique en voyage”. C’est ainsi qu’au camp de base, à 5000 m, sont sortis des fûts en plastique, comme des lapins incongrus : des cocottes minutes en fonte, toute une batterie de poêles à frire, des sacs de pommes de terre, des cartons d’œufs... (À propos de lapins, nous n’en avons pas, mais nous avons en revanche une vache et une chèvre qui, après avoir brillamment passé une vire étroite et vertigineuse, ont été remerciées de leurs vaillants services et mangées sur place).

Avec tout cela, par rapport à nos voisins du camp de base, nous étions - et de loin - l’expédition la moins bien équipée, en ordinateurs comme en saucissons ! À part nous, rêveurs incorrigibles d’une certaine idée de l’autonomie, toutes les expéditions au G2 en 1999 avaient au camp de base, parfois dans une tente spécialement aménagée à cet effet, leur PC, leur Internet, leur téléphone satellite, leur fax.

Ô poètes de la montagne, où êtes-vous ?

Cent vingt porteurs. Des hommes de la vallée, déguenillés, tannés par la crasse, le soleil et la vie rude. Des visages d’un autre temps, sauvages, abrupts, millénaires. Je me lierai d’amitié avec l’un d’eux, Olam. “Je fais deux ou trois portages dans la saison, m’explique-t-il. Là, c’est le dernier de cette année, la saison des pommes arrive.”

Ils sont tous paysans, très attachés à leur terre. “Olam, c’est vrai que l’agence te donne un équipement neuf à chaque portage ?” L’équipement réglementaire



comprend une paire de chaussures en plastique (le terme *savates* serait plus proche de la réalité, voire *tongues*, vu l'état avancé de certaines), des lunettes de soleil bon marché, des gants et des chaussettes en laine... Bref, de quoi envisager avec une sérénité débordante les pentes à 45° dans les méandres des séracs du Gondogoro La, un col à 5609 m...

Comme ses collègues, Olam arbore fièrement ses lunettes, l'étiquette encore collée bien en évidence sur le verre. "Pour faire joli, précise-t-il, et aussi pour les revendre après. Ils nous remplacent le matériel usé, mais pas à chaque portage." Rappelons que le concept "usé" au Pakistan recouvre un spectre largement plus fouillé que le nôtre! Olam gagnera 3000 roupies pour sept jours de marche, soit 300 FF environ. De quoi faire vivre sa famille un mois ou deux.

"Olam, tu veux que ton fils soit porteur plus tard ? - Non, c'est trop dur comme métier. On s'abîme trop vite."

Nous sommes en gore-tex et en polaire, ils sont en *shalwar kamiz* de cotonnade, la tenue traditionnelle, recouverts d'une couverture douteuse, d'un pull incertain. Nous dormons dans des tentes dernier cri, ils s'entassent à même le sol, dans des abris en pierre tendus par une bâche. Nous portons de petits sacs à dos ergonomiques, ils portent leurs 25 kg réglementaires sur des claies de bois (parfois même des branches brutes) attachées par des cordes. La plupart d'entre nous portent des chaussures neuves, choisies avec soin dans les magasins de sport en France. Ils sont pieds nus dans des chaussures en plastique aux semelles lisses comme de la toile cirée. Et pourtant, Olam, Ashkari, Abdul et les autres, vous avez le pied plus

sûr que nous dans les passages délicats, quand vous vous réceptionnez après un saut de crevasse avec votre charge mal répartie. Comment avez-vous aiguisé à ce point votre sens de l'équilibre ? Et nous, à graviter dans le confort, comment avons-nous pu perdre à ce point notre sens du corps ?

J'ai beaucoup voyagé en Asie. Je tentais toujours de vivre "comme eux", de me nourrir "comme eux", de partager "leurs" conditions précaires. C'est un leurre, dans la mesure où c'était un choix de ma part. Eux, ils n'ont pas le choix. Mais en tout cas, je faisais semblant.

Là, plus de camouflage possible. Le contraste est trop frappant. Je suis mal à l'aise. Même s'ils m'invitent à un thé salé avec eux, même si je me débrouille en urdu, la langue nationale (certains ne parlent que le balti, le dialecte de la région), même si on échange nos adresses, des photos, des propos... la frontière est là, palpable. Nous sommes des colons qui nous offrons un jeu de millionnaires : gravir une montagne pour le plaisir.

Est-ce qu'on veut regarder les choses en face ? Ou se voiler la face.. de la montagne ? Pour ce petit joujou, pour quinze personnes, nous avons versé 37 000 US\$ à l'agence, exigés en liquide, soit environ 250 000 FF. D'après nos estimations sur les coûts, la marge doit s'élever à 50 % environ. Sachant que cette agence, la meilleure du Pakistan quant à son expérience et sa fiabilité, gérait 26 expéditions cet été, on a une idée de la rentabilité de ce business. La part qui revient aux hommes de terrain est infime. Où part le reste ? Dans la mafia de l'héroïne, grosse fortune du Pakistan ? Dans le trafic d'armes avec les tribus voisines, afghanes, pachtounes et autres talibans ? Sur un compte en Suisse ?

Allons plus loin. Les sommets en Asie sont payants. Le gouvernement pakistanais demande 12400 \$ (85 000 FF) pour le droit au sommet du Gasherbrum 2, pour une expédition de 15 membres. Que fait le Pakistan de cet apport de devises ? Des hôpitaux, des écoles ? 60% du budget pakistanais part dans l'armée. Faire une expédition dans le splendide Karakorum, c'est aussi financer la bombe atomique, la guérilla au Cachemire et en Afghanistan. C'est cautionner la guerre froide faite aux femmes. C'est une des raisons pour lesquelles j'avais hésité à entreprendre cette aventure. Honte à moi, Don Quichotte pathétique, ma moralité n'a pas résisté à l'appel des sirènes qui vivent sur les toits du monde.

Aujourd'hui, les sirènes se sont approchées de nous. Grâce aux moyens techniques actuels, aux cordes fixes, aux agences qui "garantissent " le sommet... L'aventure est à la portée du plus grand nombre, enivré de marcher sur les traces des grands maîtres. C'est peut-être à cause de cela que Jean-Marie, Michel et les autres, les "bons" de notre équipe, garderont un goût amer dans la bouche, un goût d'inachevé, de pas assez. Pas assez engagé, pas assez technique, pas assez de solitude. Ironie d'un camp de base bondé : dix expéditions se lançaient à l'assaut du G2 cet été, victime de sa réputation de "8000 facile". (Le camp de base était redoutable, soit dit en passant, quant aux règles d'hygiène les plus élémentaires).

Ironie d'intestins en déroute auxquels nul jogging olympique ne peut entraîner. Ironie de pentes bardées de cordes fixes qui rendent la montée mécanique. Ironie d'un itinéraire balisé de fanions. "Enfin on va rentrer dans les Alpes faire de la montagne !" s'écriera Jean-Marie. Exigence folle des puristes, des assoiffés de transparence originelle. C'est ça une expé ?

**J**e dis tout cela, et en dépit de tout cela, ne vous trompez pas : dans mes souvenirs restera la joie. La bonne ambiance, les blagues de Jean-Claude, absurdes, irrésistibles, les fous rires le soir au camp de base, les fils de tendresse tissés jour après jour, les mots d'entraide, le sourire inépuisable de Raphaële, les pâquerettes dans la poésie de Franck, les fêtes délirantes chez les Américains et chez les Catalans au camp de base. Danser un rock sur la glace d'une moraine à 5000 m, sous les yeux médusés des officiers de liaison et sous les flocons imperturbables, au son du dernier tube de l'été pakistanais. Du surréalisme que je n'oublierai jamais.

Restera aussi l'odeur de la première herbe foulée lors de la marche de retour, comme une vieille amie négligée, retrouvée. La neige n'a pas d'odeur, je m'en rends compte après coup. Enivrée par ces nouvelles sensations pourtant si familières, je me prends à embrasser les troncs d'arbre, à caresser les fleurs.

Peut-être fallait-il partir, pour pouvoir retrouver cela... Partir, pour mieux revenir. Car la réponse à la question lancinante chatouille encore le peu de neurones qui nous restent, après ce séjour prolongé en altitude.

Pourquoi monter si haut, pourquoi se faire si mal ? Ce n'est sûrement pas parce que ce tas de neige mesure plus de huit kilomètres de haut... Les Anglo-Saxons n'ont pas ce problème ! C'est vrai, je ne suis pas du genre attachée à l'exploit, à la performance, aux chiffres, moi !... Vous pensez bien, monter haut, je suis "au-dessus" de ça, moi ! Alors ? Pourquoi cette obsession ? Alors on dit le challenge avec soi-même, l'aventure, repousser ses limites. On dit ça, et on n'a rien dit. Rien dit de cette soif qui plonge les racines de son sens dans l'inconscient. Rien dit de cet élan insatiable qui germe dans le sacré, dans le symbole.

Cet été-là, je n'irai pas jusqu'au bout de ma quête. Mais le bout de ma quête était-il le sommet ? La réponse à la question lancinante était-elle écrite tout en haut ? Le chemin se fait en cheminant, comme disent les mystiques. J'ai cheminé. Nous avons cheminé ensemble. Avec Hélène, tenue à bout de bras. Nous avons vécu à six en huis clos pendant plus d'une semaine au-dessus de 6500 m dans la tempête, conscients de la pression du temps qui dégrade nos forces physiques et mentales. Descente en forme de compte à rebours, dans une neige qui nous arrivait aux cuisses. C'est peut-être ça, notre exploit, cet été-là. Exploit de l'amitié ordinaire sur les pentes extraordinaires du Gasherbrum 2.

---

*L'article qui suit est extrait du n° 490 de l'hebdomadaire **Courrier International** (semaine du 23-29 mars 2000). C'est la reproduction d'un article paru dans la revue de Hong-Kong "Asiaweek".*

Anthony Davis (Asiaweek)

## *Népal : la guerre civile pointe à l'horizon*

Ils sont descendus des collines et, comme d'habitude, ils ont frappé dans le silence de la nuit himalayenne. Leur cible était cette fois-ci le poste de police du village de Ghartigaon, dans le district de Rolpa, déchiré par les conflits, dans l'ouest du Népal. Quand les explosions et les tirs se sont finalement tus et que les assaillants se sont de nouveau fondus dans l'obscurité glaciale, quinze policiers gisaient sans vie, vingt autres étaient blessés.

L'attaque lancée par les guérilleros maoïstes aux premières heures du 19 février 2000 a été la plus sanglante dans l'escalade de la violence qui a déjà fait plus de 1100 victimes et menace de plonger le Népal dans un conflit généralisé. Les conséquences seraient désastreuses pour le tourisme, un secteur vital pour l'économie, et pour la stabilité d'un pays stratégiquement coincé entre les deux géants de l'Asie, la Chine et l'Inde, qui se regardent en chiens de faïence. L'opération menée par une centaine de rebelles, dont certains étaient pour la première fois armés de fusils automatiques, a également servi de sonnette d'alarme pour la classe politique du royaume, occupée en permanence à se chamailler. *“Les maoïstes améliorent tant leur armement que leur stratégie militaire”* estime Rajendra Dahal, rédacteur en chef du bimensuel en langue népalaise *Himal*. *“On vient de franchir une nouvelle étape.”*

La plupart des observateurs s'accordent sur les origines de la “guerre populaire” menée par les mystérieux dirigeants du Parti communiste du Népal-maoïste (PCN-M). Concentré dans les régions reculées de l'ouest du pays, le soulèvement se nourrit de la pauvreté et du chômage, de la négligence du pouvoir et du désenchantement croissant à l'égard de l'expérience, conduite depuis dix ans, de démocratie multipartite [dans le cadre d'une monarchie constitutionnelle]. *“La pauvreté forme un terreau favorable”*, commente Sher Bahadur Deuba, l'ancien Premier ministre, qui dirige aujourd'hui un courant du Parti du Congrès népalais, au pouvoir. *“Hélas, le peuple avait de telles attentes ! Les politiques ont promis monts et merveilles aux électeurs, mais, une fois arrivés au pouvoir, ils n'ont pas pu tenir leurs promesses.”* La corruption, devenue endémique, attise également le mécontentement populaire. *“La corruption s'est aggravée, à la fois par son ampleur et par ses formes, après l'introduction de la démocratie multipartite, en 1990”*, affirme l'avocat de gauche Sindhu Nath Pyakurel. *“Elle envahit l'ensemble de la société. Le peuple n'a plus confiance dans le processus électoral.”*

Ce qui inquiète le plus les autorités, c'est la vitesse avec laquelle la révolte maoïste se répand. Partie des collines du centre-ouest, elle a gagné l'Est de

Khatmandou. Aujourd'hui, selon la police, 35 des 75 districts du pays sont touchés à des degrés divers. Dans le fief maoïste du centre-ouest, quatre districts (Rolpa, Rukumkot, Jajarkot et Kalikot) échappent totalement au contrôle du pouvoir central. *"Il n'y a plus de gouvernement civil ni d'activité de développement économique, rapporte M. Dahal. Les services administratifs et policiers se limitent essentiellement aux centres régionaux."*

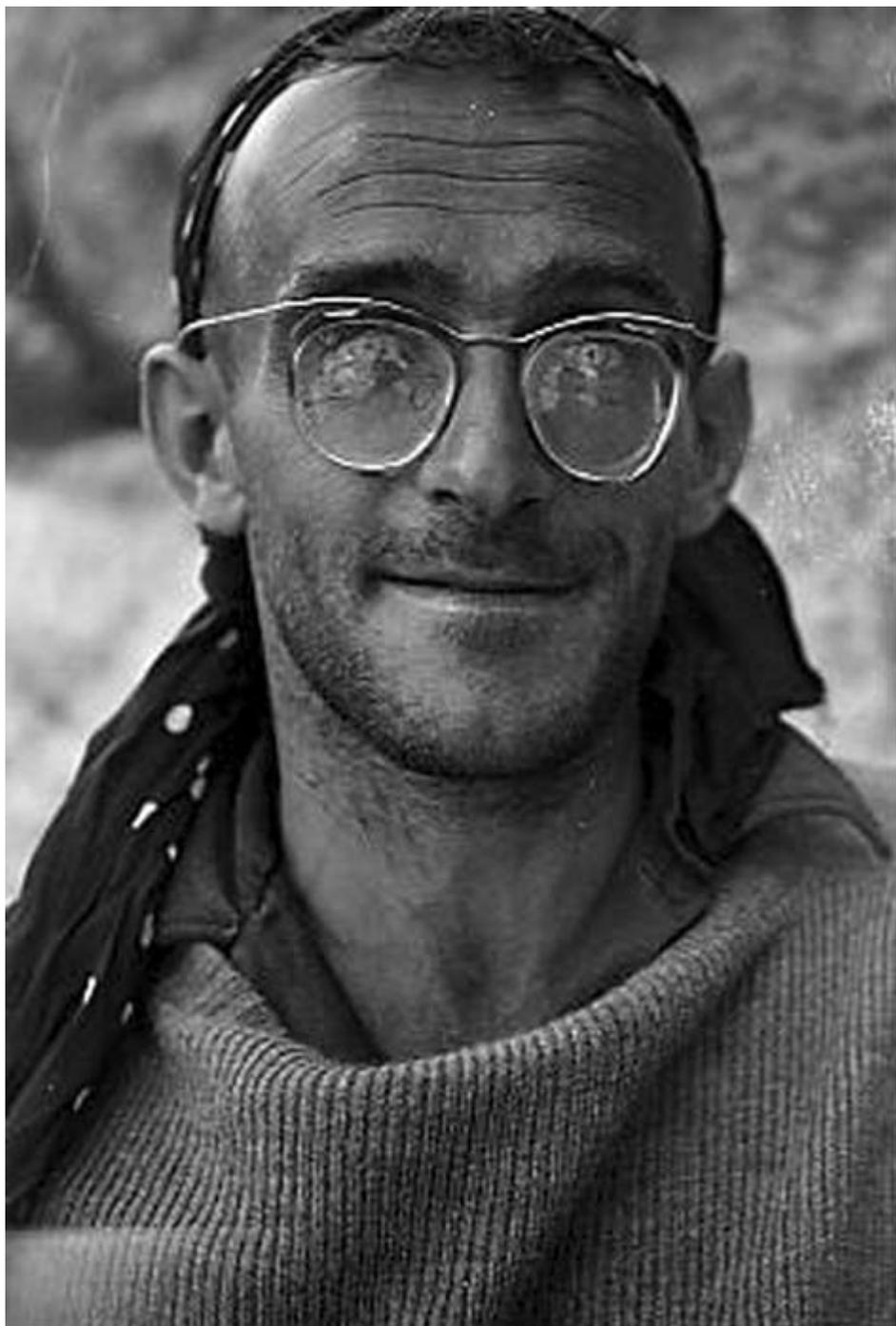
Pour l'heure, à Khatmandou, la vie se poursuit comme si de rien n'était : le Parti du Congrès, qui a obtenu la majorité parlementaire aux élections de mai 1999, est déchiré par les querelles intestines. Confronté à la révolte de 58 parlementaires de sa formation, le Premier Ministre, le septuagénaire Krishna Prasad Bhattarai, a fini par accepter de céder la place à son grand rival Girija Prasad Koirala, septuagénaire comme lui. *"Depuis cinq ans, les gouvernements successifs n'ont pas pris la mesure de la gravité de la situation, se plaint un policier exaspéré. Maintenant, le Congrès se trouve investi d'un mandat sans équivoque et, pourtant, ses membres se chamaillent toujours pour savoir qui va s'installer dans le fauteuil de Premier ministre."* Voilà deux ans que des voix se sont élevées pour réclamer l'intervention de l'armée, forte de 47 000 hommes. Mais une telle éventualité risque de mettre en péril la jeune démocratie et le tourisme. Comme le dit l'avocat Gopal Siwakot Chintan, militant des droits de l'homme, *"un recours aux militaires serait la porte ouverte à la guerre civile."*

Une autre solution, dont le gouvernement Bhattarai a récemment approuvé le principe, consiste à créer une force de police armée, avec 25 000 hommes spécialement entraînés et équipés pour lutter contre la rébellion. Les conditions nécessaires à la mise en place de cette nouvelle unité sont à l'étude. Dans un premier temps, le projet viserait à entraîner et à déployer, dans un délai d'un an, une dizaine de milliers d'hommes équipés d'armes modernes. La police veut également que les nouvelles forces soient dotées de quatre hélicoptères pour le transport de troupes et le soutien logistique sur les terrains montagneux accidentés du Népal. À l'heure actuelle, elle est obligée d'en louer à des sociétés privées. Elle a perdu récemment un appareil, détruit au sol par les maoïstes.

Il n'est sans doute pas trop tard pour freiner une escalade qui pourrait se révéler désastreuse - un effort militaire qui, de l'avis quasi général des observateurs, ne pourra pas éradiquer un fléau dont les origines sont d'ordre socio-économique. M. Deuba, à la tête d'une commission de paix depuis l'année dernière, tâte le terrain en direction des dirigeants maoïstes. Ces ouvertures ont reçu un écho début mars, quand le chef du PCNM, Pushpa Kamal Dahal (le "camarade Prachanda"), s'est déclaré prêt à nouer le dialogue si le gouvernement mettait un terme aux opérations de sécurité et libérait des prisonniers. M. Deuba a exprimé à *Asiaweek* son optimisme sur l'ouverture prochaine de négociations. Mais, au sein des forces de sécurité, certains craignent que Prachanda ne préfère consolider sa position actuelle et n'ait pas renoncé à la "guerre populaire".

# Quatrième partie

## Territoires



*Lucien Castelli*

Bernard Marnette

## *Les grandes traversées ... Un alpinisme néo-classique ?*

*“Tel le géant Antée qui dans sa lutte contre Hercule, reprenait des forces quand le demi-dieu le jetait à terre, nos modernes rochassiers ont puisé leur énergie au contact des cimes et des crêtes qui jalonnent la Grande Traversée”.* Robert Olivier à propos de la grande traversée des Pyrénées. (1)

Dans son livre *Horizons partagés* (2) Louis Audoubert nous livre ceci : “La racine descendait tout droit le long de la paroi. Je me suis arrêté sur ce sentier du Mustang, taillé en pleine muraille, pour lever les yeux vers le pin rabougri, au petit tronc noueux, d’où elle provenait. D’ordinaire, les racines de ces arbres s’entrelacent et se tordent à la recherche de la terre nourricière. Or celle-ci était lisse, régulière et rectiligne sur une dizaine de mètres. Elle était venue s’enfouir dans un peu de terre amassée sur une vire. Cela lui suffisait.”

Semblables à cette racine lisse, régulière, rectiligne, se nourrissant de peu, certains alpinistes sont allés ces dernières années au devant d’une démarche somme toute novatrice pour l’alpinisme d’aujourd’hui, alpinisme pris au sens étymologique du terme. En effet, dans ces Alpes devenues de plus en plus étroites au cours du siècle dernier, dans un alpinisme qui se cherche entre voies spitées, enchaînements, parcours chrono, topos enchevêtrés, itinéraires extrêmes et tortueux se terminant de plus en plus rarement au sommet, certains alpinistes, “d’irréductibles Gaulois” diront certains, ont pris racine en “d’autres lieux”, qui tout en restant alpins n’en sont pas moins éloignés d’un alpinisme moderne, sophistiqué, bien souvent désenchanté, régi par la performance chronométrique et gestuelle.

Ces alpinistes (et non des moindres) ont “imaginé”, nous pourrions dire “inventé”, une conception nouvelle de leur sport en réalisant des traversées intégrales de massifs montagneux d’un bout à l’autre en suivant la ligne principale de crête. En cela ils allient dans leur pratique de la montagne des conceptions à la fois modernes et classiques. En effet, tout en adoptant de la modernité la prodigieuse

---

***Lucien Castelli (ci-contre) fut l’auteur en 1955 d’une traversée des Alpes Maritimes en compagnie de Henri Adam. Si les moyens de l’époque ne leur permirent pas de suivre l’arête intégralement (avec une simple corde de chanvre, ils ne dépassèrent pas le 3ème degré), ils gravirent l’ensemble des sommets de la chaîne frontière. Cette remarquable aventure de dix jours les place parmi les pionniers des grandes traversées dans les Alpes occidentales.***



*Louis Audoubert lors de la grande traversée des Pyrénées. Au fond, l'Aneto*

évolution technologique du matériel de montagne (notamment la légèreté), tout en empruntant la notion “d’enchaînement” née dans les années 80, ils ont voulu conserver des notions plus anciennes, nous dirons plus classiques : garder de la montagne une pratique plus contemplative par exemple, tout en réalisant une performance physique incontestable. En effet, ces grandes traversées nécessitent de longs séjours en montagne, des portages de sacs lourds, un souci d’autonomie, bref un esprit d’entreprise, une soif d’aventure qui manque souvent dans les courses alpestres d’aujourd’hui. Réaliser une grande traversée, c’est aussi s’inscrire dans un certain esprit : une élaboration d’itinéraire logique par exemple, telle la racine de Louis Audoubert, aller d’un point à un autre par le chemin le plus direct (fût-il celui de l’alpiniste) ! C’est aussi aborder la météorologie avec un autre regard, lorsqu’on part pour des kilomètres de traversée durant de nombreux jours, cette approche comme celle de la lecture d’une carte par exemple est différente, relativisée dirions-nous ! Des pratiques comme le bivouac sont aussi autrement vécues : ce sont en même temps des instants de plénitude après une journée intense d’escalade, ce sont aussi des moments à préparer soigneusement où l’expérience joue un rôle important, car un mauvais bivouac peut hypothéquer de nombreuses journées d’escalade. Rien ne peut s’improviser dans ce genre de “marathon des cimes”. Comme l’a écrit Louis Audoubert (2) : “Ces grandes traversées s’apparentent à des sortes de marathons, car il faut résistance, endurance, estime réciproque avec les compagnons de cordée et prédilection pour les bivouacs.” Bref, ce genre de traversée intégrale ne s’adresse guère à une élite du chronomètre mais plutôt à des gens qui aiment aller en montagne et qui savent y rester.

Qui sont donc ces irréductibles Gaulois ? Si l'on délimite le terrain de jeu aux Alpes occidentales, si l'on excepte le nom de quelques précurseurs comme Henri Adam ou Lucien Castelli, incontestablement Louis Audoubert et Michel Berruex sont les deux personnalités qui ont le plus marqué, en réussissant en 1979 en compagnie de Michel Mabilon et Pierre Luneau la première traversée intégrale d'un grand massif alpin, celui du Mont-Blanc. Avec d'autres compagnons ils réussirent dès l'année suivante la traversée des Ecrins. Louis Audoubert, incontestable spécialiste du genre, réussira l'intégrale des Pyrénées en 1986, avec Guy Panozzo. Mais d'autres grimpeurs s'intéresseront à ce type de démarche, ainsi certains parcours seront réussis en solitaire (François Damilano au Mont-Blanc en 1992) ou en hiver (Christophe Profit et Marc Ravel en 1994 dans les modestes Aiguilles Rouges, il est vrai).

Si l'on se place d'un autre point de vue, considérant que dans ce genre de démarche plus encore que dans d'autres, entreprendre est plus important que réussir à tout prix, il sera bon de se rappeler certaines tentatives, notamment dans le massif du Mont-Blanc. Ainsi plusieurs essais de Michel Berruex ou de grimpeurs tchèques dans les années 1970, la première tentative dans ce massif ayant lieu dès 1952, lorsque deux grimpeurs parisiens, Bertrand Kempf et Bernard Labesse, réalisent une bonne partie de la traversée du col de Seigne au col des Hirondelles, s'inspirant de pratiques instaurées dans les pays de l'Est, en U.R.S.S. comme l'on disait à cette époque là. Certains alpinistes du Pamir et du Caucase avaient déjà traversé de grands massifs montagneux, le record dans le domaine de la ténacité étant détenu par quatre grimpeurs géorgiens qui traversèrent 27 sommets du Bizengi, dont plusieurs à plus de 5000 mètres et cela en 17 jours dans les années 1950. Mais rendons à César ce qui lui appartient : même dans l'Europe actuelle, les grimpeurs de l'Est ont été des précurseurs. Ainsi, après plusieurs années de tentatives, les Polonais traversaient intégralement leurs modestes Tatras d'un bout à l'autre dès 1955 (point culminant : le Gerlachowski, avec 2655 mètres).

Ainsi on le voit, si le goût pour les grandes traversées n'est pas vraiment nouveau, ce type de démarche est quand même relativement jeune et semble surtout intéresser de plus en plus de grimpeurs dans les Alpes occidentales. On pourrait encore citer les performances d'alpinistes tels que les Suisses Erhard Loretan et André Georges qui traversèrent la Couronne impériale de Zermatt (3) en vingt jours en janvier 1986. Si cette traversée n'est pas une traversée intégrale de la chaîne Pennine, elle n'en demeure pas moins une "grande traversée", pour ne pas dire sportivement parlant un exploit. On peut le dire, ce "jeu de crêtes" est de plus en plus prisé dans les Alpes Occidentales, même s'il reste l'apanage de quelques-uns.

Espérons que ce groupe restreint de "résistants" à trop de modernisme puisse s'élargir au cours des années à venir, de manière à ce que le grimpeur d'aujourd'hui garde de l'alpinisme traditionnel toute sa sève. Pour que les grimpeurs préservent leur goût de l'aléatoire et de la contemplation, pour que l'alpinisme conserve son idée-force : l'aventure. Par ce fait définissons-nous ces alpinistes "résistants" comme

des “néo-romantiques”, oserions-nous dire des “néo-classiques” ? Qu’importe, loin de toute bataille d’Hernani ou de combat de clocher, souhaitons plus simplement un bel essor à ce type de démarche. Espérons que certains grimpeurs malicieux et entreprenants d’aujourd’hui puissent y planter *les racines de demain*.

(1) Louis Audoubert - *La Grande Traversée des Pyrénées* - (Préface de Robert Olivier) - édition Milan 1992.

(2) Louis Audoubert - *Horizons Partagés* - édition Milan 1993.

(3) Erhard Loretan - *3 semaines, 38 sommets* - Alpinisme & Randonnée mai 1986.

### *Fiches techniques*

Les fiches techniques qui suivent se limitent à la description de montagnes françaises déjà traversées. La topographie de ce genre d’entreprise est forcément difficile, limitons-nous donc à certaines données (voir bibliographie pour plus de détails), partant du principe que les alpinistes qui se lancent dans ce genre d’aventure n’ont pas besoin de conseils ! Ainsi les durées sont données à titre indicatif, les descriptions de parcours également, qui sont forcément aléatoires et peuvent présenter de nombreuses variantes selon la météo, la qualité du rocher, les conditions de la montagne, l’éthique choisie (avec ou sans dépôt préalable – sacs plus ou moins lourds ...). On remarquera que vraisemblablement grâce à l’amélioration conjointe du matériel et de la diététique, l’évolution semble aller vers un abandon des dépôts et des soutiens héliportés. Les réalisations de F. Damilano au Mont-Blanc et de B. Marnette et L. Reginster dans les Alpes Maritimes sont parlantes



*Bernard Marnette sur la crête de l’Autaret (Alpes Maritimes)*

à ce propos. Les descriptions des itinéraires de ces traversées sont inspirées du premier parcours réalisé, ce qui ne veut pas dire que des modifications ne peuvent pas intervenir. Ainsi la chaîne du Mont-Blanc a été traversée depuis le Chardonnet et non le col de Balme ou de la Forclaz ; l'Oisans, massif aux formes particulièrement circulaires peut certainement être traversé de différentes manières ; la traversée Est-Ouest des Aiguilles Rouges pourrait se prolonger au-delà du Brévent. Notons simplement que les auteurs de ces parcours sont des alpinistes très expérimentés et habitués aux massifs décrits. Par conséquent le choix des parcours (les points de départ et d'arrivée, la direction ...) est souvent très judicieux. Livrons donc en vrac ces notes en précisant qu'elles n'ont nulle intention d'établir des échelles de valeur, mais qu'elles sont autant d'essais, qui n'ont d'autre but que de stimuler l'action.

### *Les Aiguilles Rouges*

Petite traversée, même très petite, si on la réalise à la bonne saison. Longue d'une dizaine de kilomètres, peu engagée, elle est cependant assez technique. De plus il s'agit bien de la traversée intégrale d'un massif montagneux, fût-il secondaire.

Premier parcours : Roseline et Karékine Gurékian (en trois jours de juillet 1948) du Brévent au col de l'Encrenaz.

Christophe Profit et Marc Ravanel (février 1994) - parcours hivernal du col des Montets au Brévent.

Distance : 10 Km / Nombre de sommets traversés : 15 / Durée : 3 jours

Dénivelée : 4200 m / Point culminant : Belvédère 2965 m

Difficultés : AD sup (passages de IV) dans le sens O-E

Ch. Profit et M. Ravanel en réalisant une traversée Est-Ouest choisirent un itinéraire somme toute plus logique puisque se terminant au point culminant, plus complet aussi, partant des Aiguilles de Praz-Torrent. Ainsi réalisée cette traversée est aussi plus complexe (passage de V, 12 km et 19 sommets traversés).

### *Les Alpes Maritimes*

Ce massif tout en longueur est particulièrement prédisposé à être traversé. Une altitude modérée, un niveau technique modeste, ainsi qu'un temps souvent anticyclonique sont autant d'atouts. Mais vu sa situation au bord de la mer, ce massif présente un climat souvent capricieux (brume – orages) dont il est bon de se méfier. Cette chaîne de montagnes est actuellement avec 70 km, voire plus (si l'on part de Larche) le plus long massif des Alpes françaises à avoir été traversé en autonomie complète (sans dépôt, sans logistique particulière).

Premier parcours : Henri Adam – Lucien Castelli (du 23 juillet au 01 août 1955) du col de Tende au col de Larche.

Bernard Marnette – Luc Reginster (du 28 juin au 07 juillet 1999) du Tenibres au col de Tende (parcours Nord – Sud).

Distance : 85 km / Nombre de sommets traversés : 85 / Durée : 10 jours

Dénivelée : 21 000 m / Point culminant : Gelas 3143 m

Difficultés : AD+ (passages de IV sup)

Remarque : la 1ère a été réalisée avec 5 dépôts

Biblio : Henri Adam - *Du col de Tende au col de Larche* - Ed. Carnet de route 1997.

Bernard Marnette – *Sur les arêtes du Mercantour* (Ardenne et Alpes – revue du CAB – n°122 février 2000).

Bernard Marnette – *Les Alpes du Soleil, d'un bout à l'autre* (La Montagne & Alpinisme n°199 – 1/2000).

### *Le Mont-Blanc*

De par son altitude et son climat capricieux, la chaîne du Mont-Blanc est certainement une des plus difficiles des Alpes à traverser, d'autant que le niveau technique est loin d'être élémentaire. La première a été faite avec quatre dépôts de vivres. François Damilano lors de son "échappée" solitaire en 1992 traversa le massif en autonomie complète, même si son parcours depuis les Grands Montets était une simplification de celui de 1979. On remarque à ce propos que le Mont-Blanc est le seul massif traversé à ce jour à pouvoir être parcouru en utilisant des refuges (Torino-Durier) et des bivouacs (Canzio-Fourche) situés sur l'arête.



*Bivouac au pied de l'Aiguille de l'Eboulement lors de la traversée du massif du Mont-Blanc en 1979*

Premier parcours : Louis Audoubert, Michel Berruex, Pierre Luneau, Michel Mabillon (du 3 au 16 septembre 1979) du Chardonnet aux Contamines.

F. Damilano (du 17 au 24 août 1992) parcours solitaire des Grands Montets aux Contamines.

Distance : 50 km / Durée : 13 jours / Dénivelée : 18 000 m

Point culminant : Mont-Blanc 4808 m

Difficulté : D sup (quelques pas de V)

Remarque : réalisé avec quatre dépôts préalables

Biblio : B. Kempf - *Frontière du Mont-Blanc* (La Montagne & Alpinisme n°8 juin 1956).

M. Berruex - *C'est fait !* (Montagnes Magazine n°12 novembre 79).

M. Berruex - *L'arête au soixante-quatre sommets* (Alpinisme & Randonnée n°13 nov 1979).

F. Damilano - *Ma folle traversée* (interview de Ch. Grosjean – Alpinisme & Randonnée n°158 octobre 1992).

F. Damilano - *L'Echappée* (Vertical n°53 décembre 1992)

## *L'Oisans*

Séduisant par ses hauts sommets et son beau temps réputé, l'Oisans, malgré un rocher souvent médiocre, se devait d'être traversé. Il le fut en 1980 par un itinéraire reprenant les sommets les plus célèbres (de la Meije à l'Olan). D'autres traversées sont imaginables vu la géologie particulière du massif, mais celle-ci est certainement la plus logique.

Premier parcours : Louis Audoubert, Yvan Estienne, Pierre Luneau, Michel Mabilon, Alain Robert, Franck Rochas (du 10 au 21 septembre 1980) du pic de La Grave aux Rouies.

Distance : 45 Km / Nombre de sommets traversés : 50 / Durée : 12 jours

Dénivelée : 20 000 m / Point culminant : Barre des Ecrins 4101 m

Difficulté : D (V-)

Remarque : réalisé avec quatre dépôts préalables.

Biblio : Pierre Luneau - *L'Oisans en long et en large* (Alpinisme & Randonnée n°27 janvier 1981)

## *Les Pyrénées*

C'est une gigantesque traversée si on la réalise d'une mer à l'autre, c'est la plus grande traversée d'un massif montagneux réalisée par le chemin des crêtes. De par son envergure, elle emploie évidemment différents types de terrain ; on passe ainsi de longues randonnées à de longs parcours d'escalade, du granit au calcaire, du rocher sain à celui délité... Une logistique très importante est à mettre en place (équipe de portage). On peut conseiller de la découper en différents tronçons

réalisables en plusieurs saisons. Ainsi Louis Audoubert en propose sept géographiquement différents. On se rappellera que les premiers ascensionnistes eux-mêmes la réussirent en deux saisons, Louis Audoubert faisant une lourde chute lors de la première tentative en 1985 (en 1986 ils repartirent du “point de chute”!).

Premier parcours : Louis Audoubert – Guy Panozzo (été 85 et 86) de Cerbère à Hendaye

Distance : 750 km / Nombre de sommets traversés : 600 / Durée : 50 jours

Dénivelée : 150 000 m / Point culminant : Vignemale 3298 m

Difficultés : D (quelques passages de V-V+)

Remarque : Lourde logistique (équipe de portage)

Biblio : Louis Audoubert - *À toutes Crêtes* (interview de S. Jouty - Alpinisme & Randonnée n° 91 septembre 1986)

Louis Audoubert - *La Grande Traversée des Pyrénées* - Ed Milan 1992.

### *Les Aravis*

La petite chaîne des Préalpes du nord avait été partiellement traversée par Patrick Bérhault en juin 1995. Il en a réalisé une traversée plus complète en hiver, avec un compagnon, en utilisant une logistique particulière, puisqu’ils quittaient l’arête pour passer les nuits en refuge, ce qui leur permit de grimper “ultra-léger”. Peut-être une nouvelle manière de pratiquer les grandes traversées ?

Premier parcours : Patrick Bérhault - Christophe Frenedo, du 11 au 15 janvier 2000, de la Pointe d’Areu au mont Charvin.

Distance : 30 km / Nombre de sommets traversés : 26 / Durée : 5 jours

Dénivelée : 10 000 m / Point culminant : la Pointe Percée (2751 m)

Difficultés : D (V)

Remarque : la première a été effectuée en utilisant refuges et points d’appui dans la vallée

Biblio : Patrick Bérhault - *La chevauchée fantastique* - Verticalroc avril 2000.

Jean-Pierre Frésafond

## *Le Mont-Blanc et les autres Monts...*

**V**iolé de tous les côtés le Mont-Blanc, et même dessous et dessus : un tunnel autoroutier international à haut trafic, ça ne se voit pas mais ça se sent ; des avions de lignes qui se croisent au-dessus, déversent des tonnes d'imbrûlés sur les neiges éternelles, comme si ils ne pouvaient pas se croiser 50 km plus loin, ce serait une base militaire, il y a longtemps que le survol en serait interdit. Dessus et sur les côtés ? Des téléphériques en service, d'autres qui ne l'ont jamais été, et pourtant des vestiges sont toujours là, les familles héritières des finances de ces essais avortés sont encore là aussi, on pourrait les contraindre à nettoyer le terrain. Des refuges tout autour... C'est presque ce qu'il y a de moins laid (hormis la foule que cela attire) en comparaison de l'horreur érigée au sommet de l'Aiguille du Midi... Devant ce désastre, les querelles de surpitonnage font vraiment figure de parents pauvres, dans tous les sens du terme, car, certes, cela draine un peu de business ce pitonnage : journées de "manards" de la perceuse, kilos de quincaillerie et vente de pléthoriques topos-guides ; mais cela n'a rien à voir avec les tonnes de fric que rapportent les télés, les remontées mécaniques et les refuges hôtels restaurants !

Eh bien oui, là est l'excuse à toutes ces horreurs : le fric que cela rapporte ! Toutes les causes, y compris les plus nobles, même les plus humanitaires s'inclinent devant le Dieu Fric. Le fric est la suprême excuse de l'humanité, mais ce n'est pas une raison suffisante pour suspendre la lutte ; on nous a déjà dit cela avant toutes les guerres, devant toutes les invasions et tous les génocides, le fric excuse tout ! Tous les responsables s'inclinent et se taisent ! Mais ceux qui se taisent sont des lâches ; quand il s'agit d'écologie ce n'est pas extrêmement ni immédiatement grave. Ceux qui se taisent ont un chewing-gum en guise de conscience.

Mais, revenons à la montagne en général et au Mont-Blanc en particulier : on les a banalisés (et *alibisés* si je puis me permettre), partant de ce constat il n'y a plus de limites et on se trouve toujours un prétexte : la montagne ne se mérite plus, tout le monde y a droit, comme si le droit pouvait s'appliquer à la montagne comme aux allocs...

Les marchands de fric prennent prétexte de ce droit à la montagne pour faire tout ce qu'ils projettent en matière de rentabilité : devant des arguments imparables presque tout le monde se tait ; la conscience chewing-gum se met en état d'alerte-sommeil.

Mais bon sang, il n'y a pas plusieurs consciences dans un être, et si elle dort face aux horreurs des despotes, elle dort encore mieux face à un projet de télé ; il n'y a

guère que pour les intérêts personnels directs qu'elle cligne un œil, mais encore faut-il que la menace soit vraiment directe et à court terme. Je rêve d'êtres humains entiers, qui se dressent spontanément, ensemble, sans concertation, pour faire barrière au *Mal*...

Pour notre Mont-Blanc, le problème n'est pas nouveau, et la constante est la dispersion et l'opposition des intérêts : Chamonix contre St-Gervais, la France contre l'Italie ou la Suisse ; jamais le Mont-Blanc ne sera déclaré site classé et protégé, sauf si l'Europe s'en occupe... Quand on voit qu'une "directive de Bruxelles" contraint sans délai les intérêts économiques les plus forts à respecter une autre manière de faire, on espère que pour le Mont-Blanc et la montagne en général, Bruxelles se montre aussi convaincante et autoritaire.

Il faut que le C.A.F., le G.H.M., la F.F.M.E. décident de porter l'affaire du Mont-Blanc devant les instances européennes, il n'y a que l'Europe qui saura réussir ce que les relations bilatérales n'ont jamais pu faire depuis presque un siècle.

Les médias doivent nous aider pour cela et nous ne devons pas nous perdre dans les détails (le pitonnage par exemple), il faut frapper haut et fort sur l'ensemble. Quand le Mont-Blanc sera classé, tous les problèmes de détail se résoudront d'eux-mêmes. Pour classer le Mont-Blanc, il n'y a rien à inventer, les modèles et les jurisprudences existent, il n'y a qu'à regarder ce qui se passe dans les parcs nationaux. Jusqu'à ce jour, les discussions à propos du Mont-Blanc sont des chamailleries d'Etats adolescents qui ne pourront jamais se mettre d'accord sans la poigne d'un roi Salomon. Alors, que le Salomon européen se dresse et agisse ; pour une fois il s'agira de quelque chose d'utile.

*Brenva*



Pierre Tardivel / Bertrand Delapierre

## *Glisse extrême : un homme, un sommet* *Chaîne Verte-Triolet*

**P**our ce nouveau volet de la rubrique sur l'extrême, il fallait choisir un nouveau personnage, ainsi qu'un nouveau secteur à décrire (l'année dernière, nous nous étions intéressés au Mont-Blanc).

Ces pages étant ouvertes à tous, et surtout donnant la possibilité d'écrire tout ce qu'on a sur le cœur, on s'attendait au réveil de plusieurs dinosaures du ski-alpinisme! En fait, ce sont les jeunes qui ont réagi en premier, car plus ouverts à la communication.

C'est le surfeur Marco Siffredi qui sera ici mis en lumière. Ce choix est aussi un peu guidé par l'actualité, car Marco s'est tellement illustré ces dernières années dans les chroniques alpines qu'il fallait parler de lui. Nous montrons ainsi que le monde de l'extrême est ouvert à toutes les formes de glisse, et ne s'enferme pas dans son passé : les possibilités d'ouvertures d'itinéraires sont infinies, et l'aventure appartient à ceux qui la recherchent.

Marco a terminé sa saison 1999 sur un exploit extraordinaire : la première en snowboard du Nant-Blanc à l'Aiguille Verte, à 20 ans ! C'est sa plus belle descente. Voilà ce qui a orienté notre choix sur le topo de l'Aiguille Verte et, pour étoffer, de toute la chaîne qui va des Drus à l'Aiguille du Triolet.

### **Marco Siffredi**

Marco Siffredi est né en mai 1979. Il a passé plusieurs B.E.P. (menuisier, plombier, maçon). Chamoniard et fils de guide, on pouvait s'attendre à ce qu'il connaisse une belle carrière sportive, mais tout de même ! Après 4 années de surf et seulement 3 de pente raide, son palmarès est étonnant...

### *Les premières en surf de Marco*

#### Massif du Mont-Blanc :

- Couloir Moine-Nonne, avec Philippe Forté.
- 11 janvier 98, couloir W des Aiguillettes du Tacul, avec Philippe Forté.
- 31 janvier 98, face W du Col du Diable, (Tacul), avec Bertrand Delapierre.
- juillet 98, face NE du Chardonnet, avec Philippe Forté.
- 24 mai 99, Voie diagonale du Mont Maudit, avec Bertrand Delapierre.
- 29 mai 99, Couloir de l'Isolée, au Tacul, avec Bertrand Delapierre.
- 17 juin 99, voie du Nant Blanc à l'Aiguille Verte.

Vanoise :

• 10 avril 99, ouverture d'une nouvelle voie et première descente de l'Epéna, avec Pierre Tardivel. [*Photo ci-contre : Marco au sommet de l'Epéna, face à la Grande Casse*].

À l'étranger :

- 1ère ascension et descente de l'arête W du Tocllaraju 6040 m, au Pérou.
- 1ère descente du Dorje Lhakpa 6990 m, en Himalaya.

*Belles répétitions de "classiques"*

- Voies Mallory, Eugster, Glacier Rond (environ 50 fois !) et Couloir des Cosmiques à l'Aiguille du Midi.
- Couloirs Gervasutti et Jager au Mont-Blanc du Tacul.
- Couloir Whymper à la Verte.
- Couloir Gervasutti et Face nord de Tour Ronde...

Malgré cela, Marco est resté très discret.

*Son compagnon de course, Bertrand Delapierre, nous a envoyé ce texte sur Marco, et nous livre quelques secrets sur cette activité.*

**La Pente**

C'est avec ce titre évocateur que je débute mon texte. Pas original me direz vous, il y a déjà eu des dizaines de sujets ou articles commençant comme ça ; et même un film sur un... skieur extrême, Patrick Vallença : quelques minutes retracent la descente d'un sommet péruvien dont la pente, dixit la voie off, "dépassait les 60°" ! C'est cette même montagne qu'une petite équipe va tenter de descendre en... snowboard en mai 2000.

C'est fait, le mot est lâché, j'ai introduit mon sujet. "Le surf extrême" pour les télés ou "le snow en pente raide" pour les "riders", est une pratique assez jeune. Comme pour tous débuts, certains crient, d'autres essayent, beaucoup doutent. Malgré tout, cette activité a gagné ses lettres de noblesse en s'adjudicant quelques belles réalisations.

Bien sur, j'entends déjà les réflexions :

- C'est pas du ski ! Il suffit de savoir déraiper, pendu à ses piolets traction flambants neufs.

- J'en connais qui font trois virages et qui sortent la corde jusqu'en bas.

- En plus les surfeurs, c'est sûr, y font pas de montagne et surtout pas d'escalade !

- Bon c'est vrai, y'a deux, trois guidos qu'en font bien, mais c'est pour bosser!

Aucune ressemblance avec des personnes connues... Je dérape, excusez-moi. En plus c'est expo, j'ai pas mes piolets...



Non, je vous raconterai juste l’histoire d’un petit jeune que j’ai emmené au couloir Gervasutti (Tour Ronde), il y a quelques années. C’était la première fois qu’il mettait des crampons. Il savait faire correctement du snowboard mais ne connaissait rien à la montagne. C’est sans trop de problème que nous avons descendu les trois cents mètres. Depuis ce jour, sa liste de courses suit une courbe exponentielle. Vous devez sûrement le connaître, il a failli rentrer dans le cercle très fermé des “cristallisés”. Il a été nommé et c’est déjà une belle incursion dans le milieu de ceux qui descendent... à pied ! Est-ce le début d’un commencement de reconnaissance ? Voici la réponse...

### *Incursion dans le milieu de ceux qui descendent à pied*

Il vient de rentrer du Pérou où il a osé, cela m’impressionne, faire demi-tour sous les énormes séracs du Yerupaja. Il a quand même descendu plus de la moitié de *gringo esquiador* (si, si c’est le nom !), louvoyant sous les tours instables. Verdict sans appel : “Trop expo”. Eh oui, un “fou” sait reconnaître les dangers et renoncer lorsqu’ils sont trop importants ; étonnant, non ? Pour se consoler et fuir le mauvais temps, il passe la frontière et rejoint le Huayna Potosi en Bolivie pour descendre la Voie des Français.

Cette fois-ci, pas de dépression ni de monstres glacés, il parvient à rejoindre la rimaye snowboard aux pieds et ce, malgré une neige polystyrène. Seule ombre au tableau, son ami Simon bloqué au milieu de la face par un début de gelures.

Pas rassasié, il rentre sur Chamonix où, il espère qu'un ou deux itinéraires d'envergure sont en conditions. Il découvre que le cru 2000 ne vaut pas celui de l'année dernière mais parvient tout de même à trouver un "truc" : le Cordier à la Verte. Et nous voilà donc partis pour ce joli toboggan hérissé de quelques... séracs. C'est au détour de l'un d'eux qu'il me dit : "Au Yeru, c'est comme ça tout le long sauf qu'ils sont trois fois plus gros..." Heureusement, ils n'auront pas la fâcheuse idée de s'avachir. Il y a un an, jour pour jour, Marco allait faire des virages dans le Nant Blanc, une face qui, selon certains, "n'est pas si raide que ça..."

Aujourd'hui, c'est sur l'autre versant que nous descendons. Parvenu en bas, il sort : "Plus que deux couloirs à la Verte !".

### **Snowboard en pente raide**

La pratique du "surf des neiges" dans les pentes dignes de ce nom remonte à une quinzaine d'années. À l'époque, nos cousins les skieurs dévalaient déjà de bons pourcentages. Les progrès du matériel aidant, les nouveaux arrivants ont commencé à répéter certains itinéraires "classiques" du ski extrême, mais beaucoup pensaient encore que les performances n'atteindraient pas le niveau des skieurs : un des maîtres, Jean-Marc Boivin, pensait même qu'une certaine descente de la Verte ne verrait jamais un surfer...

Les mentalités ont changé et, maintenant, il n'est pas rare de croiser en montagne l'association des deux styles de glisse. En fait, les techniques sont assez proches et le déroulement des courses est identique; seul le matériel diffère quelque peu.

Il faut dissocier deux types d'équipement en snowboard :

- tendance "freeride" : à la mode, le style est bottes souples + coques. Ce type de matos s'est beaucoup développé et la précision, le point faible, est maintenant réellement bonne pour affronter des pentes déjà raides. Les planches, lourdes et pataudes, sont devenues nerveuses et accrocheuses. Des itinéraires tels que le Glacier Rond, le Barbey ou la Nord-Est des Courtes sont régulièrement descendus avec ce genre d'ensemble. Certains "nains de jardin" (sobriquet sympathique) viennent maintenant taquiner certains anciens sur leur territoire...

- tendance "alpin": le système est rigide, les "plaquos" dans le jargon. Les précurseurs ont débuté avec des coques rigides en plastique bloquées avec des fixations à étriers. Le système s'est affiné et c'est avec des planches étroites et très taillées que les pires couloirs (ou les meilleurs, cela dépend du point de vue) sont surfés. La pratique est plus "montagne", diront certains.

Il y a deux styles, mais la technique de course reste la même... à quelques degrés d'inclinaisons près:

- Approche : les raquettes accompagnées de bâtons télescopiques sont souvent indispensables pour arriver au pied des difficultés ; pour les alpins, l'utilisation de

*Ci-contre : Marco Siffredi à l'Epéna (Vanoise).*

petits skis type “Firn” est plus pratique car ils sont d’une meilleure tenue en dévers et d’une meilleure portance, mais sont plus encombrants.

- Montée : les crampons sont à lanières et de préférence articulés pour les bottes souples. C’est un des désavantages du système souple : la (trop ?) grande souplesse n’autorise pas tous les crampons et oblige un laçage d’une rigueur “Saint-Cyrienne” (sous peine de retrouver vos crampons dans la rimaye). De plus, si au détour d’un rocher un passage mixte apparaît, on pourra apprécier la précision “espadrille” des boots. En revanche, les alpins munis de chaussures de rando de type TR 12 n’auront aucun mal à s’équiper de crampons semi ou rapides, plus pratiques.

- Un ou deux piolets suivant le goût ou le terrain sont également de la sortie.

- Descente : les réglages de placement des pieds (angles, position...) sont de rigueur. Par chance, nous n’avons pas de bâtons : nous pouvons donc garder nos piolets tout le long de la descente (aspect non négligeable). De plus, tout l’attirail de rappel (pitons, broches, sangles, etc) est nécessaire en cas de passages non “franchissables”.

Pour résumer, les techniques de surf en montagne s’apparentent à celles du ski et de l’alpinisme. Bonne descente !



*De l'Aiguille Verte au Triolet, premières descentes connues*

Aiguille Verte (Nant-Blanc, Argentière)

1 - Nant Blanc, 950 m à 50/55°, avec rappels.

en skis : Jean-Marc Boivin, 12 juin 1989.

en surf : Marco Siffredi, 17 juin 1999, avec un rappel de 60 m.

2 - Couloir Couturier, 900 m à 45/50°.

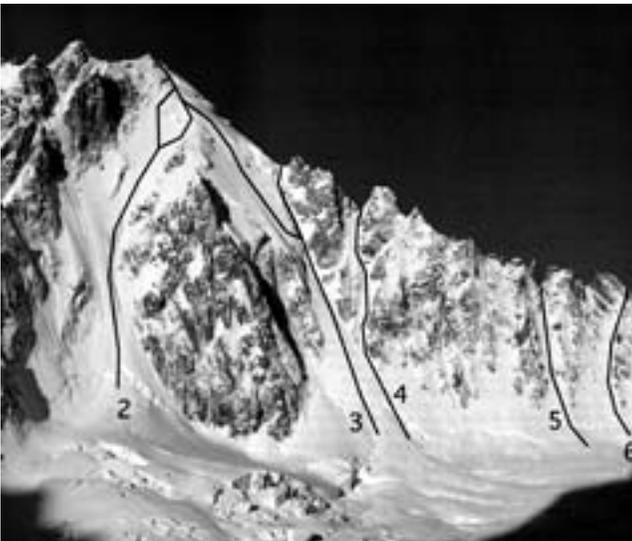
en skis et hélicoptère : Serge Cachat-Rosset, 1er août 1973.

en skis : Anselme Baud et Patrick Vallençant, 5 août 1973.

en surf et hélicoptère : Bruno Gouvy, 1988.

3 - Couloir Cordier, 900 m. à 50/55°. Yves Détry, 6 mars 1977, 1 rappel de 30 m

Jean-Marc Boivin, juin 1980, sans rappel.



4 - Couloir de l'Aiguille Carrée, 550 m à 50/55°. Dominique Neuenschwander, 1985.

5 - Couloir Gigord, 350 m, 45 à 55°. Dominique Neuenschwander, 1985.

6 - Couloir Chevalier, 300 m à 45/50°.

Drus, Aiguille Verte (Charpoua)

7 - Niche des Drus en surf :  
Bruno Gouvy, 1988.

8 - Versant sud des Drus, 700 m  
à 50/55°, 1 grand rappel.  
Jean-Marc Boivin, 17 avril 1987.



9 - Aiguille Verte, Couloir en Y,  
800 m. à 50/55°, avec rappels.  
en skis : J-M Boivin,  
27 février 1985, par la branche  
de gauche.  
en surf : Éric Bellin, 7 avril  
1995, par la branche de droite.

Cardinal, Moine (Charpoua, Talèfre)



10 - Couloir du Cardinal, 450 m, 45/50°, 1 rappel.

en skis : Daniel Chauchefoin et Pierre Tardivel, 19 avril 1981.

en surf : Bertrand Delapierre, Philippe Forté et Marco Siffredi, février 1998.

11 - Brèche Nonne-Évêque, couloir sud-ouest, 500 m à 45/50°.

en skis : Jean-Marc Boivin, 21 avril 1984.

en surf : Philippe Forté et Marco Siffredi, février 1998.

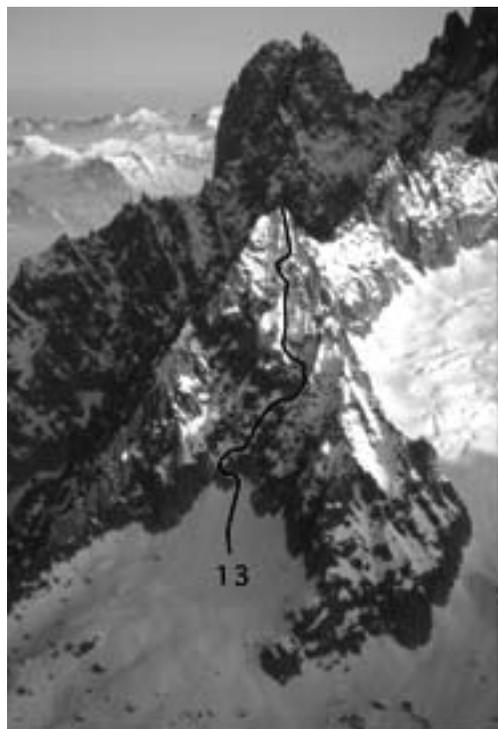
12 - Brèche Moine-Nonne, 550 m, de 40 à 50°.

Jean-Marc Boivin, 21 février 1985.

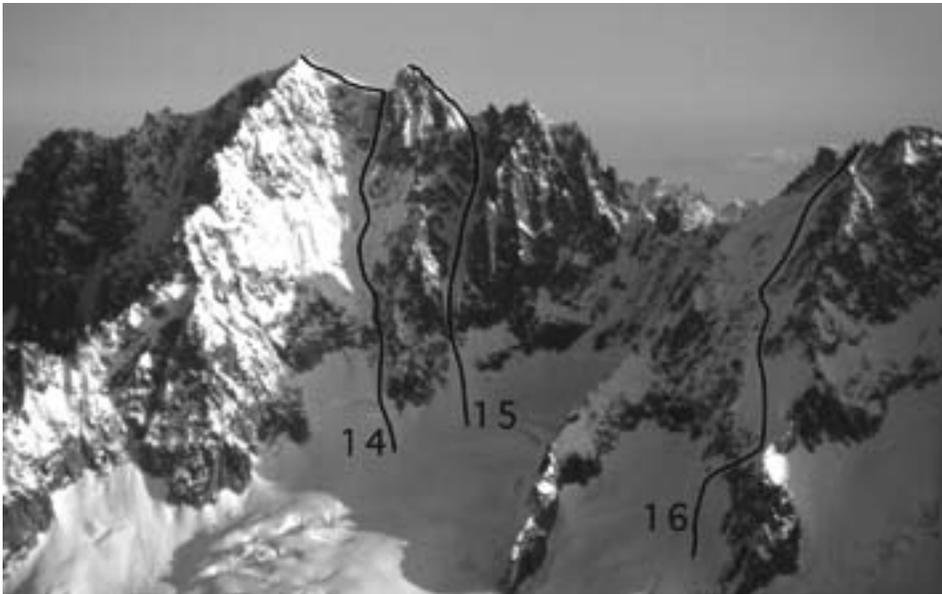
13 - Aiguille du Moine, voie normale, 500 m à 50/55°.

en skis : Jean-Marc Boivin, 17 avril 1987.

en surf : Dédé Rhem et Jérôme Ruby.



Aiguille Verte, Droites (Talèfre)



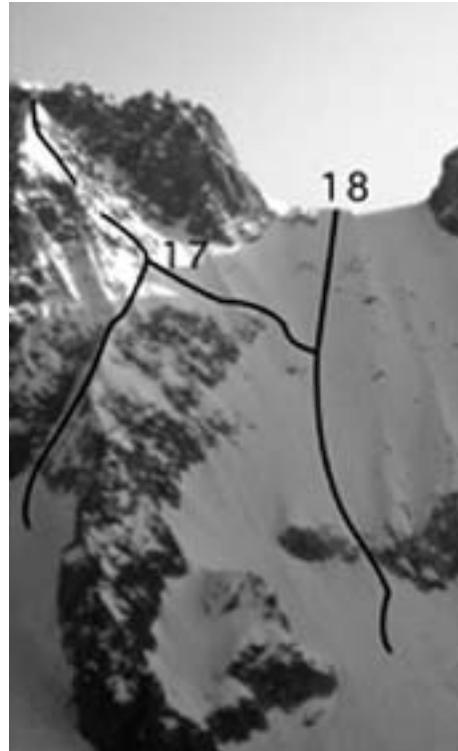
14 - Aiguille Verte, Couloir Whymper, 600 m à 45/50°. en skis : Sylvain Saudan, 10 juin 1968. en surf : Alain Moroni, juin 1987.

15 - Col Armand Charlet, couloir sud, 500 m à 50°. Anselme Baud, 6 juillet 1975, depuis le col. Pierre Tardivel, 10 mars 1985, depuis la Grande Rocheuse.

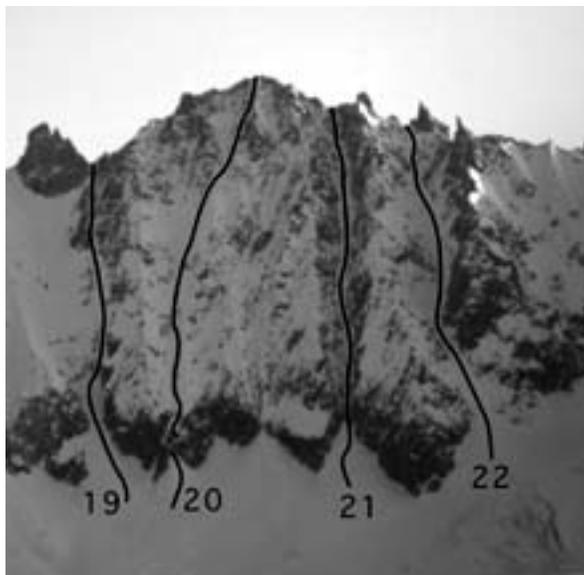
16 - Sommet ouest des Droites, 550 m à 45/50°. Daniel Chauchefoin et Pierre Tardivel, 16 mai 1982.

17 - Sommet est des Droites, 600 m à 45/50°. Rémi Lécuse, mars 1987.

18 - Col des Droites, versant sud, 500 m à 40/45°. Louis Lachenal et Maurice Lenoir, 21 avril 1946.



Droites, Courtes, Triolet (Talèfre)



19 - Col de la Tour des Courtes, 550 m à 45°. Daniel Chauchefoin, 20 juin 1977.

20- Courtes, couloir sud, 700 m à 45/50°, 1 rappel. Daniel Chauchefoin et Denis Keller, 4 mars 1979.  
en surf : Philippe Forté et Marco Siffredi, février 1998.

21- Courtes, couloir Angélique, 600 m à 45/50°. Pierre Tardivel, 25 mai 1999.

22 - Courtes, couloir de l'Aiguille Croulante, 550 m à 40/45°. François Meyer et Pierre Tardivel, 26 avril 2000.

23 - Petite Aiguille de Triolet, versant ouest, 50 m à 45°. Louis Agnel, 1941.

24 – Aiguille de Triolet, face est, 650 m à 50/55°, 2 rappels. Pierre Tardivel, 6 mai 1995.



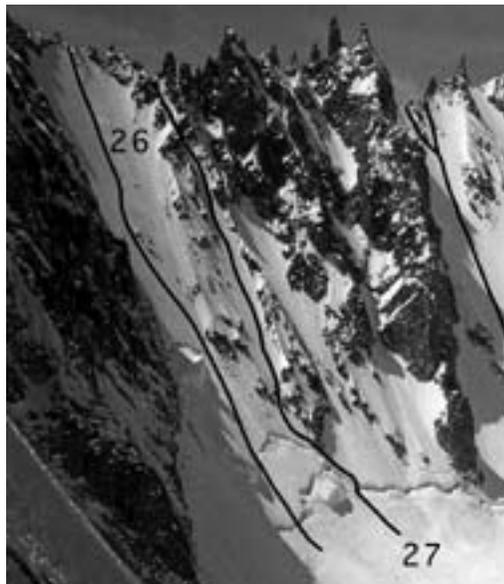
Triolet, Courtes (Argentière)



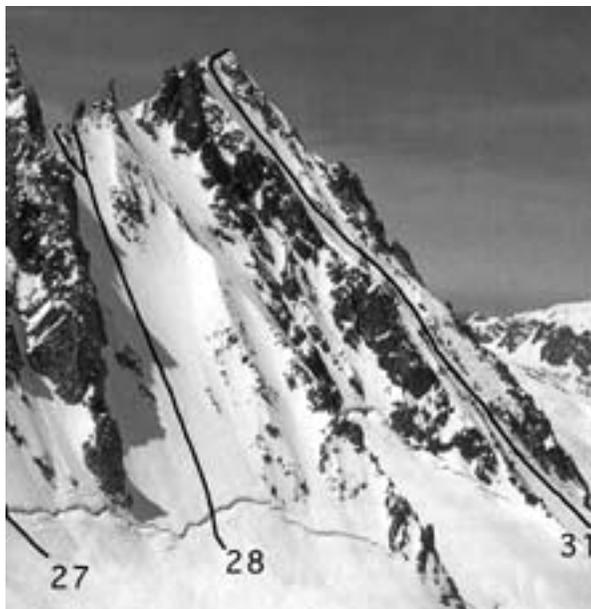
25 - Col des Aiguilles de Triolet, face N, 650 m à 50/55°, 3 rappels. en surf et hélicoptère : Jérôme Ruby et P.-A. Rhem, 16 juin 1995.

26 - Col des Courtes, versant nord, 400 m à 45/50°. Daniel Chauchefoin et Didier Delahaye, juin 1976.

27 - Pointe Tournier, couloir est, 400 m à 45/50°. Emmanuel Ballot et Édouard Cottignies.



Courtes, Droites, Aiguille Verte (Argentière)



28 - Col des Cristaux, couloir nord-est, 500 m à 40/45°.

29 - Aiguille Qui Remue, couloir nord-est, 550 m à 45/50°. Rémi Lécluse.

30 - Courtes, Couloir Chenavier, 700 m à 45/50°. Pierre Tardivel, 17 juin 1999.

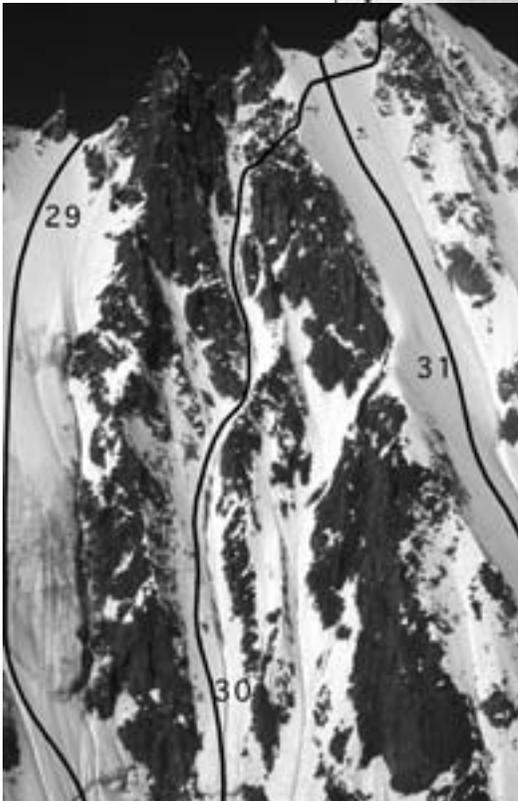
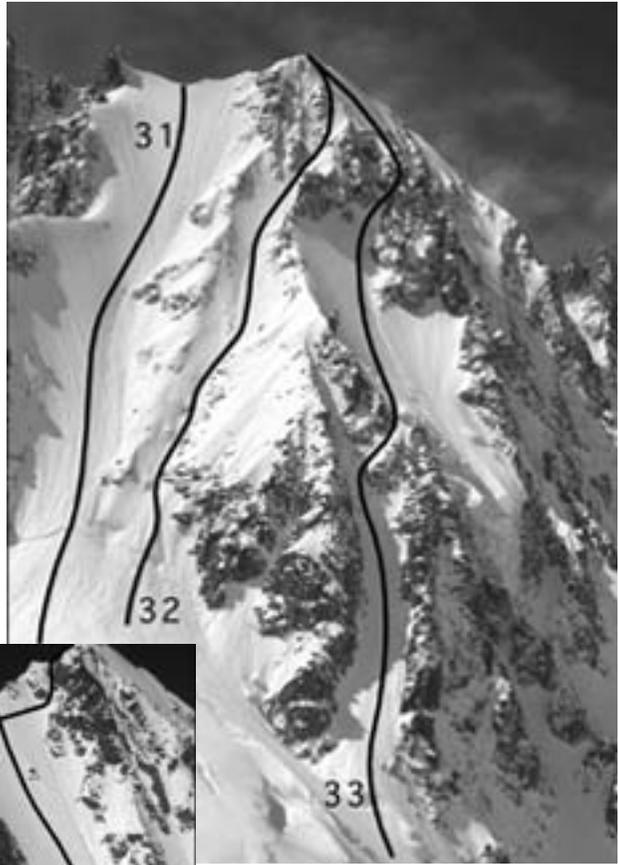
31 - Courtes, Pente nord-est, 750 m à 45/50°.  
en skis : Serge Cachat-Rosset, 3 octobre 1971.  
en surf et hélicoptère : Denis Bertrand.

32 - Courtes, voie Cordier, 750 m à 45/50°. Pierre Tardivel, 1 juillet 1987.

33 - Courtes, Éperon nord-est, 900 m à 50/55°. Pierre Tardivel, 11 juin 1989.

34 - Courtes, Voie des Autrichiens, 850 m à 50/55°, 1 rappel. Daniel Chauchefoin, 3 juillet 1977.







Droites, Aiguille Verte  
(Argentière)

35 - Col des Droites, versant nord, 600 m à 45/50°. Eric Monier, 4 juillet 1980.

36 - Névé du Couloir Lagarde, 400 m à 50/55°, 6 rappels. en surf : Arnaud Boudet, 1995.

37 - Col de l'Aiguille Verte, dépression est, 800 m à 50/55°. D. Potard et J.P. Williot, 10 avril 1977.

38 - Col de l'Aiguille Verte, dépression ouest, versant nord, 50°. Pierre Tardivel, 26 Juin 1988.

39 - Col Armand Charlet, couloir nord, 850 m à 50/55°, 4 rappels. Emmanuel Ballot, 14 Février 1993.



Simon Richardson

## *L'alpinisme britannique en 1999*

**A**u cours de l'année 1999, de nombreuses ascensions ont été réalisées avec succès par des équipes d'alpinistes britanniques, un peu partout dans le monde. L'attrait pour les sommets himalayens a été moindre par rapport aux années précédentes, et les grimpeurs ont surtout fait porter leurs efforts sur des sommets pouvant être gravés en style alpin, avec des parcours très techniques. En général, les plus hauts sommets du monde n'ont pas suscité d'intérêt parmi les alpinistes de la communauté britannique, à l'exception d'Alan Hinkes qui tenta de gravir la totalité des sommets dépassant 8000 m d'altitude. Avec l'ascension du Makalu en mai, son tableau de chasse des 8000 compte maintenant onze sommets.

Le flanc nord du Dhaulagiri vit la disparition tragique de Ginette Harrison (membre du G.H.M., ndlr), au cours d'une tentative d'ascension à l'automne, peu après la mousson. Ginette Harrison était une des meilleures spécialistes britanniques de l'Himalaya. Elle avait gravi en 1993 l'Everest, ainsi que neuf autres sommets himalayens d'envergure. Parmi ses réalisations, on notera la première ascension féminine du Kangchenjunga en 1998 (cf. Annales 1998/1999, ndlr).

En Inde, la réalisation la plus spectaculaire a été la première ascension de l'Arwa Tower (ED+) dans le massif du Garhwal, par Mick Fowler et Steve Sustad. En raison d'une approche extrêmement longue, l'ascension fut une course contre la montre. Une belle réussite de plus à mettre à l'actif de Mike Fowler, qui complète ainsi sa superbe liste de courses techniques en Himalaya, comptant entre autres le Spantik, le Cerro Kishtwar, et le Taweche.

Un groupe de six Ecosseis emmenés par Muir Morton sur le Glacier Choktoi dans le Karakorum tenta pour la première fois l'ascension du Pilier Nord du Latok III. En raison de dangers objectifs trop importants rencontrés au cours de l'approche, il durent renoncer, mais ils réussirent néanmoins à faire l'ascension de quatre sommets plus petits, dont la première ascension du Hainispipur Sud. Ils ouvrirent également une nouvelle voie, en escalade artificielle principalement, dans la face ouest de l'Indian Face Arete. Cette dernière, en excellent rocher, avait été gravie pour la première fois par Sandy Allan et Doug Scott en 1990. Enfin, toujours au Pakistan, Dave Wilkinson et ses compagnons Bill Church, Gus Morton, et Stuart Muir, au cours d'une visite de la vallée de l'Arandu, firent la première ascension du Shel Chakpa, 5800 m, par l'arête ONO (TD).

Deux équipes se rendirent dans la vallée de l'Aksu, au Kyrgystan. La réalisation la plus spectaculaire fut la première ascension solitaire par Ian Parnell de la voie "The Isolationist", haute de 1300 m et présentant des difficultés de niveau E4/5c,

dans la face Est du Mont Kotin, 4509 m. Egalement impressionnante, l'ascension de la voie "The Philosopher's Stone", un big wall de 1300 m par Dykes. Avec une difficulté E6/6b, il s'agit de l'itinéraire le plus difficile de la vallée.

En Terre de Baffin, Mike Turner, Louise Thomas, Shaun Hutson et Jerry Gore firent la première tentative connue à ce jour de l'ascension du gigantesque mur de la Citadelle, dans la Vallée Stewart. Celle-ci fut couronnée de succès, faisant ainsi la première ascension du sommet, par la voie "Endless Day", en huit jours et vingt longueurs. Une équipe de cinq grimpeurs britanniques emmenés par Al Powell s'intéressa à la région de Schweizerland, dans la partie Est du Groënland. Grâce à des conditions météorologiques très favorables, ils purent en trois semaines ouvrir dix nouveaux itinéraires sur un rocher excellent, d'une hauteur moyenne de l'ordre de 700 m, et d'une difficulté atteignant le VII-. Deux nouvelles voies ont été tracées dans l'étonnante face Sud du Tupilak. Toujours au Groënland, Malcom Thorburn et Douglas Campbell, au cours d'une traversée Ouest-Est du cap Sud, firent l'ascension de vingt nouveaux sommets vierges.

En Alaska, on notera principalement les réalisations de trois expéditions. Dans le but de faire l'ascension du Mont Vancouver, Paul Knott et Ade Miller firent une



reconnaissance sur le glacier Hubbard. À cause de la topologie glaciaire très tourmentée, ils furent contraints de changer d'objectif, et firent finalement la première ascension de l'arête Est du Mont Seattle, 3069 m. Dans la chaîne centrale de l'Alaska, Dan Donovan et Dave Wills firent l'ascension de la voie Ramen sur le Mont Hunter, une nouvelle variante de l'arête Ouest.

Peu après, ils faisaient une traversée très rapide de la montagne en deux jours, démarrant par l'arête Sud-Ouest, traversant les trois kilomètres de plateau, puis redescendant par les huit kilomètres de l'arête Ouest. Enfin, après avoir atteint la baie du Désenchantement à la voile, une expédition menée par Alan Hubbard, remonta à ski le glacier Valerie, et atteignit le Mont Cook dans la région Saint-Elias. De là,

ils firent la première ascension du sommet NO du Mont Cook, ainsi que celle du Mont Cook, 4194 m, lui-même.

Paul Ramsden, Jim Hall, Andy Kirkpatrick et Nick Lewis firent une des rares incursions hivernales connues en Patagonie. Malgré des conditions météorologiques détestables, ils firent la première ascension hivernale des aiguilles Poincenot et Guillaumet. Un terrible orage les contraignit à abandonner très haut dans le Super Couloir du Fitz Roy, juste au dessus de la jonction avec l'itinéraire californien.

La réalisation britannique la plus marquante dans les Alpes fut la seconde ascension hivernale de la voie des frères Lesueur dans la face Nord du Grand Dru par Jules Cartwright et Matt Dickinson, en quatre jours, au cours du mois de janvier. Fin mars, l'itinéraire était repris par Rich Cross et Al Powell, et ceux-ci en profitèrent pour ouvrir un départ direct qui coïncide avec la variante ouverte en 1998 par Ruskin et Zailov dans la voie des Guides. Début mai, Andy Parkin et Dave Hesleden ouvrirent *Penance*, une nouvelle ligne glaciaire sur la gauche de la voie Rouse-Carington dans la face Nord de l'aiguille des Pèlerins.

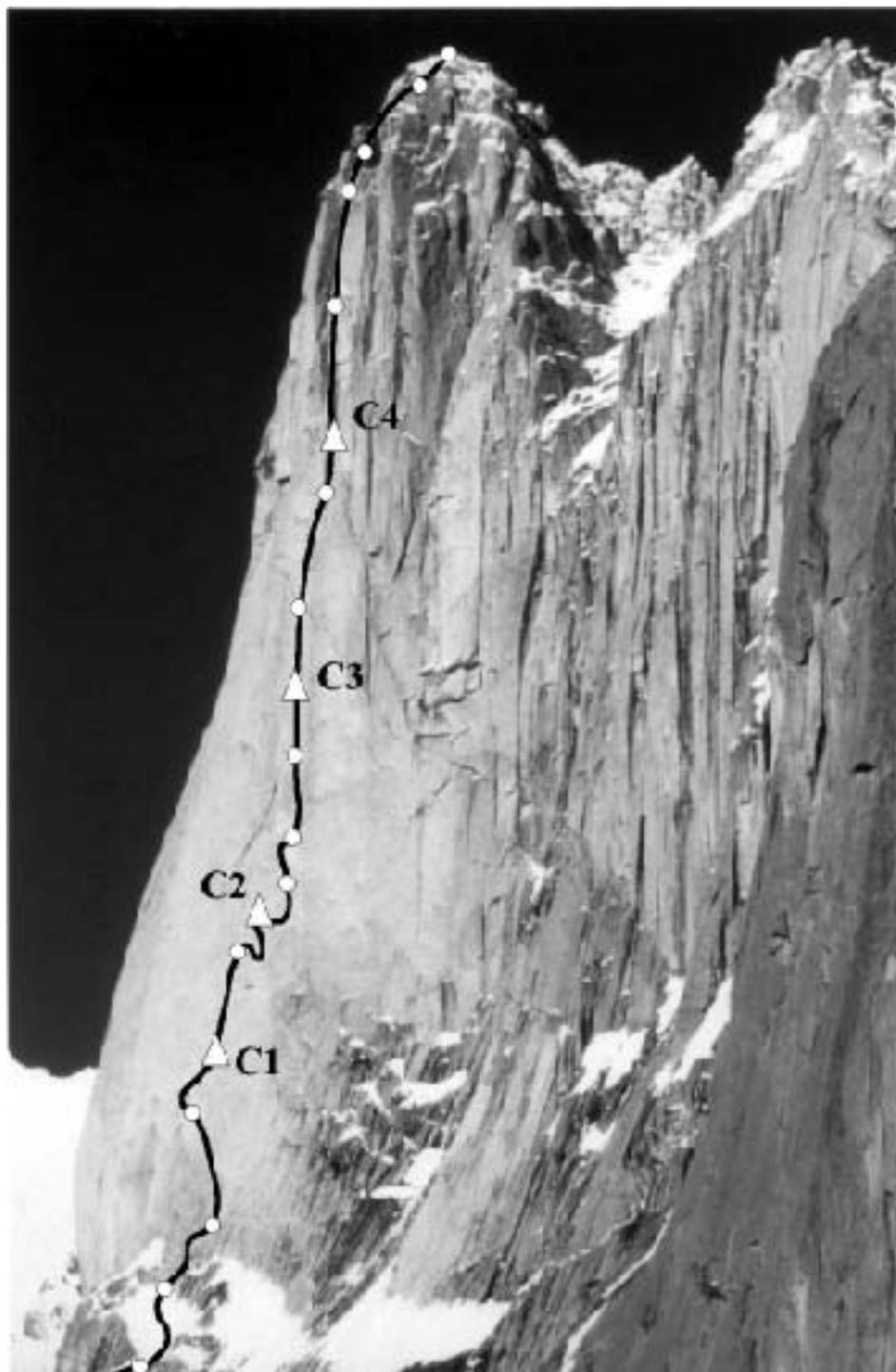
Enfin, l'alpinisme hivernal en Ecosse connut une véritable révolution, avec un nombre croissant de longues ascensions mixtes extrêmes. La réalisation la plus spectaculaire fut celle d'Alan Mullin et de Steve Paget. Dans la région des Cairngorms, ils tracèrent sur les flancs de Shelter Stone *The Steeple*, difficulté IX/9. Haute de 250 m, et d'une difficulté atteignant E2/5c en été, la voie fut gravie d'une traite en vingt-quatre heures d'affilée. Une telle réalisation permet de se rendre compte des possibilités offertes par cette nouvelle approche de l'escalade libre mixte, si celle-ci est appliquée sur des objectifs plus longs en Alaska ou en Patagonie.

*Traduction Yves Peysson*



---

**Photos :**  
***Le Shelter Stone, en Ecosse***



Miquel Puigdomènech

## *L'ascension de l'Amin Brakk*

**F**in 1998, Pep et Silvia me proposèrent de faire l'ascension de l'Amin Brakk. Situé dans une vallée perdue du Karakorum au Pakistan (Himalaya), c'était un sommet vierge avec un mur impressionnant.

Les jours qui suivirent leur proposition, j'étais aux prises à de nombreux doutes. Comment allais-je réagir à l'altitude ? Pourrais-je tenir si longtemps dans une paroi ? Comment nous entendrions-nous en de pareilles circonstances ? Des doutes, toujours des doutes et pourtant, une seule réponse récurrente : "D'accord". La motivation pour cette ascension prévalait largement sur tout le reste. Aussi, peu de temps après, nous commençâmes les préparatifs du voyage. Il nous fallut quatre mois. Rien ne devait manquer et nous devons tout prévoir et discuter avant le départ.

Finalement, nous partîmes le 28 mai pour Islamabad (Pakistan) avec pour seule compagnie nos bagages et, tels des enfants qui veulent réussir quelque chose, l'illusion.

L'arrivée dans un pays comme le Pakistan est toujours empreinte de sensations particulières. Cette occasion-là ne fit pas exception : le chaos entre la population, la chaleur, les cris, les discussions, les taxis... Une fois à Rawalpindi, nous achetâmes les dernières choses qui nous manquaient, essentiellement la nourriture, et deux jours après, nous prenions la route vers Skardu. Sur place, il ne nous resta qu'à emballer notre matériel et faire les achats de dernière minute.

Kande était la dernière ville sur notre parcours vers la vallée de l'Amin. Nous y prîmes contact avec les 19 porteurs qui allaient nous aider à transporter tous nos paquets de 25 kg chacun jusqu'au camp de base.

Le 10 juin, nous installâmes notre camp de base (4200 m) en compagnie d'amis néo-zélandais rencontrés durant le voyage et qui avaient prévu de faire l'ascension du Brakk Zang, sommet conquis pour la première fois l'année précédente par Silvia et Pep.

Le camp de base se trouvait sur un impressionnant balcon avec une vue à l'infini sur des cimes vierges desquelles se détachait le Singu Charpa.

Au cours des jours suivants, notre travail consista à atteindre le camp de base d'altitude (A) et à préparer le matériel d'escalade. Ces allées et venues furent parfaites pour notre acclimatation.

Le 20 juin, nous nous installâmes définitivement au camp de base A (4570 m) situé sur un glacier à 400 m du pied de la paroi, observable de là dans le détail. L'ascension de la face Ouest de l'Amin Brakk avait déjà été tentée par un groupe



d'amis basques. Notre voie se situait au centre de la paroi, plus à gauche que la route déjà tentée, avec moins de risques d'avalanches, mais avec aussi moins de fissures et de neige, ce qui nous obligeait à apporter avec nous toute l'eau qui nous serait nécessaire pour l'ascension.

Durant les 18 jours que nous passâmes au camp de base A, nous ouvrîmes un couloir de neige de 250 mètres et nous posâmes cinq longueurs de corde fixe permettant d'atteindre le camp 1 où tout le matériel fut monté : quatre bidons d'eau (218 litres), deux sacs de nourriture et de vêtements divers, trois plus petits sacs avec le reste du matériel et deux hamacs doubles, soit un total de 500 kg qu'il nous fut pénible de monter même si cette première

partie de la paroi n'était pas très verticale, les sacs frottant alors beaucoup sur le rocher.

Le 8 juillet, nous nous implantâmes au camp 1. Nous installâmes quatre camps le long de la paroi selon le système bien rodé de l'escalade en capsule. Chaque grimpeur devait faire une longueur de corde en tête, même si celle-ci devait durer plus d'une journée. Pendant que l'un escaladait, l'autre l'assurait et le troisième restait dans les hamacs, arrangeant le matériel, montant l'équipement ou simplement pour se reposer.

Comme il faisait très mauvais temps au dixième jour en paroi, nous commençâmes à rationner la nourriture vu que nous avions calculé nos provisions sur 27 jours et qu'en fait, l'ascension allait en durer 32. Nous étions convaincus, à tort, que le mois de juillet serait clément. Je crus que la clé du succès de l'ascension était le rationnement. Ce fut très dur sur le plan psychologique et plus encore dans la partie supérieure de la voie où nous mangeâmes le moins. Nous rêvâmes de restaurants et l'alimentation fut le sujet central de nos conversations, ainsi que l'endroit où nous irions manger.

L'Amin Brakk ne nous accorda aucun répit, bien que sur les 32 jours où nous fûmes suspendus, nous connûmes quatre jours de beau temps et dix-neuf d'alternance avec de la neige ; un jour, l'Amin déclencha sa colère contre nous, lâchant un bloc de glace au-dessus de nos hamacs, brisant un sac et un tube latéral d'un hamac ; heureusement nous ne subîmes aucun dommage, deux d'entre nous étant en train d'escalader et par chance Silvia se trouvant à l'autre bout du hamac.

Nous continuâmes à gravir la paroi en direction du sommet malgré tous nos contretemps et, ce qui est compréhensible, nous nous embrassâmes émus une fois là-haut, tout en sachant que nous n'étions pas au bout de nos peines et qu'il nous restait encore la descente.

Durant celle-ci, en récupérant la corde, cette dernière trouva le moyen de rester coincée. Nous dûmes installer un bivouac pour revenir le jour suivant la récupérer en réescaladant toute une longueur.

Nous voulions laisser la paroi aussi propre que nous l'avions trouvée, de telle sorte qu'à la descente nous ramassâmes nos ordures laissées à nos différents camps. Nous ne jetions rien, mettant nos déchets dans de grands sacs en plastique avec l'intention de les brûler une fois au sol.

Il nous fallut deux jours pour redescendre et un de plus pour récupérer tous les sacs à la base de la paroi. Et comme nous en avions déjà l'habitude par mauvais temps, nous démontâmes les campements. Nous n'étions pas encore à Kande que nous célébrâmes notre succès en compagnie de nombreuses personnes qui se réjouissaient de cette réussite et nous comblèrent en nous préparant un simple poulet avec du riz...



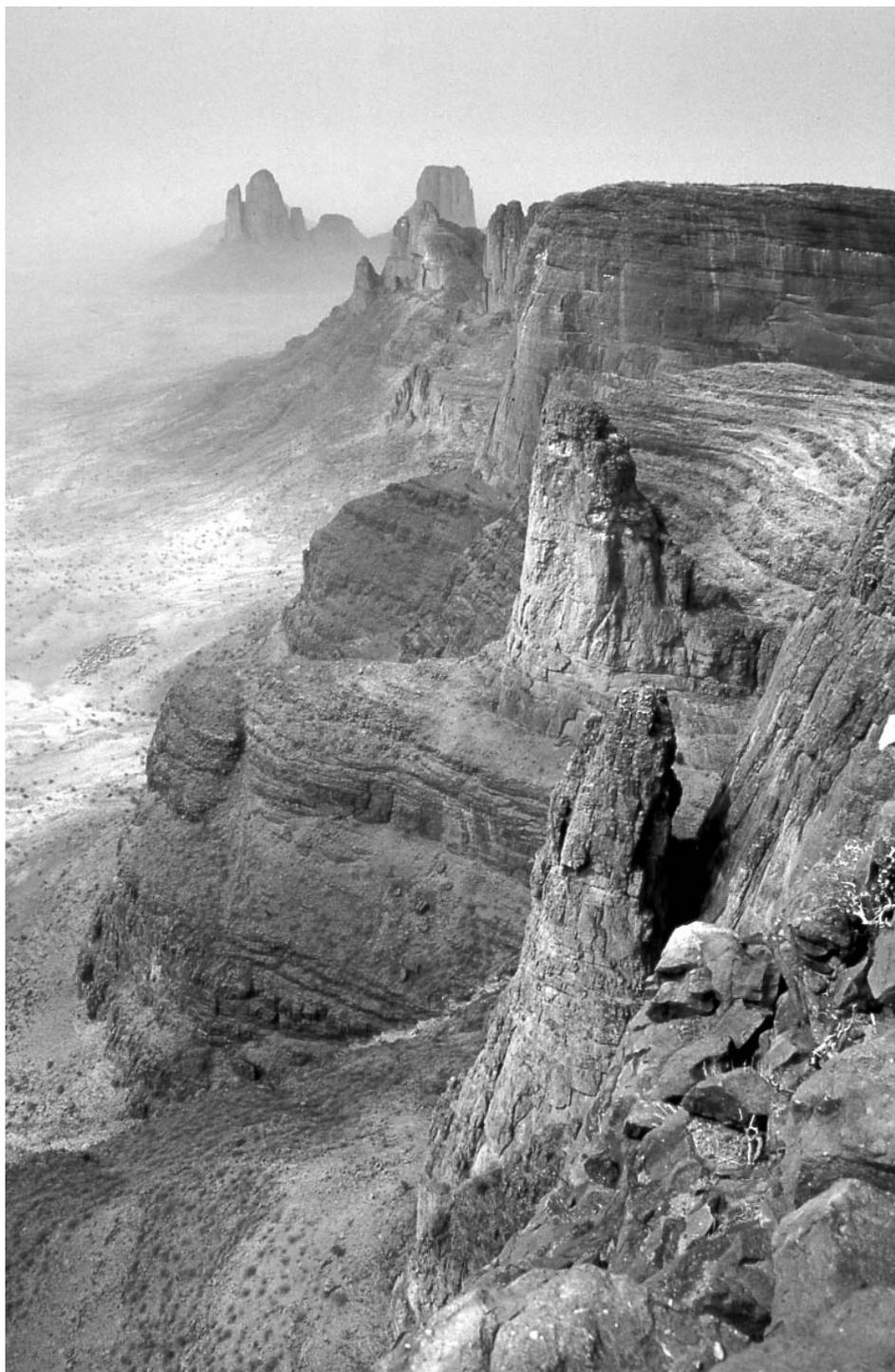
Ainsi avons-nous passé trois mois dans ce pays dont deux en totale autonomie, sans aucune aide extérieure. 32 jours en paroi, du 8 juillet au 8 août, dans la face Ouest de l'Amin Brakk, traçant une voie de 1650 mètres avec 21 longueurs d'environ 70 mètres chacune, conduisant au sommet de 5850 mètres....

Une voie, un nom : *Sol Solet*.

*Traduction Emilie Devienne*

---

*Ndlr : cette ascension a été nommée au Piolet d'Or 1999.*



Bernard Marnette

## *Escalade dans le Hombori (Mali)*

### *1 - Les aiguilles du Dyoundé*

Les montagnes du Hombori au Mali s'étendent sur près de 150 km entre Hombori et Douentza dans la zone sahélienne de l'Ouest africain. Elles présentent différents groupes d'aiguilles et de montagnes tabulaires, parmi lesquels la Main de Fatma et le Hombori Tondo sont les sommets les plus parcourus. La zone du Dyoundé avec un périmètre à sa base évaluée à 200 km de parois, est la zone la plus massive de la région. Située à l'extrême ouest de cette chaîne de montagnes, elle s'étend de Douentza à Nokara. De manière générale cette zone présente un aspect assez massif. Cependant un certain nombre d'aiguilles sont décollées des parois compactes, ceci est vrai surtout dans la zone de Bani-Kani et de Kikara où le relief est particulièrement perturbé et où le rocher forme de véritables amas d'aiguilles qui sont autant de beaux sommets à découvrir. Pour les amateurs de sommets particulièrement esthétiques voici donc une monographie de l'ensemble des voies gravies jusqu'à présent (\*) dans la zone du Dyoundé : en se disant que les aiguilles les plus esthétiques ont pour la plupart été "déflorées" par des voies que l'on peut qualifier dès lors de normales. Ainsi peut-être une première génération de voies est-elle déjà entrain de passer... alors que nous ne sommes qu'aux prémisses du développement de l'escalade dans la région ?

Nous diviserons le massif en 2 zones caractéristiques.

#### **Dyoundé Nord**

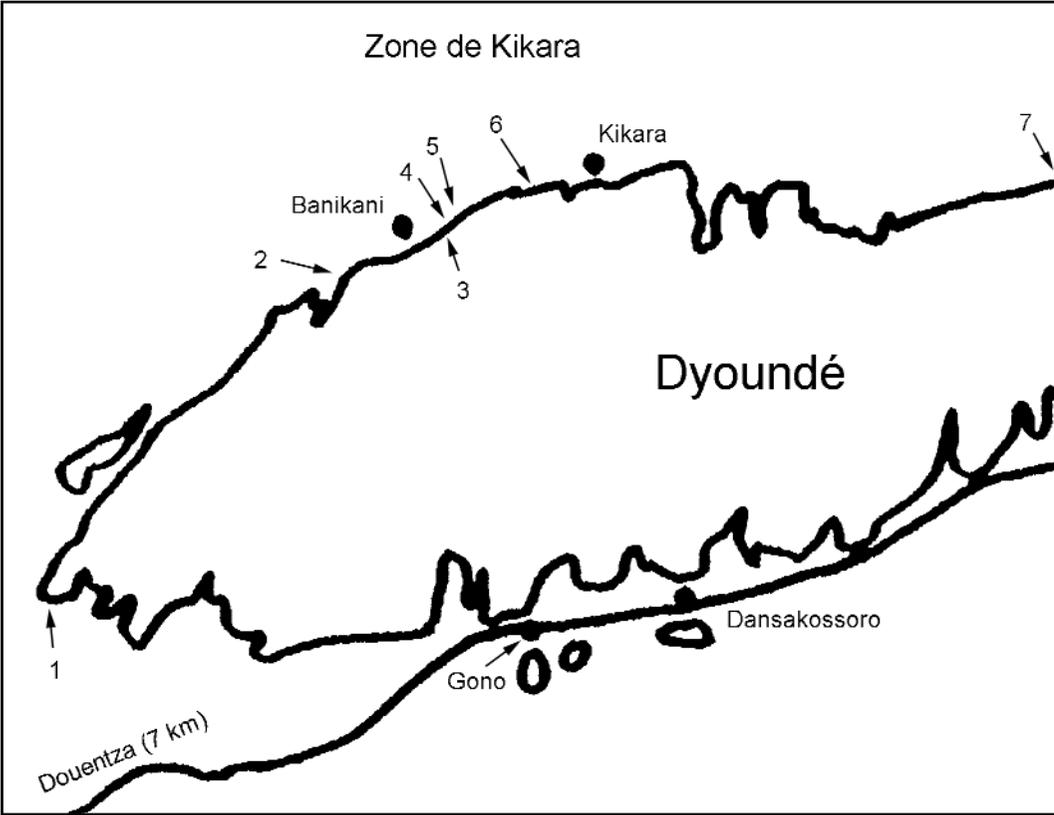
C'est une zone très massive principalement constituée de parois auxquelles sont accolées par endroits plusieurs aiguilles très esthétiques. L'accès à ces parois est assez compliqué (c'est la zone la plus isolée des monts Hombori avec celles de Sarnié et Taabi). Souvent sans piste, il demande impérativement un 4x4 et une

---

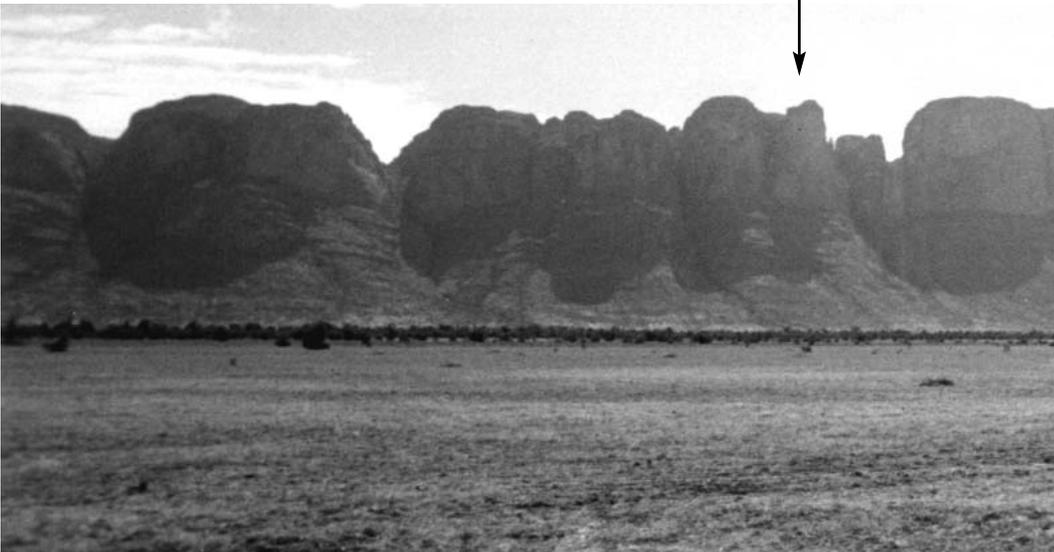
\* 3 voies restent à terminer : l'*Eperon Nord* de l'Aiguille des Routiers, la *Voie à l'Arbre* au Yombori Bounti, le *Dièdre des Catalans* à Kikiri. D'autre part, trois petites aiguilles (de 1 à 3 longueurs) ouvertes par J. Lasus, C. Molina, S. Campillo, en janvier 95 dans la zone de Banikani - Sohrourou ne sont pas décrites ici (voir Desnivel n°105 avril 95). N'est pas décrite non plus la voie normale du Sommet Sud de Naï, gravie le 26 janvier 1997 par Salvatore Campillo et Bernard Marnette en utilisant pour une part une voie "locale" (une courte longueur de 4).

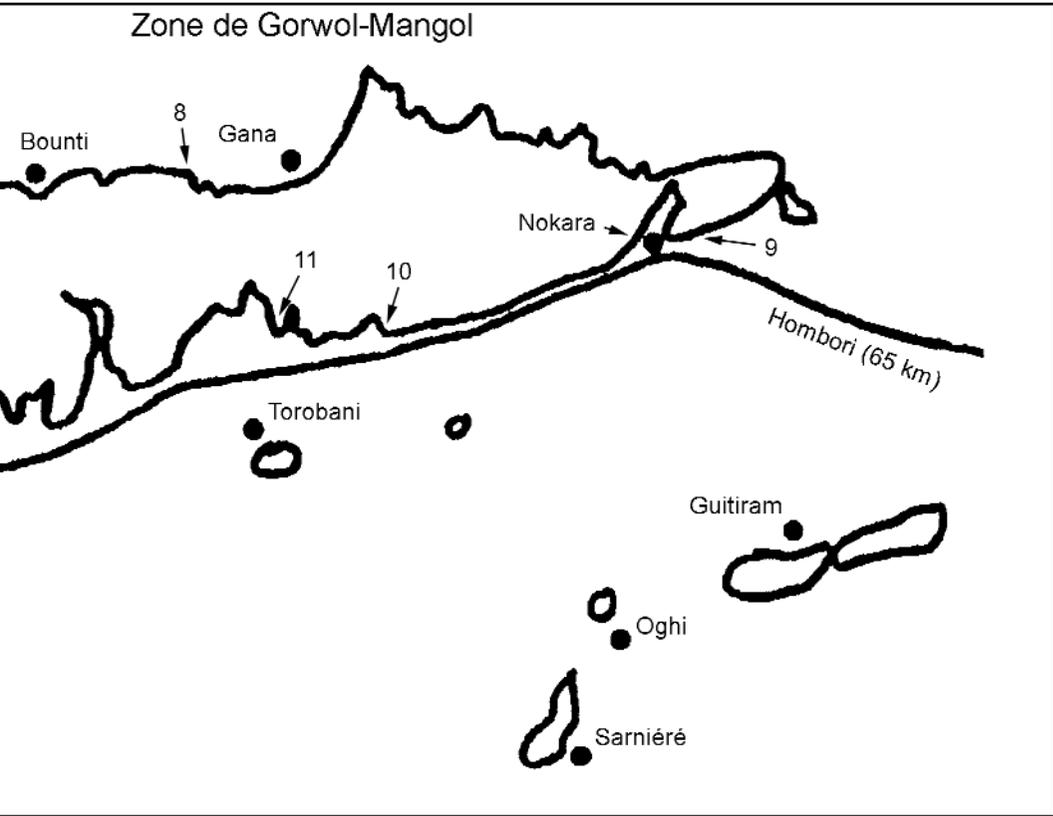
---

***Ci-contre : le massif de Barkoussou , vu depuis le sommet du Kissim Tondo.  
Au premier plan, le Safari Tondo, puis l'aiguille de Xoussi ; plus loin, la paroi supérieure de Ouari et les aiguilles de Oualam ; au fond, la Main de la Fatma.***



La zone de Gorwol-Mangol





Hombori Bounty



Siggi Bounty



autonomie totale. Le principal avantage de cette zone est d'être très massive et orientée au Nord ce qui préserve la fraîcheur et permet de grimper même après le mois de février. Etant donné la végétation parfois abondante, les marches d'approche peuvent nécessiter l'utilisation de machettes (on se méfiera particulièrement des couloirs de descente).

La falaise s'étendant sur près de 70 km, elle offre 2 grandes zones particulièrement intéressantes pour l'escalade. La première, constituée de parois et d'aiguilles allant jusqu'à 300 m de haut, se situe entre Banikani et Kikara. La seconde comprenant des parois de près de 400 m se situe vers Gorwol-Mangol.

### **Dyoundé Sud :**

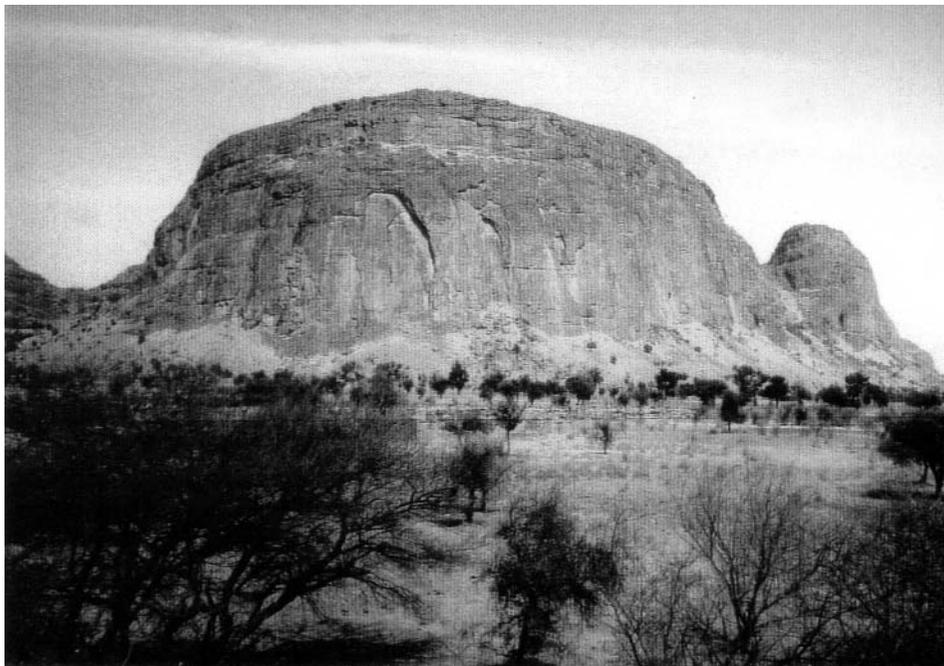
Cette zone présente essentiellement une grande paroi dont de nombreuses zones seraient intéressantes pour l'escalade ; malheureusement, orientées sud, elles ne sont pas souvent en "condition". Cette zone a la "chance" d'être longée par la nationale du Mali (Douentza - Hombori) ce qui la rend très facilement accessible.



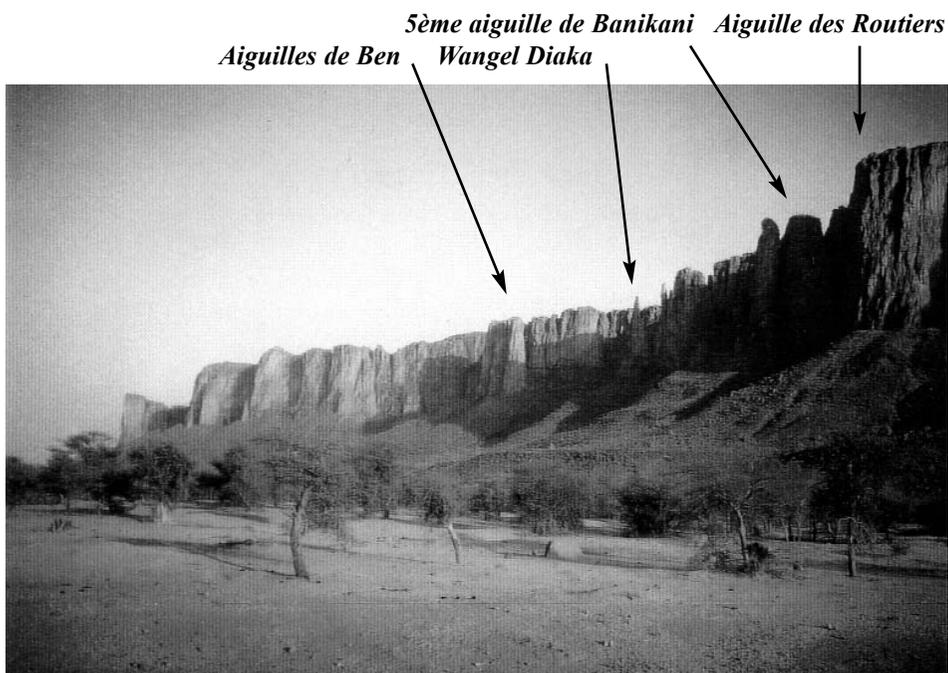
*Dyoundé nord, face nord du Sigi Bounty  
"Un Monde meilleur" parcourt le dièdre de gauche (5a/6c), rejoint en forte oblique  
(4c/6a) depuis le collet de gauche [voir croquis p. 214]*

## *Les parois du Dyoundé*

- 1 / Naï - Sommet occidental (Eperon Sud-Ouest) [croquis p. 208]  
A / Voie : ***Vidas paralelas / derecha***  
Hauteur : 250 m - Parcours : 340 m  
Diff : TD (6a)  
1ère asc. S. Campillo, B. Marnette / 31-01-2000  
B / Voie : ***Vidas paralelas / izquierda***  
Hauteur : 250 m - Parcours : 330 m  
Diff : ED inf (6b)  
1ère asc : E. Sanchez, M. Torrellas / 31-01-2000
- 2 / Aiguille de Gressiney (Eperon Est) [croquis p. 209]  
Voie : ***Eperon Est***  
Hauteur : 110 m - Parcours : 175 m  
Diff : D sup – TD inf (5c)  
1ère asc : M. et G. Abert, S. Campillo, B. Marnette / 06-01-1996
- 3 / Pointe des Routiers [croquis p.210]  
Voie : ***Laberinto de presiones***  
Hauteur : 230 m - Parcours : 290 m  
Diff : TD sup (6b)  
1ère asc : S. Campillo, B. Marnette / 01-02-97
- 4 / 5ème aiguille de Banikani (Eperon NO) [croquis p. 211]  
Voie : ***Eperon NO***  
Hauteur : 220 m - Parcours : 280 m  
Diff : TD inf (5c)  
1ère asc : S. Campillo, B. Marnette / 31-01-98
- 5 / Wangel Diaka [croquis p. 212]  
Voie : ***des Capitalistes***  
Hauteur : 150 m + le socle - Parcours : 225 m + le socle  
Diff : TD inf (5c)  
1ère asc. : S. Campillo, B. Marnette / 03-02-94
- 6 / Aiguille l'Una Iena (Aiguilles de Ben), Face Nord [croquis p. 213]  
Voie : ***C'est l'Afrique***  
Hauteur : 230 m - Parcours : 285 m  
Diff : ED à ED sup (7a + - 6b obl)  
1ère asc. : J. Olive, E. Sanchez / 01-02-96



*Le dôme de Nokara, versant sud*

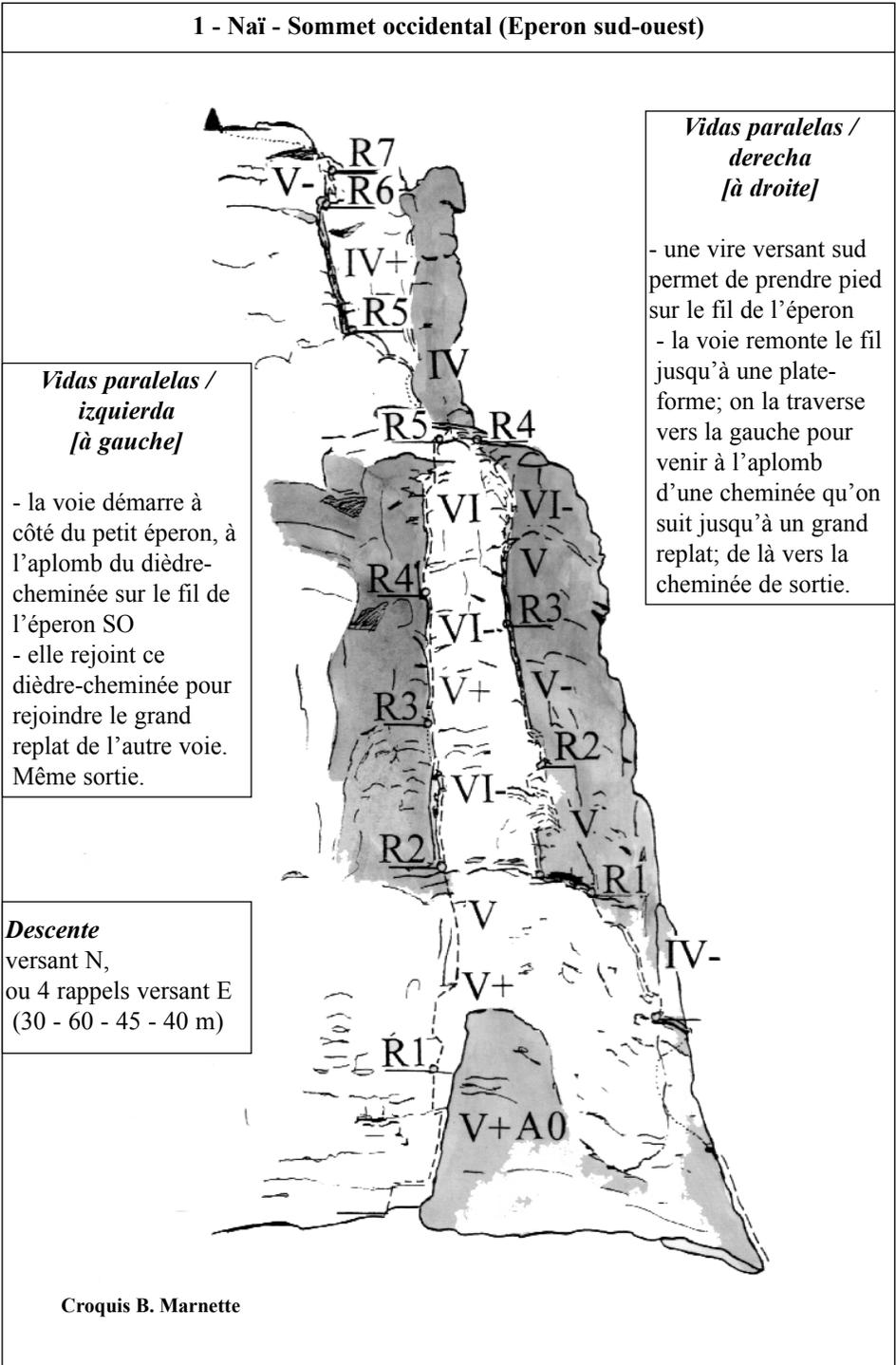


*Les parois du Dyoundé nord au niveau de Banikani*

- 7 / Siggs Bounty (versant Nord-Est)  
A / Voie : **Un monde meilleur** [croquis p. 214]  
Hauteur : 200 m - Parcours : 300 m  
Diff : ED (6c A0 – 6b + obl)  
1ère asc : S. Campillo, B. Marnette / 29-12-95  
B / Voie : **Pilier Est** [croquis p. 215]  
Hauteur : 200 m Parcours : 230 m  
Diff : ED sup (7b – 6c ob1)  
1ère asc. : G.Abert, S. Bodet, A. Petit / 05-01-99
- 8 / Wangel Kinta (Eperon Nord-Est) [croquis p. 216]  
Voie : **Eperon de la Vigie\***  
Hauteur : 250 m - Parcours : 325 m  
Diff : TD (6a)  
1ère asc. : S. Campillo, B. Marnette / 06-02-94
- 9 / Dôme de Nokara (Versant Sud) [croquis p. 217]  
Voie : **Eperon du Brouillard**  
Hauteur : 250 m - Parcours : 320 m  
Diff : TD (6a)  
1ère asc. S. Campillo, B. Marnette / 25-01-97
- 10 / Dôme de Kikiri (Versant Sud) [croquis p. 218]  
Voie : **Contrefort Ouest**  
Hauteur : 120 m + montée au sommet - Parcours : 165 m + montée au sommet  
Diff : D inf (5a)  
1ère asc. : S. Campillo, B. Marnette / 19-01-98
- 11 / Kxiwatélé de Saari (Aiguille Sud- Ouest) [croquis p. ]  
Voie : **du Président**  
Hauteur : 130 m - Parcours : 200 m  
Diff : TD sup (6a / A2)  
1ère asc. : S. Campillo, B. Marnette / 20-01-95

---

\* Seule voie à ce jour à avoir été répétée dans le Dyoundé.

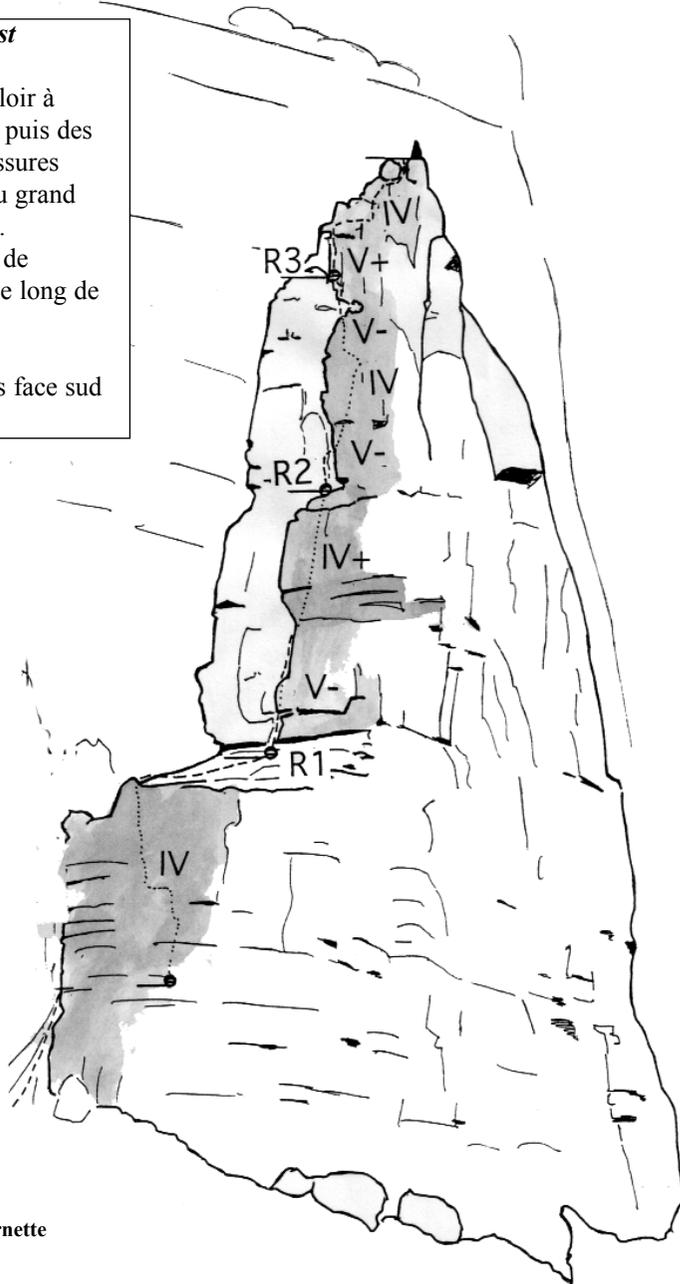


## 2 - Aiguille de Gressiney (Monyigel)

*Eperon Est*

- départ dans le couloir à gauche de l'éperon, puis des cannelures et des fissures versant sud jusqu'au grand replat sous l'éperon.  
 - suivre un système de dièdres-cheminées le long de l'éperon.

**Descente** : 3 rappels face sud  
 (15 - 35 - 60 m)



Croquis B. Marnette

3 - Aiguilles occidentales de Banikani - Pointe des Routiers

*Laberinto de presiones*

- départ dans des gradins de plus en plus raides qui mènent au couloir à gauche de l'éperon nord  
- remonter le couloir jusqu'à un ressaut un peu plus raide sous un énorme bloc coincé; par un système de dalles, accéder à une cheminée qui mène au sommet.

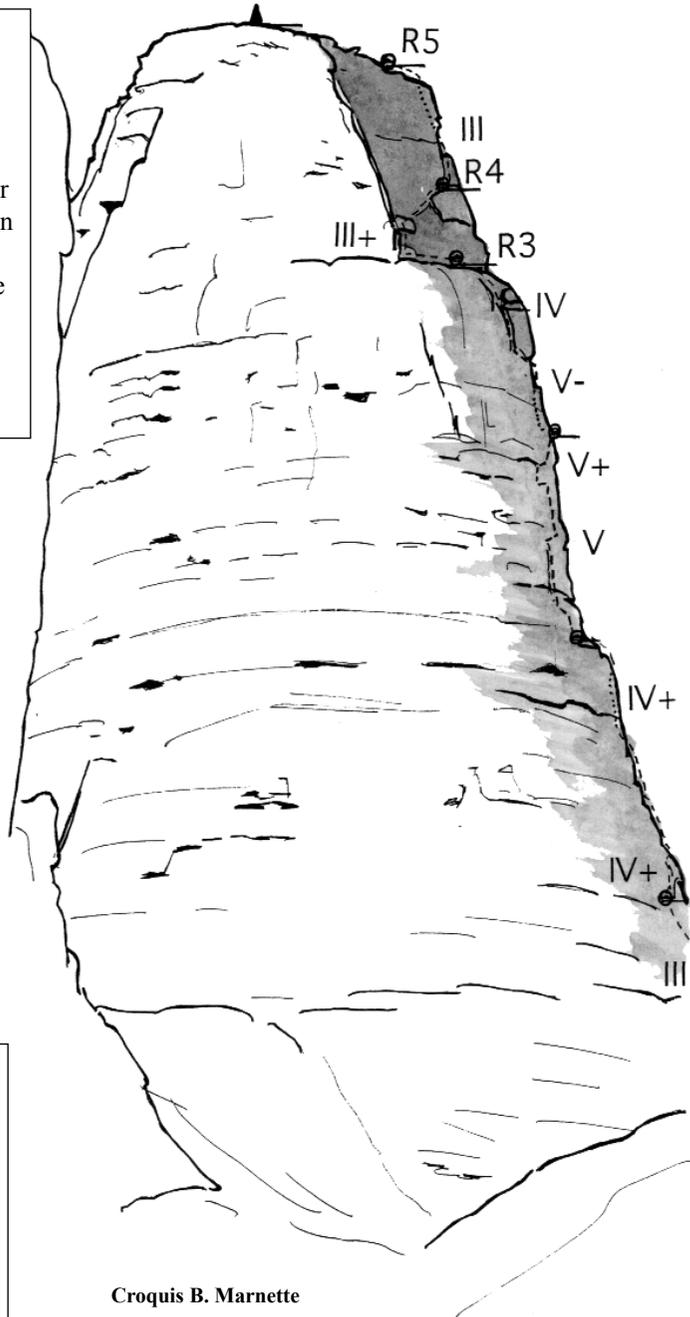


Descente : traverser au mieux le labyrinthe sommital pour rejoindre le couloir évident, où un sentier aménagé ramène au pied (3 h 1/2)

## 4 - Cinquième aiguille de Banikani

**Eperon nord-ouest**

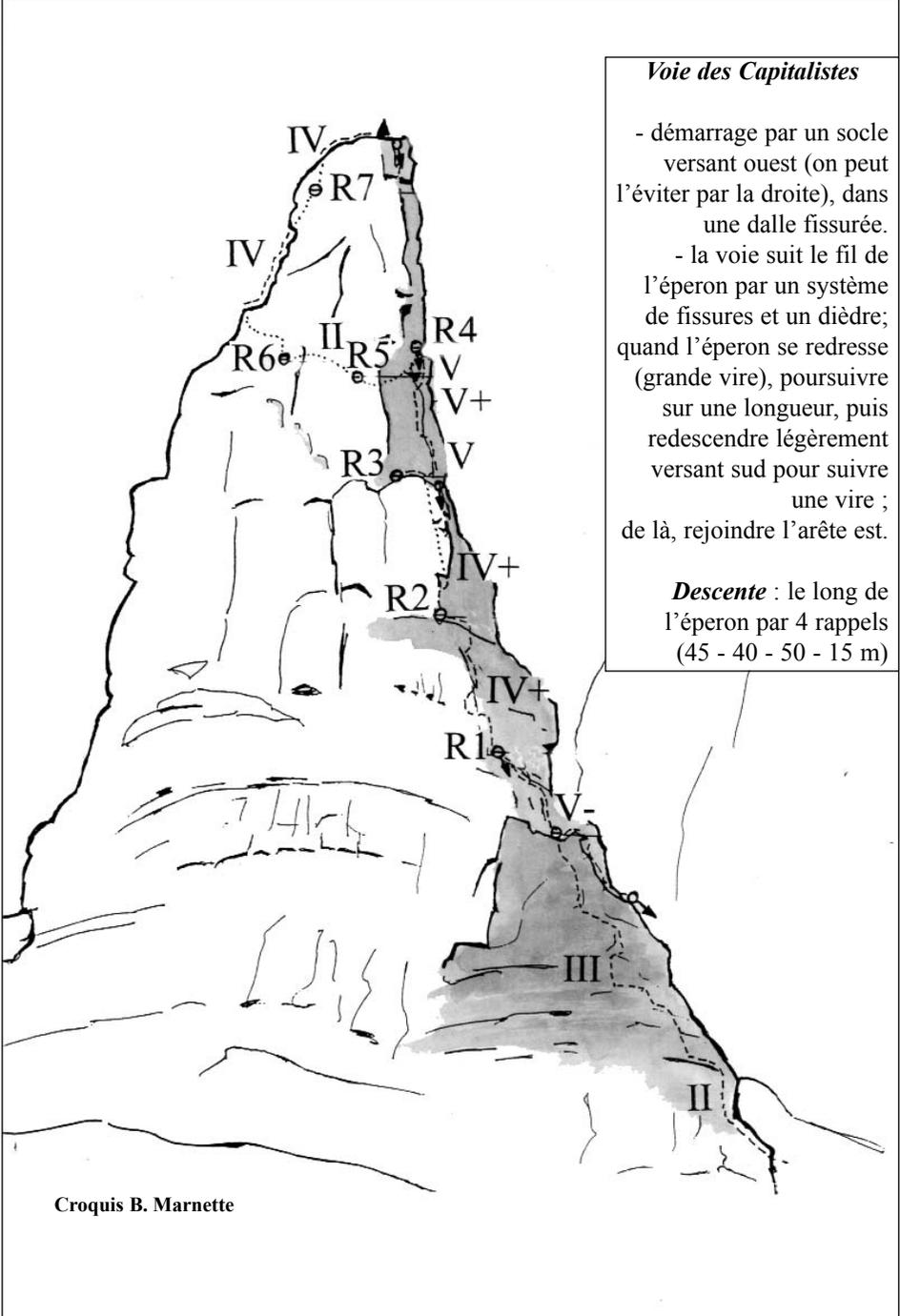
- démarrage par des dalles et un petit surplomb donnant accès à des gradins sur le vague fil de l'éperon  
 - par des dalles et de vagues fissures, suivre assez fidèlement le fil jusqu'à la grande vire sous le sommet. Suite facile.

**Descente :**

désescalade et 2 rappels (35 m pendulaire - 30 m) jusqu'au col ouest, puis désescalade et 2 rappels (15 - 50 m) dans le couloir nord.

Croquis B. Marnette

5 - Wangel Diaka

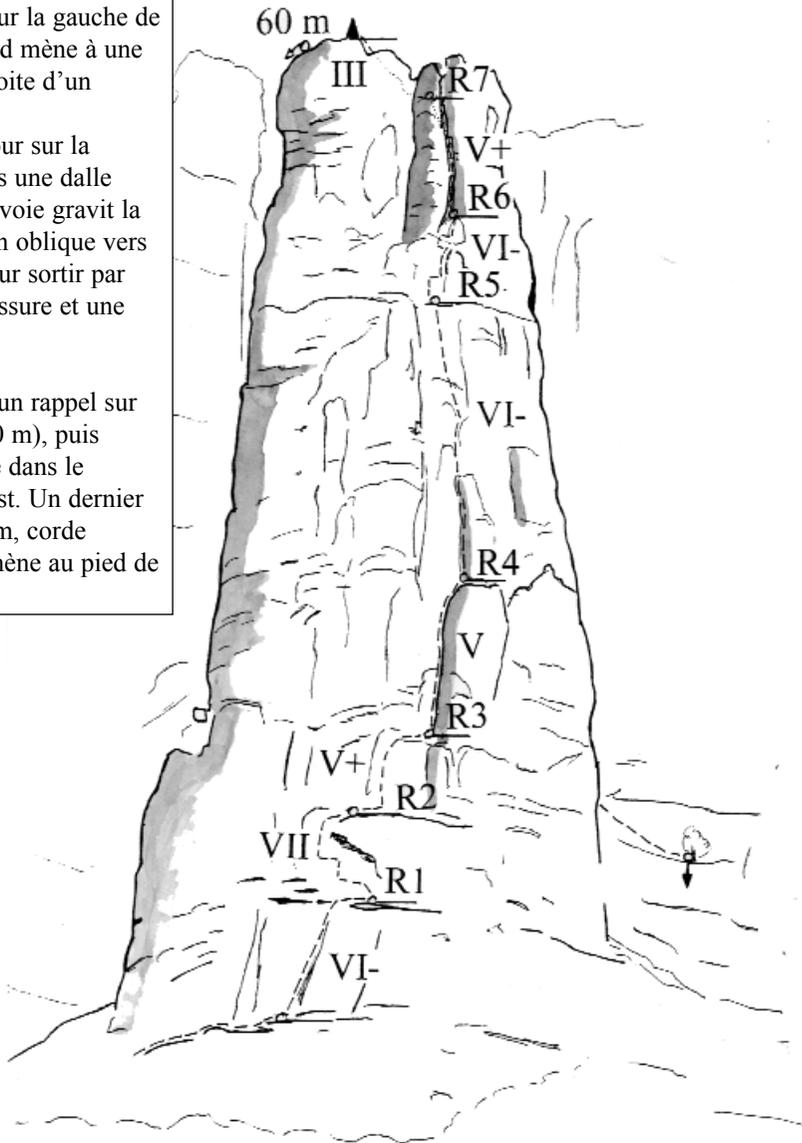


## 6 - Aiguille de l'Una Iena (Aiguilles de Ben)

*C'est l'Afrique*

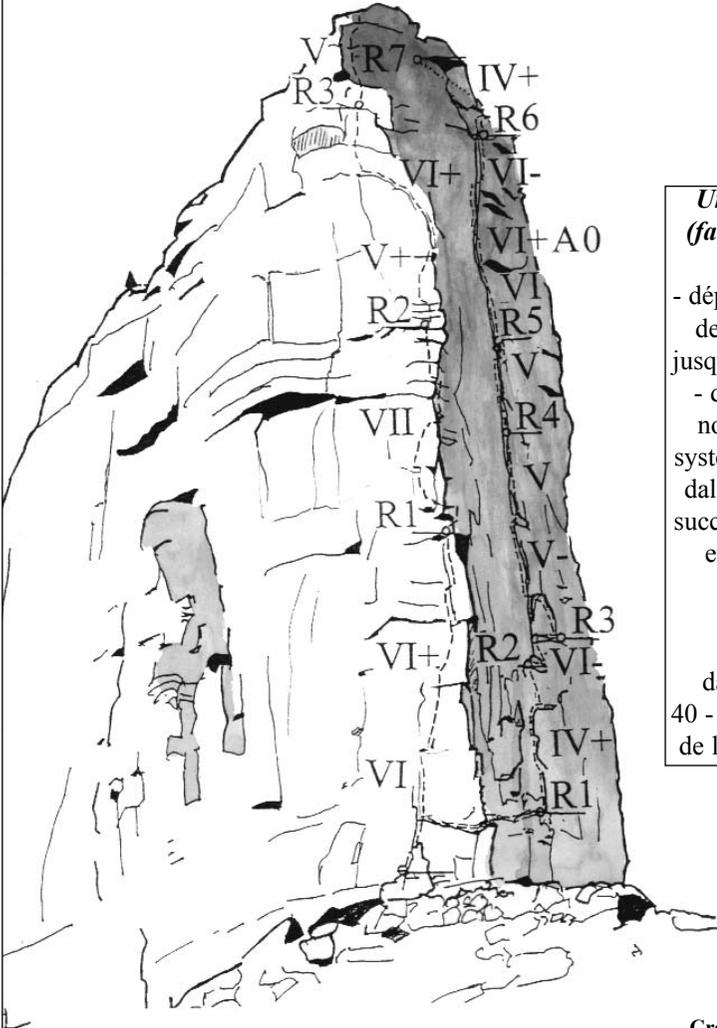
- une vire sur la gauche de la paroi nord mène à une fissure à droite d'un dièdre.  
 - après détour sur la gauche dans une dalle fissurée, la voie gravit la face nord en oblique vers la droite pour sortir par une large fissure et une cheminée.

**Descente** : un rappel sur le collet (60 m), puis désescalade dans le couloir ouest. Un dernier rappel (30 m, corde laissée) ramène au pied de l'Aiguille.



Croquis B. Marnette

7 - Siggs Bounty



***Un Monde meilleur  
(face nord = à droite)***

- départ depuis le col par des blocs et des dalles, jusqu'à une grande vire ;  
- delà, traverser vers le nord pour rejoindre un système de fissures et de dalles qui conduit à une succession de cheminées et de dièdres jusqu'au plateau sommital.

***Descente*** : 4 rappels dans la voie (30 - 45 - 40 - 30 m) + désescalade de la première longueur.

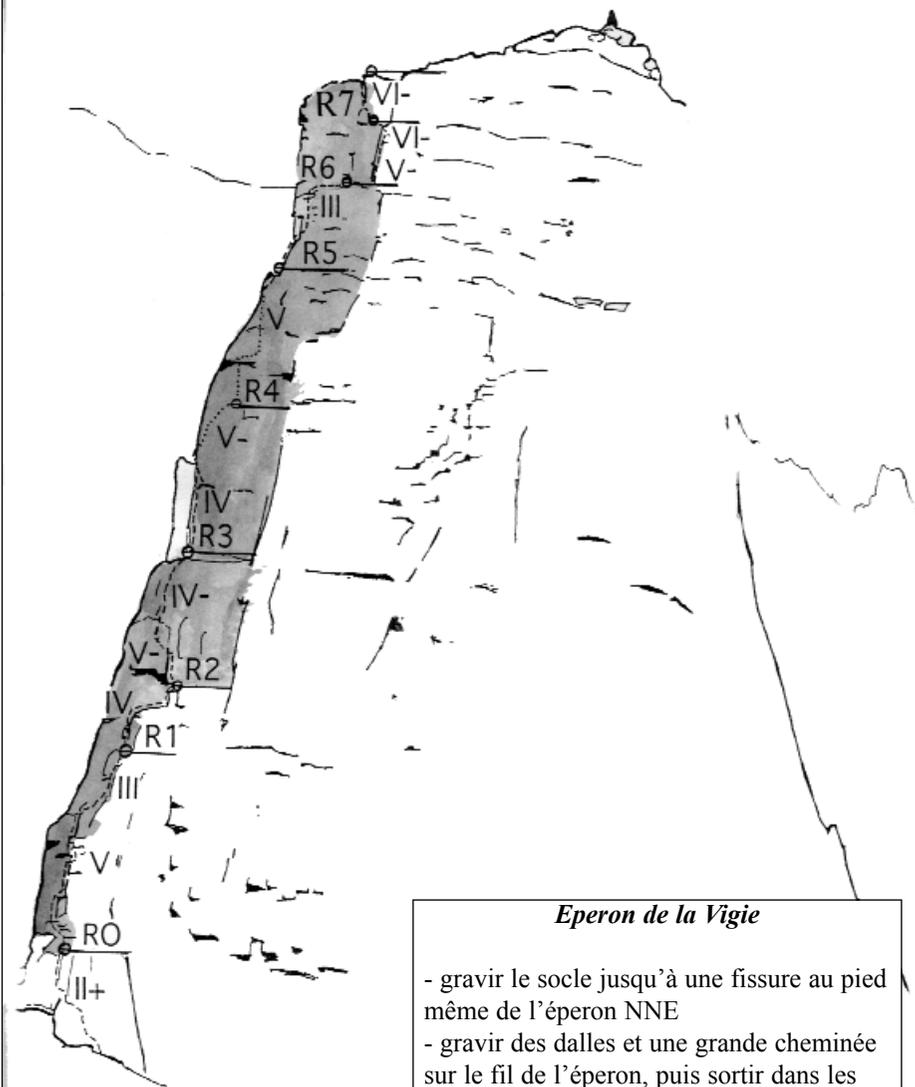
Croquis B. Marnette

***Pilier Est (versant nord-est = à gauche)***

- la voie surmonte le socle de la voie "Un Monde meilleur", mais au lieu de suivre la vire sur la droite, elle continue droit dans le mur.  
- elle se poursuit sur le fil du pilier dans des dalles compactes et des petits bombés (escalade exposée).

***Descente*** : 4 rappels dans la voie (30 - 60 - 60 - 60 m).

## 8 - Wangel Kinta

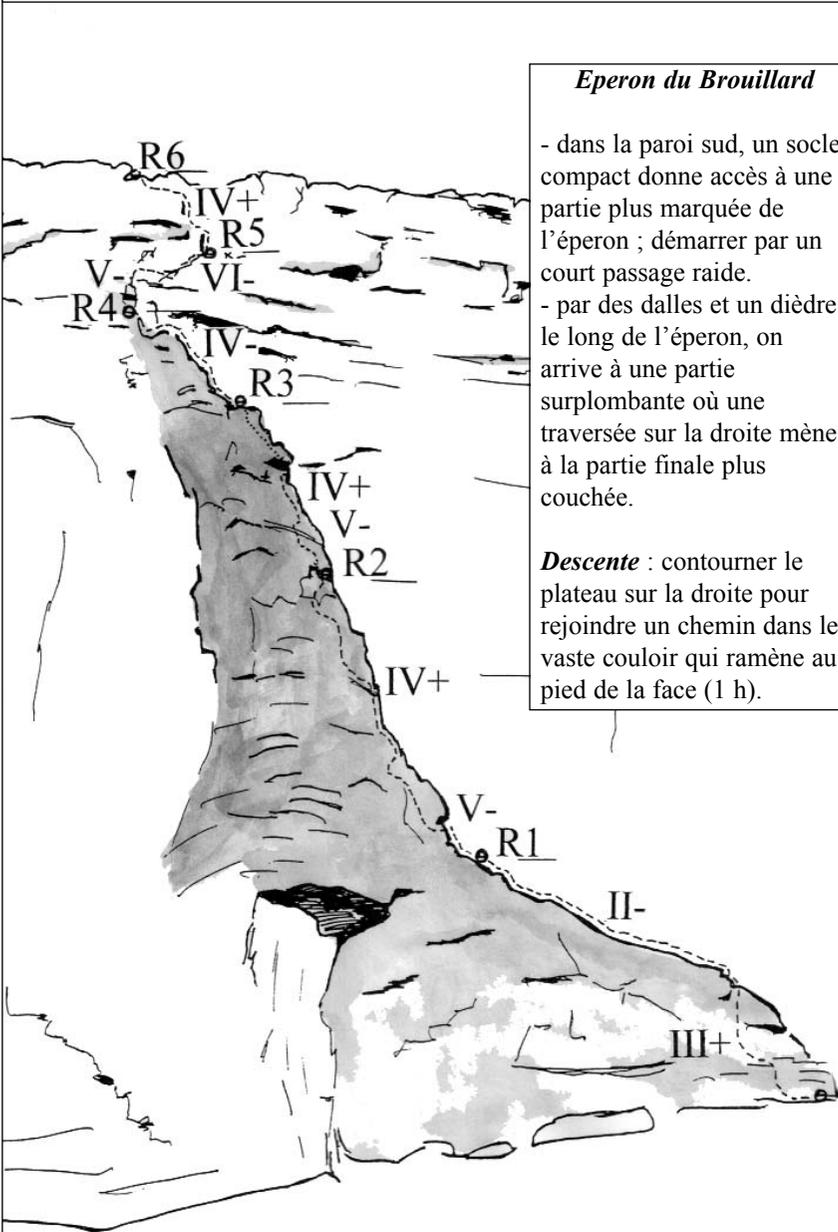
*Eperon de la Vigie*

- gravir le socle jusqu'à une fissure au pied même de l'éperon NNE
- gravir des dalles et une grande cheminée sur le fil de l'éperon, puis sortir dans les surplombs par la droite.

**Descente** : traverser le plateau (30 min.) pour rejoindre le couloir ouest.

Croquis B. Marnette

9 - Dôme de Nokara



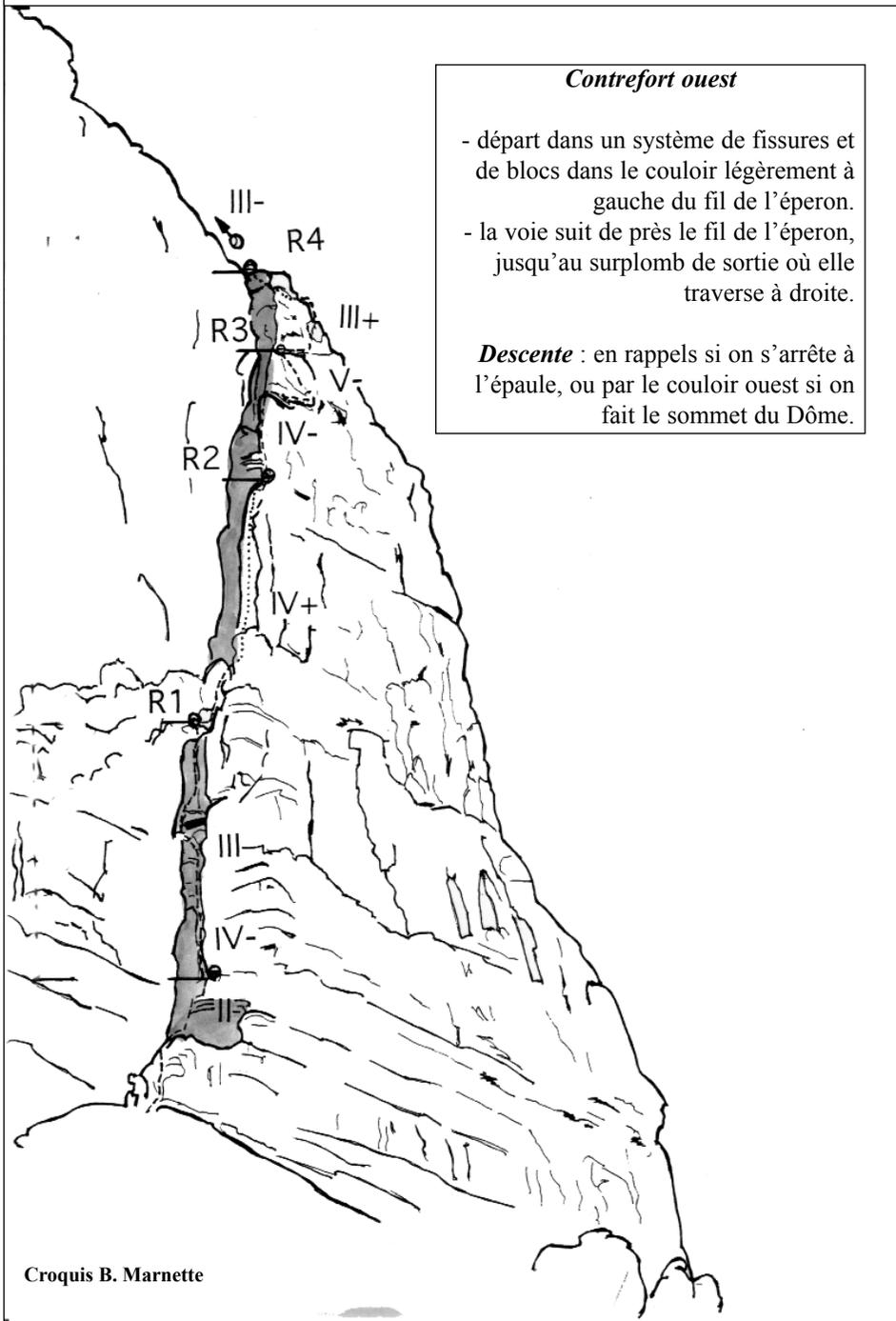
***Eperon du Brouillard***

- dans la paroi sud, un socle compact donne accès à une partie plus marquée de l'éperon ; démarrer par un court passage raide.  
- par des dalles et un dièdre le long de l'éperon, on arrive à une partie surplombante où une traversée sur la droite mène à la partie finale plus couchée.

***Descente*** : contourner le plateau sur la droite pour rejoindre un chemin dans le vaste couloir qui ramène au pied de la face (1 h).

Croquis B. Marnette

## 10 - Dôme de Kikiri

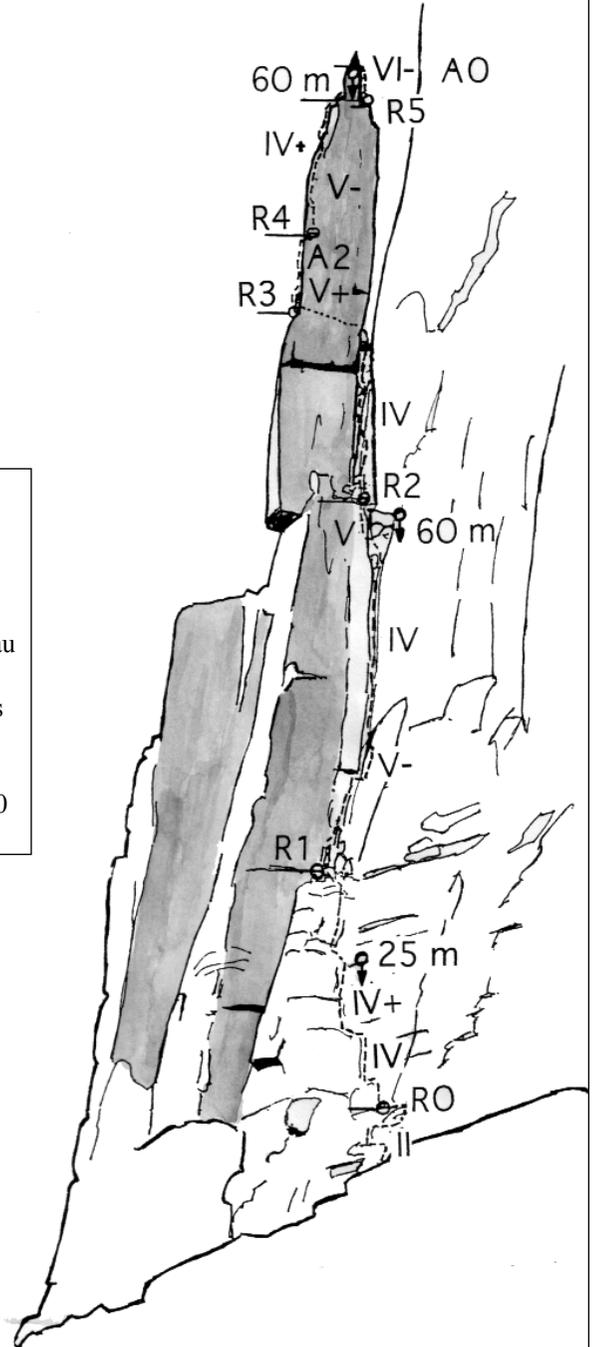


11 - Kxiwatélé de Saari

**Voie du Président**

- démarrage par des dalles fissurées versant E
- la voie gravit des dièdres-cheminées versant E jusqu'au col ; traverser alors versant opposé (sud) pour gravir des dalles.

**Descente** : 3 rappels (60 - 60 - 25 m).



Croquis B. Marnette

## *Escalade au Mali*

### *2 - La Saison 1999-2000 dans le Hombori*

Voici un compte rendu de la saison 1999-2000 dans les Monts Hombori. Le climat a été assez peu propice à l'escalade, la fraîcheur est arrivée au mois de mars. De nombreuses escalades ont cependant été réalisées mais essentiellement à la Main de la Fatma, où bon nombre de voies deviennent classiques. Peu de premières par contre, toutes réalisées dans des zones plus isolées.

#### Zone du Dyoundé

1 / Sommet de Naï [voir carte p. 202]

A / Voie : ***Vidas paralelas / derecha*** [croquis p. 208]

Hauteur : 250 m - Parcours : 340 m

Diff. : TD (6a)

1ère asc : S. Campillo, B. Marnette / 31-01-2000

B / Voie: ***Vidas paralelas / izquierda*** [croquis p. 208]

Hauteur : 250 m - Parcours : 330 m

Diff. : ED inf (6b)

1ère asc : E. Sanchez, M. Torellas / 31-01-2000

#### Zone de Ella Boulli

2 / Pononokoïei - Gandes Aiguilles Ouest

Voie : ***Salto del Angel*** [croquis p. 222]

Hauteur : 80 m - Parcours : 160 m

Diff. : TD sup (6a)

1ère asc : S. Campillo, B. Marnette, E. Sanchez, M. Torrellas / 03-02-2000

2 / Grande Aiguilles Est

Voie : ***Rosetta***

Hauteur : 50 m - Parcours : 65 m

Diff. : D (5b-5c)

1ère asc : B. Marnette, E. Sanchez, M. Torrellas / 02-02-2000

2 / Aiguille de la Fausse Vierge

Voie : ***de la Fausse Vierge***

Hauteur : 50 m - Parcours : 75 m

Diff. : D (4c)

1ère asc : B. Marnette, E. Sanchez, M. Torrellas / 02-02-2000

### Zone de Ella Boulli

#### 3 / Pirareii

Voie : **Reina d'Escacs** [croquis p. 223]

Hauteur : 50 m - Parcours : 70 m

Diff. : ED - ED sup (6b / A1)

1ère asc : S. Campillo, B. Marnette, E. Sanchez, M. Torrellas / 04-02-2000

### Zone de Mata Pyringa

#### 4 / Sommet de Pyringa

Voie : **El secret dels Telem** [croquis p. 224]

Hauteur : 190 m - Parcours : 300 m

Diff. : D sup (5c)

1ère asc : E. Sanchez, M. Torrellas, 26-01-2000

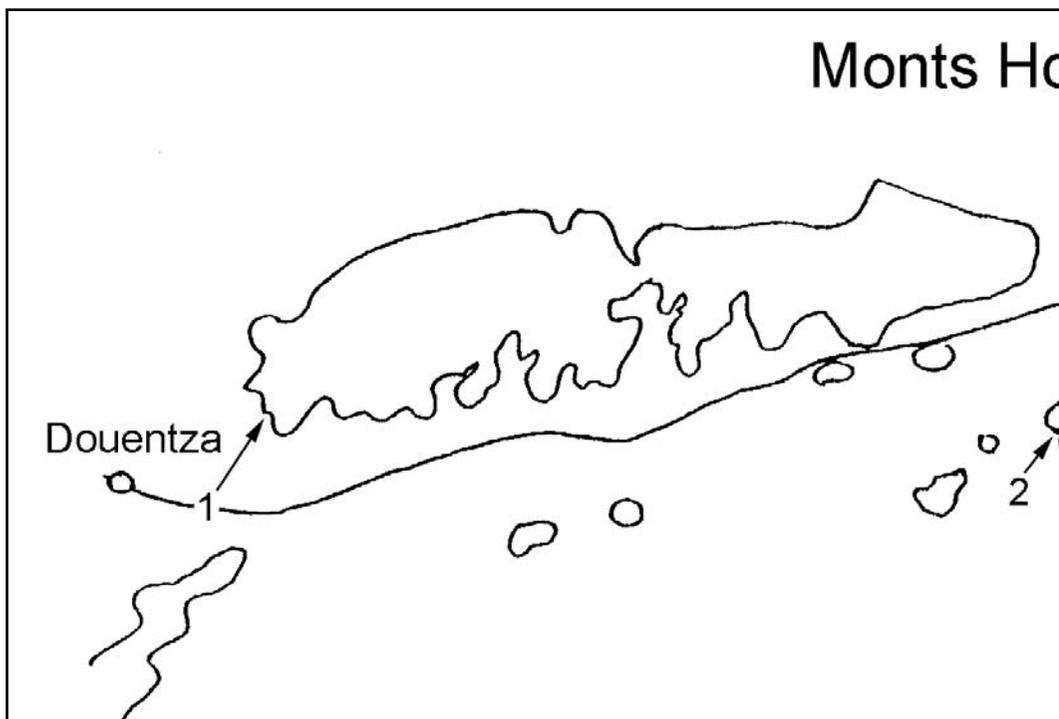
#### 5 / Matakoïaré

Voie : **Buen Rollete Dogoncete**

Hauteur : 210 m - Parcours : 300 m

Diff. : TD (6a)

1ère asc : Toni Galvan, Joan Solé, Jenny Lafarga / 26-01-2000



## Zone de Hombori-Barkoussou

## 6 / Safari Tondo

Voie : *Koï Izo* [croquis p. 225]

Hauteur : 55 m - Parcours : 85 m

Diff. : D-D sup (5b)

1ère asc : A. Maïga (dit Dourcy), B. Marnette / 13-01-2000

## 7 / Kissim Tondo

A / Face Sud

Voie : *de l'Ecaille* [croquis p. 226]

Hauteur : 300 m - Parcours : 400 m

Diff. : D (4c)

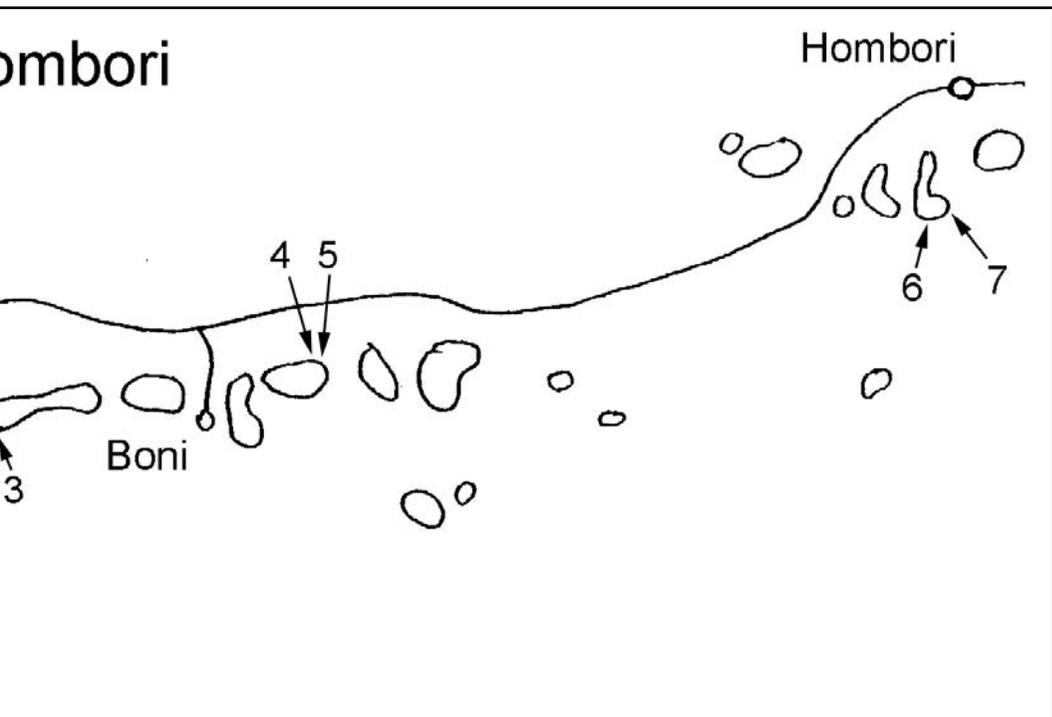
1ère asc : B. Marnette / 15-01-2000

B / Face Nord

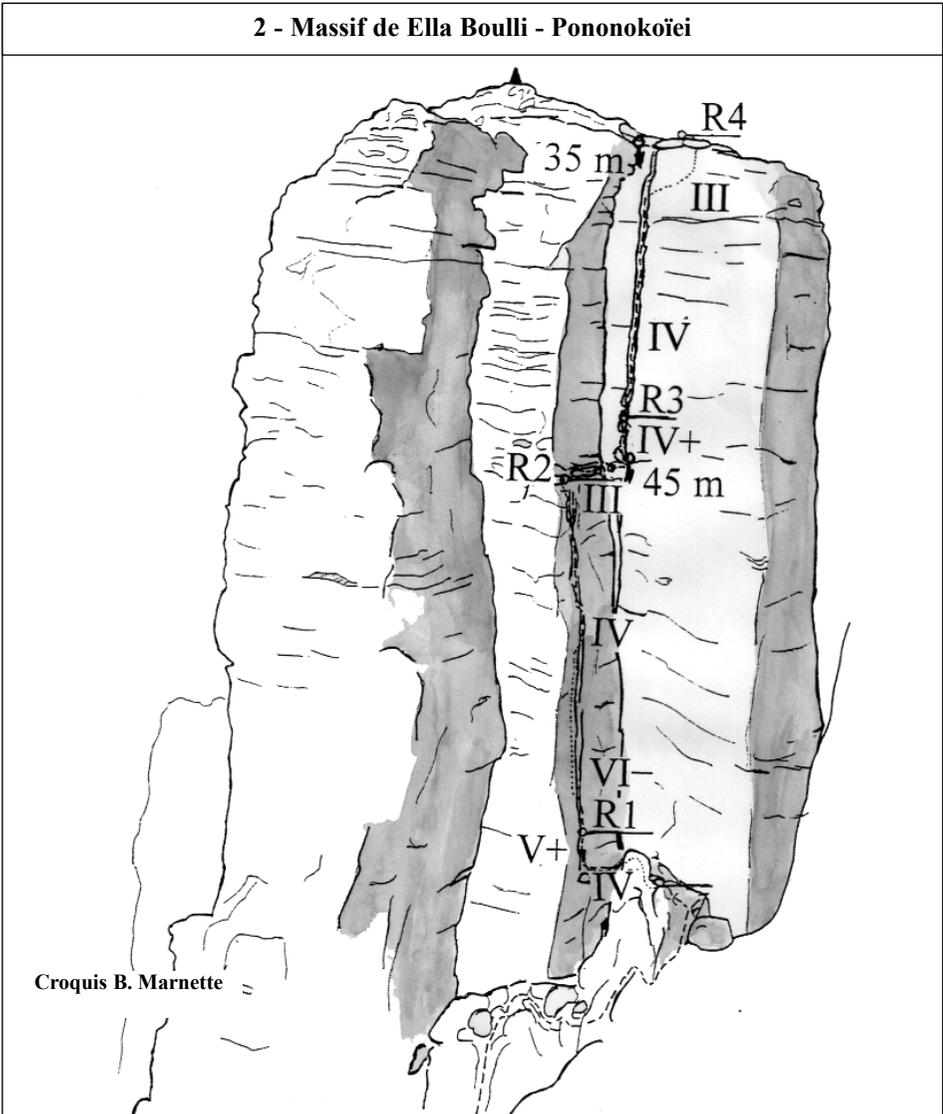
Voie : *Daali* [croquis p. 227]

Hauteur : 170 m - Parcours : 250 m

Diff. : Dinf (4c)

1ère asc : A. Maïga (dit Dourcy), B. Marnette, E. Sanchez, M. Torrellas /  
18-01-2000

2 - Massif de Ella Boulli - Pononokoïei

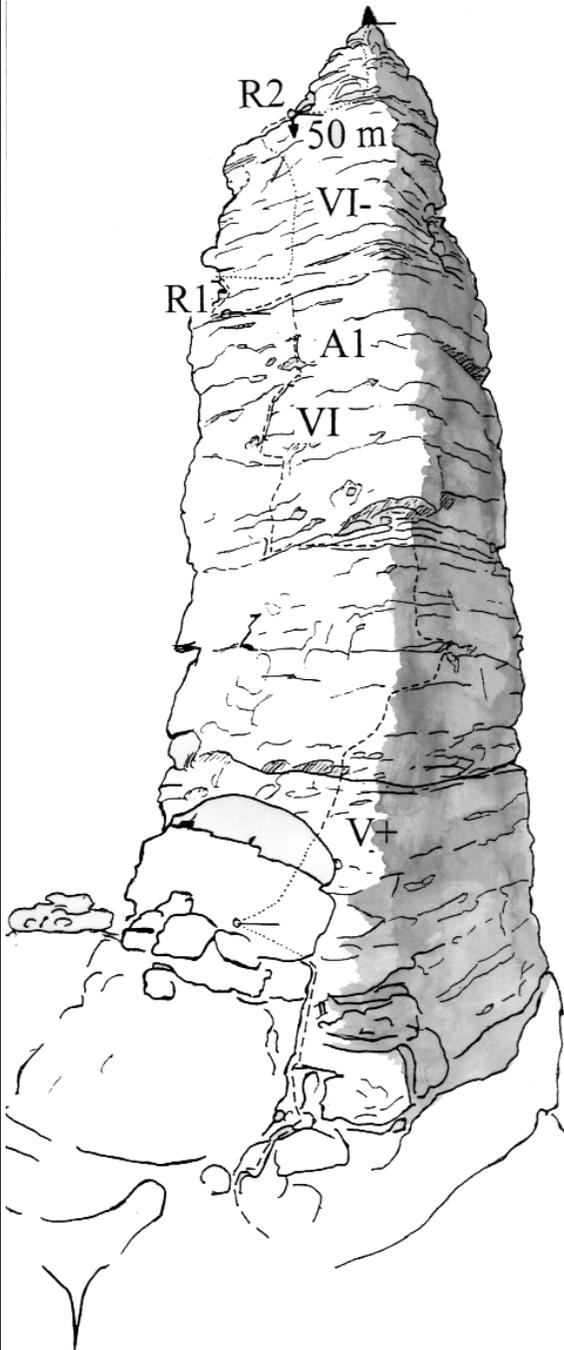


*Salto del Angel*

- départ du collet N au niveau d'un grand bloc qui donne accès à une large vire.
- elle gravit la cheminée qui démarre de la vire sur la facette centrale du versant nord, jusqu'à une autre grande vire qui traverse la face. La suivre sur la droite jusqu'à son extrémité, où un saut spectaculaire permet de prendre pied dans une cheminée facile.

**Descente** : 2 rappels versant nord (35 - 45 m) ou dans la grande cheminée nord ("cheminée Boureïma").

## 3 - Massif de Ella Boulli - Pirareii

*Reina d'Escacs*

- l'accès à la face E de cette superbe aiguille se fait par un socle qu'on rejoint en passant sous l'arche qui la soutient spectaculairement ; une large faille dans le flanc E de cette arche donne accès au socle.

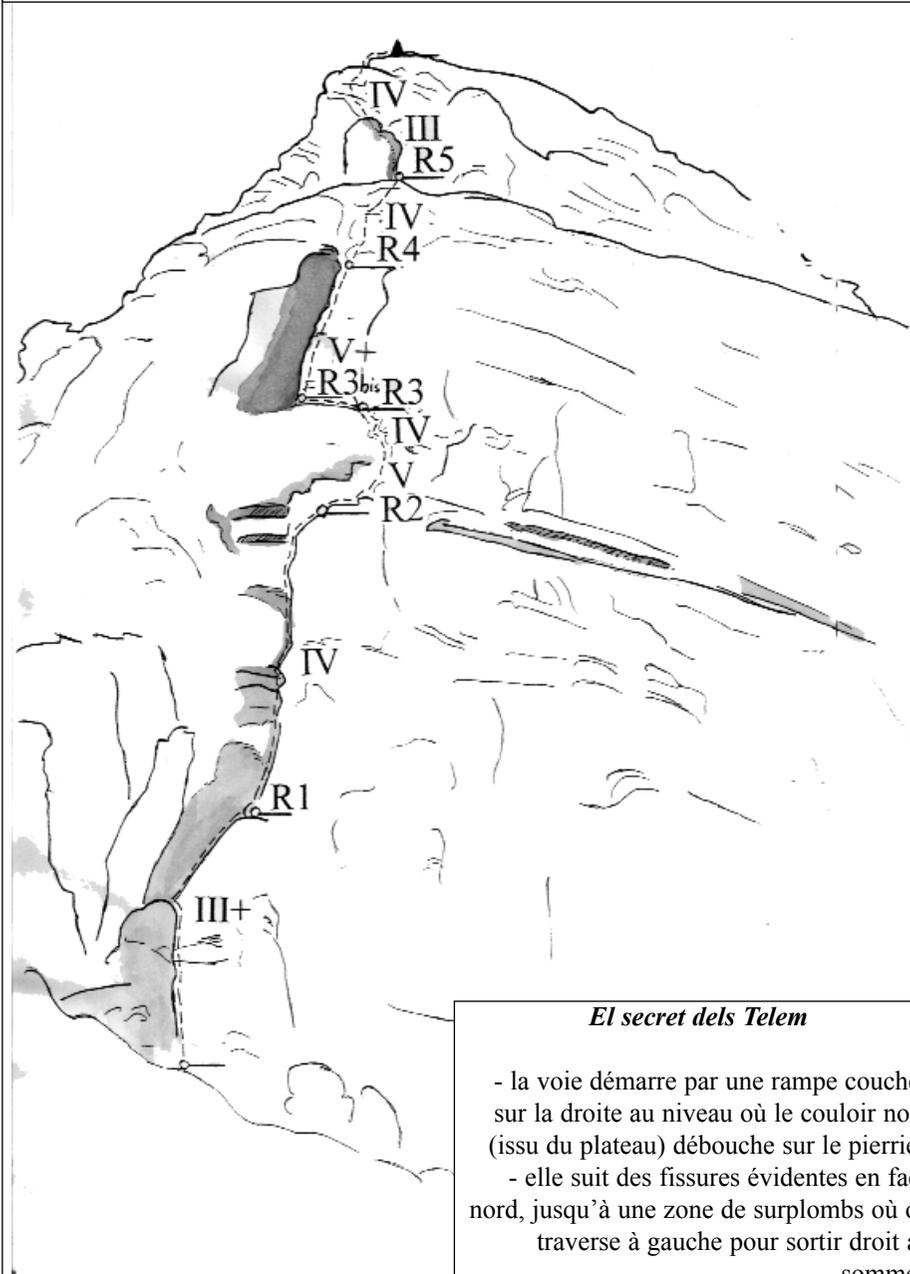
On accède à l'arche préférentiellement en remontant le couloir ouest qui démarre au pied de la grande Aiguille Est.

- la voie gravit la paroi E sur un rocher "sucré" (assurage incertain), et sort en écharpe à gauche par une traversée spectaculaire en face S.

**Descente** : rappel dans la voie (50 m).

Croquis B. Marnette

4 - Massif de Mata - Sommet de Pyringa



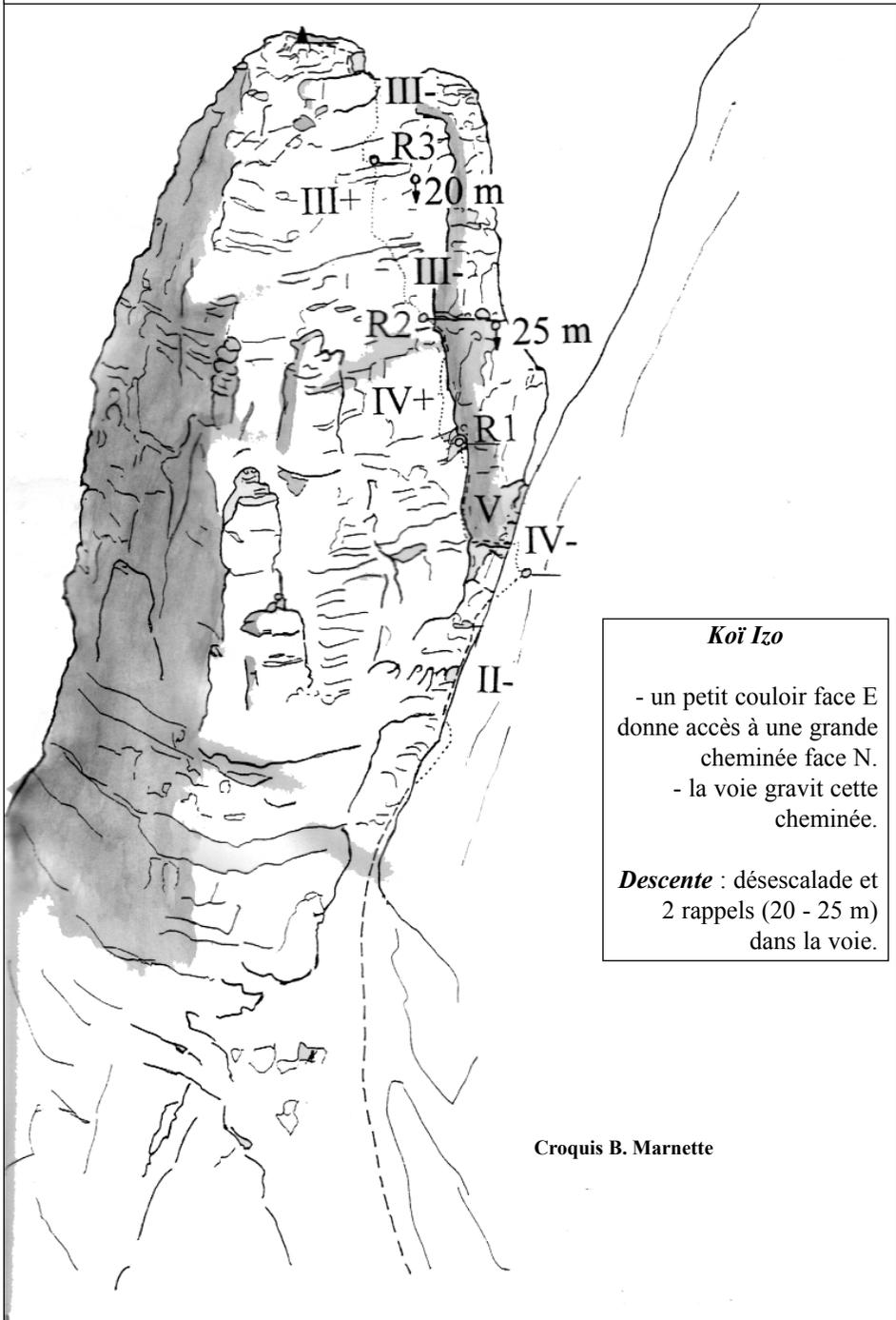
Croquis B. Marnette

*El secret dels Telem*

- la voie démarre par une rampe couchée sur la droite au niveau où le couloir nord (issu du plateau) débouche sur le pierrier.
- elle suit des fissures évidentes en face nord, jusqu'à une zone de surplombs où on traverse à gauche pour sortir droit au sommet.

**Descente** : traverser le plateau et descendre dans le couloir nord.

5 - Massif de Hombori Barkoussou - Safari Tondo



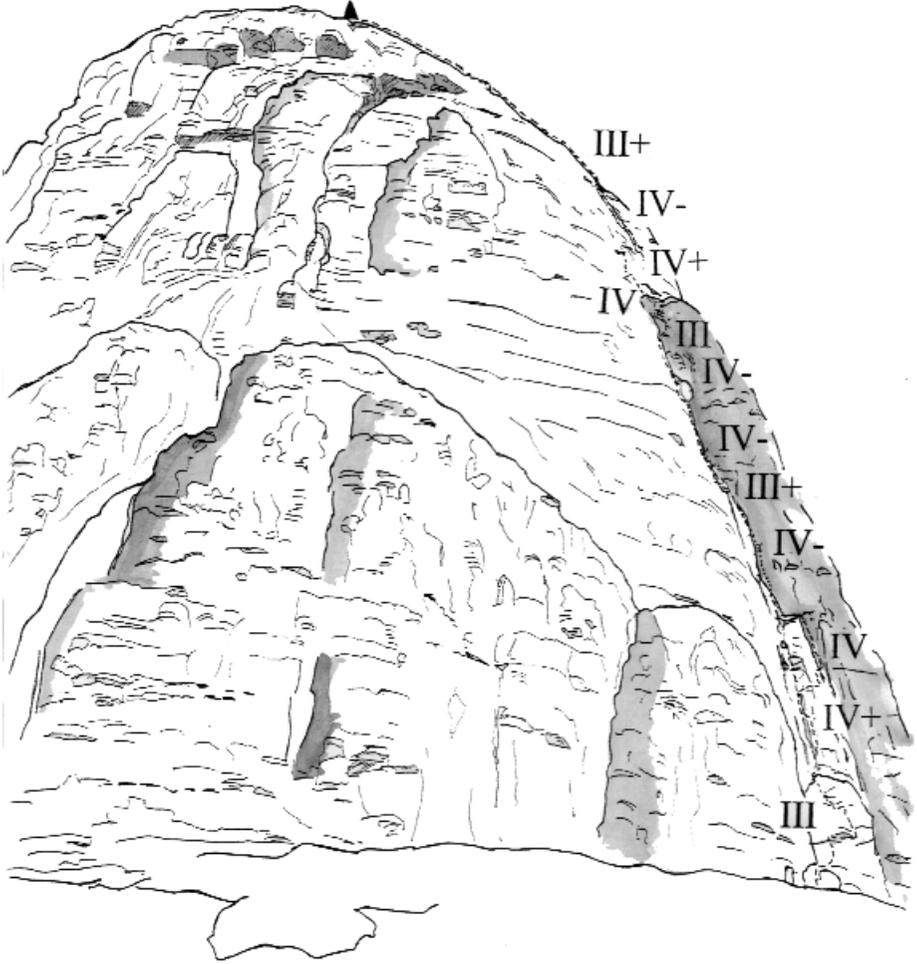
***Koï Izo***

- un petit couloir face E donne accès à une grande cheminée face N.
- la voie gravit cette cheminée.

***Descente*** : désescalade et 2 rappels (20 - 25 m) dans la voie.

Croquis B. Marnette

6 - Massif de Hombori Barkoussou - Kissim Tondo (face sud)



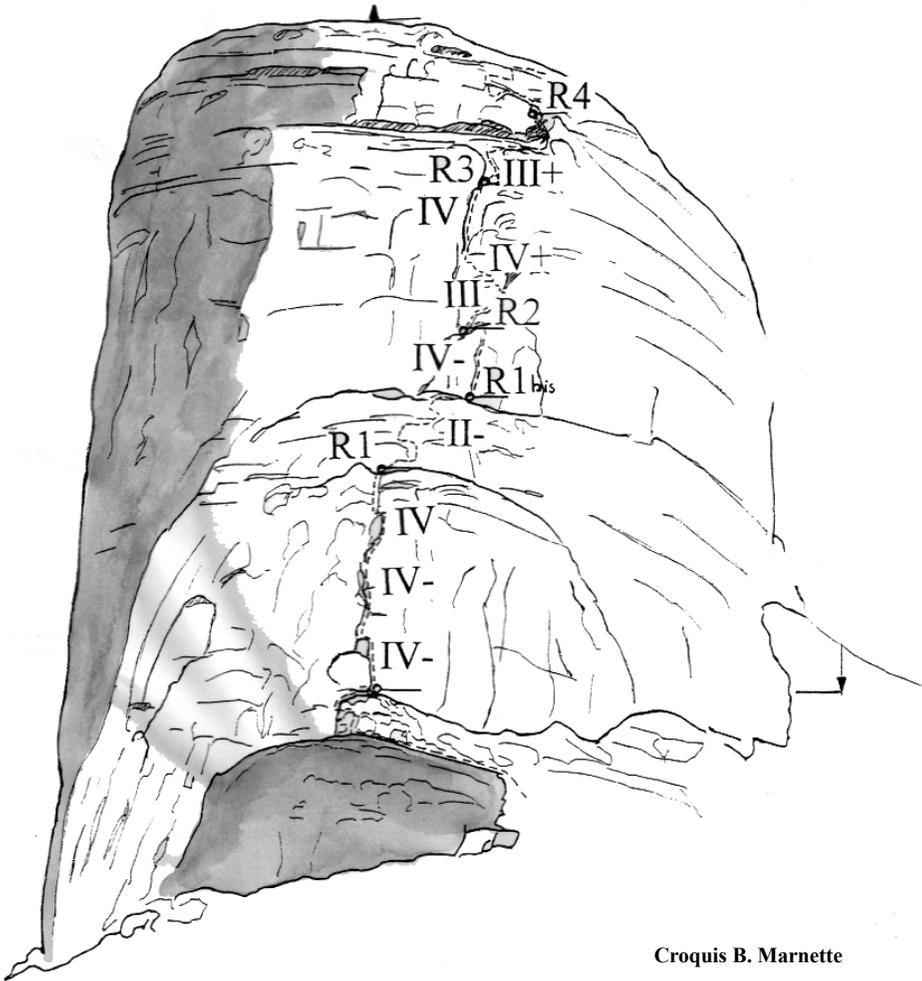
Croquis B. Marnette

*Voie de l'Écaille*

- un socle permet d'atteindre une grande écaille caractéristique en face sud.
- la voie remonte des cannelures raides avant de gravir la cheminée qui mène au sommet de l'écaille. Elle se poursuit dans une dalle délicate (par la gauche puis par la droite), pour sortir sur la droite dans un vague couloir.

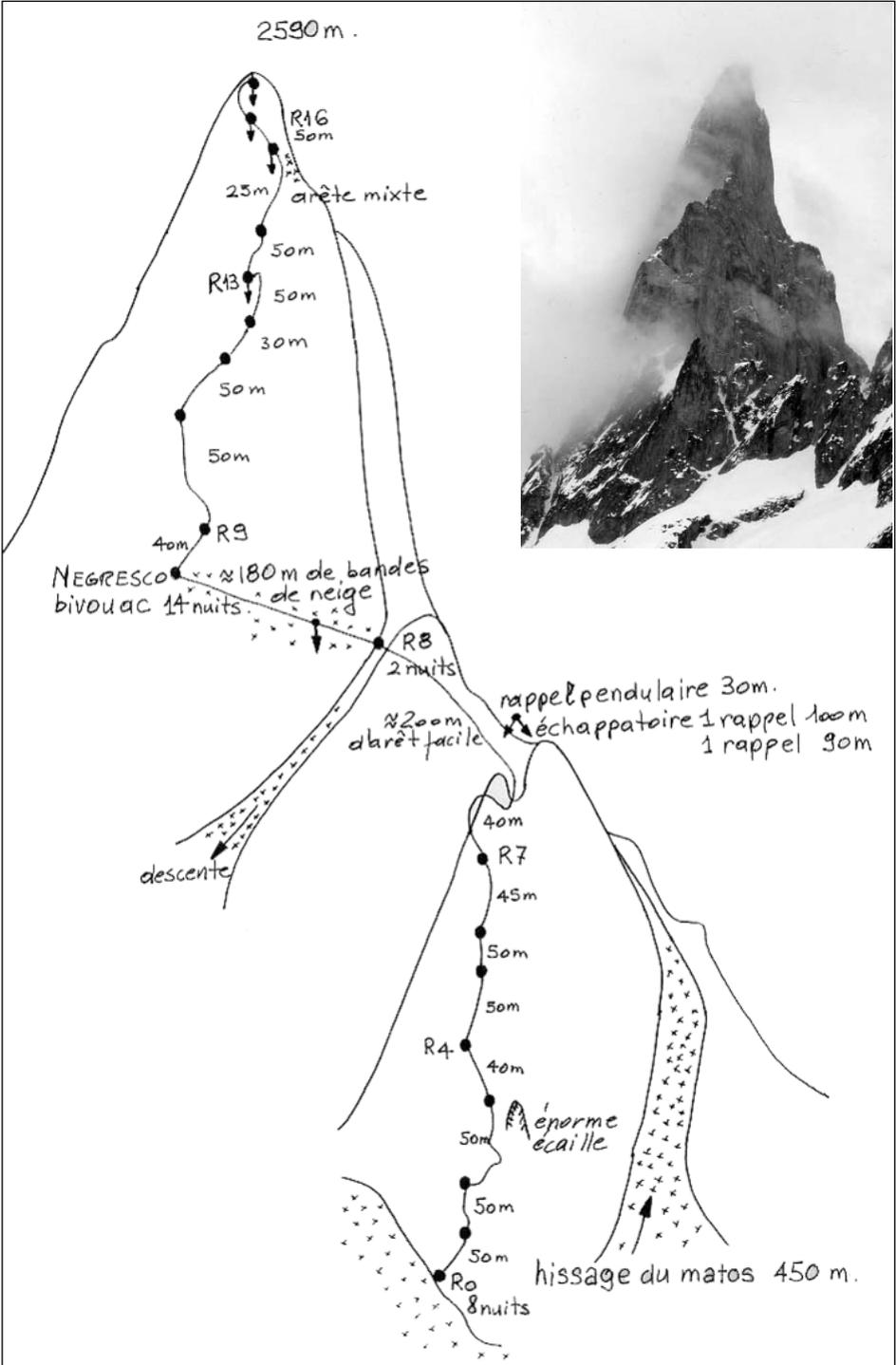
**Descente** : désescalade jusqu'au rappel de la voie "Exil d'Amour" versant ouest.  
Faisable en 3 rappels (55 - 60 - 35 m).

## 7 - Massif de Hombori Barkoussou - Kissim Tondo (face nord)

*Voie Daali*

- en face nord, une vire mène au pied d'une fissure par laquelle on franchit le premier ressaut.
- la voie suit des fissures qui franchissent deux ressauts de la face nord, jusqu'au surplomb de sortie qui s'évite par la droite (vire).

**Descente** : traverser sous le sommet pour rejoindre "Exil d'Amour" qu'on descend en 3 rappels jusqu'au col (55 - 60 - 35 m).



Lionel Daudet

## *Le voyage des clochards célestes*

**F**ragments d'ascensions, un puzzle patiemment reconstitué : des morceaux de terre effleurés au hasard des voyages. Des blancs, des verts, des rugueux, des lisses et un dénominateur commun : ils ont tous une forme verticale, s'élancent tous vers une frontière invisible... Les hommes les ont nommés montagne, pic, piton, pointe, aiguille, dent, djebel ou puy selon les horizons, les cultures. Et voilà que certains d'entre eux, se sont appelés alpinistes, pyrénéistes, andinistes, himalayistes, rien que des noms en "iste" qui traduisent l'appartenance à un groupe ou à un système. Paraît-il - quelle idée étrange - qu'ils se mettaient à vouloir gravir ces montagnes. Pour se justifier, ils ont invoqué moult raisons, idéologies, religions.

Je ris. .. Paraît-il que moi aussi, je fais partie de cette famille. Et voilà qu'en mettant des étiquettes, on veut limiter ce qui ne peut l'être.

Vingt-cinq nuits, il paraît, oui, il paraît que Seb et moi avons passé vingt-cinq nuits dans cette paroi perdue de l'Alaska, dont dix bloqués dans le mauvais temps. En tout quarante et un jours en autonomie totale, largués en bateau au fond d'un fjord, où vient s'échouer l'un de ces gigantesques glaciers. On aime bien les chiffres dans nos sociétés, ça rassure, ça rentre dans nos petits codes de reconnaissance. Mais par-dessus tout, on adule le mot *paraître*.

Mais c'est pourtant d'être qu'il s'agit, là-haut. Immense fragilité de l'être, et par là-même, une conscience aiguë de vivre. Laisser couler en soi cet immense et miraculeux flot de vie. Sans rien retenir à soi. Juste ça, en dépassant le vouloir du sommet. Vouloir et ne pas vouloir : la Vérité du sommet est dans cette ambiguïté. Cette douloureuse ambiguïté qui nous oblige à être sans aucun désir de sommet en dépit de l'obligation d'objectiver nos pas. Mes doigts s'incrument dans un vague moutonnement de la roche granitique, mes pieds errent à la recherche de microscopiques bossettes. On ne peut pas dire que je sois particulièrement bien, là, sur cette dalle lisse, si loin de mon dernier point d'assurance, pas fameux de surcroît. Je tergiverse à m'engager totalement : une chute, alors que nous n'avons absolument aucune possibilité de secours, ne s'envisage pas trop ! Une longue expiration dans l'air glacé, mon esprit se vide, devient blanc comme la neige, s'emplit d'une lumière sidérale, je passe...

Passer la porte du grand magasin, laisser le doigt courir le long des rayons, se laisser bercer par le discours creux du camelot, croire que l'on choisit - que désirez-vous ? - consommer, satisfaire un désir - éphémère. Se laisser séduire. Remplacer l'être par l'avoir, c'est tellement plus facile ! Mais savoir, savoir qu'après il y aura

toujours la frustration du manque. insatiable quête du toujours plus, qui de Charybde en Scylla, amène d'un plaisir à un autre. *Ad vitam aeternam*. Paraît-il que les gens sont heureux. Comme ça. Ersatz du bonheur, face que l'on (se) voile.

Infini du bonheur qui roule le long des montagnes. Plénitude de deux hommes en dépit des terribles efforts. Une joie neuve m'anime, un sang oxygéné par un air vivifiant coule dans mes veines. Une profonde jubilation intérieure m'étreint au terme de cette éprouvante journée d'escalade, je glisse en rappel le long des cordes fixes, rejoins notre nid d'aigle pour une nouvelle nuit. Simplicité poussée à l'extrême, fioritures envolées, nudité absolue, gestes qui désormais relèvent de la survie - faire fondre de la neige, chauffer une soupe au goût de paradis, manger un banal plat de pâtes (mon Dieu quel délice !), se faufiler dans le sac de couchage - la bonne auberge. Luxe inouï de pouvoir s'allonger au milieu de cette vertigineuse paroi. Bulle du *portaledge*, une fine toile de Gore Tex nous sépare de la furie des redoutables tempêtes qui déferlent depuis le Pacifique voisin. À cet instant, nous ignorions que dix jours durant nous allions être bloqués dans notre deux mètres carrés... Action immobile. Vouloir se connaître. S'observer par concentration jusqu'à en oublier le pourquoi de ce vouloir. Comprendre alors l'universalité de l'énergie vitale qui sous-tend toutes les structures plurielles des phénomènes dont nous faisons partie.

Comment cela pourrait être possible, sur notre planète où...

Les dépêches A.F.P. ne cessent de tomber sur les téléscripteurs : "Encore un attentat au ... Le président a déclaré que... Le C.A.C. 40 a augmenté de..." Ainsi continue d'aller le monde, tels que les hommes le façonnent, selon leurs désirs, leurs ambitions. Le monde, notre monde. Relations de dominants à dominés, écraser l'autre pour pouvoir exister. Marquage psychologique des territoires. Esclavage au travers des propriétés inventées. N'y-a-t'il donc pas d'autres solutions ? Grouillement de la foule qui court, frôlements des corps agités. Regards qui ne se croisent pas. Martèlement des pas empressés sur le macadam. Où allez-vous ?

Où aller désormais ? Je lève une tête inquiète, au regard de la paroi qui franchit le cap de la verticalité et forme comme une voûte au-dessus de nous. Se croire libre, alors que la Liberté n'est rien d'autre que d'aller là où on doit aller : le rocher me dicte le chemin à suivre. Paradoxe : dans cette parfaite adéquation à la roche, je me sens infiniment libre. Et pourtant, jamais en ces instants-là, ma marge de manœuvre n'aura été aussi étroite. Le marteau écrase la tête du piton qui se fiche de quelques millimètres dans l'amorce de la fissure. Avec précaution, je teste le piton qui ne m'inspire qu'une confiance très relative. Je suis toujours surpris de voir combien solides peuvent être ces points. Dans notre totale incertitude, une certitude réelle: nous sommes en route vers le sommet ! Et quelle joie, quel ravissement accompagne cette réalité ! Je laisse la pierre s'immiscer en moi, dans une complicité sans cesse grandie : je grimpe ici, au fin fond du Septentrion, et maintenant, dans cet instant cristallisé. Quarante et un jours qui ne feront que, comme je le dirai à Dieter venu

nous rechercher avec son bateau, *a long hard day*. Grimper ! Un acte en apparence parfaitement inutile, et qui pourtant justifie mon existence, la sublime. Que de bonheur à gravir cette montagne toute droite sortie d'un dessin d'enfant. Le géographe lui a donné un nom : Burkett Needle. Paraît-il que tout doit désormais être connu, répertorié, que toute tache blanche doit laisser la place à des noms, des schémas... Dommage, c'est si intéressant, le Rien. J'ajouterai que c'est même la seule chose qui vaille qu'on s'y intéresse. N'en est-il pas ainsi de la Vie qui est tout sauf connue ? De cette escalade que nous décryptons mètre après mètre ?

L'ascension se poursuit, longue, ardue. Dans cette dernière longueur où le mauvais temps nous harcèle, il s'agit de passer. Passer tout simplement ! Le sommet n'est qu'à une cinquantaine de mètres de moi, puis à une trentaine, une dizaine. Et pourtant, il ne m'a jamais paru si loin qu'en ces instants. Lutte ! Sans cesse lutte ! Pas un seul instant de répit dans cette infernale tornade blanche. Grimper en dépit des mousquetons qui gèlent, s'élever mètre après mètre sur cette paroi prise par les glaces, que d'énergie dispensée pour arriver là-haut, au sommet. SOMMET ! Inespéré, impossible à croire... Et pourtant, je viens d'émerger là, sur cette plateforme neigeuse, aux contours indéfinis. *White-out* complet, un grand silence intérieur, un long silence blanc infini ...

Lieu de rencontre avec l'ange argenté, commence un étrange dialogue.

“- Viens, continue l'escalade !”

“- Comment le pourrais-je, moi qui suis déjà au sommet ? Je ne peux monter plus haut que le sommet, c'est évident !”

“- Cesse de me parler de Je et viens. Abandonne ici et maintenant ta lourdeur d'alpiniste. Débarrasse-toi de tout ton harnachement. Fais-toi léger, léger !”

“- Bon d'accord, voilà, j'ai posé mes pitons, mon piolet, mes coinçeurs, mes cordes...”

“- Non, non ! Tu ne m'as pas compris, ce n'est pas du matériel que je parlais, c'est de TOI.”

Un vent glacial et fort se lève, balaye des volutes de neige sur le plat de la cime, me transperce malgré tous mes vêtements. Et pourtant, ce n'est pas une sensation de froid qui m'agresse, en dépit des glaçons qui tintent dans ma barbe hâve. La réalité d'une chaleur se propage en moi, irradie. Et voilà que de l'éther silencieux surgit une merveilleuse musique, comme si mon corps s'était transformé en flûte. Oh joie ! Je n'avais plus qu'à faire en sorte que l'harmonie soit, Etre au sommet, finalement, ce n'est n'être plus protégé de rien, exposé à tout. Se laisser pénétrer par le blizzard des cimes sans qu'une pierre ne le stoppe, sans qu'une arête neigeuse ne vienne à entraver son cours. De même qu'il n'y a pas de saints mais de la Sainteté, il n'y a pas d'alpinistes mais un acte : l'alpinisme. De l'acte sans but - jamais dans l'appropriation du sommet - vient la transformation, et l'ascension, la vraie, commence, enfin. Longtemps, longtemps après je comprendrai, je sentirai que des choses invisibles se sont passées durant cette expédition. Retour dans ce monde dont je fais également partie. Urgence de vie, urgence de communiquer. À la fameuse

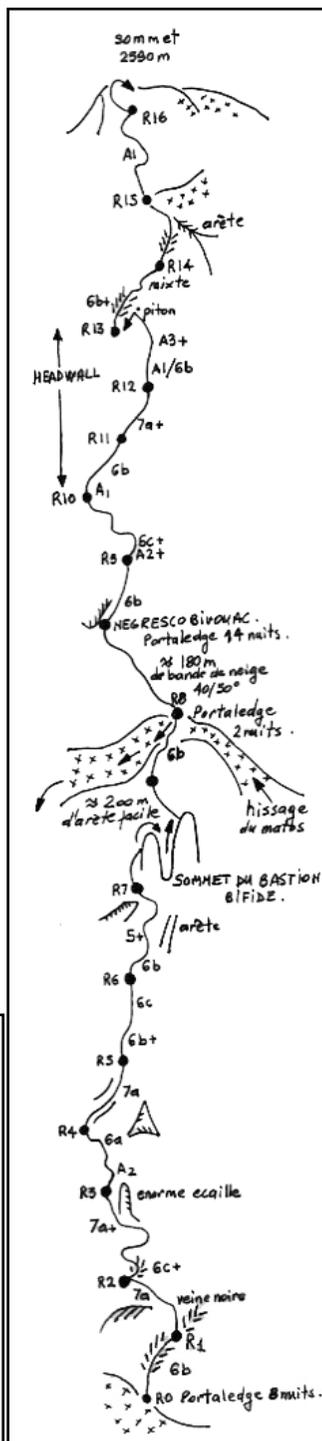
question “pourquoi gravissez-vous les montagnes ?”, je réponds invariablement : “parce que là-haut, il n’y a Rien !” Rien qui communique avec le Tout, moins l’infini qui rejoint plus l’infini. Finalement, le plus beau de toute ascension n’est pas tant de revenir en vie, mais bien plutôt de revenir à la Vie. Là-haut, se remplir, échanger cette goutte d’eau que nous croyons être contre l’océan. Lâcher prise sur le connu pour accepter l’inconnu. Recevoir et embrasser la vie à pleine bouche, je t’aime, moi qui enfin ne suis plus que Rien. Transparence de soi qui irradie sur les autres. Don de soi, jusqu’au Rien : qui perd, qui gagne ? Même essence. Etincelles de vie pleines d’éternité qui dépassent le pourquoi et le comment de nos existences. Rien n’a d’importance... et surtout pas le sommet en soi. Au sommet, on ne domine pas le monde, on est le monde. À la cime se trouve le point de fusion. Il faudrait avoir la vue désespérément basse pour croire que la vallée devant soi est la planète ! Plus tu te donnes, et plus tu t’uniras. Sans vouloir garder quoi que ce soit pour soi. Ah, radieuse Beauté de la vie que j’aime! Que j’aime. Heureusement, et qu’on ne se méprenne pas, le sommet n’est surtout pas un lieu réservé à l’alpiniste il est là, resplendissant de lumière, dans et hors chacun de nous, pour qui veut bien le voir par-delà ses nuages. Il suffit de faire le pas. Juste un pas, il paraît...

**Burkett Needle - 2590 m**

**LE VOYAGE DES CLOCHARDS CÉLESTES**  
Piolet d’Or 1999

**7a+ / A3+**  
**1200 m d’escalade**  
**Ouverte du 6 au 13 mai 1999**  
**par Lionel Daudet et Stéphane Foissac**

**En place : 6 spits, quelques copperheads et la plupart des pitons dans la dernière longueur**

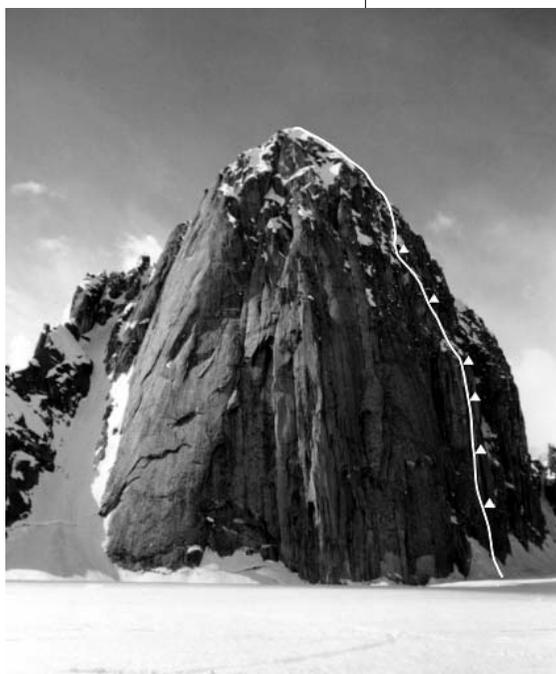
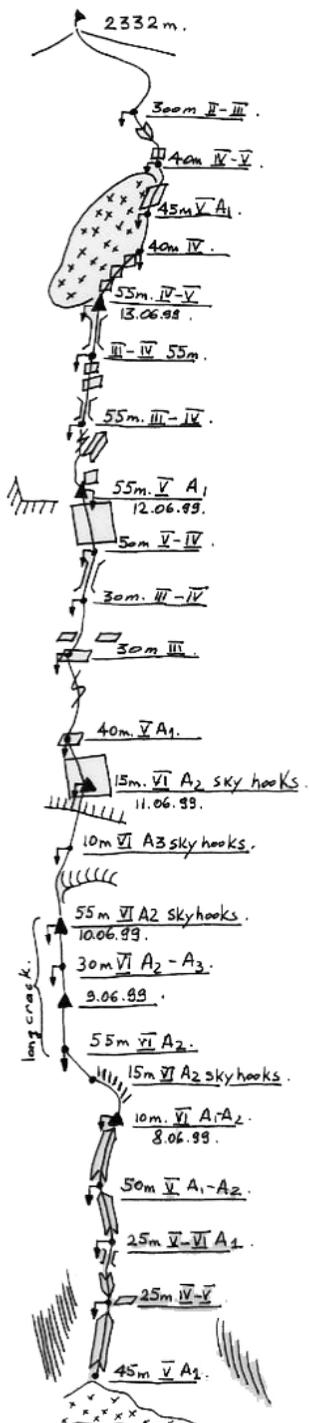


Alaska - Mont Barrille

FOR EVER MORE

ED - 900 m

Ouverte du 8 au 13 juin 1999 par Valeri Babanov

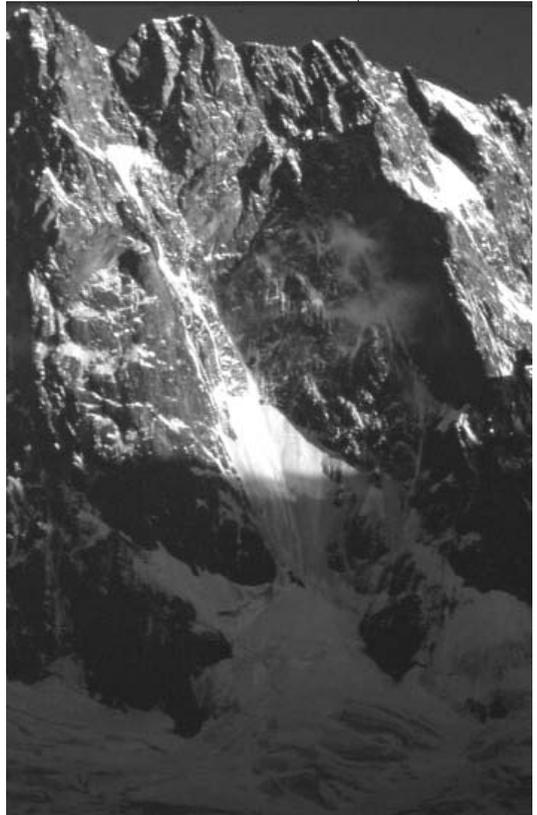
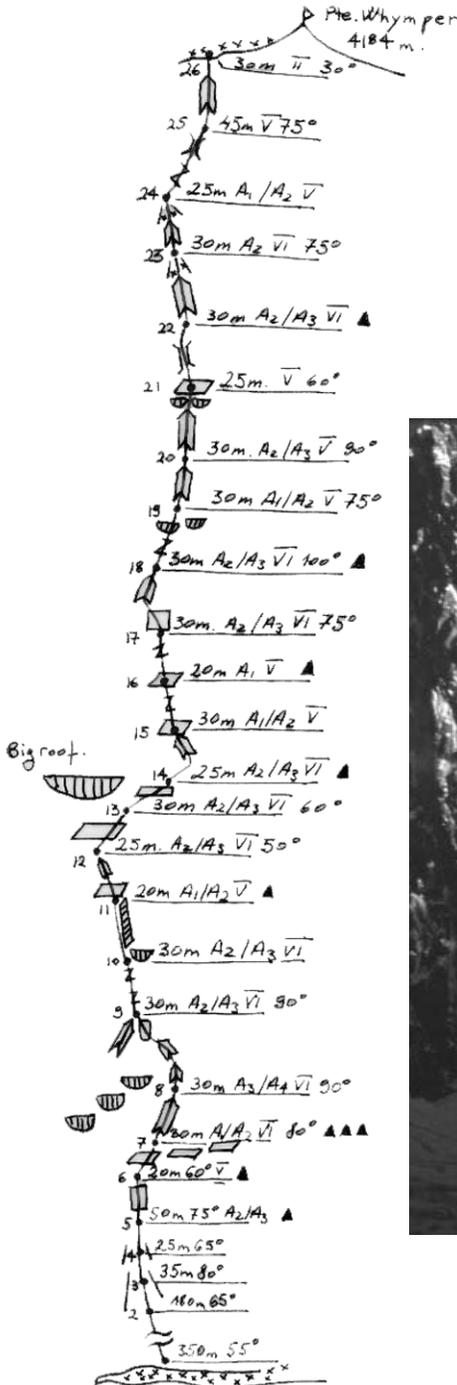


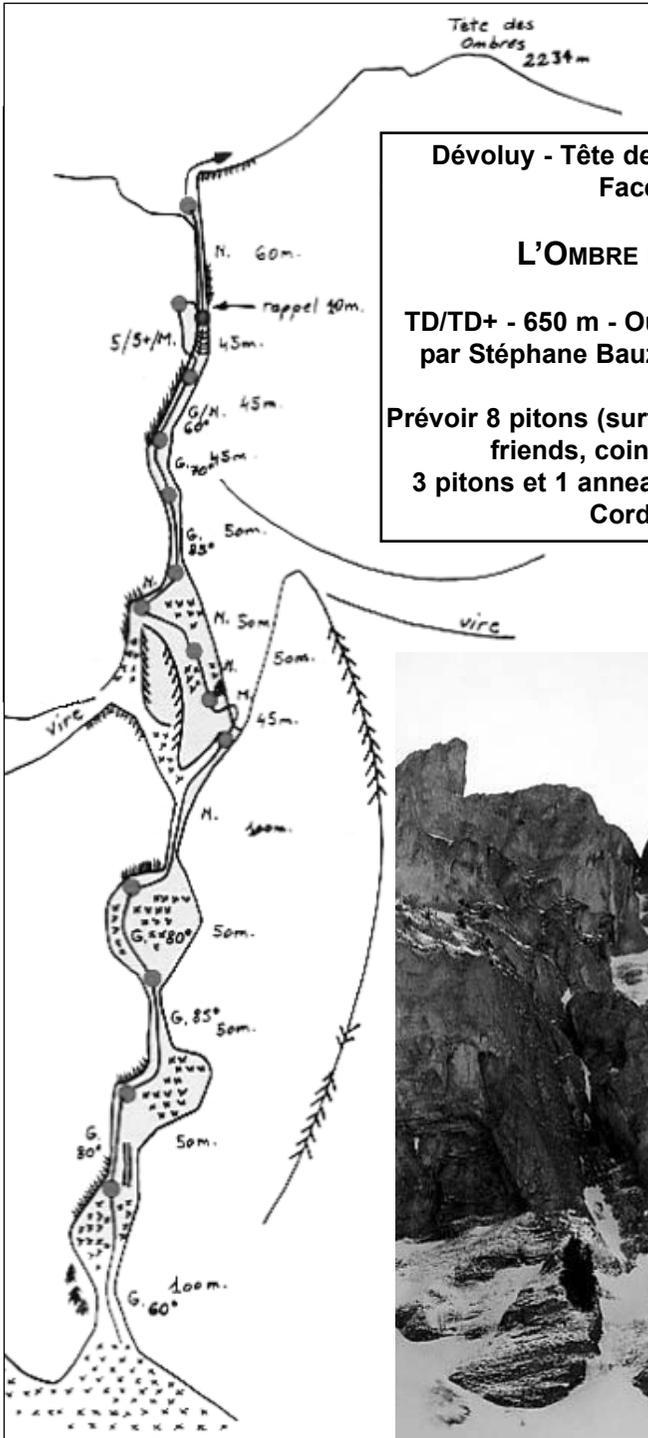
Grandes Jorasses  
Pointe Whymper

ELDORADO

ED - 1200 m

Ouverte du 16 au 27 juillet 1999  
par Valeri Babanov





Dévoluy - Tête des Ombres - 2234 m  
Face nord

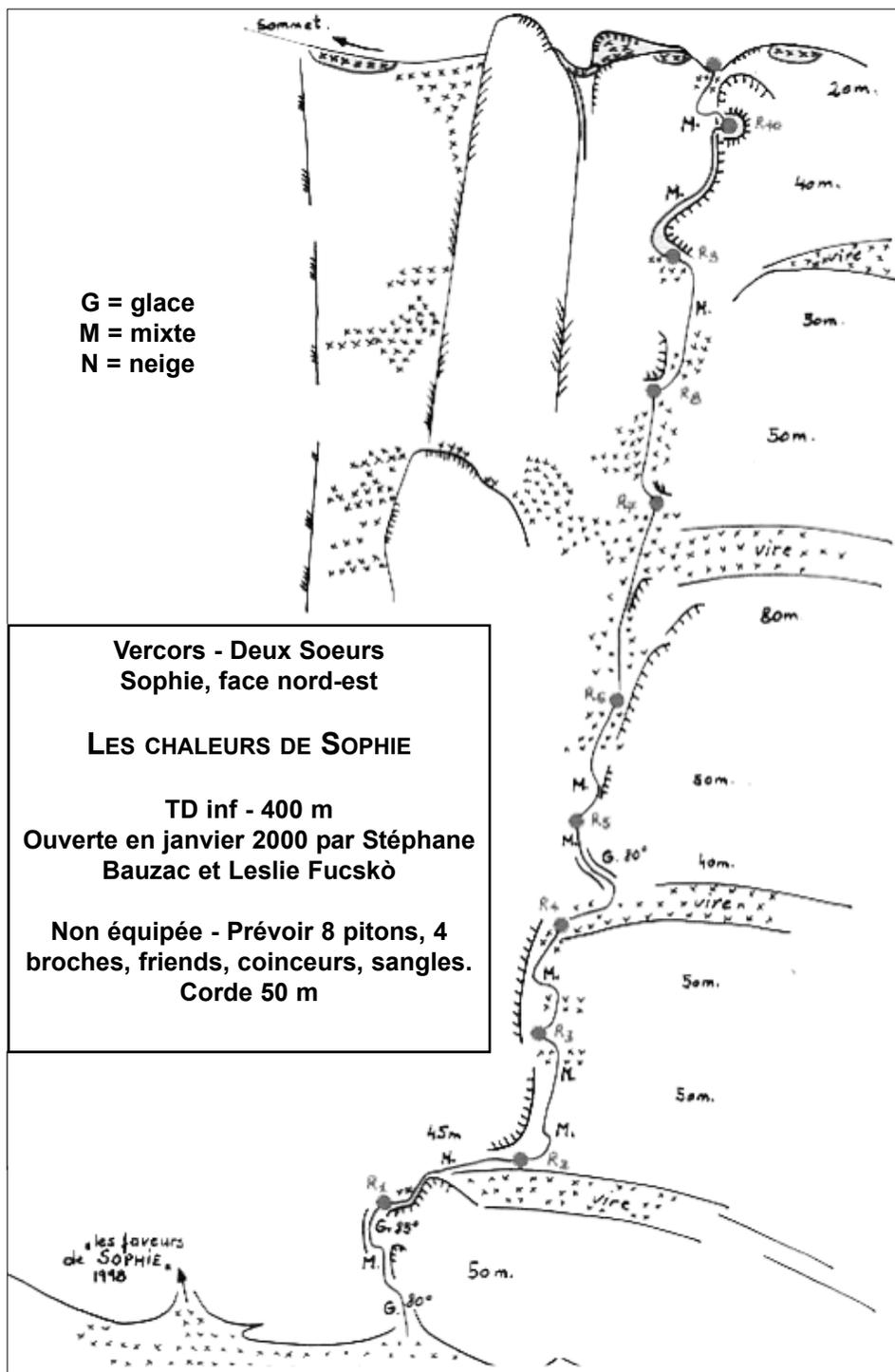
**L'OMBRE D'UN DOUTE**

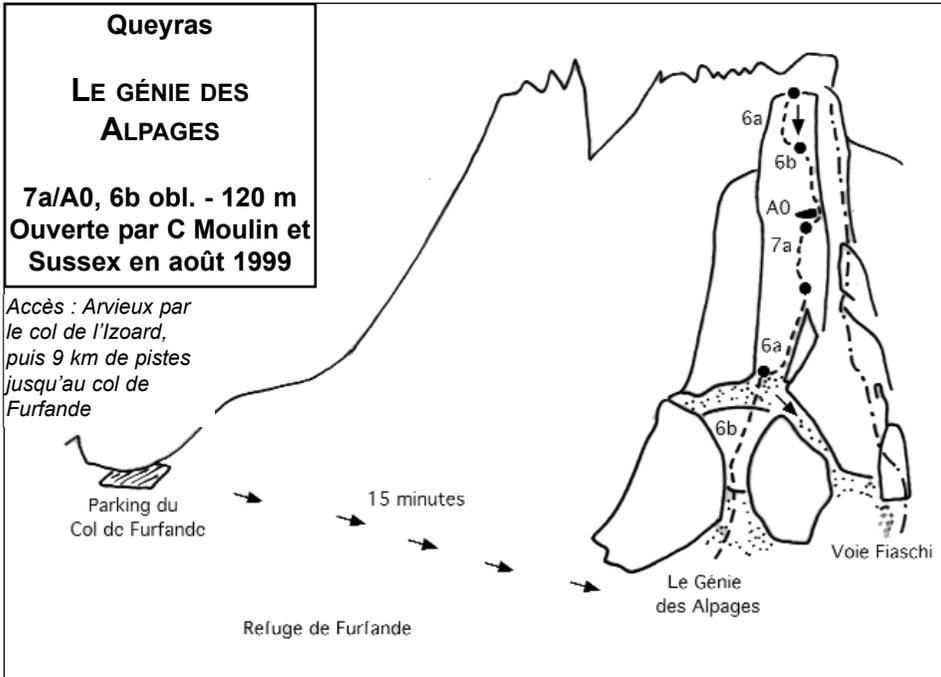
TD/TD+ - 650 m - Ouverte en février 2000  
par Stéphane Bauzac et Leslie Fucskò

Prévoir 8 pitons (surtout lames), 6 broches,  
friends, coinçeurs, sangles  
3 pitons et 1 anneau de rappel en place  
Corde 50 m

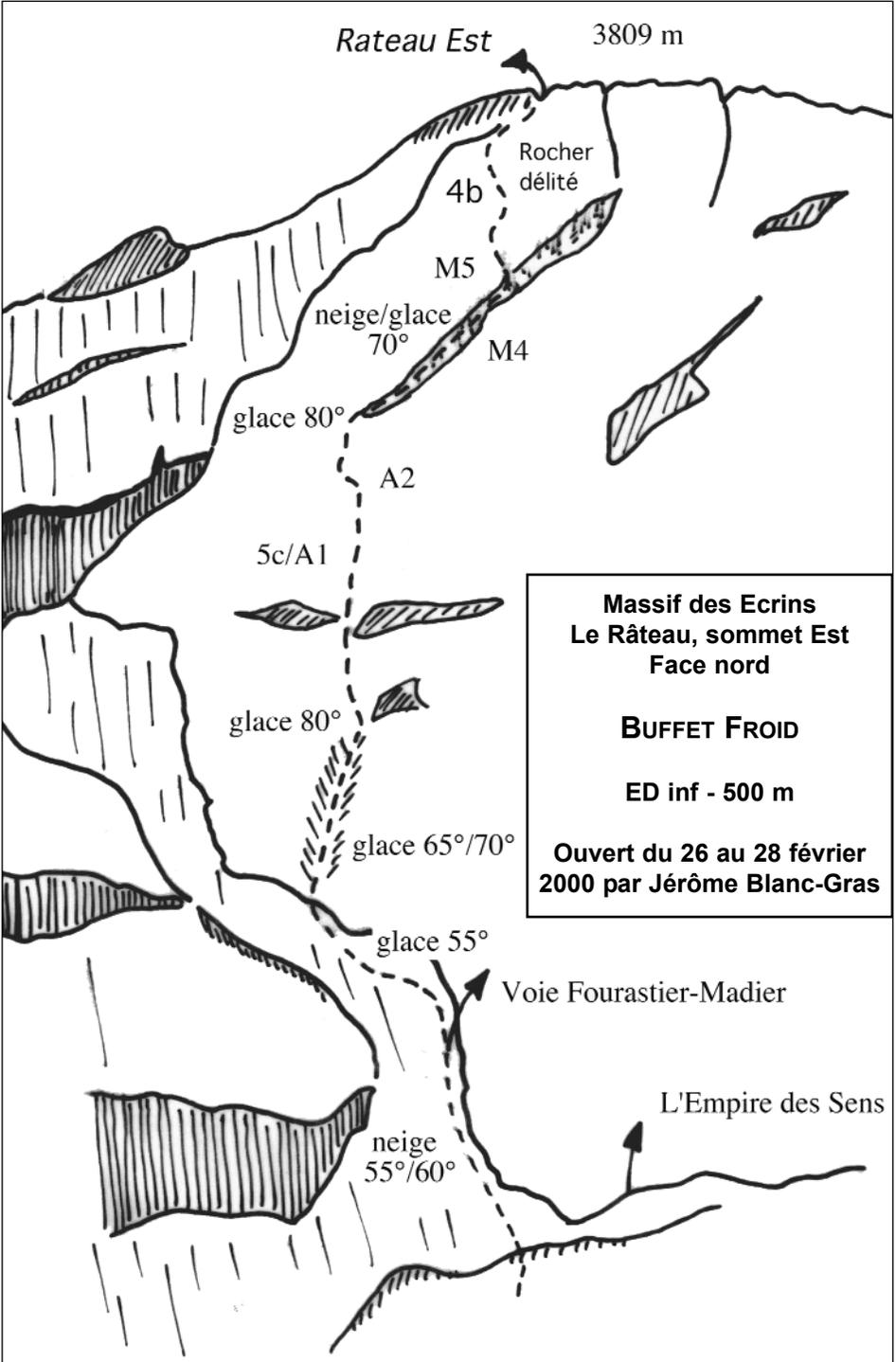
G = glace  
M = mixte  
N = neige







**Les Deux-Soeurs : Sophie**

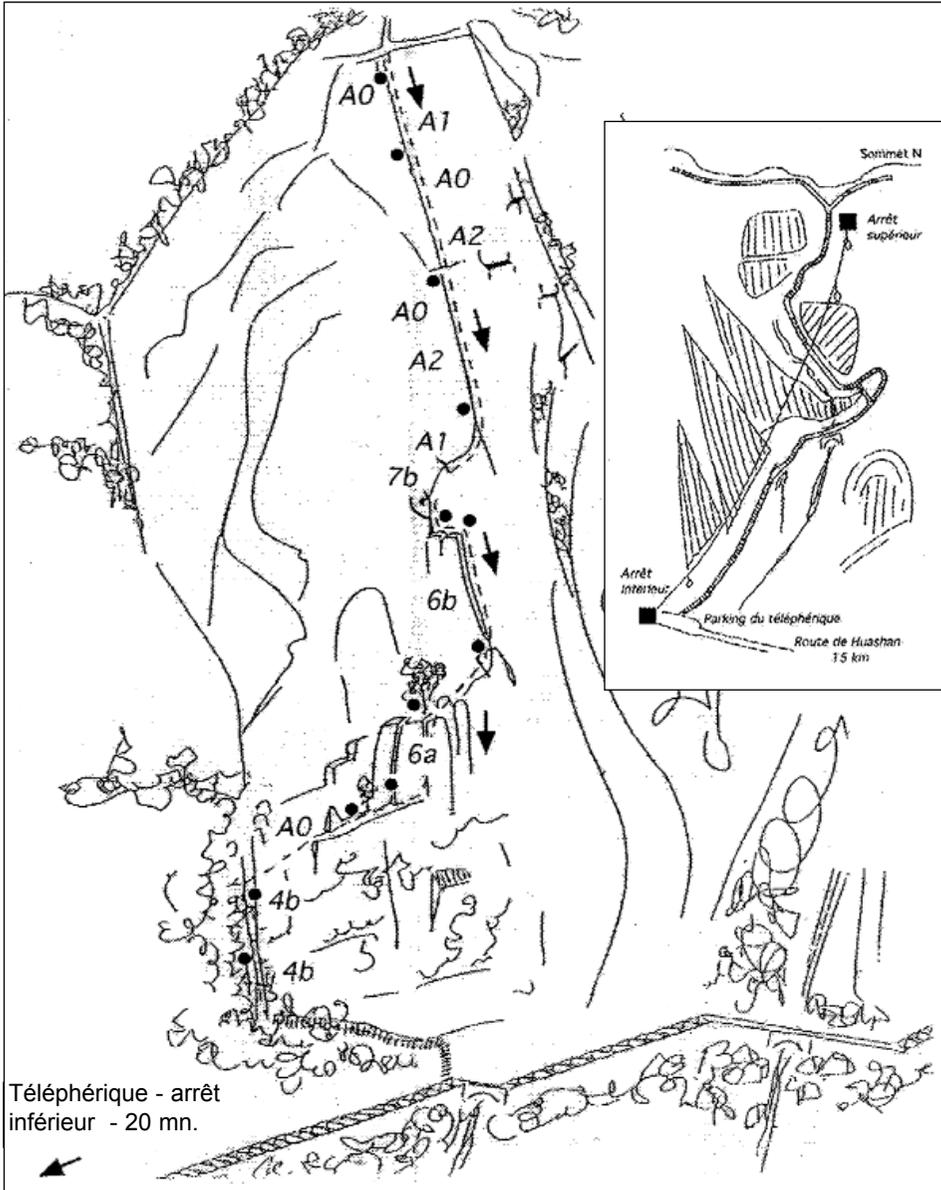


Chine - Massif du Huashan

L'ESCALADE DU DRAGON  
Dédiée à Tong Xijing

7b/A2 - 300 m

Ouverte en octobre 1999 par G. Abert, D. Dulac et S. Koenig



## *Paul Jeannel de Thiersant*



**P**aul Jeannel de Thiersant nous a quittés début janvier, à 93 ans révolus. La longue et mince silhouette de cet homme sympathique, qui sera resté jusqu'au bout d'un étonnant dynamisme malgré son âge et la maladie qui le rongait, ne pourra plus surprendre et amuser les badauds et les commerçants des rues piétonnes de Chamonix, où il résidait à proximité immédiate de son voisin et ami de longue date, Roger Frison-Roche. Certes moins connu que son illustre voisin, Paul de Thiersant était lui aussi habité par la passion de la montagne et du ski.

Né à Nice, ingénieur de formation, il parcourait, dès l'âge de 17 ans, les montagnes de l'arrière-pays niçois, été comme hiver. Avec son frère Philippe (qui, par la suite, commanda l'E.M.H.M. pendant de longues années) il ouvrit de nombreuses voies nouvelles, notamment dans les parois rocheuses du Mercantour : face ouest de la Cougourde, traversée de la Malédie, arête nord du Pic Rigaud, arête de la Fenêtre au Cayre de la Madone, etc... Courses classées aujourd'hui AD, mais qui, à l'époque, étaient toutes des exploits ! Cela lui valut d'ailleurs d'être admis en 1929 au G.H.M., dont il fut Secrétaire Général de 1934 à 1940.

L'hiver, il n'était pas en reste, compétiteur de la première heure, quand le départ des descentes se donnait "en ligne" pour tous les concurrents en même temps, et que celles-ci se déroulaient en neige profonde ... Il participa à la création de l'Ecole de Ski Français, fut l'un de ses tous premiers instructeurs, et, sa vie durant, il s'appliqua à développer l'esprit de compétition chez les jeunes comme chez les anciens. Ainsi, à plus de 91 ans, il faisait encore bonne figure dans un slalom géant de la Coupe du Monde des Vétérans, qu'il avait lui-même contribué à créer dans les années 60.

Avec, à son actif, la plupart des sommets prestigieux des Alpes, dont une cinquantaine de 4000 en Europe et aux Etats Unis (le dernier en date à près de 80 ans...), c'est un authentique montagnard qui disparaît.

## *Annuaire du G.H.M. 2000*

### **Anciens présidents du Groupe de Haute montagne**

†Jacques de Lépiney (1919-1930), †Henry de Ségogne (1930-1937), †Jean-Antoine Morin (1937-1939), †Robert Tézenas du Montcel (1939-1945), †Lucien Devies (1945-1951), Maurice Herzog (1951-1956), †Jean Franco (1956-1961), Guido Magnone (1961-1965), Robert Paragot (1965-1975), Claude Deck (1975-1980), Benoît Renard (1980-1984), Jean-Pierre Frésafond (1984-1990), Jean-Claude Marmier (1990-1997), Yves Peysson (1997-2000).

### **Bureau directeur 1999-2000**

Président Yves Peysson  
 Vice-Président Jean-Marie Choffat  
 Secrétaire général Hubert Giot  
 Trésorier Philippe Batoux  
 Membres Pierre Buttin  
 Luc Jourjon  
 Jérôme Blanc-Gras  
 Leslie Fucskò

### **Délégués**

Allemagne Konrad Kirch  
 Etats-Unis John Bouchard  
 Italie Franco Ribetti  
 Pologne Josef Nyka  
 Suisse Jean-Luc Amstutz  
 Russie Vladimir Koroteev  
 Ukraine Victor Grichtchenko

### **Membres d'honneur**

Pierre Allain, Sir Chris Bonington, Riccardo Cassin, Kurt Diemberger, Robert Guinot, Maurice Herzog, Sir Edmund Hillary, Captain M.S. Kohli, Pierre Mazeaud, Ian McNaught Davis, Reinhold Messner, Robert Paragot, Jean-Marie Pruvost, Marcus Schmuck, Bradford Washburn.

## *Liste et adresse des membres*

<b>1973</b>	<b>Jean AFANASSIEFF</b> BP 9 / F 74400 Les Praz de Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 23 84
<b>1934</b>	<b>Pierre ALLAIN</b> Villa Les Essarts / F 38410 Uriage	<b>France</b> 04 76 89 10 71
<b>1983</b>	<b>Jean-Luc AMSTUTZ</b> La Mothe / CH 1431 Vugelles	<b>Suisse</b> 024 436 26 47
<b>1970</b>	<b>Bernard AMY</b> Le Vivier / F 38660 Le Touvet	<b>France</b> 04 76 08 49 26
<b>1963</b>	<b>J.M. ANGLADA</b> Sepulveda 137/2/4 Barcelona II (Espagne)	<b>Espagne</b>
<b>1957</b>	<b>Jean-Jacques ASPER</b> Evordes / CH 1257 Croix-De-Rozon	<b>Suisse</b> 022 784 31 67
<b>1973</b>	<b>Louis AUDOUBERT</b> 40 Chemin de Cayras / F 31400 Toulouse	<b>France</b> 05 61 20 97 91
<b>1941</b>	<b>Jean AUREILLE</b> 33 Avenue du Maréchal Maunoury / F 75016 Paris	<b>France</b> 01 42 88 94 85
<b>1996</b>	<b>Valeri BABANOV</b> dom. 22 - 15 ul. Groznenskaya / RU 644053 Omsk	<b>Russie</b> 7 3812 666 059

## Annuaire du G.H.M. / Liste et adresse des membres

<b>1974</b>	<b>Jean-Paul BALMAT</b> Les Bossons 826 chemin Napoléon / F 74400 Chamonix	<b>France</b>
<b>1953</b>	<b>George C. BAND</b> Cedar House Thackhams Lane RG27 8J6 Hartley Wintey, Hants	<b>Grande Bretagne</b> 01 252 843 173 01 252 843 176
<b>1951</b>	<b>Michel BASTIEN</b> 27 rue Gustave Robin / F 92290 Chatenay Malabry	<b>France</b> 01 43 50 67 38
<b>1998</b>	<b>Philippe BATOUX</b> La Rosière 11 avenue de Novel / F 74000 Annecy	<b>France</b> 04 50 46 99 29
<b>1975</b>	<b>Anselme BAUD</b> Les Pècles 54 Clos des Outannes / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 09 58
<b>1981</b>	<b>Erich BEAUD</b> 61 rue d'Auteuil / F 75016 Paris	<b>France</b> 01 46 47 48 51
<b>1978</b>	<b>Jean-Marie BEAUGEY</b> Les Granges / F 74310 Les Houches	<b>France</b> 04 50 54 44 87
<b>1968</b>	<b>Jean BELLEVILLE</b> Rue Paul Aya / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 54 06 72
<b>1998</b>	<b>Stéphane BENOIST</b> Le Sonora B 71 avenue de la Lanterne / F 06200 Nice	<b>France</b> 04 93 71 89 99
<b>1952</b>	<b>Lucien BERARDINI</b> 19 rue du Palais de Saint Guilhem / F 34000 Montpellier	<b>France</b> 04 67 60 42 91
<b>1988</b>	<b>Eugène BERGER</b> 10 Am Kirchewois / L 3390 Peppange	<b>Luxembourg</b>
<b>1980</b>	<b>Patrick BERHAULT</b> La Mazerie Le Chinaillon / F 74450 Le Grand Bornand	<b>France</b> 04 50 27 02 12
<b>1970</b>	<b>Jean-René BERNARD</b> 3 Hameau du Val d'Ozon / F 69390 Serezin	<b>France</b> 04 78 02 16 80
<b>1964</b>	<b>Jean-Louis BERNEZAT</b> Chemin Saint Vincent Chateau Revel Cedex 302 / F 38500 Voiron	<b>France</b> 04 76 66 14 43
<b>1942</b>	<b>René BERNICK</b> 6 Rue du Général Cordonnier / F 92200 Neuilly-sur-Seine	<b>France</b> 01 47 22 87 96
<b>1992</b>	<b>Sergey BERSHOV</b> 28 A Pr. Pobeda / UA Karkov	<b>Ukraine</b> 0572 36 90 88
<b>1955</b>	<b>André BERTRAND</b> 315 Chemin du Puy Chevalier / F 05220 Monêtier-Les-Bains	<b>France</b> 04 92 24 41 39
<b>1980</b>	<b>Roberto BIANCO</b> Les Bois 76 Clos des Flammes de Pierre / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 48 67
<b>1962</b>	<b>Lalou &amp; Marcel BIZE</b> Domaine d'Auvenay / F 21190 Meursault	<b>France</b> 03 80 21 21 10
<b>1938</b>	<b>Gérard BLACHERE</b> Résidence Dauphine St Simon Rue de la Croix Rouge / F 78430 Louveciennes	<b>France</b> 01 47 55 01 16
<b>1998</b>	<b>Jérôme BLANC-GRAS</b> St Alban / F 05380 Châteauroux	<b>France</b> 04 92 45 18 78
<b>1962</b>	<b>Sir Chris BONINGTON</b> Badger Hill Hesket - New Market Wigton - Nether Row Cumbria (GB)	<b>Grande Bretagne</b> 06948 / 286
<b>1968</b>	<b>René BOSSON</b> Les Cèdres 64 route du Périmètre / F 74940 Annecy le Vieux	<b>France</b> 04 50 23 28 20

<b>1961 John BOUCHARD</b>		<b>Etats-Unis</b>
West Side Road - Box 400 / USA O3860 North Conway H-N		
<b>1974 Jean Pierre BOUGEROL</b>		<b>France</b>
76 rue Dutot / F 75015 Paris	01 45 30 30 19	
<b>1989 Hervé BOUVARD</b>		<b>France</b>
18 Impasse du Vallon / F 69110 Sainte Foy les Lyon		
<b>1933 Robert BOUVIER</b>		<b>France</b>
13 Avenue de Flirey Les Tilleuls / F 06000 Nice		
<b>1997 Sonja BRAMBATI</b>		<b>Italie</b>
34/I via Aldo Moro / I 22040 Ballabio (LC)	39 (0) 341 230130	
<b>1946 Georges BRESARD</b>		<b>France</b>
23 Cours de la Liberté / F 69003 Lyon	04 78 60 96 93	
<b>1957 Marcel BRON</b>		<b>Suisse</b>
21 Chemin de la Crotta / CH 1295 Mies	022 755 33 43	
<b>1964 Jean Paul BUISSON</b>		<b>Suisse</b>
Caille d'En Haut / CH 1943 Praz-de-Fort	277831520	
<b>1998 Guy BUISSON</b>		<b>France</b>
La vie d'Arves / F 74560 Monnetier-Mornex	04 50 36 52 78	
<b>1992 Marie-Claude BURNIER</b>		<b>France</b>
L'Arolle Le Couard d'Aval / F 74110 La Côte d'Arbroz	04 50 75 74 09	
<b>1973 Gino BUSCAINI</b>		<b>Italie</b>
Via Morella / CH 6984 Pura (TI) [Suisse]	091 71 20 42	
<b>1968 Silvia BUSCAINI-METZELTIN</b>		<b>Italie</b>
Via Morella / CH 6984 Pura (TI) [Suisse]	091 71 20 42	
<b>1964 Pierre BUTTIN</b>		<b>France</b>
Châtillon d'Azergues / F 69380 Lozanne	04 78 43 92 07	
<b>1995 Carlos CARSOLIO</b>		<b>Mexique</b>
Tecnocos mexicanos 29 Col. Ticoman/ Mex. 07330 Mexico D.F.		
<b>1949 Riccardo CASSIN</b>		<b>Italie</b>
1 Via Boito / I 22053 Lecco	0341/421453	
<b>1997 Antoine CAYROL</b>		<b>France</b>
Ecole Militaire de Haute Montagne Route des Pêcles / F 74400 Chamonix		
<b>1975 Walter CECCHINEL</b>		<b>France</b>
6 allée des Plattières / F 74290 Veyrier du Lac	04 50 60 07 41	
<b>1971 Pierre CHAPOUTOT</b>		<b>France</b>
95 rue de la Mairie / F 73200 Gilly s/Isère	04 79 32 40 76	
<b>1978 Jean-Marcel CHAPUIS</b>		<b>France</b>
Le Songieu 22 rue Songieu / F 69100 Villeurbanne	04 78 03 95 03	
<b>1968 Paule CHAVASSE</b>		<b>France</b>
5 Rue Leverrier / F 75006 Paris	01 43 26 12 32	
<b>1997 Christian CHENE</b>		<b>France</b>
F 01500 Ambronnay		
<b>1925 Pierre CHEVALIER</b>		<b>France</b>
Résidence France Vendôme Avenue des Chênes / F 06100 Nice	04 93 84 15 59	
<b>1992 Jean-Marie CHOFFAT</b>		<b>France</b>
20 rue Metzger / F 90000 Belfort	03 84 21 02 78	
<b>1970 Jean CLEMENSON</b>		<b>France</b>
140 Route du Village / F 74400 Argentière	04 50 54 03 96	

## Annuaire du G.H.M. / Liste et adresse des membres

<b>1958</b>	<b>Bernard COMPAROT</b> 23a rue de la Libération / F 21240 Talant	<b>France</b> 03 80 55 47 67
<b>1970</b>	<b>Joël COQUEUGNIOT</b> Les Terrasses 24 Allée des Tamaris / F 13260 Cassis	<b>France</b> 04 91 76 32 58
<b>1966</b>	<b>Jean COUDRAY</b> 359 route des Praz / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 55 98 30
<b>1950</b>	<b>Serge COUPE</b> 366 Chemin des Monts / F 73000 Chambéry	<b>France</b> 04 79 33 04 44
<b>1965</b>	<b>Hubert CRETTON</b> Les Ecotteaux sur Martigny / CH 1927 Chemin	<b>Suisse</b> 026 22 64 26
<b>1998</b>	<b>Gianmuro CROCI</b> Via Mazzini 26L / I 21020 Morgano (VA)	<b>Italie</b>
<b>1947</b>	<b>Charles-Emile CROUTAZ</b> Villa Les Balmes Chemin Vetter / F 69270 Fontaines-Sur-Saône	<b>France</b> 04 78 23 22 26
<b>1964</b>	<b>Christian DALPHIN</b> 11 Rue des Caroubiers / CH 1227 Genève	<b>Suisse</b> 022 342 47 84
<b>1987</b>	<b>François DAMILANO</b> 93 chemin du Vieux Guide / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 57 87 85
<b>1965</b>	<b>Léon DARD</b> 19 Rue Georges Remond / F 93220 Gagny	<b>France</b>
<b>1974</b>	<b>Charles DAUBAS</b> 98 route du Bouchet / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 26 74
<b>1995</b>	<b>Lionel DAUDET</b> Les Barthioux app. 29 / 32 rue de l'Ascension / F 05120 L'Argentière-La Bessée	<b>France</b>
<b>1964</b>	<b>Claude DECK</b> Jardin de la Torse Verrochio 2 avenue René Cassin / F 13100 Aix-en-Provence	<b>France</b> 04 42 23 32 11
<b>1992</b>	<b>Fabrizio DEFRANCESCO</b> 2 via Pordoï / I 38032 Canazei	<b>Italie</b> 0462 61012
<b>1987</b>	<b>Patrick DELALE</b> 9 impasse de la Rape / F 74100 Vétraz-Monthaux	<b>France</b> 04 50 92 23 28
<b>1957</b>	<b>Edmond-Marc DENIS</b> Les Udrezants - La Bezière / F 74110 Morzine	<b>France</b> 04 50 79 05 33
<b>1951</b>	<b>Bernard DENJOY</b> L'Androsace 207 Avenue de Fabron / F 06200 Nice	<b>France</b> 04 93 83 36 93
<b>1955</b>	<b>René DESMAISON</b> Chateau Double / F 84160 Cadenet	<b>France</b> 04 90 68 29 91
<b>1989</b>	<b>Fausto DESTEFANI</b> 60 via Curiel / I 46043 Castiglione delle Stiviere (MN)	<b>Italie</b> 0376 63 97 92
<b>1998</b>	<b>Yves DETRY</b> 25 impasse des Biollays / F 74190 Passy	<b>France</b>
<b>1999</b>	<b>François DIAFERIA</b> 44 rue de la Chaudanne / F 73700 Bourg-St-Maurice	<b>France</b> 04 79 07 43 47
<b>1998</b>	<b>Kurt DIEMBERGER</b> Via Amola 23/1 / I 40050 Monte San Pietro (Italie)	<b>Autriche</b>
<b>1975</b>	<b>Bernard DOMENECH</b> B.P 41 10 Rue du Cazal / F 13420 Gemenos	<b>France</b> 04 42 32 17 05
<b>1955</b>	<b>Philippe DREUX</b> Escalier A 11 Rue Charbonnel / F 75013 Paris	<b>France</b> 01 45 88 85 47

<b>1969</b>	<b>Jean-Claude DROYER</b>	<b>France</b>
<b>1951</b>	<b>Louis DUBOST</b> 3154 Route de Strasbourg / F 69140 Rillieux-la-Pape	<b>France</b> 04 78 88 42 79
<b>1973</b>	<b>Denis DUCROZ</b> 200 Route des Nants / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 42 04
<b>1955</b>	<b>Michel DUFRANC</b> 50 Rue de la Victoire / F 06480 La Colle-sur-Loup	<b>France</b> 04 93 32 84 59
<b>1971</b>	<b>Marc EBNETER</b> 12 Rue Saint Julien / CH 1227 / Carouge	<b>Suisse</b> 022 42 25 28
<b>1935</b>	<b>Paul ESCARFAIL</b> Château Bayard / F 38530 Pontchara Breda	<b>France</b> 04 76 97 31 48
<b>1981</b>	<b>Rémi ESCOFFIER</b> 54 Rue de Buzenval / F 75020 Paris	<b>France</b> 01 43 56 11 87
<b>1979</b>	<b>Bruno FARA</b> 86 rue des Collonges / F 69230 Saint-Genis-Laval	<b>France</b> 04 78 56 43 00
<b>1986</b>	<b>Michel FAUQUET</b> Le Lac - Chemin de la Chenalette / F 74310 Les Houches	<b>France</b> 04 50 47 24 44
<b>1952</b>	<b>Simon FEIGELSON</b> 47 rue Marcel Dassault / F 92100 Boulogne-Billancourt	<b>France</b> 01 46 02 64 30
<b>1981</b>	<b>Pierre-Henri FEUILLET</b> Chemin de Poujols Route de Grézac Le Haut / F 34700 Lodève	<b>France</b> 05 67 44 04 50
<b>1971</b>	<b>Michel FEVRIER</b> Etiolles 43 Rue de la Cognette / F 91450 Soisy-sur-Seine	<b>France</b> 01 60 75 11 00
<b>1979</b>	<b>Alain FILIPPI</b> Le Roty 28 Avenue de Bellevue / F 77148 Salins	<b>France</b> 03 60 96 70 01
<b>1971</b>	<b>Robert FLEMATTI</b> 159 chemin du Cluz / F 74400 Les Praz-de-Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 26 90
<b>1925</b>	<b>Jean FOURNIER</b> Mont d'Arbois Les Mandarines / F 74120 Megève	<b>France</b> 04 50 21 55 93
<b>1943</b>	<b>Jeanne FRANCO</b> Le Lyrure 100 Chemin des Campènes F 74400 Les Praz-de-Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 08 14
<b>1964</b>	<b>Jean FREHEL</b> 50 Chemin de l'Eglise / F 38240 Meylan	<b>France</b> 04 76 18 03 24
<b>1968</b>	<b>Jean-Pierre FRESAFOND</b> 2 rue du Général de Gaulle / F 69530 Brignais	<b>France</b> 04 78 05 46 16
<b>1998</b>	<b>Leslie FUCSKÒ</b> Le Sarrat / F 38450 Prélénfrey du Gua	<b>France</b> 04 76 72 29 38
<b>1987</b>	<b>Marco FURLANI</b> Casa Marangon 30 via Tita Piaz / I 38030 Pera di Fassa	<b>Italie</b>
<b>1947</b>	<b>Robert GABRIEL</b> La Brise 60 Traverse St-Just / F 13012 Marseille	<b>France</b> 04 91 66 42 60
<b>1957</b>	<b>Italo GAMBONI</b> 14 Comte Geraud / CH 1213 Onex	<b>Suisse</b> 022 92 52 51
<b>1950</b>	<b>Paul GENDRE</b> 33 Avenue des Cottages / F 69300 Caluire-et-Cuire	<b>France</b> 04 78 08 02 73
<b>1949</b>	<b>Lucien GEORGE</b> Les Moëtieux 153 Chemin de la Chimère / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 19 36

## Annuaire du G.H.M. / Liste et adresse des membres

<b>1988</b>	<b>Alain GHERSEN</b> Le Château / F 74310 Les Houches	<b>France</b> 04 50 55 51 49
<b>1961</b>	<b>Maurice GICQUEL</b> 1042 Route des Pèlerins / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 08 54
<b>1986</b>	<b>Maurizio GIORDANI</b> 46 Via Lasta / I 38060 Villa Lagarina (TN)	<b>Italie</b> 0464 461139
<b>1994</b>	<b>Hubert GIOT</b> Roulin 874 route de Cercier / F 74330 Choisy	<b>France</b> 04 50 77 49 91
<b>1997</b>	<b>Philippe GLEIZES</b> 12 rue des Jardins / F 74100 Ambilly	<b>France</b> 04 50 38 45 96
<b>1994</b>	<b>Richard GOEDEKE</b> Siekgraben 56 / D 38124 Braunschweig	<b>Allemagne</b> 0531 6149140
<b>1955</b>	<b>Alain GRASSET</b> Terre des Lièvres 6 Bis Avenue du Gal Leclerc / F 69300 Caluire-et-Cuire	<b>France</b> 04 78 23 62 30
<b>1992</b>	<b>Victor GRICHTCHENKO</b> 28/32 -46 ul. V. Yrmoly / UA 252055 Kiev	<b>Ukraine</b> 044 2749359
<b>1957</b>	<b>Mario GROSSI</b> 29a Route de la Gare / CH 1242 Satigny	<b>Suisse</b> 022 53 16 01
<b>1998</b>	<b>Arnaud GUILLAUME</b> Les Blancs n°7 / F 05600 Eygliers	<b>France</b> 04 92 45 41 47
<b>1966</b>	<b>François GUILLOT</b> 69 Avenue de Saint Julien / F 13012 Marseille	<b>France</b> 04 91 34 99 34
<b>1956</b>	<b>Robert GUINOT</b> Allée C 4 Chemin de la Bastero / F 69350 La Mulatière	<b>France</b> 04 78 51 85 43
<b>1998</b>	<b>Emmanuel GUY</b> 40 rue St Nicolas / F 73500 Aussois	<b>France</b> 04 79 20 41 39
<b>1946</b>	<b>Jean GUYE</b> Mas des Filles Les Secs d'Oingt / F 69630 Le Bois d'Oingt	<b>France</b> 04 74 71 20 31
<b>1944</b>	<b>Maurice HERZOG</b> 21 Boulevard Richard Wallace / F 92200 Neuilly-sur-Seine	<b>France</b>
<b>1955</b>	<b>Sir Edmund HILLARY</b> 278a Remuera Road / NZ Auckland 5	<b>Nouvelle-Zélande</b>
<b>1968</b>	<b>Pierre HOFMANN</b> 1 Rue des Lattes / CH 1217 Meyrin	<b>Suisse</b>
<b>1964</b>	<b>Ralph HOIBAKK</b> 4 C Terrasse Road / N Oslo 7	<b>Norvège</b>
<b>1962</b>	<b>Sepp INWYLER</b> 326 Hofacker / CH 4317 Wegenstetten	<b>Suisse</b> 061 85 08 31
<b>1949</b>	<b>Jacques ISBERIE</b> Bâtiment A 2 Boulevard St Denis / F 92400 Courbevoie	<b>France</b> 01 43 43 04 57
<b>1958</b>	<b>Claude JACCOUX</b> 422 Route des Gaillands / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 03 16
<b>1929</b>	<b>Philippe JEANNEL de THIERSANT</b> 126 Rue de Stalingrad / F 38100 Grenoble	<b>France</b> 04 76 09 38 41
<b>1978</b>	<b>Luc JOURJON</b> 17 rue Amiral Courbet / F 94130 Nogent S/Marne	<b>France</b> 01 48 76 16 42
<b>1991</b>	<b>Silvo KARO</b> 13 Kamniska / 1230 Domzale (Slovénie)	<b>Slovénie</b> +386 61 71 26 33

<b>1956 Paul KELLER</b>	<b>France</b>
E 145 100 Galerie de l'Arlequin / F 38100 Grenoble	04 76 40 31 80
<b>1965 Konrad KIRCH</b>	<b>Allemagne</b>
12a Obere Seefeld Strasse / D 82234 Wessling (OBB)	+49 81 53 95 23 92
<b>1997 Serge KOENIG</b>	<b>France</b>
605 rue des Pècles / F 74400 Chamonix	04 50 55 96 30 ou 01 53 41 02 90
<b>1998 Captain M.S. KOHLI</b>	<b>Inde</b>
Himalayana 82 Sainik Farms / IN 110062 New Delhi	91 11 685 25 93 ou 91 11 686 23 74
<b>1992 Vladimir KOROTEEV</b>	<b>Russie</b>
9/1 - 8 Arhipova St. PSC Lokomotiv / R 101000 Moscou	095 924 22 38
<b>1987 Voytek KURTYKA</b>	<b>Pologne</b>
56 Ul. Debowa / PL 32080 Zabierzow	
<b>1979 Frédéric LABAEYE</b>	<b>France</b>
Le Côteau 2 / F 38250 Saint Nizier du Moucherotte	04 76 53 41 75
<b>1981 François LABANDE</b>	<b>France</b>
127, rue Jean de Bernardy / F 13001 Marseille	04 91 08 04 45
<b>1962 Pierre LABRUNIE</b>	<b>France</b>
14 place Saint Jean / F 74800 La Roche-sur-Foron	04 50 03 11 32
<b>1995 Jean-Christophe LAFAILLE</b>	<b>France</b>
Rés. Beauregard Route de Sainte Marguerite / F 05000 Gap	04 92 51 54 57
<b>1974 Guiseppe LAFRANCONI</b>	<b>Italie</b>
39 Via Plan / I 23030 Livigno (SO)	0342 996472
<b>1981 Léonard LALOY</b>	<b>France</b>
6 place des Violettes / F 69380 Dommartin	
<b>1980 Victor LANT</b>	<b>France</b>
5 Rue Vercingétorix / F 75014 Paris	01 43 27 15 47
<b>1929 Alain LE RAY</b>	<b>France</b>
88 Rue Chardon Lagache / F 75016 Paris	01 46 47 78 37
<b>1935 Raymond LEININGER</b>	<b>France</b>
13, rue de Siam / F 75016 Paris	01 45 04 65 66
<b>1947 Maurice LENOIR</b>	<b>France</b>
La Résidence 451 Av. du Mont Paccard / F 74170 Saint-Gervais	04 50 78 29 11
<b>1946 Pierre LEROUX</b>	<b>France</b>
Chalet Gunza Lot. la Forêt / F 73120 Macot la Plagne	
<b>1974 Jean LESCURE</b>	<b>Etats-Unis</b>
Sinajana PO Box 103203 / USA 96926 Guam	
<b>1947 Jean LETOURNEUR</b>	<b>France</b>
6 Rue Louise Michel / F 38100 Grenoble	
<b>1980 Pierre-Yves LEVY</b>	<b>France</b>
L'Orangerie 6 Rue du Prieuré / F 69130 Ecully	04 78 33 23 75
<b>1947 Georges et Sonia LIVANOS</b>	<b>France</b>
169 Chemin du Vallon de l'Oriol / F 13007 Marseille	04 91 52 82 29
<b>1994 Pierre LOMBARD</b>	<b>France</b>
Refuge G.T.A./ F 04540 Larche	
<b>1955 Cesare MAESTRI</b>	<b>Italie</b>
Condominio Savoia / I 38084 Madonna di Campiglio	04 65 41 214

## Annuaire du G.H.M. / Liste et adresse des membres

<b>1945</b>	<b>Guido MAGNONE</b> 27 avenue du Plessis / F 92290 Chatenay-Malabry	<b>France</b> 01 55 52 02 57
<b>1986</b>	<b>Ugo MANERA</b> 5 Fraz. Isola / I 12060 Bastia (CN)	<b>Italie</b> 0174 60505
<b>1992</b>	<b>Mario MANICA</b> 33 Via Baratieri / I 38068 Rovereto	<b>Italie</b> 0464 431222
<b>1987</b>	<b>Jean-Claude MARMIER</b> 237 Montée de la Croix des Moussoux / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 15 98
<b>1999</b>	<b>Bernard MARNETTE</b> 16 rue de la Mairie / B 04500 Tihange	<b>Belgique</b> 32 (0)85 21 41 44
<b>1990</b>	<b>François MARSIGNY</b> La Griaz / F 74310 Les Houches	<b>France</b> 04 50 54 50 36
<b>1962</b>	<b>Jacques MARTIN</b> Pouilly - 74490 / F St Jeoire-en-Faucigny	<b>France</b> 04 50 35 82 75
<b>1950</b>	<b>Jacques MARVAUD</b> 5 Place de Rungis / F 75014 Paris	<b>France</b> 01 45 81 22 63
<b>1970</b>	<b>Lothar MAUCH</b> 3 Rue Git le Cœur / F 75006 Paris	<b>France</b> 01 43 26 24 32
<b>1959</b>	<b>Pierre MAZEAUD</b> 8 Rue Charlemagne / F 75004 Paris	<b>France</b>
<b>1951</b>	<b>Ian Mc NAUGHT DAVIS</b> Kensington 80 Abingdon road / W86QT London (GB)	<b>Grande Bretagne</b>
<b>1972</b>	<b>Reinhold MESSNER</b> Juval / I 39020 Kastelbell (BZ)	<b>Italie</b>
<b>1937</b>	<b>Robert MICHON DEL CAMPO</b> Maison des Avocats / F 65230 Castelnau -Magnoac	<b>France</b>
<b>1969</b>	<b>Christian MOLLIER</b> Les Pélerins Chalet L'Ancolie 67 Chemin des Varosses / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 08 68
<b>1964</b>	<b>Raymond MONNERAT</b> Le Choucas Sport 11 rue du Moulin / CH 2740 Moutier	<b>Suisse</b> +41 32 493 66 55
<b>1998</b>	<b>Laurence MONNOYEUR</b> 105 Les Chaudes Almes / F 73320 Tignes	<b>France</b> 04 79 40 00 39 ou 06 83 26 70 97
<b>1987</b>	<b>Pat MORROW</b> Box 2278 / CA Canmore (Alberta)	<b>Canada</b> 403 678 2901
<b>1972</b>	<b>Jean-Claude MOSCA</b> La Griaz Les Lilas / F 74410 Les Houches	<b>France</b> 04 50 54 44 78
<b>1994</b>	<b>Manolio MOTTO</b> 154 Via Vittorio Veneto / I 10010 Lessolo (To)	<b>Italie</b> 12558357
<b>1991</b>	<b>Christophe MOULIN</b> Le Font d'Eygliers / F 05600 Guillestre	<b>France</b> 04 92 45 22 45
<b>1967</b>	<b>Piero NAVA</b> 8 Via Cucchi / I 24122 Bergamo	<b>Italie</b> 035 244469
<b>1957</b>	<b>Carlo NEGRI</b> 23 Via Cagliari / I 20125 Milano	<b>Italie</b> 688 40 24
<b>1965</b>	<b>Maurice NEGRI</b> 703 rue de Broÿs / F 74800 La Roche-sur-Foron	<b>France</b> 04 50 03 22 81

<b>1987 Jozef NYKA</b>		<b>Pologne</b>
12 M 79 Ul. Klaudyny / PL 01-684 Warszawa		48 22 330 775
<b>1968 Viatchelav ONICHENKO</b>		<b>Russie</b>
42-56 Ul. Bogdanov / RU 119620 Moscou		
<b>1995 Andreas ORGLER</b>		<b>Autriche</b>
Plöven 36 / AT 6165 Telfes		43-522-56-38-44
		ou 43-664-18-19-018
<b>1966 Anatoly OVCHINNIKOV</b>		<b>Russie</b>
Dom 2KV 264 Verkhnie Syromiatniki / RU 107120 Moscou		7 095 2277506
<b>1996 François PALLANDRE</b>		<b>France</b>
63 rue du Huit Mai / F 63500 Issoire		
<b>1947 Henri PARADIS</b>		<b>France</b>
Villa des Marmottons Avenue du Dr Domer / F 65110 Causerets		05 62 56 25 12
<b>1952 Robert PARAGOT</b>		<b>France</b>
1 Parc de Diane / F 78350 Jouy-en-Josas		01 39 56 25 12
<b>1994 Andrew PARKIN</b>		
Les Tines 290 Chemin de Saint Roch / F 74400 Chamonix France		04 50 53 80 41
<b>1987 Olivier PAULIN</b>		<b>France</b>
5 rue Gabriel Rongier / F 69370 St-Didier-au-Mont-d'Or		04 78 35 82 05
<b>1997 Emmanuel PELLISSIER</b>		<b>France</b>
Les Bossons 396 chemin de l'Erolotaz / F 74400 Chamonix		06 80 30 19 23
<b>1997 Andrew PERKINS</b>		<b>Grande Bretagne</b>
21 Cheshire street OL5 9NW Mossley (Lancashire) GB		1457835694
<b>1958 Maurice PERRENOUD</b>		<b>Suisse</b>
77 Les Esserts / CH 2536 Plagne		
<b>1949 Bernard PERRIER</b>		<b>France</b>
85 Rue du Moulin de Pierre / F 92140 Clamart		01 47 36 18 42
<b>1991 Godefroy PERROUX</b>		<b>France</b>
182 Route du Pont / F 74310 Les Houches		
<b>1998 Patrick PESSI</b>		<b>France</b>
11 boulevard de Cimiez / F 06000 Nice		04 93 80 96 11
<b>1993 Yves PEYSSON</b>		<b>France</b>
4 rue du Félibre Gaut / F 13100 Aix-en-Provence		04 42 26 83 88
<b>1926 Gisèle PIGHETTI de RIVASSO</b>		<b>France</b>
141 Chemin de la Croix des Pècles / F 74400 Chamonix		04 50 53 03 51
<b>1966 Ignazio PIUSSI</b>		<b>Italie</b>
51/4 Via Roma / I 33019 Tricesimo		
<b>1972 Jean-François PORRET</b>		<b>France</b>
173 chemin de la Bagode / F 38330 Saint-Ismier		
<b>1947 Guy POULET</b>		<b>France</b>
Résidence St Jean (6) 48, chemin des Autrichiens / F 06600 Antibes		04 93 33 20 18
<b>1958 Marc POURTIER</b>		<b>France</b>
13 Chemin Tracol / F 69260 Charbonnières		04 78 87 12 68
<b>1994 Marko PREZELJ</b>		<b>Slovénie</b>
10 Kajuhova Pot / 61240 Kamnik (Slovénie)		386 61 81 28 28
<b>1991 Jean-Jacques PRIEUR</b>		<b>France</b>
Hermey / F 74130 Vougy		04 50 98 71 69
<b>1993 Christophe PROFIT</b>		<b>France</b>
301 chemin des Montées / F 74310 Les Houches		04 50 91 41 57

## Annuaire du G.H.M. / Liste et adresse des membres

<b>1932</b>	<b>Jean-Marie PRUVOST</b> 42 Avenue Edison / F 75013 Paris	<b>France</b> 01 47 07 87 95
<b>1956</b>	<b>Jean PUISEUX</b> 4 Rue Adoué / F 64000 Pau	<b>France</b> 05 59 27 71 64
<b>1997</b>	<b>Joan QUINTANA I PAREDES</b> 1-5, 5e., la Mont d'Orsa / E 08037 Barcelona	<b>Espagne</b> 34 3 2049577
<b>1976</b>	<b>Jacques RAMOUILLET</b> 6 rue du Chateau Barbu / F 34810 Pomerols	<b>France</b> 04 67 77 71 61
<b>1977</b>	<b>Roland RAVANEL</b> 514 route du Bois Rond / F 74130 Les Houches	<b>France</b> 04 50 54 36 07
<b>1969</b>	<b>Vincent RENARD</b> 5 bis Rue Béranger / F 75003 Paris	<b>France</b> 01 42 71 44 62
<b>1974</b>	<b>Benoît RENARD</b> 45 Avenue Marceau / F 75016 Paris	<b>France</b> 01 47 20 85 51
<b>1998</b>	<b>Philippe RENARD</b> Chalet Mer de Glace 1536 Route des Tines / F 74400 Chamonix	<b>France</b>
<b>1991</b>	<b>Thierry RENAULT</b> 246 Route des Gaillands / F 744000 Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 32 82
<b>1964</b>	<b>Jacques REPELIN</b> 13 Chemin des Aubépines / F 69340 Francheville	<b>France</b> 04 78 34 87 91
<b>1986</b>	<b>Franco RIBETTI</b> 91 Via Michele Lessona / I 10125 Torino	<b>Italie</b> 011 752684
<b>1939</b>	<b>Robert-Jean RICHARD</b> L'Olivade La Baume / F 83460 Les Arcs-sur-Argens	<b>France</b> 04 94 73 31 82
<b>1997</b>	<b>Simon RICHARDSON</b> 22 Earlsells road Cults AB1 9NY Aberdeen (Ecosse)	<b>Grande Bretagne</b> 01 2240 86 14 50
<b>1946</b>	<b>André ROCH</b> 3 Chemin Naville / CH 1211 Conches	<b>Suisse</b>
<b>1989</b>	<b>Jean-Claude ROGUET</b> Etaux Le Coudray / F 74800 La Roche-Sur-Foron	<b>France</b> 04 50 25 95 83
<b>1976</b>	<b>Jean-Jacques et Martine ROLLAND</b> Puy Saint André 34 Le Clos du Vas / F 05100 Briançon	<b>France</b> 04 92 21 28 16
<b>1950</b>	<b>Victor RUSSENBERGER</b> 40 Avenue de la Source / F 94130 Nogent-sur-Marne	<b>France</b> 01 48 73 48 16
<b>1986</b>	<b>Hervé SACHETAT</b> Taconnaz 379 Route du Bois Rond de Taconnaz / F 74310 Les Houches	<b>France</b> 04 50 54 45 95
<b>1998</b>	<b>Frédéric SALLE</b> 64 rue Maubec / F 64100 Bayonne	<b>France</b> 05 59 50 27 24
<b>1955</b>	<b>Robert SANDOZ</b> 5 Rue Catulle-Mendès / F 75017 Paris	<b>France</b> 01 47 64 48 85
<b>1968</b>	<b>Bruno SCHAERRER</b> 180 Route de Gy / CH 1251 Gy	<b>Suisse</b> 022 7362129
<b>1955</b>	<b>Martin SCHAERRER</b> 7 Strachan Creek West V7 Wici CA Vancouver (BC)	<b>Canada</b>
<b>1998</b>	<b>Marcus SCHMUCK</b> Girlinging Straße 48 / AT 5020 Salzburg	<b>Autriche</b> 43 662 43 88 48
<b>1965</b>	<b>Yannick SEIGNEUR</b> 44 chemin de l'Ordon / F 74400 Les Praz-de-Chamonix	<b>France</b> 04 50 53 05 16

<b>1955 Robert SENNELIER</b>	<b>France</b>
11 Faubourg Saint Nicolas / F 89500 Villeneuve-sur-Yonne	03 86 87 15 90
<b>1981 Henry SIGAYRET</b>	<b>France</b>
Po Box 749 / Khatmandou (Népal)	977 1 373 982
<b>1923 P. SOLVAY</b>	<b>Belgique</b>
103 Jesus Eiklaan / B 1980 Tervuren	
<b>1966 Roberto SORGATO</b>	<b>Italie</b>
Fraz. Pedecastello 33 Via La Centa / I 32024 Castion (BL)	0437 927239
<b>1955 Jacques SOUBIS</b>	<b>France</b>
8 Rue Francis de Préssensé / F 33110 Le Bouscat	05 57 22 33 09
<b>1998 Bruno SOURZAC</b>	<b>France</b>
105 Les Chaudes Almes / F 73320 Tignes	04 79 40 00 39
<b>1995 Vincent SPRUNGLI</b>	<b>France</b>
36 rue de la Voûte / F 74290 Le Veyrier du Lac	04 50 60 14 28
<b>1998 Pierre TARDIVEL</b>	<b>France</b>
16 impasse des Gravines / F 74370 Metz-Tessy	04 50 27 22 87
<b>1993 Sylviane TAVERNIER</b>	<b>France</b>
1078 Route des Pêcles / F 74400 Chamonix	04 50 55 94 22
<b>1998 Jean-Claude THIEBLEMONT</b>	<b>France</b>
123 rue Gérard Tenque / F 04100 Manosque	04 92 87 23 91
<b>1948 Albert TOBEY</b>	<b>France</b>
Résidence Lucie Pellat / F 38330 Montbonnot	04 76 41 87 56
<b>1992 Georges TSAO</b>	<b>France</b>
15 Impasse de l'Oncle Archibald / F 77250 Moret-sur-Loing	01 60 70 48 12
<b>1991 Marc TWIGHT</b>	<b>Etats-Unis</b>
co C. Beloeil Black Diamond Retail	
2094 East-3900 South / USA 84124 Salt Lake City (Utah)	50 53 69 74
<b>1971 Jean-Louis URQUIZAR</b>	<b>France</b>
Manon-la-Tour / F 74550 Brécorens	04 50 26 60 19
<b>1960 L.A. UTRACKI</b>	<b>Canada</b>
15326 Boischatel Street H9HIY6 / CA Pierrefond (Québec)	(1) 514 641 2280
<b>1955 Suzanne VALENTINI</b>	<b>France</b>
51 Avenue Saint Jérôme / F 13100 Aix-en-Provence	04 42 27 87 80
<b>1986 Carlos VALLES OCANA</b>	<b>Espagne</b>
c/Muntaya 18, C 18 Sant Just Desvern / E 08960 Barcelona	34 93 37 23 457
<b>1962 Christian VAN CAUWENBERGHE</b>	<b>France</b>
14 rue de la Beauté / F 94130 Nogent Sur Marne	01 48 73 62 46
<b>1994 Jan VANHEES</b>	<b>Belgique</b>
24 Hazelaarlei / B 2820 Rijmenam	
<b>1960 Michel VAUCHER</b>	<b>Suisse</b>
16 Chemin Louis Burgy / CH 1212 Grand-Lancy	
<b>1965 Yvette VAUCHER-ABANDA</b>	<b>Suisse</b>
14 Rue du Perron / CH 1204 Genève	311 53 84
<b>1965 Jean VERNOTTE</b>	<b>France</b>
9 Clos de Montyon / F 91190 Gif-Sur-Yvette	
<b>1950 André VIALATTE</b>	<b>France</b>
27 Rue de Marnes / F 92410 Ville d'Avray	01 47 50 26 27
<b>1991 Pierre VIDAILHET</b>	<b>France</b>
6 Route des Chirons / F 13140 Miramas	04 90 58 11 48

## Annuaire du G.H.M. / Liste et adresse des membres

<b>1967</b>	<b>Alain VILLIGER</b> 27 Rue de Gennecy / CH 1243 Avully	<b>Suisse</b>
<b>1989</b>	<b>Gérard VIONNET-FUASSET</b> Les Pèlerins 47 Montée Charles Bozon / F 74400 Chamonix	<b>France</b> 04 50 55 82 73
<b>1997</b>	<b>Paolo VITALI</b> 34/I Via Aldo Moro / I 22040 Ballabio (LC)	<b>Italie</b> 39 (0) 341 230130
<b>1994</b>	<b>Lut VIVIJS</b> 24 Hazelaarlei / B 2820 Rijmenam	<b>Belgique</b>
<b>1963</b>	<b>Bernard VOLTOLINI</b> 5 Rue Bellot / CH 1206 Genève	<b>Suisse</b> 022 29 89 00
<b>1928</b>	<b>Bradford WASHBURN</b> Museum of Science 02 114 1099 / US Boston (Massachussetts)	<b>Etats-Unis</b> 617 742 22 46
<b>1999</b>	<b>Athol WHIMP</b> Post Box 7541 St Kilda Road / 3004 Victoria, Melbourne (Australie)	<b>Australie</b>
<b>1976</b>	<b>John WILKINSON</b> 33 Rue Lacépède / F 75005 Paris	<b>Grande Bretagne</b> 01 45 35 51 21

## *Membres décédés*

<b>1921</b> L.VERMOREL (Pinéa)	A. MARFORT	de la Brenva)
<b>1924</b> G. de MEYENDORFF (Aiguille des Jardins) W. de MEYENDORFF (Aiguille des Jardins)	<b>1932</b> Mlle P. COLLET H. DAIN A. RAND HERRON (Grande Pyramide)	<b>1938</b> J. ARLAUD (Pic des Gourgs Blancs) P. HELBRONNER J. LABORDERE M. PAILLON J. REVUZ
<b>1925</b> J. JACOT - GUILLARMOT S.B. VAN NOORDEN (Own Glas)	<b>1933</b> A. GUNNENG H.F. MONTAGNIER J. PARIS (Pelvoux)	<b>1939</b> A. MADIER (Aiguille Dibona) E.G. OLIVER
<b>1926</b> Th. THOMAS	<b>1934</b> S.M. ALBERT 1er, Roi des Belges (Marche-les-Dames) R. BARBIER (Capucin du Tacul)	<b>1940</b> E. COMICI (Val Gardena) H. PAILLON (Mort pour la France)
<b>1928</b> O. DAURENSAN (Petit Dru) E. DE GIGORD (Breithorn) G. DEBRAY (Barre des Ecrins) J. DREY Y. GUIBERT (Breithorn) P. LE BEC (Breithorn) P. PUISEUX	<b>1935</b> C. CAMBO J. JARAY T.H. KOESTER	<b>1941</b> H. BRENOT
<b>1929</b> J. CHOISY (La Meije) F. GUILLEMIN (Grand Dru) P. PAVE J. PERCY - FARRAR R. RICHARD	<b>1936</b> H. BRULLE P. DILLEMAN	<b>1942</b> M.C. BRIERE (Mt-Blanc du Tacul) J.N. COLLIE V. DE CESSOLE J. DE LEPINEY (Oued Yquem/Rabat) Mme LAMORT DE GAIL F. OBLAT (Les Agneaux)
<b>1930</b> M. DE PRANDIERES	<b>1937</b> P. FEFFER (Aig. des Pèlerins) E. SAUVAGE H.F.B. SHARP E. STOFER (Fourche	<b>1943</b> L. AGNEL (Mort pour la France)

J. AUREILLE (Aig. de Blaitière)  
 E.R. BLANCHET  
 J.A. MORIN (Mort pour la France)  
 P. NOAILLES  
**1944**  
 L. CAIL  
 X. DE GRUNNE (Mort pour la Belgique)  
 R. FAURE (Mort pour la France)  
 G. LAMORT DE GAIL (Mort pour la France)  
 P. LOGEAIS  
**1945**  
 R. CHEVALLIER (Pic Saint-Loup)  
 L. LE BONDIDIER  
 G. VERNET (Mort pour la France)  
**1946**  
 F. BADER (Aig. des Pèlerins)  
 P. MADEUF (Aig. du Midi)  
**1947**  
 G. CLOT (Aiguille de Sialouze)  
 P. LE CONTE DE POLY (Aig. de Sialouze)  
 Ch. MAGOL (Gde Rocheuse)  
 G. MICHEL (Gdes Jorasses)  
 J. SAVE DE BEAURECUEIL (Aig. de l'Éboulement)  
 P. SHERMANN (Aig. de Blaitière)  
**1948**  
 Abbé J. DAVIN  
 E. LIVACIC (Aig. Ravanel)  
 Colonel E.L. STRUTT  
**1949**  
 C. CUENDET (Aig. d'Argentière)  
 H. DE LEPINEY  
**1950**  
 F. AUBERT (Col de l'Innominata)  
**1951**  
 Comte DE SAINT-SAUD  
 R. DUPLAT (Nanda Devi)  
 G. KOGAN

J. POINCENOT  
 H. SARTHOU (Ecrins)  
 G. VIGNES (Nanda Devi)  
**1952**  
 C. JOUBLOT  
**1953**  
 J. OUDOT  
 Ch. VALLOT  
**1954**  
 M.A. AZEMA  
 F. IBANEZ (Dhaulagiri)  
 M. MALET (Auron)  
 L. WIBRATTE  
**1955**  
 J. ESCARRA  
 G. FRANCK  
 J. HAMMOND (Mont Cook)  
 L. LACHENAL (Vallée Blanche)  
 G. LIEGARD  
**1956**  
 G. BERNEAU (Voie Major)  
 T. BOURDILLON (Jägihorn)  
 M. DAVAILLE (Voie Major)  
 M. GALICHON  
 H. HAUBTMANN (Sentinelle Rouge)  
 P. LORY  
 A. OTTOZ (Sentinelle Rouge)  
**1957**  
 H. BUHL (Chogolisa)  
 E. HENRIOT  
 L. VERNAUD  
 G. ZULAWSKI  
**1958**  
 F. BATIER  
 J. COUZY (Crête des Bergers)  
 M. GOSSELIN  
 R.W. LLOYD  
 G.W. YOUNG  
**1959**  
 J. DU MERLE  
 Mme Cl. KOGAN (Cho Oyu)  
 R. RIGOTTI (Col de Bonnepierre)  
**1960**  
 R. CROSET  
 G.F. GUGLIERMINA  
 F. MARULLAZ

**1961**  
 J. ALZETTA (Snepyrmiden)  
 J. DUCHESNE (Snepyrmiden)  
 A. FOCQUET (Snepyrmiden)  
 M. FOURASTIER (Cime Saint-Robert)  
 R. GUILLAUME (Pilier du Frêne)  
 P. KOLHMANN (Pilier du Frêne)  
 H. LE BRETON (Cime Saint-Robert)  
 A. OGGIONI (Pilier du Frêne)  
 L. PELLETIER  
 A. VIEILLE (Pilier du Frêne)  
**1962**  
 F. BRUNEL  
 B. GUIGUET (Aig. du Diable)  
 DR. E. MAY  
**1963**  
 J. DUGLOSZ  
 G.B. GUGLIERMINA  
 G.G. MACPHEE (Pic Teyde)  
 R. MERENDI (Dent d'Hérens)  
 Mme J. SAVE DE BEAURECUEIL  
 P. SOURIAC (Aig. du Plan)  
**1964**  
 P. BOURDON-MICHELIN  
 J. BOUVIER (Aig. Verte)  
 F. GUILLEMIN  
 T.G. LONGSTAFF  
**1965**  
 F. CEREZA (Grisons)  
 M. MARTINETTI (Gerbière)  
 L. TERRAY (Gerbière)  
**1966**  
 J. HARLIN (Eiger)  
 J. HERSCHER  
 D. LEPRINCE-RINGUET (Huascaran)  
 R. TOUMAYEFF  
**1967**  
 P. CHEVALIER  
 Marquise S. D'ALBERTAS  
 M. DAL BIANCO  
**1967**

## Annuaire du G.H.M. / Membres décédés

M. KURZ  
Dr. A. MIGOT  
G. PANEI (Checrouit)  
**1968**

Mme R. DUPLAT  
E. FRENDO  
R. GACHE  
J. LAGARDE  
**1969**  
M. KERGUIANI (Cima Su  
Alto)  
K. RING (Dhaulagiri IV)  
**1970**

I. CLOUGH (Annapurna)  
A. GLANZMANN  
T. GOBBI (Sassolungo)  
Général LANUSSE  
J. MORO  
W.T. PATEY (Ecosse)  
J. TEISSIER du CROS  
**1971**

J. FRANCO  
Mme G. ICHAC  
J. KAPPES-GRANGE  
M. LALOUE  
**1972**

B. BONIFACE (Aig. du Midi)  
Y. BOUSSARD (Djurdjura)  
Mme M. MORIN  
A. MROZ (Aig. Noire de  
Peuterey)

J. NËTZLIN  
M. PETIPIERRE  
**1973**

E. BRUHL  
P.A. DIGEON  
J.F. GALL (Alpes Valaisannes)  
A. GINS  
E. ISH-WALL  
R. MARTY  
**1974**

R. BAFFIE (Pyrénées)  
Mme S.L. BLANC  
M. COUTURIER  
Mme M. DAMESME  
G. DEVOUASSOUD (Everest)  
Sir A. LUNN  
J. MIERE (Voie Major)  
C. MOREL

M. RAVA (Annapurna)  
Mme TEISSIER du CROZ  
**1975**

M. BURKE (Everest)  
G. FANTON  
Y. FEUTREN  
M. JOLLY  
M. MALPELAT (La Meije)  
J. MATTER  
Mme R.L.M. UNDERHILL  
R. WALTER  
**1976**

G. BASSAC  
D. HASTON (Leysin)  
J. LETOURNEUR  
G. MACHETTO (Tour Ronde)  
B. MACHO (Les Droites)  
Ch. PERRAT  
L. PIQUET  
**1977**

Cl. BARBIER (Ardennes  
belges)  
G. BERTONE (Mt.-Blanc du  
Tacul)  
M. LEGRAND  
J. MAUNOURY

J. MORIN  
H. POULET  
M. ZERF

**1978**  
Mme E.A. CUENOD  
M. DAMESME  
N. ESCOURT (K2)  
P. LOMBARD  
M. MATHIEU  
M. STENICO (Alpes  
Giudicarie)  
J.M. VILLEROY

**1979**  
J. ALLIER  
P. BONIFACE  
Lord CHORLEY  
B. DUFOUR  
R. JACOB  
P. JULLIEN  
L. LOHIER  
Y. MORIN (Annapurna)  
J. PRUNET  
M. PUISSANT

M. RENAUDIE  
H. de SEGOGNE  
**1980**  
L. DEVIES  
N. JAEGER (Lhotse)  
J. SAADI (Arête de Peuterey)  
**1981**

R. MERLE  
Y. POLLET-VILLARD (Mont-  
Blanc)  
**1982**  
P. BOARDMAN (Everest)  
J. DUPRAZ (Chamonix)

B. GARF  
R. GEORGE  
A. STOFER  
K. YASUO (Everest)  
**1983**

M. BERRUEX (Chamonix)  
G. BETTEMBOURG (Aiguille  
Verte)  
J. CHALON  
R. DITTERT  
M. MARIET (Col de Larche)  
G.P. MOTTI

**1984**  
P. BELLAIR  
J.P. CHARVET  
P. GAST

**1985**  
J.L. BERTHELOT  
A. CONTAMINE  
P. HENRY  
T. HIEBELER  
B. KOSLOWSKA (Broad Pk)  
D. LACROIX (K2)  
T. NAKANO (Gasherbrum II)  
L. NELTNER  
G. REBUFFAT

**1986**  
A. ARNAUD  
R. GRELOZ  
J. KLEIN  
R. PICARD  
A. ROUSE (K2)  
M. SAUVAGE  
A. SEBAHI (Mt-Blanc du  
Tacul)  
M. SEXAUER

I. TETAZ-DRIESCH  
R. TEZENAS du MONTCEL  
G. TONELLA  
Baron de TSCHARNER  
M. ZUCKSWHWERDT  
**1987**  
C. BRIERE  
A. de CHATELLUS  
P. KELLER  
M. RAVANAT  
M. SCHATZ  
**1988**  
M. AFANASSIEFF  
H.Ch. BORDEAUX  
A. COLOMB  
R. FERLET  
V. FINE (Gdes Jorasses)  
D. HARTMANN  
T. VIDONI (Piccolo Altare)  
**1989**  
B. CORMIER (Aig. du Tour)  
G. DUFOUR (Aig. Rouges)  
T. de LEPINEY  
**1990**  
J.M. BOIVIN (Salto Angel)  
D. BUSK  
G. de RAHM  
M. RENAND  
J. RIFAUX  
F. SALATI  
C. ZAPELLI (Pointe Gamba)  
**1991**

A. CHABERT  
J. DEUDON  
R. GALLIENI  
L. GEVRIL  
G.C. GRASSI (Monte Bovo)  
A. MANHES  
J. ROD  
F. VAN DER WAARDEN  
**1992**  
P. BEGHIN (Annapurna face sud)  
R. BRESSE  
G. CALCAGNO (Denali)  
P. DALLOZ  
A. LONG (Refuge Gervasutti)  
M. PIZZI  
**1993**  
M. HENRY  
E. JEROME  
F. VIMAL (Grand Capucin)  
R. VOGLER (La Maladière)  
**1994**  
A. ARMENGAUD  
J.L. GOURDAIN  
J. HUTCHINSON  
M. ICHAC  
**1995**  
R. GRIERE  
**1996**  
L. ARNOUD  
J. CHENAIS  
P. CORDIER

R. DREIER  
A. JAMET  
A. PLOSSU  
J. VERNET  
**1997**  
W. AMSTUTZ  
R. ARTRU  
H. CAZANAVE  
G. DEFRANCESCHI  
R.DEWAS  
A. ESTEVE (Hemsedal - Norvège)  
J. JANEZ (Nuptse face ouest)  
R. OLLIVIER  
B. PIERRE  
**1998**  
A. CICOGNA  
A. DA ROIT  
Lord J. HUNT  
C. MAUDUIT (Dhaulagiri)  
H. ZIEGLER  
**1999**  
Y. BUTTIN  
J. LEININGER  
**2000**  
J. CARLE  
G. HARRISON (Dhaulagiri)  
P. JEANNEL DE THIERSANT  
A. ZAWADA





